
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01519454 1





HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

PAR

Le R. P. G. LONGHAYE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PREMIÈRE PARTIE

PRÉCURSEURS ET CONTEMPORAINS DES PREMIERS MAITRES



PARIS

LIBRAIRIE RETAUX-BRAY

VICTOR RETAUX ET FILS, SUCCESSEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1895

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

TOME PREMIER

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Théorie des belles-lettres. L'AME ET LES CHOSES DANS LA PAROLE. 2e édition. 1 volume in-8°, 7 fr. 50.

Prédication (La). GRANDS MAITRES ET GRANDES LOIS. 1 volume in-8°, 7 fr. 50.

Henri Tricard. 1 volume in-8°, 3 fr. 50.

Léon Besnardeau. 2e édition. 1 volume in-18 jésus, 2 fr. 50.

Théâtre chrétien. 2 volumes in-8°, 12 fr.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

PAR

Le R. P. G. LONGHAYE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PREMIÈRE PARTIE

PRÉCURSEURS ET CONTEMPORAINS DES PREMIERS MAITRES



PARIS

LIBRAIRIE RETAUX-BRAY

VICTOR RETAUX ET FILS, SUCCESSEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

—

1895

PRÉFACE

J'aurais entrepris une histoire générale de notre littérature si j'avais cru avoir le temps d'arriver au terme. Je n'ose me le promettre et je m'en tiens au dix-septième siècle comme au plus utile à connaître, n'étant pas seulement l'âge classique de la France, mais une des grandes époques littéraires de l'humanité.

Ensemble ou détail, bien des œuvres se sont déjà produites sur ce thème et quelques-unes jouissent d'un crédit universel, mérité par les recherches, le talent, l'esprit, le style. Malheureusement, quel que puisse être le dessein formel des auteurs, beaucoup d'entre elles sont, en fait, subtilement imprégnées de rationalisme, de naturalisme, de scepticisme religieux, moral ou simplement littéraire. Or, n'y eût-il que ce dernier point, il suffirait à les rendre périlleuses. On a peine à comprendre que le scepticisme en fait d'art ne mène pas logiquement à tous les autres, ou

qu'une méprise grave en matière de goût puisse aller sans une erreur quant à la saine nature de l'âme et au sens vrai de la vie.

Ces mots disent assez la raison d'être et l'esprit de mon travail. On n'aura point ici un manuel classique, fait pour donner aux commençants la première idée, la première teinture de l'histoire littéraire. M'adressant tout au moins à des écoliers d'élite, mais surtout aux amateurs des lettres et à ceux qui les enseignent d'office, j'ai droit de supposer la connaissance élémentaire des faits. Que si d'ailleurs je les rappelle avec tout ce que j'y pourrai mettre de clarté, d'intérêt même, c'est surtout au bénéfice des appréciations et conclusions où je vois l'utilité possible de mon livre. Me sera-t-il permis de le dire sans affectation ni fausse honte? Un religieux dont l'âge avance ne dépenserait pas volontiers des années pour en venir à répéter ce que tout le monde sait ou à broder sur un sujet rebattu des fantaisies plus ou moins ingénieuses.

Est-il besoin d'ajouter que, ne reconnaissant à personne l'infaillibilité en littérature, j'aurais trop mauvaise grâce à y prétendre pour moi-même? Ces jugements, que je soumets au lecteur et par où je souhaiterais de le servir en quelque chose, je les ai voulus et je me suis efforcé de les maintenir indépendants mais modestes. J'ai usé largement et avec reconnaissance de ceux d'autrui ; je m'en suis séparé nettement dès qu'il m'a paru nécessaire, me résignant à contester au besoin les appréciations courantes, mais plus ordinairement jaloux de les préciser et de les approfondir. Bref, après une assez longue pratique, je ne demande que le droit d'avoir un avis et de le dire, sauf à le motiver le mieux possible, en l'appuyant sur ces données

maîtresses de raison et de foi dont l'art ne saurait, plus que toute autre chose, décliner la compétence.

Et maintenant je crois que ce ne sera point temps perdu d'exposer en quelques mots le plan de cet ouvrage.

Entre l'Ode à Marie de Médicis, par où se fit connaître Malherbe (1600), et la Lettre de Fénelon à l'Académie (1714), dans ce vaste ensemble qui appartient à l'histoire littéraire du dix-septième siècle, quelques-uns découpent jusqu'à cinq ou six époques et se travaillent à en marquer les différences. On verra tout à l'heure pourquoi je n'ai pas cru nécessaire de tant morceler le sujet.

Sous Henri IV, tandis que tout se rassied et se pacifie, l'esprit du grand siècle ne commence à poindre que dans la poésie, avec Malherbe auteur et réformateur. Quant à la prose, elle ne fait guère que continuer l'âge précédent. Elle s'appelle Charron, Pasquier, du Perron, du Vair, saint François de Sales, nom aimable et de bon augure, mais qui n'est pas encore tout à fait celui d'un maître.

De la mort de Henri IV à celle de Richelieu (1610-1642), l'œuvre de Malherbe se développe; la poésie légère fleurit, le théâtre s'élève par degrés jusqu'à donner à la France les premiers chefs-d'œuvre ; la prose classique naît sous la plume de Balzac. Cependant l'amour des lettres s'est répandu; les cercles littéraires se sont formés, l'hôtel de Rambouillet, le Samedi, l'Académie française ; et tandis que le goût flotte entre le pur esprit national et les modes étrangères, toute la société polie rivalise d'ardeur — ardeur inégalement heureuse — à épurer la langue et à l'approcher de sa perfection.

Vient « le temps de la bonne Régence » (1643-1648), puis celui des Frondes (1648-1652). Mais est-il possible de

trouver ces deux courtes périodes sensiblement différentes l'une de l'autre ou même de la précédente? Sous la Régence, tandis que les uns se jettent dans le grand roman héroïque ou dans l'épopée, conçue, il est vrai, comme un simple roman en vers; tandis que Scarron et d'autres opposent violemment le burlesque à l'enflure; le grand nombre s'amuse aux rimes frivoles, aux bluettes de société. A vrai dire, la Fronde n'y change rien. La *Pucelle* continue de se forger sous le marteau lourd de Chapelain; les troubles n'interrompent point la publication du *Cyrus* (1649-1653) et ils donnent prétexte à la *Clélie* qui ne sera guère qu'un tableau du double monde d'alors, Mazarins et surtout frondeurs. Quant à la littérature frivole, méchante dans les pamphlets ou mazarinades, elle est odieuse quand elle enveloppe de chansons ou d'épigrammes tant d'intrigues égoïstes, tant de crimes de lèse-patrie. Mais après tout, les grands traits de la situation littéraire demeurent les mêmes. Le naturel français continue de se débattre ou de se chercher entre l'emphase espagnole et les finesses italiennes. Le goût public est flottant; l'unique maître qu'ait encore la France, Corneille, ne suffit pas à le fixer, non plus qu'à maintenir le sien propre (1).

En somme, pour qui veut s'attacher au saillant et à l'utile, ces trois ou quatre époques semblent bien n'en faire qu'une seule, époque de tâtonnements et d'essais, intéressante par les éléments disparates qui s'entrechoquent avant de se fondre plus ou moins, intéressante encore à titre d'explication et de préparation des chefs-d'œuvre qui vont

(1) Malgré tout mon désir d'être agréable à une foule d'habiles gens, je ne puis me résoudre à mettre Descartes sur le même rang que Corneille, à faire une époque littéraire du *Discours sur la Méthode* comme du *Cid*.

éclore. En la racontant dans la première partie de cette histoire, je m'attacherai plus à suivre le développement des genres divers qu'à couler d'un seul jet la monographie de chaque auteur. Mieux vaut, si je ne me trompe, ne traiter ainsi que les maîtres ; quant aux précurseurs et aux secondaires, ils sont là pour leur servir, à eux, de cadre ou de piédestal. C'est encore le désir de laisser à ces grands hommes la place plus libre qui, joint à une certaine logique ou analogie des genres, m'a fait çà et là devancer les temps et rattacher à la période des essais quelques œuvres postérieures. Personne, je l'espère, ne se plaindra si, à propos de Segrais et de la pastorale, je nomme, pour en finir, cette pauvre dixième muse qui fut madame Deshoulières. J'espère même que l'on me verra sans trop de scandale accoler par avance aux prosateurs de salon, aux Voiture, aux Saint-Evremont, aux Bussy-Rabutin, le faux moraliste mais admirable joaillier de style qui fut La Rochefoucauld. Aussi bien la chronologie pure mènerait à des divisions fort peu rationnelles, et l'histoire littéraire conçue en forme d'annales aurait grand' peine à se défendre de l'obscurité.

La première période une fois franchie, le reste se déroule de soi.

Au moment où va commencer le règne personnel de Louis XIV, trois génies surgissent ensemble. Pascal écrit les *Provinciales* (1656-1657); Molière donne les *Précieuses ridicules* (1659); Bossuet prêche sa première station à Paris (1660). Avec Corneille qui, depuis vingt ans (*le Cid*, 1636), semble les attendre dans sa gloire solitaire, ces nouveaux venus composent un groupe admirable, celui des initiateurs ou, si l'on veut, des créateurs. Ils n'arrivent, il est vrai, que préparés et comme introduits par le travail collectif

d'un demi-siècle; mais dans ce travail confus, disputes de goût, épuration de la langue, essais de tout genre en vers ou en prose, les premiers ils savent choisir et fixer d'une main souveraine les éléments de bon aloi.

A leur suite immédiate ou presque en même temps, commence à paraître une seconde pléiade, une seconde génération de modèles. Boileau débute en 1660; il fera autorité dans quelque huit ou dix ans. En 1667, *Andromaque* annonce le vrai Racine, comme, trente et un ans plus tôt, le *Cid* avait révélé Corneille. L'année suivante, se publient les premières fables de La Fontaine. En 1669 Bourdaloue arrive à Paris, prêt à occuper dans la chaire la place que va laisser vide Bossuet nommé précepteur (1670). Quinze ou vingt ans après, deux grands écrivains encore, Fénelon et La Bruyère. Le *Traité de l'éducation des filles* est de 1687; la première édition des *Caractères* paraît en 1688. Quand Fénelon meurt, quelques mois avant Louis XIV, les lettres françaises n'ont plus qu'un nom illustre, celui de Massillon; mais il appartient pour le moins autant à l'ère qui s'ouvre et, avec l'auteur de *Télémaque*, le dix-septième siècle est bien fini. Comparée aux quatre premiers maîtres, cette seconde élite est moins transcendante, si l'on veut, dans son ensemble; elle est moins méritante par cela seul qu'elle leur doit beaucoup plus qu'eux-mêmes ne devaient à l'âge précédent. Mais on aurait tort, je crois, de la déprécier à leur bénéfice (1). De fait, elle les continue et les complète; d'ailleurs excellente en soi et suffisamment originale pour démontrer que la perfection du goût et le soin exquis de la

(1) Ainsi fait V. Cousin, par exemple, dans ses études sur la littérature et la société au temps de Louis XIII, de la Régence et des Frondes.

forme ne sauraient nuire à la verve créatrice, au génie (1).

Ces deux groupes rempliront le deuxième et le troisième volumes du présent ouvrage. Dans un quatrième prendront place quelques écrivains hors cadre, ceux qui honorèrent alors nos lettres nationales sans être littérateurs de métier, madame de Sévigné, Saint-Simon, madame de Maintenon, Louis XIV lui-même. Après quoi il ne restera qu'à jeter un coup d'œil sur l'état des différents genres à la fin du siècle, à résumer, pour conclure, les caractères de la littérature d'alors et les services que nous en devons attendre.

Ainsi, dans le plan même de cette histoire, j'ai visé principalement à mettre en plein relief, en pleine lumière, les grands génies qui font la gloire de leur siècle et méritent de concourir à l'éducation de tous les autres. Si je n'en cite point de larges extraits, c'est pour n'induire personne en tentation de ne les point pratiquer directement eux-mêmes (2). A Dieu ne plaise! Tout mon désir serait d'introduire ou de ramener au commerce immédiat de ces maîtres ; je ne voudrais qu'en préparer ou en fixer mieux dans les bons esprits l'exacte et saine impression. N'est-ce point surtout à leur école que se développe et s'affermit le goût, le bon goût? Et n'est-il pas lui-même bien plus qu'une simple élégance? N'est-il pas une sauvegarde, entre autres, à la rectitude pratique de l'âme?

Cantorbéry, 30 novembre 1894.

(1) J'aurai plus tard l'occasion de marquer mieux la nuance qui distingue les deux générations de maîtres et d'indiquer aussi les oscillations du goût public. (Voir troisième partie, livre I, II.)

(2) Naturellement je citerai d'autant plus que les auteurs seront moins connus et auront moins de chance de se trouver dans toutes les mains.

LIVRE PREMIER

LES CERCLES — L'ACADÉMIE
LA LANGUE

LIVRE PREMIER

LES CERCLES — L'ACADÉMIE — LA LANGUE

CHAPITRE PREMIER

Les Cercles.

Si l'on aime à s'enfermer et à se recueillir pour savourer un bon livre, il n'est pas moins vrai que l'esprit ne s'accommode pas longtemps d'un plaisir solitaire. Il est heureux de faire partager ses joies, et c'est ainsi que le goût des lettres soutient et avive celui de la société. Cercles réguliers ou libres, salons ou académies : quand le but de la réunion n'est pas surtout littéraire, au moins les relations élégantes doivent-elles à la littérature un de leurs meilleurs aliments. La preuve s'en trouve dans notre histoire bien avant le dix-septième siècle. Au moyen âge, la Flandre, la Picardie, la Normandie avaient leurs puys ou congrès poétiques. Au seizième siècle, Ronsard tenait école ; Baïf créait un cercle littéraire et musical que Charles IX essayait

en vain d'ériger en Académie (1570). Les guerres de religion firent à ce mouvement une diversion violente, mais la paix lui rendit l'essor et le dix-septième siècle commençant vit naître quantité de réunions où l'on se piqua de mettre en commun le bel esprit et le beau style. Les unes firent profession ouverte de savoir et de critique : tels le cénacle de Malherbe et plus tard le cercle d'où sortit l'Académie française. Les autres s'attachèrent plutôt à la conversation polie et, bien ou mal, dirigèrent le goût public sans prendre ouvertement la férule pour le régenter. Il y en eut qui versèrent bientôt dans la pédanterie ou la frivolité ou le ridicule ; mais ce fut, la plupart du temps, pour en avoir gauchement singé d'autres plus sérieuses au fond et plus utiles. Qui les décrirait toutes peindrait par le menu la situation des esprits et leur activité pendant la première moitié du grand siècle. Etudions les principales et nous aurons au moins tous les traits saillants du tableau.

I

L'HOTEL DE RAMBOUILLET

Aspect social. — Le cadre. — Les personnes : la marquise et sa fille. — La galanterie, l'honnête homme et la grande dame. — Les castes sociales rapprochées. — Aspect littéraire. — Trois influences subies, celles de la Renaissance, de l'Italie, de l'Espagne. — Hésitations du goût. — La langue *dévulgarisée*. — Si les Précieuses de Rambouillet ont été ridicules.

Or, si l'on cherche la meilleure place pour observer, à cette époque, la littérature et le beau monde, il faut aller tout d'abord à l'hôtel de Rambouillet. Ce n'est pas que nous fassions partir de là toute la vie sociale et littéraire de l'époque ; mais elle y passe tout entière et non sans

subir les influences du lieu. Aussi n'en trouverez-vous pas d'autre où il soit plus aisé de la prendre sur le fait, avec ses belles et nobles parties, mais encore avec ses lacunes, ses exagérations, ses dangers et ses naissants ridicules.

Ne nous arrêtons pas au cadre, à ce palais de Cléomire, à cet antre de la déesse d'Athènes, si complaisamment décrit par Madeleine de Scudéry ou mademoiselle de Montpensier. Le temps nous manque pour admirer les nouveautés architecturales dues à la maîtresse du logis en personne : cette longue suite d'appartements favorable aux réceptions nombreuses, ces fenêtres aussi hautes que l'étage et par où la lumière entre à flots. Voici la chambre bleue, le réduit où la vertu est révérée sous le nom de l'incomparable Arthénice (1), en langue vulgaire, Catherine de Vivonne-Pisani, marquise de Rambouillet.

Le séjour est enchanté, je le veux bien ; mais plus intéressant de beaucoup par ses hôtes à demeure ou de passage. Consolons-nous plus vite que M. Cousin d'ignorer à jamais la couleur des yeux et des cheveux de la marquise (2). Voici mieux. Cette mondaine, accoutumée à toutes les élégances, frivole même dans quelques-uns de ses goûts, était d'ailleurs singulièrement élevée d'esprit et de caractère, sérieuse où il le fallait, capable de goûter les discours de Balzac sur le Romain comme de s'amuser aux badinages de Voiture. Si des Précieuses ont affiché plus tard un bizarre dédain pour le mariage, au moins ce ridicule ne leur venait-il pas d'une femme sept fois mère et dévouée autant que personne à ses enfants. Si les mœurs de la noblesse encouraient alors de graves reproches, la reine de l'hôtel de Rambouillet n'en mérite que plus d'estime. Sa

(1) Fléchier, *Oraison funèbre de la duchesse de Montausier.*

(2) Cousin, *La Société française d'après le Grand Cyrus et la Clélie*, 4e édit., t. I, p. 252.

dignité personnelle désarmait jusqu'à Tallemant des Réaux, l'anecdotier sans pudeur. En outre elle imposait à ses familiers une sévère décence, à quoi l'aidaient merveilleusement sa fille, Julie d'Angennes, et son intime amie, Angélique Paulet, cette « lionne » tant célébrée par Voiture, mais si vigoureuse à le remettre à sa place quand il s'avisait de pousser la galanterie un peu trop loin.

Car voilà bien, il faut l'avouer, une des grandes occupations des habitués de l'Hôtel : la galanterie, quelquefois embarrassant de préliminaires bizarres un attachement vrai et honorable, comme celui qui devait aboutir au mariage de Julie avec Montausier; mais le plus souvent simple comédie de la passion absente, jeu de société dont personne n'était dupe ; la galanterie toujours voisine du ridicule, toujours exposée à devenir le masque du désordre ; bien inférieure en tout cas au sérieux simple des relations chrétiennes ; mais malgré tout, progrès notable sur la licence parfois sauvage qu'attestent les documents de l'époque. Assurément les femmes d'élite qui donnaient le ton dans la chambre bleue n'ont ni réussi ni prétendu à détruire la corruption humaine ; mais n'était-ce rien que de lui ôter l'impudence? Pour citer deux mots de leur vocabulaire, comme elles se piquaient de *dévulgariser* la langue, elles travaillaient, et plus utilement encore, à *débrutaliser* les mœurs Que n'allaient-elles plus loin ? Par quelle inconséquence amusaient-elles leur imagination de ce qu'elles réprouvaient dans leur conduite personnelle ? Demandons plutôt pourquoi le monde est monde, et avouons le service rendu, sauf à en regretter l'insuffisance.

De même convient-il de louer, bien qu'avec des restrictions sévères, l'idéal de l'honnête homme et de la grande dame, tel qu'on se le proposait alors. L'honnête homme n'était pas, comme aujourd'hui, le sceptique élégant, sans

principe ni règle autre que la convention mondaine et un assez vague sentiment d'honneur. On lui voulait une âme haute, brave, libérale, de l'esprit et des manières, mais sans affectation ni pédantisme. A vrai dire, on aurait pu se montrer plus exigeant sur le dernier point. Et puis la galanterie obligée rendait le type plus voisin du Paladin de la Table-Ronde que du chaste et rude chevalier préconisé par les premières Chansons de Geste. Enfin la vanité, l'orgueil même, pouvaient entrer à large dose dans ce composé brillant. Laissez venir la Fronde et, par ambition ou par faiblesse romanesque, tel, sans nuire à son renom d'honnête homme, deviendra, au moins pour un temps, un grand et odieux coupable, un La Rochefoucauld, un Condé. Mais à tout prendre et si loin soit-il de l'idéal viril et chrétien, un pareil mélange de grandes qualités et de grands vices attriste moins la fierté humaine que la vulgarité née du moderne scepticisme. Pareillement, à Rambouillet, la grande dame est trop souvent une idole et, si elle s'appelle Montpensier ou Longueville, Dieu sait où elle entraînera ses adorateurs. Mais enfin, n'y a-t-il pas là des énergies, qui, mieux conduites, la rapprocheraient du type de la femme forte, et les plus blâmables entre les héroïnes de Corneille ne seront-elles pas toujours moins déplaisantes que les poupées nerveuses et molles où se complaît le roman contemporain ? (1).

Dans ses beaux jours, entre 1620 et 1648 surtout, la

(1) Il est curieux de voir un Religieux très mêlé à la société polie du temps s'employer, pour son humble part, à purifier, à christianiser finalement cet idéal de vigueur féminine. C'est bien où visait, dans sa « Galerie des femmes fortes » (1647), le P. Le Moyne que nous retrouverons plus loin parmi les entrepreneurs d'épopée. Voilà qui rappelle, toute proportion gardée, l'effort de l'Eglise anglo-saxonne pour baptiser les romans de la Table-Ronde en y introduisant la légende du Saint-Graal. (V. le P. Chérot. *Etude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne*, 1887, in-8, pages 152 et suiv.)

Chambre bleue ne fut pas seulement le centre, le chef-lieu de la galanterie raffinée et des élégances chevaleresques ; c'était encore un terrain neutre ou plutôt commun, où l'amour des plaisirs de l'esprit rapprochait les distances sociales. Les Condé fréquentaient chez Arthénice, bien qu'elle ne fût pas duchesse. On y voyait des prélats comme Richelieu avant son ministère, le cardinal de la Valette, Cospeau, évêque de Lisieux et protecteur de la jeunesse de Bossuet. Les grands seigneurs y étaient naturellement chez eux, les Souvré, les Montausier, les Saint-Evremont, et ces femmes de haut parage, les Sablé, les Sévigné, les Longueville. Mais dans ce salon, alors le premier de France, au moins par la renommée et l'action, dans cette cour de la cour, selon l'expression d'un contemporain, la petite noblesse, la roture même avaient leurs entrées, à condition d'apporter la politesse et le talent. Les Scudéry, frère et sœur, y faisaient très bonne figure ; Malherbe, Gombault y étaient fort de mise. Les bourgeois de lettres y tenaient honorablement leur coin ; Chapelain, par exemple, aussi agréable causeur, paraît-il, que lourd critique et poète malheureux ; Conrart, qui fut presque le père de l'Académie française ; Mairet, Tristan, Colletet, Desmarets, Pellisson, Segrais, Sarrazin ; mais surtout Voiture, ce fils d'un marchand de vin d'Amiens, Voiture en qui l'on se tromperait de ne voir jamais que le plaisant d'office et l'homme de nulle conséquence. Ils étaient là, respectueux, mais sans jalousie, et, sauf quelques incartades échappées à Voiture, se tenant d'ordinaire à leur rang, pour qu'on ne fût pas tenté de les y remettre; honorés d'ailleurs pour leurs lumières et pour le charme de leur commerce. Gardons-nous, en effet, de considérer l'hôtel de Rambouillet comme une académie, un bureau de science et de littérature. C'était tout d'abord un salon,

et l'amusement semble y avoir été la grande affaire. Jeux, déguisements, surprises, mystifications joyeuses, fêtes de tout genre : que de jolies choses à conter si l'on n'avait mieux à faire ! A vrai dire, la conversation était bien encore le premier divertissement, et parmi ces gens d'esprit, lettrés pour la plupart, elle s'attachait le plus naturellement du monde aux ouvrages de prose et de vers, aux questions de langue et de style.

Il est donc aisé de reconnaître là, personnifiées et vivantes, les trois grandes influences qui vont agir sur les débuts littéraires du siècle. Chapelain et ses pareils y représentent la science et le goût de l'antique, mais un goût malheureusement indiscret, ce déplorable esprit de la Renaissance qui, peu content de prendre aux anciens le secret des lois éternelles, l'ordre dans la puissance, la sobriété dans la richesse, l'équilibre toujours conservé dans le plein essor des facultés de l'âme, mettait sur le même pied et nous imposait comme également sacrées les formes les plus accidentelles de l'art grec, jusqu'à cette pitoyable mythologie, le fléau de la poésie moderne avant nos jours. Chapelain, c'est encore la critique alors en honneur, critique raide, formaliste, pédantesque, d'ailleurs trop aisée, puisque, sauf de rares échappées de droit sens humain, elle se borne à toiser tout d'après Aristote et les humanistes ses commentateurs. A cet égard, Boileau ne sera guère moins trompé que Chapelain sa victime, et nous entrevoyons déjà par où notre grande école française du dix-septième siècle méritera le titre de classique, mais aussi à quel point précis elle cessera de le mériter.

Si tout le monde, à Rambouillet, n'était pas latiniste ou helléniste, en revanche tout le monde pratiquait largement les littératures italienne et espagnole. Les guerres, les négociations, les alliances royales avaient, depuis plus

d'un siècle, mis la France en contact incessant avec les deux péninsules, et notre génie littéraire, en peine de se reconnaître et de se fixer, s'y trouvait gêné, empêché plus que secouru par deux influences exotiques. Du côté des Alpes lui venaient la finesse élégante, mais aussi l'afféterie, la mollesse, les fadeurs soi-disant pastorales, les *concetti*, les pointes, l'éclatante folie des faux brillants justement notée par Boileau. Tout cela, les plus anciens d'entre les familiers d'Arthénice ne l'avaient pas seulement appris par les livres, par l'*Aminta* du Tasse et le *Pastor fido* du Guarini ; ils le tenaient de première main. N'avaient-ils pas vu, possédé, applaudi le « Cavalier Marin » (1), ce Napolitain attiré en France par Marie de Médicis et qui retourna mourir dans son pays en léguant son nom à toute une école d'extravagance ? Chapelain n'avait-il pas illustré d'une préface son grand poème né, dit-on, en France, l'*Adone* (Adonis), ce ridicule jeu d'esprit en quarante mille vers ? C'est là que, parmi tant d'autres belles choses, Marini appelait le Cupidon de la fable « lynx privé de la lumière, Argus aux yeux bandés, vieillard à la mamelle, antique enfant, ignorant érudit, guerrier sans armes, parleur muet, riche mendiant, erreur agréable, douleur désirée, paix guerrière, calme orageux, » et le reste. On était dupe de ces merveilles, et l'auteur, qui ne l'était guère, s'accommodait à l'opinion pour s'assurer la fortune. « Ceci, écrivait-il, est précisément le genre de poésie qui agrée au siècle où nous sommes... Ceux qui veulent plaire aux morts qui ne les entendent pas sont libres. Pour moi, je veux plaire à ceux qui vivent et qui entendent. » De fait, le genre ne plaisait que trop et la trace en restera, non seulement dans les poètes dévergondés comme Saint-

(1) Giambatista Marino ou Marini (1569-1625).

Amand et Théophile, mais dans les prosateurs légers comme Voiture ou même sérieux à la façon de Balzac.

L'importation espagnole, de son côté, ressemblait fort à l'italienne. Les *conceptos* du Gongorisme valaient, ni plus ni moins, les *concetti* du Marinisme : finesses puériles des deux parts. Gongora (1) prenait d'ailleurs personnellement Marini pour modèle ; il sacrifiait comme lui à la vogue. Et il fallait qu'elle fût grande par delà les Pyrénées, pour qu'un Jésuite, le P. Balthasar Gracian, pût écrire à propos des rapprochements les plus impossibles : « Si celui qui sait les comprendre est déjà un aigle, celui qui peut les produire est un ange ; c'est une occupation digne des chérubins et au-dessus de l'humanité. » Voilà qui s'appelle une louange. Les Français d'alors et Balzac même en auraient eu peur, j'ose le croire ; mais ils étaient sous le charme et, jusqu'à l'éclat de rire de Molière, ils continuèrent généralement de tenir ces débauches d'esprit pour l'ornement obligé du style et le grand fin du fin. N'oublions pas d'ailleurs — c'est justice — que l'Espagne leur offrait d'autres modèles ; que l'enflure et les subtilités à la mode laissaient encore place aux belles fiertés du caractère castillan ; que Corneille allait trouver là son premier chef-d'œuvre et mieux encore peut-être, la révélation de son vrai génie.

Mais il ne suffisait pas de laisser venir Corneille et les autres maîtres ; il fallait leur laisser le temps de conquérir l'opinion aux beautés simples et partant vraies. Conquête nécessairement lente et que l'hôtel de Rambouillet ne devait pas voir accomplie. Commencées vers 1620, florissantes surtout depuis 1630, les grandes réunions de la chambre bleue finirent au mariage de Julie (1645), ou tout au moins

(1) Luis de Gongora y Argote, de Cordoue (1561-1627).

à la Fronde (1648). Or, à cette date, le seul maître était Corneille, et combien incertain de lui-même ! Aussi, à Rambouillet comme partout alors, le goût avait d'étranges fluctuations, livré qu'il était aux influences mêlées, parfois même contradictoires, des Italiens, des Espagnols et des anciens, mais des anciens vus à travers l'humanisme de la Renaissance. Corneille lui-même l'éprouva. L'hôtel, en masse, fut pour le *Cid* contre Richelieu ; mais il ne goûta point *Polyeucte* et chargea Voiture de faire entendre à l'auteur que le Christianisme avait surtout déplu. Pourquoi donc ? Au reste, nous savons par quel mélange d'engouement pour la convention mythologique et de faux respect pour la religion véritable on réduisait la poésie à n'être plus guère qu'un brillant jeu d'imagination, en divorce avec les sentiments les plus profonds du public et du poète. C'est la grande erreur du temps. Rambouillet l'a subie mais ne l'a pas inventée, et Boileau, Racine, Fénelon ne sauront pas s'en affranchir.

Le goût hésitait donc ou s'égarait sur des questions fort graves. De plus, il flottait habituellement du sérieux au frivole, inclinant plutôt dans ce dernier sens ; Voiture et les poètes légers, quand ils viendront en leur lieu, nous en donneront amplement la preuve. Mais parmi tant d'incertitudes et d'inconséquences, il faut bien reconnaître une généreuse activité d'esprit, une confiance noble dans les destinées de la langue et de la littérature françaises, un fier pressentiment de la perfection relative, la seule possible, où elles touchaient l'une et l'autre. Cette perfection, chacun à sa manière s'efforçait de la hâter. Avec plus ou moins de justesse et de bonheur, on encourageait ou l'on censurait les œuvres nouvelles. On se mêlait ardemment à l'effort quasi universel de revision et de réforme qui s'exerçait alors sur le vocabulaire et, là du moins, l'intervention de

l'hôtel de Rambouillet fut surtout heureuse. C'était bien dans un coin de la Chambre bleue que Vaugelas, le témoin de la censure publique et le secrétaire du bel usage, recueillait les matériaux de ses *Remarques*, et il les recueillait en écoutant. Si donc tout le grand siècle en vint à « parler Vaugelas (1), » autant vaut dire qu'il parla Rambouillet. La langue y perdit-elle ? Paya-t-elle au moins d'un peu d'aisance son unité rétablie et sa précision assurée? En se dévulgarisant, s'appauvrit-elle? J'aime mieux le rechercher plus loin et présenter d'ensemble cette vaste entreprise si bien caractéristique de l'époque, et où le premier des salons français d'alors eut un si large rôle.

Quant au style, qu'on se tromperait fort de confondre avec la langue, il n'est pour le former et le fixer que les écrivains de génie et, durant sa longue vogue, l'hôtel de Rambouillet n'en vit passer qu'un, le seul Corneille (2). Toutefois, une élite constamment entretenue et renouvelée par l'accession de tant d'esprits délicats et d'âmes supérieures ne peut être sans action sur la manière courante d'écrire, laquelle n'est, à le bien prendre, que la manière courante de sentir et de penser, la surface actuelle de l'éternelle nature. Quand il centralisait et consacrait de sa haute autorité mondaine toutes les influences littéraires citées plus haut, le cercle d'Arthénice contribuait à mettre dans les habitudes du style français deux éléments disparates que le goût démêlerait plus tard en s'inspirant des chefs-d'œuvre éclos dans l'intervalle. On y apportait de tous côtés et on y apprenait tout ensemble une élégance et une distinction bien réelles, mais quelquefois rengorgées,

(1) Molière, *Les Femmes savantes*.

(2) On n'attend pas sans doute que je fasse entrer en ligne de compte l'écolier de Navarre qui devait être Bossuet et son sermon improvisé dans la Chambre bleue.

plus souvent subtiles; c'était la part de la mode et des travers passagers d'esprit, en lutte avec le bon sens fondamental de la race. En revanche, et malgré bien des frivolités dangereuses, on y respirait plutôt les hautes pensées, les convictions fortes, la générosité, la grandeur morale; et comme, après tout, le style c'est l'âme, dans la mesure où les âmes se faisaient ou se gardaient nobles, elles s'assuraient l'une des conditions premières du bien parler.

Après cela, Molière était-il sincère ou politique en distinguant, dans la préface de son premier chef-d'œuvre, les précieuses et les précieuses ridicules? Et quand, au rapport de Ménage, les reines de l'hôtel de Rambouillet allaient elles-mêmes l'applaudir, était-ce de leur part illusion ou contenance habile? Pendant quarante ans, on a juré sur la foi de Cousin qu'elles échappaient à tout reproche. Aujourd'hui, l'opinion s'est retournée. On veut que la Cathos des *Précieuses ridicules* s'appelle au vrai Catherine de Vivonne, comme Madelon est le pseudonyme fort transparent de Madeleine de Scudéry; d'ailleurs on ne plaint guère l'une plus que l'autre de passer sous les verges du grand railleur. La vérité se trouve, je crois, entre les enthousiasmes de Cousin et la sévérité des réactionnaires. Comment d'ailleurs en juger autrement que sur les pièces authentiques nées ou applaudies dans les différentes sociétés communément appelées précieuses? Mettons donc les choses au pire; apprécions l'esprit et le goût de Rambouillet d'après les lettres de Voiture (1), et les sonnets d'*Uranie* et de *Job* (2). Voilà, certes, du précieux et où ne manque pas le grain de ridicule. Mais, soyons juste; ce ridicule n'atteint pas à celui du *Cyrus* et de la *Clélie*. Feuil-

(1) Voir plus bas, livre II, ch. II.
(2) Voir livre III, ch. II.

letons ensuite le dictionnaire de Somaize (1), et nous confesserons, à entendre le jargon des dernières précieuses, que le *Cyrus* et la *Clélie* sont dépassés. Ne cherchons donc pas à être neuf aux dépens du vrai et, dans l'histoire du bel esprit, du précieux, maintenons l'existence de trois phases moralement distinctes. Le règne mondain de la Chambre bleue marque la première, la moins sujette au blâme, encore bien qu'on y trouve en germe ce qu'on blâmera si justement dans les autres. Mais la responsabilité des imitations indiscrètes qui vont suivre ne doit pas trop peser au plus brillant des cercles français, ni balancer le mérite qu'il eut d'instituer, comme on l'a dit, les mœurs de société (2), c'est-à-dire la bonne compagnie. Cela rachète bien des torts.

II

LE SAMEDI

Georges de Scudéry. — Sa sœur, Madeleine : esprit et caractère. — Le cercle. — Conversation, galanterie. — La carte de Tendre. — Un Rambouillet au petit pied. — Somaize et l'arrière-ban des Précieuses. — L'école dure autant que le siècle et au delà.

Nous sommes en 1654 ; Arthénice vieillie vit en famille avec son gendre Montausier et quelques intimes. L'hôtel de Rambouillet étant fermé, les beaux esprits, comme gens qui auraient perdu leur capitale, se sont dispersés en vingt cercles où nous aurions trop à faire de les suivre. Ne frap-

(1) Somaize, *Le Dictionnaire des Précieuses*.

(2) Taine, qui parle ainsi, montre ces mœurs instituées par l'hôtel de Rambouillet, vulgarisées mais discréditées par le bavardage et l'afféterie de mademoiselle de Scudéry, puis épurées et exprimées par Racine. (*Nouveaux essais de critique et d'histoire*, page 210.)

pons qu'à quelques portes, celles où l'on a chance de trouver des types saillants et des documents utiles. Tout d'abord allons dans la Vieille-Rue-du-Temple, chez mademoiselle de Scudéry (1).

Nous avons attendu jusqu'à cette année afin de ne plus rencontrer le frère auprès de la sœur. Exilé pour quelques velléités frondeuses, il vient de se marier au Havre, leur ville natale, et ce départ affranchit Madeleine d'une tutelle, quelques-uns disent d'une exploitation tant soit peu jalouse et despotique. N'enfermait-il pas souvent la pauvre fille pour la soustraire aux visites et la faire travailler sans relâche, au bénéfice de la communauté ? D'ailleurs nous le retrouverons plus d'une fois, ce capitan de lettres; critique, roman, drame, épopée, nous le verrons essayer tout, promener partout sa personnalité bruyante. Ce n'est pas qu'elle déplaise toujours. Provençal par son père, Normand par sa mère, il est Gascon dans l'âme ; il l'est par la verve trop facile et par une hâblerie originale qui amuse au moins un moment. Soldat avant de se faire poète, resté gouverneur de Notre-Dame de la Garde, il y a en lui du Matamore et du Mascarille, la moustache en croc et la main à la rapière, d'ailleurs s'amusant à la littérature et sentant qu'il lui fait beaucoup d'honneur. Ne le querellez pas sur ses négligences. Outre qu'il écrit en courant et à la cavalière, et sait « quarrer les bataillons mieux que les périodes, » il a usé « plus de mèches en arquebuses qu'en chandelles ; » il taille sa plume avec son épée, seule façon de faire assez digne pour un écrivain dont les ancêtres « n'ont jamais eu de plume qu'au chapeau. » C'est d'ailleurs une sorte de type subalterne de l'honnête homme d'alors; mais son point d'honneur est étrange, inquiétant même parfois. Que

(1) Elle habita plus tard rue de Beauce, dans le même quartier.

Scudéry se compromette avec tant d'autres au service de Condé, du Condé de la Fronde ; cette chevalerie si mal placée prouve surtout combien l'idée de patriotisme était encore flottante. Qu'il se fasse l'éditeur, le panégyriste de l'impie et licencieux Théophile, et cela parce que, dit-il, « je me pique d'aimer jusques en la prison et dans le sépulcre (1) ; » n'était l'inconséquence humaine, on y verrait un indice beaucoup plus fâcheux.

Mais enfin le frère n'est plus là, et nous avons toute liberté d'approcher la sœur. Ne rions pas, ou du moins ne rions pas trop vite ; car si l'esprit a de bizarres travers, le caractère est entouré du respect universel. Boileau même, en publiant après une attente longue et méritoire son *Dialogue des héros de roman*, avouera chez sa victime « beaucoup de mérite et encore plus de probité et d'honneur que d'esprit (2). » Or, Madeleine de Scudéry nous intéresserait précisément par cette alliance d'une âme très bonne et très belle avec un esprit né délicat mais bizarrement gâté par l'habitude du maniéré et du romanesque. De là, bien des contrastes. Mademoiselle de Scudéry se croit modeste, elle veut l'être, je consens même qu'elle le soit par comparaison. Mais qui donc est Sapho, « cette admirable fille, » par elle si longuement et si complaisamment pourtraiturée dans le *Cyrus* comme la merveille de Mitylène ? L'auteur pourrait dire avant l'Acaste du *Misanthrope :*

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.

Oui, c'est bien elle, et le nom lui en restera ; c'est elle

(1) Scudéry. Préface des œuvres de Théophile. L'éditeur y traite son homme de grand et de divin sans marchander. Gasconnade à l'adresse d'un Gascon. — Sur Théophile, voir plus loin, livre III, chap. II.

(2) Boileau, *Discours sur le Dialogue des héros de roman* (1710). Boileau ne pouvait se tenir de réciter la pièce en compagnie ; mais au moins ne la fit-il imprimer qu'après la mort de Madeleine.

assez fort embellie quant au visage — il le fallait — mais surtout présentée sans ombre de gêne comme un idéal d'esprit, de cœur, et — pourquoi pas ? — de modestie. Par suite elle a le pédantisme en dégoût et se travaille à bien distinguer Sapho de Damophile, la femme savante. Mais pourquoi tant se plaindre elle-même d'un renom de savoir universel qui s'attache à sa personne ? Sans trop de malice on la dirait jalouse de passer à la fois pour être docte et pour avoir le bon goût de s'en cacher (1).

Autres disparates. Elle est d'une dignité personnelle irréprochable ; or, livres ou conversations, tout son esprit se dépense à disserter sur la passion dont elle ne veut pas pour elle-même, c'est-à-dire à la répandre, en fait, par une insinuation perpétuelle. Elle est fidèle amie et capable de tous les dévouements : Pellisson l'éprouvera bien à la Bastille, et madame de Sévigné nous a conservé d'elle cette noble maxime que « la vraie mesure du mérite doit se prendre sur la capacité que l'on a d'aimer (2). » Mais pour remplir cette capacité, si grande chez elle, sans nuire à sa vertu d'abord, puis à cette indépendance dont l'intérêt lui fait prendre le mariage en horreur, elle se jettera dans les subtilités de l'amour platonique ou de l'amitié passionnée. Elle sera, de fait comme de nom, la reine de *Tendre*, de ce pays assez mal délimité, dont elle aura pourtant dressé la carte ; pays où l'on va toujours côtoyant des abîmes, et où le moindre risque est, comme le dit Boileau, de trouver sur son chemin les petites maisons. Enfin, sous cette vie d'imagination et de littérature, vie gravement frivole et d'une influence parfois si contestable, il faut reconnaître

(1) On peut lire ce curieux portrait dans Cousin, *La Société française au dix-septième siècle d'après le Cyrus et la Clélie* (4e édition, tome II, pp. 123 et suiv.).

(2) Sévigné. Lettre du 12 octobre 1678.

— qui le croirait? — un fonds de religion sérieuse et sensée. La femme qui a tant raffiné sur la casuistique de l'amour profane, refusera de s'aventurer dans le quiétisme, estimant la question trop haute, et ne pouvant admettre, avec madame Guyon, que le *Pater* soit une prière égoïste (1). C'est du bon sens, du meilleur, et il y a plaisir à le trouver chez une personne qui en a tant manqué la plume à la main. Mais les écrits reviendront ailleurs (2); il s'agit présentement du cercle dont Madeleine est l'âme, de la réunion hebdomadaire qu'elle préside, en un mot du fameux *samedi*.

La maison de la Vieille-Rue-du-Temple était un Rambouillet au petit pied. La noblesse ne le dédaignait pas comme les princes n'avaient pas dédaigné la chambre bleue. On y voyait au moins apparaître les Montausier, les Sablé, les Rohan-Montbazon, d'autres encore qui avaient connu Sapho chez Arthénice et la retrouvaient avec plaisir dans son *réduit*, quasi bourgeois. Mais le fond de la société était de moindre vol. Bien en prend à mesdames Cornuel et Arragonais, à mesdemoiselles Boquet et Robineau d'avoir été femmes d'esprit et surtout peut-être d'avoir été habillées à la grecque dans le *Cyrus* (1649-1653), ou à la romaine dans la *Clélie* (1656). Elles ont passé à la postérité avec les autres figures de ces deux grands musées allégoriques, en même temps que les historiettes de Tallemant et les procès-verbaux de la réunion hebdomadaire et le dictionnaire de Somaize leur donnaient rang parmi les comparses littéraires de l'époque. Nous ne connaissons

(1) Lettre de l'abbé Nicaise à Huet, 9 août 1698. — Mademoiselle de Scudéry mourut d'une mort toute simple et toute pieuse, en demandant qu'on ne lui ôtât pas le crucifix qu'elle pouvait à peine soutenir (2 juin 1701). V. Rathery et Boutron, *Mademoiselle de Scudéry*, p. 136.

(2) Voir plus bas, ch. III.

guère autrement plusieurs des hommes qui se rencontraient d'ordinaire avec elles, les Isarn, les Charleval, les Raincy, les Doneville. D'autres au contraire ont leur importance dans les lettres, Sarrasin, Chapelain, Conrart, Pellisson. Ces deux derniers sont comme les pontifes du temple, et Pellisson plus que personne approchera du cœur de la déesse. Mais pardon, j'ai scrupule de ce langage un peu trop profane pour l'historien de l'Académie naissante, pour l'homme qui, après avoir payé tribut aux badinages de société, donnera plus tard à la France, en défendant Foucquet, le premier modèle d'éloquence judiciaire (1), pour le calviniste un jour converti par l'épreuve, devenu l'ami de Bossuet, associé à ses travaux sur l'Ecriture Sainte, et qui mourra dans les Ordres sacrés (2). A l'époque où nous nous sommes placés, en 1654, Pellisson ne fréquente le samedi que depuis quelques mois et, dans ce nouveau Rambouillet, on dirait encore qu'il ne vise guère à être beaucoup plus qu'un nouveau Voiture.

C'est d'ailleurs l'heure brillante du cercle et bien choisie pour le voir dans son beau. Le *Cyrus* a paru, la *Clélie* va commencer de paraître. Tous les yeux sont fixés sur le cénacle du Marais, et Sapho-Scudéry entre de plus en plus dans son rôle d'institutrice de la société polie (3). Que va-t-elle nous apprendre ou — c'est tout un — que dit-on, que fait-on, quel air respire-t-on autour d'elle? En quatre mots, on devise, on *galantise*, on subtilise, on *madrigalise*.

(1) Voir plus loin, ch. IV.

(2) Par une dévotion assez fréquente chez les laïques du temps, Pellisson, vers la fin de sa vie, se fit ordonner sous-diacre. Il mourut subitement le 7 février 1693. De là le bruit d'un refus de sacrements et de retour *in extremis* à la prétendue Réforme, bruit que toutes les vraisemblances démentent et contre lequel mademoiselle de Scudéry protesta de toutes ses forces. (V. Marcou, *Pellisson*, ch. IX, §. VI. Rathery et Boutron, *Mademoiselle de Scudéry*, diverses lettres de l'année 1693).

(3) Le mot est de Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. IV, p. 128.

Comme à Rambouillet, la grande affaire est la conversation ; mais plus encore qu'à Rambouillet, le thème inépuisable est la galanterie. Ajoutez qu'on y procède avec méthode, qu'on y raffine avec délices, qu'on en bâtit le système en attendant qu'on en dresse la carte. Molière a parlé de ces visites « où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée (1) ». C'est la propre histoire du Samedi. — Lequel vaut le mieux d'être femme ou d'être homme ? — Différence entre l'inconstance et l'infidélité. — Comment on peut faire la guerre à ses amis. — L'amour est-il une passion plus illustre que l'ambition? — Autant de problèmes agités dans la *Clélie*, autant d'échos des discussions à la mode chez Sapho, comme la *Clélie* est quasi tout entière la peinture du beau monde qui les soutenait. Or, on se demandait encore : *Qui vaut mieux de parler trop ou de parler trop peu?* et nul doute que l'on ne parlât à l'infini sur une question pareille. — *Dans quelles conditions doit-on faire des vers?* et sans trop regarder aux conditions, on laissait les vers couler par torrents; nous en verrons plus loin quelque chose (2).

Quand on relit, sinon dans l'original, du moins chez un panégyriste comme M. Cousin, des lambeaux de ces conversations infinies, on s'étonne qu'elles aient pu agréer aux habitués du samedi, gens d'esprit vif après tout et de quelque pétulance naturelle, comme on l'est toujours en France. Peut-être aussi la rédaction y est-elle pour quelque chose ; peut-être Sapho, qui tient la plume et la gouverne à sa fantaisie, doit-elle répondre du délayage intarissable, de la subtilité maniérée, de la pédanterie façonnière et minaudière qui nous feraient de pareils entretiens un

(1) Molière, *Les Précieuses ridicules*, scène v.
(2) Livre III, chap. 2.

intolérable ennui. Et pourtant que ne peut la vogue, mais surtout avant que des chefs-d'œuvre aient fait l'éducation du goût public, ou après que de scandaleux abus d'esprit l'ont défaite? On admira un temps ces dissertations dialoguées. Il n'eût été que juste d'y reconnaître une vraie puissance d'analyse, mais le plus souvent évaporée en vétilles ou tout au moins noyée dans un détail affadissant. Or, ce détail ne lassa point, et ces vétilles parurent merveilles. Rabattons ce qu'il nous plaira des louanges emphatiques prodiguées à Sapho par des gens de profession grave et de haute valeur personnelle. Quand, au reçu de ces *Conversations* (1), Fléchier se récrie sur « cette lecture délicieuse ; » quand il s'avoue tenté de distribuer le livre dans son diocèse « pour édifier les gens de bien et pour donner un bon modèle de morale à ceux qui la prêchent ; » quand Mascaron promet d'en user lui-même en chaire, et dit à l'auteur : « Vous serez très souvent à côté de saint Augustin et de saint Bernard ; » je reconnais, non sans regret, que les deux prélats poussent un peu bien loin la complaisance et l'hyperbole ; mais au fond, ils admirent, et je crois qu'il est permis de s'en étonner, au moins littérairement parlant.

Je m'assure d'ailleurs qu'ils ne comprenaient pas dans cette approbation enthousiaste ce que le premier recueil au moins pouvait conserver encore de trop galant à la façon du samedi. N'insistons pas sur un point déjà touché à propos de l'hôtel de Rambouillet et que les romans, à leur tour, nous forceront de toucher encore. Disons seulement que la galanterie à la mode rue Vieille-du-Temple et rue de Beauce est, au fond, la même que celle de la chambre bleue ; toujours grandement vaine et périlleuse malgré les beaux

(1) Ces *Conversations* parurent en 1680 et 1692 ; elles ne forment pas moins de dix volumes. Beaucoup sont simplement extraits du *Cyrus* et de la *Clélie*.

restes de chevalerie chrétienne que l'on s'est complu à y retrouver (1); toujours penchant à l'afféterie et au ridicule; mais ici d'autant plus qu'elle se raisonne, s'analyse, tourne en système, en code, et finalement a l'air de se prendre bien fort au sérieux. Un critique indulgent l'en disculpe autant que possible et, par exemple, dans la célèbre carte de l'empire de *Tendre* il nous adjure, par les propres paroles de Clélie, — ou Sapho ou Madeleine : même personne en trois noms, — de ne voir qu'une « bagatelle » née à l'improviste au feu d'une conversation, d'ailleurs faite pour l'agrément de la « cabale » et point pour le public. — Fort bien. Un jour, entre amis qui folâtrent à huis clos, l'idée vient à quelqu'un de traduire en allégorie géographique la marche naturelle des affections humaines. Chacun se piquant au jeu, on a vite fait de décréter ou de reconnaître l'existence de trois villes capitales symbolisant les trois grands motifs d'aimer : ici, *Tendre-sur-estime ;* là, *Tendre-sur-reconnaissance ;* ailleurs, *Tendre-sur-inclination.* Parmi les éclats de rire, on compose à frais communs l'itinéraire à suivre pour atteindre l'une ou l'autre, et l'on marque en leur ordre les stations obligatoires : *Assiduité*, *Petits soins*, *Billets galants*, que sais-je ? Pendant ce temps, au bout de la table, quelqu'un s'est armé d'un crayon et relève les découvertes à mesure qu'elles se produisent. Voilà la carte de *Tendre*, et il ne faut pas être trop sévère à la société d'honnêtes gens qui vient d'y perdre une heure. Qu'il soit même permis à Conrart, le fidèle archiviste et le copiste infatigable, de mettre la pièce au net et de la serrer dans ses cartons. Mais de grâce, qu'elle y dorme ! Si on l'insère, figure et légende, dans un volume de la *Clélie*, on n'est plus assez recevable à s'en excuser comme d'un badinage ; la

(1) Ainsi Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*, n° XLI.

produire c'est déjà la prendre beaucoup trop au sérieux. Que sera-ce de lui donner je ne sais quelle consécration officielle, d'en tirer tout un style, de créer une gazette du pays de *Tendre* après en avoir dressé la carte ! C'est à quoi Conrart s'amuse, et il s'amuse en vérité trop longtemps (1). Du même coup, ce pays allégorique devient réalité ; c'est la réunion, la « cabale » de mademoiselle de Scudéry et, sous la plume de l'emphatique archiviste, Sapho n'est rien moins que « Reine de Tendre, princesse d'Estime, dame de Reconnaissance, Inclination et terres adjacentes. » Qui badine trop ne badine plus.

Nous voilà désormais renseignés, en droit de conclure. Le « réduit » de la Vieille-rue-du-Temple et de la rue de Beauce est bien un autre Rambouillet ; mais quelles différences ! Chez la marquise régnait le ton grand seigneur ; ici domine l'élément bourgeois. La chambre bleue était surtout un salon ; le samedi déjà a certaines allures d'académie. N'a-t-il pas ses procès-verbaux que Pellisson rédige et — nous l'avons vu — ses archives que tient Conrart ? On badinait à Rambouillet et de façon parfois bien frivole, mais avec une aisance demi-railleuse ; on semait les perles vraies ou fausses, mais négligemment et sans les ramasser. Ici l'on se regarde badiner ; la frivolité prend des airs d'occupation grave, les saillies d'esprit s'enregistrent pour perpétuelle mémoire ; ce n'est plus afféterie simple, et le pédantisme apparaît. Quant au reste, rien qui tranche sur le cercle brillant dont le samedi a recueilli l'héritage. Mêmes personnes, en partie du moins, mêmes

(1) En voici un échantillon : *De nouvelle amitié* (comme qui dirait on nous écrit) : « Il est parti d'ici, ces jours passés, deux dames de haute qualité qui ont pris diverses routes pour aller à *Tendre*... (suivent quelques détails du voyage). » *De grand esprit* : « On est ici fort en peine d'un illustre étranger appelé Acante (Pellisson) qui y passa, il y a déjà longtemps, etc., etc. »

influences reçues du dehors, même action continuée, exagérée plutôt, au sens d'une moralité généreuse par endroits mais, par d'autres, illusoire et non sans péril ; au sens d'une littérature ingénieuse mais de moins en moins naturelle. Il suffit. Aussi bien la décadence du samedi commence vite. En 1654 nous l'avons vu dans sa gloire ; deux ans plus tard, paraissaient les douze premiers chants de la *Pucelle*, et bientôt les épigrammes, dépassant Chapelain, tombaient dru sur la cabale dont il avait été l'un des oracles. La *Clélie* en attira sa part. Bientôt vint Molière avec ses *Précieuses ridicules* (1659), et peu après Boileau avec ses premières satires. Le samedi tomba moins encore sous le ridicule qu'il ne mourut d'épuisement et de médiocrité. Agonie lente, à la vérité, car de nouveaux familiers venaient à tour de rôle remplir les vides : prélats ou futurs prélats, tels que Mascaron, Huet, Fléchier ; jésuites hommes de lettres comme Bouhours, Rapin, Commire ; amateurs de moindre talent comme le Laboureur, auteur du poème de Charlemagne, et d'autres encore. Malgré tout, ce n'était plus le beau temps, et mademoiselle de Scudéry, qui mourut en 1701 presque centenaire, si elle resta toujours honorée, survécut longtemps à sa gloire. En outre elle avait eu vite l'occasion, peut-être l'ennui, de voir poussés à l'extrême par une troisième génération de Précieuses les brillants défauts dont elle-même avait pris le germe à Rambouillet et qu'elle avait cultivés avec amour en se figurant parfois les combattre.

On ne doit qu'une mention rapide à ces dernières venues, non plus qu'à l'écrivain de bas étage qui nous les a le mieux fait connaître, d'ailleurs sans les distinguer assez bien de leurs premiers modèles. Quand Molière eut donné ses *Précieuses ridicules* (1659), un homme de lettres obscur, Beaudeau, sieur de Somaize, jugea la peinture inexacte et

entreprit de la refaire. Ses *Véritables Précieuses* (1660) ne sont pourtant qu'une parodie et une parodie gauche, car les héroïnes y prodiguent leur jargon professionnel jusqu'à en devenir inintelligibles, ce qui n'est pas pour les rendre intéressantes (1). Après avoir ainsi corrigé Molière, Somaize lui faisait, cette même année, l'honneur de le mettre en vers ; à quoi il ajoutait une nouvelle platitude de sa façon, le *Procès des Précieuses*, comédie prétendue, mais avant tout réclame en faveur de son « Dictionnaire des Précieuses ou Clef du langage des Ruelles » (1660), et par avance, du « Grand Dictionnaire » qui allait suivre bientôt (1661). Ce bizarre document se faisait fort de contenir « leur histoire, leur poétique, leur cosmographie, leur chronologie, les prédictions astrologiques qui concernent leurs états et empires... leur origine, progrès, guerres, conquêtes, victoires ;... outre cela un traité des hérésies qui s'y sont glissées... » Quand, par impossible, Somaize

(1) Voici pour donner quelque idée de leurs dialogues : Iscarie. Vraiment, ma chère, je suis en humeur de pousser le dernier rude contre vous... Le temps a déjà marqué deux pas depuis que je vous attends. (*Remarquant la toilette de sa visiteuse* :) Je crois que vous avez dessein de faire bien des assauts d'appas. Je vous trouve dans votre bel aimable. L'invincible (le vent) n'a pas encore gâté l'économie de votre tête (coiffure)... Que vos taches avantageuses (mouches) sont bien placées ! Que vos grâces (perles) donnent d'éclat à votre col ! Et que les ténèbres (coiffes) qui environnent votre tête relèvent bien la blancheur de ce beau teint ! — Artémise. Ah ! ma chère, vous faites trop de dépense en beaux discours pour me dauber sérieusement ; mais n'importe, tout vous est licite, et l'empire que vous avez sur mon esprit fait que je n'excite pas mon fiel contre vous. — Iscarie. Ce que vous me dites là est du dernier obligeant ; mais si vous voulez que je vous donne un quart d'heure de divertissement, entrons dans mon cabinet ; je vous ferai voir un innocent (billet galant) que l'on m'a envoyé, dont l'encombrement du style est capable de faire changer l'assiette de votre âme. (Les *Véritables Précieuses*, scène II). — On a justement noté la différence entre cette maladresse qui croit faire merveille de charger les choses à outrance, et le bon goût de Molière ne prêtant à ses Précieuses que ce qu'il leur faut de jargon pour être ridicules sans cesser d'être intelligibles et vraisemblables. (G. Larroumet, *La Société Précieuse au dix-septième siècle*, 1892.)

aurait inventé toutes les belles choses qu'il relate, son propre style attesterait, dans l'histoire de la préciosité, une troisième et lamentable période, celle du ridicule à outrance, ou mieux encore de la prétention irritante et de l'intolérable fadeur.

Mais il n'invente guère et surtout il ne charge pas pour ridiculiser. Parmi ses maladresses et incohérences, on sent l'ami, l'avocat du genre, et c'est bien la faute du genre si la plaidoirie indirecte vaut un réquisitoire. Somaize préconise deux sortes de Précieuses. Les unes tiennent cour plénière d'auteurs et bureau d'esprit, n'écrivant guère pour leur compte, mais fort au courant de ce qu'on appellerait aujourd'hui le mouvement littéraire. Vous reconnaissez Madelon qui, si l'on ignore une seule des bluettes courantes, ne donnerait pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir ; et Cathos, persuadée qu'une femme du bel air renchérit sur le ridicule si elle n'est pas informée du moindre quatrain qui se fait chaque jour (1). En effet, la première catégorie de Précieuses, que veut bien protéger Somaize, est précisément celle qu'a bafouée Molière. La seconde recevra les derniers coups du grand comique (2) ; c'est celle des Philamintes, des femmes auteurs et docteurs.

Et maintenant lisons la préface du *Grand Dictionnaire;* feuilletons l'ouvrage lui-même en nous arrêtant sur quelques mots saillants comme *Antiquité*, *Études, Hérésies*, *Lois*, *Morale* des Précieuses : nous aurons vite l'idée générale que se fait d'elles leur avocat. Fréquenter les ruelles, avoir la sienne avec un ou plusieurs *alcôvistes* ou familiers assidus ; patronner quelque auteur, — Somaize dit, le « mettre au monde ; » — raffoler des vers, de la

(1) Molière, *Précieuses ridicules*, scène X.
(2) *Les Femmes savantes* (1672), avant-dernière œuvre de Molière.

lecture, de la conversation ; faire des mots nouveaux, honnir le langage vieux et barbare ; excommunier quiconque n'estime pas le *Cyrus*, la *Clélie*, « et généralement tout ce que font M. de Scudéry et sa sœur ; » — chercher en tout « un je ne sais quoi de fin et le beau tour des choses ; » tenir pour dogme « qu'il faut nécessairement qu'une Précieuse « s'exprime autrement que le peuple, » et « qu'une pensée ne vaut rien quand elle est entendue de tout le monde ; » en tout, bien faire, comme Philaminte, les honneurs de son esprit, à ce point que si l'on ne peut le traduire en paroles, encore faut-il recourir aux « gestes » et aux « signes » — Bélise dirait, aux muets truchements : — voilà, d'après Somaize, l'essentiel du programme ; on n'est pas Précieuse à moins.

Que pensait Madeleine de Scudéry de ces adoratrices engagées par vœu à estimer tout ce qui sortait, ou sortirait de sa plume? S'avoua-t-elle à demi responsable de leurs ridicules ? Dans les quelques lettres conservées d'elle, je ne trouve pas trace de l'ouvrage de Somaize (1). D'ailleurs il n'y a guère apparence qu'elle ait vu et apprécié au juste ces conséquences et, si l'on veut, ce châtiment de sa manière. Faut-il craindre ou souhaiter pour elle qu'elle n'ait pas eu davantage conscience d'une responsabilité plus grave ? A défaut de ses relations et de son expérience, bien des notices du *Grand Dictionnaire* lui auraient montré ce que devenait dans le monde la galanterie tant célébrée et pratiquée par elle-même. Chez mainte Précieuse le platonisme suivait sa pente naturelle, il allait au désordre pur. Ainsi, dans cette triste fin d'école, le pédantisme était encore le moindre défaut.

A vrai dire, on conteste aujourd'hui, non sans vraisem-

(1) V. Rathery et Boutron, *Mademoiselle de Scudéry*.

blance, que l'école précieuse ait pris fin à un moment quelconque du dix-septième siècle. Pour nous, à distance, elle disparaît dans le rayonnement des esprits supérieurs qui l'ont bafouée. A l'époque même, si les Molière, les Boileau, les Racine ont eu de leur côté, avec le Roi, la plus saine partie de la cour et du beau monde, il faut d'ailleurs tenir compte de l'opposition ardente qu'ils ont rencontrée et du foyer d'où elle partait le plus souvent. Molière, en mourant (1673), laisse Boileau sur un champ de bataille, aux prises avec les débris du samedi encore groupés et obstinés à la défensive. Quatre ans plus tard, ils sauront faire une diversion aggressive contre la *Phèdre* de Racine. Qui essaiera de soutenir le pauvre Pradon, de le lancer, de le « mettre au monde, » comme eût dit Somaize? La cabale de la duchesse de Bouillon, les Nevers, les Saint-Aignan, et par-dessus tout madame Deshoulières,

... Cette précieuse,
Reste de ces esprits jadis si renommés
Que d'un coup de son art Molière a diffamés (1).

L'école n'est donc pas morte et, si le duel entre les deux Phèdres est son dernier coup d'éclat, les curieux peuvent la suivre dans son existence demi-voilée mais vivace, jusqu'au moment où, par la petite cour de la duchesse du Maine à Sceaux, elle va se relier aux Rambouillets et aux samedis du dix-huitième siècle. Rien de plus naturel d'ailleurs. Sous des formes et des nuances légèrement diverses, le mauvais goût, la prétention, l'esprit de coterie ne sont-ils pas de tous les temps?

Faisant l'histoire de la littérature et non celle de la société mondaine, il nous suffit d'avoir visité la Chambre bleue, le réduit de la rue de Beauce, et montré du doigt

(1) Boileau. Satire X.

quelques cercles subalternes où s'exagèrent les défauts des deux premiers. Ne promenons donc pas de ruelle en ruelle une curiosité désormais sans grand objet. Au prix de ce que nous savons déjà, qu'auraient d'intéressant, d'utile surtout, les manies ou tics littéraires de chaque cabale? Chez la grande Mademoiselle, au Luxembourg, on fait le portrait de tout venant et surtout le sien propre; mais La Rochefoucauld nous montrera bien assez à ses propres dépens le ridicule et le danger de cette manie. Nous devrons encore au même duc et pair l'occasion d'apprécier les maximes que l'on aiguise dans le salon de madame de Sablé. Logée dans les dépendances de Port-Royal, cette étrange pénitente nous introduirait de plein pied chez ses voisins les Jansénistes, et nous trouverions plaisir et profit à leur demander compte de la renommée littéraire qu'on leur a faite. Attendons plutôt d'étudier Pascal, afin d'embrasser d'une vue tout l'ensemble de la question. Laissons enfin aux érudits de grand loisir, et le Bureau d'adresses de Renaudot, où s'improvisaient, *de omni re scibili*, des conférences ou discussions libres; et les Mercuriales de Ménage, cet Angevin docte mais pédantesque, mauvaise langue et prétentieux, qui sera le Vadius des femmes savantes; et l'Académie de l'abbé d'Aubignac ouverte aux femmes, et celle de Richesource où Fléchier jeune apprit la rhétorique précieuse. Entre tous ces groupes, multipliés dans les deux premiers tiers du siècle par le goût de la conversation et des lettres, un seul nous reste à étudier, celui dont Richelieu fit l'Académie française.

CHAPITRE II

L'Académie française.

Conrart et son cercle intime. — L'institution officielle. — Recrutement, organisation, allures modestes. — But de l'institution : épurer la langue. — Divers travaux. — Le dictionnaire, lenteurs, l'incident Furetière. — La première édition (1694), défauts et avantages. — Si Richelieu fut bien inspiré de créer l'Académie.

« Environ l'année 1629, quelques particuliers, logés en divers endroits de Paris, ne trouvant rien de plus incommode dans cette grande ville que d'aller fort souvent se chercher les uns les autres sans se trouver, résolurent de se voir un jour de la semaine chez l'un d'eux. Ils étaient tous gens de lettres et d'un mérite fort au-dessus du commun : M. Godeau, évêque de Grasse, qui n'était pas encore ecclésiastique ; M. de Gombault, M. Chapelain, M. Conrart, M. Giry ; feu M. Habert, commissaire de l'artillerie ; M. l'abbé de Cerisy, son frère ; M. de Serizay et M. de Malleville. Ils s'assemblaient chez M. Conrart... Là, ils s'entretenaient familièrement, comme ils eussent fait en une visite ordinaire, et de toute sorte de choses, d'affaires, de nouvelles, de belles-lettres. Que si quelqu'un de la Compagnie avait fait un ouvrage, comme il arrivait souvent, il le commu-

niquait volontiers à tous les autres, qui lui en disaient librement leur avis ; et leurs conférences étaient suivies, tantôt d'une promenade, tantôt d'une collation qu'ils faisaient ensemble. Ils continuèrent ainsi trois ou quatre ans et, comme j'ai ouï dire à plusieurs d'entre eux, c'était avec un plaisir extrême et un profit incroyable ; de sorte que, quand ils parlent encore aujourd'hui de ce temps-là et de ce premier âge de l'Académie, ils en parlent comme d'un âge d'or, durant lequel, avec toute l'innocence et toute la liberté des premiers siècles, sans bruit et sans pompe, et sans autres lois que celles de l'amitié, ils goûtaient ensemble tout ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant (1). »

On aime à voir, dans cet agréable récit de Pellisson, les modestes origines du premier corps littéraire de France. Autour de Conrart, l'historien nous montre, non pas un cénacle sous un président (2), mais une libre assemblée d'amis lettrés et non sans mérite. Presque tous, à cette date, fréquentaient l'hôtel de Rambouillet ; plus tard ils devaient être du Samedi, et il n'en faudrait pas davantage pour nous assurer qu'ils tenaient du faux bel esprit de l'époque. Mais ce groupe, constitué en dehors de toute influence féminine, tranchait du moins sur les autres par un caractère à la fois sérieux et simple. Conrart, le riche bourgeois parisien, n'offrait pas seulement aux réunions un lieu plus central et plus commode. Homme de lettres

(1) Pellisson, *Histoire de l'Académie composée en 1652*. Elle valut à l'auteur la promesse de la première place vacante. — Cf. Bourgoin, *Valentin Conrart*, chapitre II. — Kerviler et de Barthélemy, *Valentin Conrart*, ch. II, etc.

(2) S'il y avait eu là une ombre de présidence ou de préséance, elle eût appartenu sans doute au poète Gombault, le seul homme d'âge, — il était né en 1570, — et qui avait eu son heure de notoriété flatteuse. Les autres étaient jeunes. En 1629, Chapelain avait 34 ans ; Malleville, 32 ; Conrart, 26 ; Godeau, 24.

incomplet, ignorant le latin et le grec, mais sachant bien l'espagnol, l'italien, et le français mieux encore, grammairien d'autorité, critique de bon conseil, collectionneur et même copiste d'une infinité de documents littéraires, il était en outre le plus officieux des amis, et le « silence prudent » qu'il observait pour lui-même lui laissa le temps de se faire plus d'une fois aide, protecteur, Balzac disait « parrain » des ouvrages d'autrui. Conrart semblait né à souhait pour ce rôle de secrétaire d'une élite lettrée, et quant à celle qui l'entourait de fait, par le savoir au moins, par le goût des choses de l'esprit, par la dignité des mœurs, elle n'était pas trop au-dessous du grand avenir qui allait s'ouvrir inopinément devant elle.

Je me contenterai de rappeler cette histoire si connue : le secret du groupe amical livré par une indiscrétion de Malleville, Faret introduit (1), puis Desmarets, puis Boisrobert, l'amuseur en titre et l'aide de camp littéraire de Richelieu. Autant valait introduire le cardinal lui-même. Informé de ce qui se passait chez Conrart, y trouva-t-il de quoi réaliser un projet déjà conçu ? Est-ce le rapport favorable de Boisrobert qui fit naître dans son esprit la première idée d'une institution officielle ? Qui pourra le dire et qu'importe ? De même, il semble assez malaisé de déterminer jusqu'où la sollicitude du ministre pour la gloire des lettres nationales se compliqua d'un intérêt personnel, et si l'Académie lui parut devoir être un brillant instrument de règne (2). Le fait est que, en ayant résolu la création, il n'y voulut souffrir que des gens à lui dévoués,

(1) Nicolas Faret (1600?-1646), secrétaire du comte d'Harcourt, devait sa renommée bachique à l'amitié de Saint-Amand et à l'honneur qu'avait son nom de rimer à cabaret; d'ailleurs homme assez honorable et auteur plutôt sérieux. Desmarets et Boisrobert se retrouveront sur notre route.

(2) Kerviler, *V. Conrart*, p. 32 et suiv.

ce qui est, après tout, fort naturel (1). Quant aux amis de Conrart, ils s'effrayèrent d'un honneur qui allait leur attirer l'envie, et leur coûtait tout d'abord la liberté du commerce intime. Mais, comme dit Pellisson, « ils avaient affaire à un homme qui ne voulait pas médiocrement ce qu'il voulait. » Ils s'inclinèrent, et cette « république naissante » commença de s'accroître et de s'organiser (1634).

S'accroître était chose délicate, et, de sa naissance à nos jours, l'Académie n'a guère cessé de voir critiquer ses élections. On n'oserait lui appliquer tout à fait le mot de Corneille :

> C'est un aveuglement pour elle bien fatal
> D'avoir tant à choisir et de choisir si mal ;

mais on est quelquefois tenté de la plaindre,

> Voyant ceux qu'elle oublie et les *gens* qu'elle nomme (2).

A l'époque du premier recrutement, bien des causes pouvaient égarer ses choix : la politique d'abord, c'est-à-dire la pression du tout-puissant fondateur et protecteur ; celle d'autres personnages moindres, mais considérables encore ; enfin, l'incertitude du goût public et une étrange confusion dans le classement des renommées. Des épigrammes coururent sur les passe-volants, sur les « enfants de la pitié de Boisrobert, » c'est-à-dire sur les médiocrités élues pour faire nombre ou assurer des créatures au cardinal. Balzac, enrôlé malgré lui-même, écrivait en confidence

(1) « ... Son Eminence... par un ordre particulier, a voulu être consultée sur tous les prétendants, afin de fermer la porte à toute brigue et ne souffrir dans son assemblée que des gens qu'il connaisse ses serviteurs. » (Chapelain à M. Bouchard, à Rome, 18 mai 1638.)

(2) Ne parlons pas de Molière qu'elle eût accueilli s'il ne se fût pas obstiné à demeurer comédien. Mais comment ne pas regretter pour l'Académie contemporaine qu'elle n'ait pas eu l'honneur de posséder des hommes comme Louis Veuillot, le cardinal Pie et Mgr Freppel ?

à Chapelain que tel et tel de leurs confrères devraient être au moins privés de voix délibérative, étant bons pour donner des sièges, fermer et ouvrir la porte, et dignes d'appartenir à l'Académie comme les bedeaux au clergé et les huissiers au Parlement (1). A tout prendre et malgré une part de vérité dans ces plaintes, le premier groupe, celui des académiciens de la vieille roche, comme dira Furetière, figure assez bien le niveau de la littérature à ce moment précis. Quelques magistrats ou diplomates d'esprit distingué, Servien, du Chastelet, Beautru, Habert de Montmor ; puis, s'ajoutant aux anciens familiers de Conrart, de purs gens de lettres comme Racan, Vaugelas, Maynard (2), Gomberville, Saint-Amand, Colletet, Baro : voilà bien pour exprimer suffisamment l'état vrai des choses. A cette heure et à la veille du *Cid*, quelle injustice a été faite, quel grand nom omis ? (3) Les omissions fâcheuses viendront, ou tout au moins les délais injustes. Corneille attendra trop longtemps ; un peu plus tard, l'esprit de Rambouillet et du Samedi, représenté par Chapelain et ses partisans, tiendra bon dans l'Académie, comme dans une place forte, contre la jeune école, contre Boileau, Racine, La Bruyère. Mais pour le moment, nous pouvons accepter sans trop nous plaindre le sénat littéraire, tel que nous le donne Richelieu (4).

(1) Lettre du 30 septembre 1634.

(2) Je me permets de compter pour rien son titre de président au présidial d'Aurillac.

(3) Qu'on n'objecte pas Descartes. Il était absent de France, et d'ailleurs on aurait plutôt cru lui faire tort de le considérer par le côté littéraire.

(4) On a beaucoup glosé sur l'invasion de l'Académie par les grands seigneurs sans titres littéraires. Un critique moderne, libre d'engouement pour l'aristocratie, pense que cette invasion-là fut une sauvegarde assez heureuse contre celle du pédantisme. (Brunetière, *Encyclopédie Lamirault,* article académie.)

En même temps que le corps se recrute, il se nomme et s'organise. Académie française, nom illustre aujourd'hui et cependant adopté par modestie pure, à la différence des vocables pompeux et bizarres dont s'étaient affublées les Académies italiennes. Quant à l'organisation, rien que de simple : égalité parfaite entre les membres ; trois dignitaires assurant le mouvement et l'ordre du corps : un directeur et un chancelier temporaires que le sort désigne, un secrétaire perpétuel élu, destiné par son inamovibilité même à devenir la grande influence. Aux mains discrètes d'un Conrart, cette influence devait être heureuse. Elle le sera moins au dix-huitième siècle, quand elle sera exercée par Duclos et surtout par Dalembert (1). Ce fut Conrart encore qui rédigea l'édit de fondation (1635) ; mais il n'était que l'écho d'un sentiment public bien remarquable, quand il notait parmi les considérants « que la langue française, qui jusques à présent n'a que trop ressenti la négligence de ceux qui eussent pu la rendre la plus parfaite des modernes, est plus capable que jamais de le devenir, vu le nombre des personnes qui ont une connaissance particulière des avantages qu'elle possède, et de ceux qui s'y peuvent encore ajouter. » Il avait d'ailleurs bonne grâce à le dire, étant lui-même de ces personnes-là et non la moins considérable, collaborateur de Vaugelas, grammairien exact, réfléchi, bien placé pour compter parmi les plus fidèles témoins du bel usage (2). Mais ce qu'on aime ici par-dessus tout, c'est le coup d'œil net jeté sur l'état vrai de la langue, et le patriotisme inquiet de la pousser à la perfection où elle

(1) Duclos, secrétaire perpétuel en 1755, ne voulait peut-être que rendre a prépondérance aux vrais gens de lettres. Du moins ouvrit-il la voie à Dalembert qui, devenu son successeur en 1772, fit tout pour livrer l'Académie aux soi-disant philosophes.

(2) Voir Bourgoin, ch. v, *Conrart grammairien.*

touche. Voilà l'honneur de Conrart, qui tient la plume ; de toute la société polie et lettrée dont il traduit la pensée commune ; de Richelieu même, c'est-à-dire du pouvoir, qui adopte cette pensée et lui donne force de loi. N'est-ce point là d'ailleurs toute la raison d'être de l'Académie ? Il s'est trouvé dans la moderne critique des démocrates assez farouches pour chicaner avec humeur cette institution d'ancien régime (1). Qu'ils se rassurent : l'ancien régime n'est plus redoutable, et l'on ferait acte de justice et de bon goût en confessant qu'il n'était pas mal inspiré dans la circonstance.

Cependant, même en 1635, tout le monde n'en tombait pas d'accord. Les ennemis de Richelieu ne pouvaient guère applaudir à son ouvrage. La foule des auteurs, mais que dis-je ? Balzac lui-même, se figuraient dans la naissante Académie, une manière de tribunal despotique. « On m'en écrit, disait le grand épistolier, comme d'une comète fatale qui nous menace, comme d'une chose terrible et plus redoutable que la sainte Inquisition. On me mande que c'est une tyrannie qui se va établir sur les esprits et à laquelle il faut que nous autres, faiseurs de livres, rendions une obéissance aveugle. Si cela est, je suis rebelle, je suis hérétique, je vais me jeter dans le parti des barbares (2). » Sans doute, le Parlement craignait, lui aussi, que cela ne fût, quand il refusait d'enregistrer l'édit, résistait deux ans aux sollicitations du ministre en personne et ne cédait enfin que moyennant cette clause expresse : « Ceux de la dite Assemblée et Académie ne connaîtront que de l'ornement, embellissement et augmentation de la langue française, et des livres qui seront par eux faits et par autres

(1) V. Albert, *La Littérature française au dix-septième siècle.* — L'Académie, p. 23 et suiv.

(2) Balzac, Lettre à Chapelain, 1634.

personnes qui le désireront et voudront. » C'est ainsi qu'il fallut, dès la même année (1637), extorquer de l'auteur du *Cid* un consentement quelconque avant de pouvoir juger son œuvre (1).

Et pourtant cette corporation tant redoutée n'avait point alors les grandes allures que lui a données par la suite la force même des choses. Elle se faisait modeste et petite. Encore sans domicile, elle tenait séance tantôt chez Chapelain, tantôt chez quelque autre, jusqu'à ce que le chancelier Séguier, devenu protecteur officiel après Richelieu (1643), la recueillît en son hôtel, nouvel Apollon qui fixait enfin cette Délos jusque-là flottante. Ainsi le dit Pellisson dans son beau style. En 1672, ce fut mieux encore ; l'Académie passa au Louvre ; le titre de protecteur devint un fleuron de la couronne, et aujourd'hui encore il appartient par tradition au chef de l'Etat. Revenons à 1637.

L'Académie était donc établie pour l'ornement, embellissement et augmentation de la langue française. Qu'allait-elle faire dans ce but ? Dès l'origine, Chapelain avait souhaité la composition d'un ample dictionnaire et d'une grammaire fort exacte, à quoi se pourraient joindre plus tard une rhétorique et une poétique. Il est remarquable que Fénelon n'en dira guère plus dans sa fameuse lettre à Dacier. En pratique, on paraît tout d'abord s'être préoccupé de fournir des modèles et, pendant une demi-année, il y eut à chaque réunion hebdomadaire un discours lu par quelqu'un des membres ; mais on se lassa vite de ces travaux d'écolier. Bientôt vint le *Cid* et l'obligation imposée par Richelieu à la jeune assemblée de faire fonction d'aréopage (1636). Ajournons cet épisode à notre étude sur Corneille, et relevons seulement, pour ne l'accepter qu'à demi,

(1) Voir livre II, ch. I.

un singulier rêve de Sainte-Beuve (1). Il suppose un « Richelieu permanent et immortel », et il ne doute pas que, de *Phèdre* et d'*Athalie* au *Génie du christianisme* et aux premières grandes compositions romantiques, le tout-puissant protecteur n'eût fait rendre par l'Académie une sentence officielle sur toutes les œuvres d'éclat. De là serait née, pense le critique, « une sorte de jurisprudence littéraire bien mémorable et de grand effet sur la direction du goût. » Finalement et quoiqu'il s'en défende, on sent qu'il a regret à cette ingénieuse chimère. Je la regrette moins, quant à moi, et volontiers je me ferais fort contre elle de l'aventure même du *Cid*. On a beau vanter et surfaire les « sentiments de l'Académie ; » chacun sait et avoue que cet arrêt, le seul rendu par elle dans une querelle de ce genre, a été cassé par l'opinion. Or, mieux vaut pour la docte compagnie de n'avoir pas été exposée à beaucoup d'échecs de cette nature. On ne peut nier contre Sainte-Beuve que le Français soit enclin, beaucoup trop enclin pour sa gloire, à subir, à rechercher même, les jugements tout faits ; mais j'aimerais mieux, surtout dans les cas où la moralité publique ne courrait aucun risque immédiat, laisser la critique agir sur l'opinion, et l'opinion même se faire un goût à ses risques et périls.

L'examen du *Cid* ne fut qu'une diversion assez courte, pour les habitudes de l'Académie, s'entend, car on y mit « environ cinq mois de travail (2); » après quoi le Dictionnaire devint tout de nouveau l'affaire importante. Laborieuse affaire, exemple célèbre de l'extrême difficulté des collaborations. Encore l'assemblée n'eut-elle qu'un rôle consultatif, car on s'avoua bientôt l'absolue nécessité de confier le premier travail à un petit nombre de personnes,

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XIV, p. 208.
(2) Pellisson.

voire à une seule. Deux noms furent tout d'abord proposés au cardinal, ceux de Vaugelas et de Faret. Richelieu oublia ou dédaigna de répondre, puis au bout de « huit ou dix mois, (1) » il se fâcha très fort de voir qu'il n'était plus question du Dictionnaire. Cette fois, on mit en avant Vaugelas seul, et le travail recommença pour tout de bon. En onze ans (1639-1650), le modeste grammairien fit les cinq ou six premières lettres. Après lui, Mézerai travailla plus de trente ans (1650-1683) sans voir le terme, rebuté, selon Furetière, par les mauvaises corrections de l'Académie (2). Dieu sait pourtant si ces lenteurs amusaient la malignité publique. A l'origine, on taxait la compagnie de despotisme ; alors on l'accusa d'impuissance.

Vous n'en êtes qu'à l'A, B, C,
Depuis plus d'un lustre passé
Que l'on travaille à cet ouvrage,

(1) Pellisson.

(2) Furetière, second factum (voir plus bas). Le même pamphlétaire expose ainsi la façon dont le Dictionnaire s'élaborait : « Un académicien se charge d'en faire ce qu'ils appellent le canevas, c'est-à-dire de faire le catalogue des mots, de les ranger en leur ordre, d'en faire les définitions, d'y ajouter les épithètes, les phrases, figures et proverbes, tant celles qu'il a pu trouver dans son imagination que dans tous les livres et dictionnaires imprimés. Il le vient lire ensuite à l'Académie qui en approuve ou en corrige ce qu'il lui plaît. De sorte que ce grand ouvrage qu'on prône si haut, et qu'on fait croire être le travail d'un grand nombre de personnes illustres, n'est véritablement et en effet que celui d'un seul homme, qui en donne quelque communication à ses amis pour en apprendre leur sentiment et qui souffre qu'ils le barbouillent par leurs corrections et additions. » Ces dernières lignes sont un sophisme et une charge. L'organisation adoptée pour le travail était, après tout, la meilleure, et il ne manquait aux additions et corrections que d'être toujours heureuses ; mais le moyen d'obtenir ici-bas la perfection ? Chapelain était plus juste bien que sévère, quand il écrivait : « Nous avons résolu de commencer le dictionnaire aussi ; mais sur ce que c'est un ouvrage de tout le corps, les membres ne s'y portaient que lâchement, pour ce qu'ils n'en attendaient ni honneur ni récompense particulière, et les trois quarts regardaient ce travail comme une corvée. » (6 janvier 1639.)

disait Ménage dans sa *Requête des Dictionnaires*, et, réprouvant tout aussi bien le fond même, il arrivait à cette conclusion radicale :

> Laissez votre vocabulaire,
> Abandonnez votre grammaire,
> N'innovez rien, ne faites rien
> En la langue et vous ferez bien.

Saint-Evremont, que nous verrons capable de mieux, avait crayonné, bien hâtivement sans doute, une prétendue *Comédie des Académistes*, et dans cette mauvaise farce, comme la nomme très justement Chapelain, je n'ai su découvrir qu'un vers quelque peu spirituel.

> Sont-ils venus à bout de leur avant-propos ?

demande Saint-Amant. Plus tard, Boisrobert dira de même :

> Depuis vingt ans dessus l'F, on travaille
> Et le destin m'aurait fort obligé
> S'il m'avait dit : « Tu vivras jusqu'au G. »

Ne prenons qu'à demi au sérieux les épigrammes en prose de Furetière et l'espérance qu'il donne aux enfants de voir le Dictionnaire paraître « s'ils vivent jusqu'à un âge décrépit (1). » Mais quand Bossuet, en 1671, après avoir marqué d'un trait de maître le rôle de l'Académie et ses services possibles, ajoutait : « C'est le fruit que nous espérons recevoir bientôt de cet ouvrage admirable que vous méditez, je veux dire ce trésor de la langue si docte dans ses recherches, si judicieux dans ses remarques, si riche et si fertile dans ses expressions ; » ne mêlait-il point au compliment, je n'oserais dire une épigramme nouvelle, mais un avis courtois ? Toujours est-il que l'illustre réci-

(1) Premier factum.

piendaire était loin de compte et, pour voir la première édition du Dictionnaire, il devait attendre encore vingt-trois ans (1694) (1).

Dans l'intervalle se place un incident pénible. Un vieil ami de Boileau et de Racine, Antoine Furetière, avait été reçu à l'Académie en 1662. Poète un peu comme tout le monde, auteur de plusieurs opuscules en prose, mais surtout du *Roman Bourgeois*, production plus marquante que nous rencontrerons à son heure, ce légiste, devenu homme d'Eglise, paraît avoir eu à la fois trois vocations bien marquées : la chicane, la satire et l'érudition. Erudit, il préparait un Dictionnaire universel, qui ne parut que deux ans après sa mort (1690) et obtint une estime fondée sur des qualités sérieuses. Mais il le préparait sous main, en cachette de l'Académie, et, quoi qu'il en ait pu dire par la suite, en concurrence avec elle : première faute que ses panégyristes modernes sont contraints d'avouer. Chicanier d'habitude, mais surtout satirique de tempérament, il en commit une autre moins pardonnable en ne gardant presque aucune mesure dans les trois factums et autres écrits par où il voulut intéresser le public à sa querelle. Mis en procès pour atteinte au privilège exclusif de la Compagnie, banni par elle après vingt-trois ans (1685) comme faux frère, comme plagiaire peut-être, il se défendit avec une âpreté plutôt capable de lui nuire. Sur le plagiat prétendu, on lui donnerait volontiers gain de cause ; mais pourquoi

(1) Entre les épigrammes provoquées par la lente élaboration du Dictionnaire, la meilleure peut-être, parce qu'elle est la moins voulue, se lit dans un projet d'épitre dédicatoire à Louis XIV, projet rédigé par Perrault et annoté par des confrères dont la signature manque : « Le Dictionnaire de l'Académie française paraît enfin, » disait tout d'abord l'épître, et les critiques blâmaient cet *enfin*, soit comme aveu de lenteur, soit comme insinuation peu modeste de l'importance du travail. Je crois que le public s'en fût tenu au premier sens. (V. Livet, *Pellisson* et *d'Olivet*, T. II, p. 483.)

dire et redire avec une insistance maligne que le travail de l'Académie ne méritait point cet honneur, que « ce serait un sacrilège de voler un hôpital, c'est-à-dire un lieu où il y a tant de pauvretés? » (1) Furetière peut ne pas avoir absolument tort quand il se rit des lenteurs du travail collectif, de l'ignorance et des bévues énormes de quelques-uns ; quand, partageant l'Académie en deux parts égales, il y voit, à côté des « illustres, » tels que Fléchier, Huet, Boileau, Racine et autres, des « jetonniers » (2) à peine médiocres, Charpentier, les Tallemant, Doujat, Leclerc et Boyer, « ces deux Albigeois venus à Paris pour apprendre le français et qui prétendent aujourd'hui l'enseigner à la France. » Mais on se récrie de trouver accolé à de pareils noms celui de La Fontaine, et quant aux autres même, on souffre de voir le rancuneux écrivain s'accorder contre eux la pauvre vengeance du dénigrement personnel. Triste guerre en somme, où se consument les trois dernières années de sa vie (1685-1688), et où le prestige même de l'Académie ne pouvait assurément rien gagner. « J'ai eu, dit Furetière, l'honnêteté d'offrir à ces messieurs mon dictionnaire pour le publier sous leur nom (3). » L'offre, à la supposer sincère, perdait malheureusement tout son mérite en venant trop tard. Notre siècle a vu mieux aboutir un épisode semblable par quelques côtés. Grâce à une heureuse liberté du travail littéraire, un particulier a pu réaliser à ciel ouvert un ouvrage plus complet et plus parfait en somme que le Dictionnaire officiel ; et si les Quarante se sont honorés une première fois en refusant d'admettre le

(1) Second factum.

(2) Pour stimuler le zèle des académiciens, Louis XIV leur accorda en 1673 des jetons de présence, et dès lors on ne manqua pas de taxer d'avarice les plus assidus. D'après Furetière, le mot de jetonniers fut créé par le grand Corneille.

(3) Premier factum.

coryphée de l'athéisme soi-disant scientifique, ils s'honoraient d'autre part en considérant comme un titre académique de premier ordre la composition d'un ouvrage rival et plus achevé que le leur (1). On imaginerait volontiers à l'incident Furetière un dénouement analogue ; ç'aurait été bénéfice net pour la dignité des personnes et même pour la valeur du Dictionnaire de l'Académie, au moins dans sa première forme.

Le continuateur de Pellisson, l'abbé d'Olivet, a dit assez joliment : « Le Français demande l'impossible, une extrême diligence et une extrême perfection. » A défaut de l'extrême diligence, l'Académie pouvait-elle se vanter d'un ouvrage parfait ? Non sans doute, et qui s'en vantera jamais sans forfanterie ? Ainsi, en 1694, on avait jugé « agréable et instructif » de suivre l'ordre alphabétique pour les seuls mots racines, chacun d'eux menant après lui ses dérivés comme un patriarche sa tribu. Le public ne goûta point cette idée et, dès la seconde édition (1718), tous les mots furent rangés sous la loi commune. — De même, en 1694, il y aurait eu beaucoup à dire contre les définitions pourtant si longuement élaborées, et aujourd'hui, après six éditions nouvelles (2), il y aurait beaucoup à dire encore. Soyons juste : définir est un grand labeur, et quelle philosophie ne suppose-t-il pas ! J'ose croire que l'Académie contemporaine, assez fidèle image du chaos actuel des doctrines, aurait mauvaise grâce à prétendre améliorer en ce point l'œuvre de sa devancière. — Celle-ci entendait rédiger, non le vocabulaire universel de la langue, mais celui de la « langue commune telle qu'elle est dans le commerce ordinaire des honnêtes gens, et telle que les

(1) Ecarté par l'Académie en 1863, M. Littré y a été reçu en 1871. Il est mort chrétien en 1881.

(2) En 1718, 1740, 1762, 1798, 1835 et 1877.

orateurs et les poètes l'emploient (1). » On peut discuter le principe ; mais il est curieux de voir, avant la fin du dix-septième siècle, l'Académie elle-même s'appliquer à l'élargir et proclamer l'égalité des mots, devant le lexique et la grammaire. « Comme le général d'armée et le magistrat ne sont pas plus citoyens que le simple soldat ou le plus vil artisan, nonobstant la différence de leurs emplois ; de même les mots de *justice* et de *valeur* ne sont pas plus des mots français, ni plus français, quoiqu'ils représentent les premières de toutes les vertus, que ceux qui sont destinés à représenter les choses les plus abjectes et les plus méprisables (2). » Théorie vraie, après tout, car outre qu'elle maintenait exclus les mots trop bas pour « le commerce ordinaire des honnêtes gens, » elle réservait la distinction pratique entre la langue noble et la langue familière, ce qui est du reste affaire de style plus que de lexicographie. Quant aux termes d'art, on avait, dès 1694, adopté la sage mesure de n'admettre que ceux qui, étant plus connus, appartiennent à l'usage universel et fournissent aux sujets même les plus relevés une riche moisson d'allusions et de métaphores. D'édition en édition, la liste de ces termes va s'allongeant, mais le principe demeure. Déjà pourtant voici que, tout à côté du travail de l'Académie, sort des mêmes presses et avec une demi-sanction du corps lui-même, un complément technique aussi volumineux à lui seul qu'une bonne moitié du *Dictionnaire officiel* (3). Verra-t-on dans l'avenir la docte Assemblée adopter purement et simplement cette infinité de mots nouveaux venus et livrer à toutes les spécialités l'entrée

(1) Préface de la Ire édition, par Charpentier.
(2) Préface de la seconde édition (1718).
(3) *Complément du Dictionnaire de l'Académie française*, publié sous la direction d'un membre de l'Académie française, etc. Firmin Didot, 1876.

de son vocabulaire? Souhaitons plutôt qu'elle s'en tienne au plan primitif, à l'idiome propre de la littérature qui est bien l'idiome commun des honnêtes gens.

Je signalerai un dernier point où, malgré l'apparence contraire, les circonstances ont bien servi l'Académie. Le dictionnaire devait tout d'abord être historique, tiré des auteurs en possession du renom de maîtres, avec citations et signatures à l'appui. Ce projet de Chapelain ne tint pas dans la pratique, et les exemples jugés nécessaires furent forgés tout exprès par les rédacteurs. Nous y perdons, je le veux bien, un document plus authentique sur la situation de la langue jusque vers la seconde moitié du siècle; mais quelle autorité, quel crédit moralement définitif et durable auraient eu les modèles dont on pouvait s'inspirer vers 1640, au début du travail? Nous en avons la liste (1); elle offre d'étranges disparates; elle montre surtout qu'il valait mieux attendre l'avènement d'autres écrivains plus sûrs d'eux-mêmes, de génies. Le Dictionnaire de 1694 se glorifie d'avoir été « commencé et achevé dans le siècle le plus florissant de la langue française (2). » Disons plutôt qu'il semblerait venu à la veille de la dernière floraison, magnifique celle-là et définitive, autant qu'elle peut l'être sur un sol toujours mouvant, dans cette chose toujours un peu changeante qui est la langue. Bien que contemporain de presque tous les chefs-d'œuvre qui achèveront de la fixer, il n'a pas eu le temps de subir toute leur influence et l'on croirait volontiers qu'il en est toujours aux pressentiments

(1) *Prosateurs* : Amyot, Montaigne, du Vair, Desportes, Charron, Bertaut, Marion, de la Guesle, Pibrac, d'Espeisses, Arnauld (l'avocat, père des Jansénistes fameux), la satire Ménippée, Coeffeteau, du Perron, saint François de Sales, Durfé, Molière, d'Essartine, etc. — *Poètes :* Marot, Saint-Gelais, Ronsard, du Bellay, Belleau, du Bartas, Desportes, Bertaut, du Perron, Garnier, Régnier, Malherbe, Motin, Touvant, Monfuron, etc.

(2) Préface.

de 1635, alors que Richelieu et Conrart voyaient la langue, non pas encore parfaite, mais « plus capable que jamais de le devenir (1). »

A tout prendre, il y aidait pour sa part, et ils n'avaient pas fait œuvre stérile, ces académiciens des quarante premières années, ces « ouvriers en paroles, travaillant à l'exaltation de la France, » comme ils se qualifiaient avec une modestie fière. Du reste, et quoi qu'il en soit du mérite de leur œuvre, la France resterait toujours obligée à Richelieu pour l'institution même du corps. Les abus sont inévitables, et une assemblée ne vit pas deux siècles et demi sans prêter à la critique ; mais épigrammes fondées ou blâmes sérieux n'ôtent rien à la valeur de la pensée créatrice. Or, c'était chose rationnelle et utile que d'aviver l'émulation des talents en constituant pour eux une élite honorifique. Il y avait en outre une grandeur sensée et un patriotisme de bon aloi dans le fait, non d'ériger les lettres en un département d'État, mais d'ajouter aux renommées littéraires librement conquises une sorte de consécration nationale (2). Quant à la langue, dût l'Académie remplir imparfaitement sa tâche, les écrivains soucieux de maintenir le français dans sa pureté traditionnelle ne pouvaient qu'être heureux de trouver quelque part une autorité capable de lever leurs doutes. Autorité modeste, faite pour constater l'usage,

(1) Edit de fondation.

(2) Le paradoxe politique est fâcheux partout, mais très particulièrement, je crois, en histoire littéraire. Lisez P. Albert par exemple, et il vous en restera que le despotisme royal a grandement nui aux lettres par la création de l'Académie française. Vous verrez même que, si Richelieu a transformé en corps officiel le cercle intime de Conrart, c'est qu'il « ne voulut pas laisser à la jeune société le temps de s'étendre et d'assurer son indépendance. » (*Littérature française au dix-septième siècle*, p. 24, 4e édition.) A ce compte, pourquoi Richelieu ne confisquait-il pas de même toutes les réunions littéraires que la curiosité des érudits se perd à compter ?

pour le définir, pour le contenir même, sans le violenter. Bossuet disait aux Quarante : « L'usage, je le confesse, est appelé le père des langues. Le droit de les établir aussi bien que de les régler n'a jamais été disputé à la multitude ; mais si cette liberté ne veut pas être contrainte, elle souffre toutefois d'être dirigée. Vous êtes, messieurs, un conseil réglé et perpétuel, dont le crédit, établi sur l'approbation publique, peut réprimer les bizarreries de l'usage et tempérer les dérèglements de cet empire trop populaire. » Qui ne voit que l'institution d'un tel conseil venait fort à propos clore, en matière de langue, les agitations tumultueuses et arrêter, non sans les mettre à profit, les entreprises du zèle privé ? Après le régime des clubs élégants ou pédantesques, « l'empire trop populaire » ne pouvait que gagner à passer sous la direction très paternelle d'un sénat conservateur.

Achevons de l'entendre en rappelant les fortunes diverses de la langue avant et pendant le dix-septième siècle. Beau sujet d'étude pour un philologue de profession. Je n'en dois prendre, quant à moi, que la substance, la fleur.

CHAPITRE III

La Langue.

Au treizième siècle, perfection relative. — Déformation au quatorzième et au quinzième siècle. — Le seizième siècle : Ronsard, — Plaintes de Montaigne. — Le dix-septième siècle. Travail général d'épuration. — Malherbe. — Les Précieuses. — Vaugelas : l'homme l'œuvre, les principes. — Bouhours critique et grammairien. — Que les grands écrivains sont les vrais maîtres du langage. — Quelques caractères de notre langue.

Une langue est faite et formée quand elle possède un vocabulaire précis, ample, homogène, avec une syntaxe nette et sûre, capable de garantir à l'écrivain l'avantage d'être compris de tous et d'abord celui de dire exactement ce qu'il pense. Au treizième siècle, le français, au moins celui des provinces septentrionales, en était à peu près arrivé la. Tout latin d'origine, formé d'ailleurs par une dérivation constante en ses procédés, il avait, avec une physionomie suffisamment originale, une perfection d'analogie ou d'unité qu'il a perdue depuis et qu'il ne recouvrera sans doute jamais. Que lui manquait-il, sinon d'étendre sa richesse et d'affermir sa syntaxe encore un peu flottante ? Ce fut le contraire qui arriva, quant à la syntaxe au moins. En même temps les dialectes provinciaux accusaient leurs différences et se dis-

putaient l'empire. Le quatorzième siècle fut, en somme, désastreux pour la langue, et le quinzième n'eut pas l'honneur de la relever. Par un contraste assez bizarre, tandis que la phrase, s'éloignant du latin, s'embarrassait de conjonctions et d'auxiliaires, les doctes, auteurs ou traducteurs, abandonnant les formes traditionnelles et vraiment françaises, rhabillaient les mots à la mode latine, disaient *fragile* au lieu de *frêle*, *rigide* au lieu de *raide*, *monastère* au lieu de *moustier*.

Là-dessus vint le seizième siècle, période d'invasion et d'anarchie. A son tour, la syntaxe fut ramenée violemment au latin par des grammairiens érudits qui n'admettaient pas qu'une langue d'honnêtes gens et de lettrés pût se régir autrement que les idiomes classiques. Alors aussi, tandis que pullulait chez nous le néologisme d'importation italienne et particulièrement le diminutif avec sa grâce un peu molle, Ronsard ouvrait largement la poésie aux patois provinciaux. « Et ne te faut soucier, disait-il, si les vocables sont gascons, poitevins, normands, manceaux, lyonnais ou d'autres pays, pourvu qu'ils soient bons et que proprement ils signifient ce que tu veux dire (1) ». Périlleux conseil ! Etienne Pasquier le donnait tout comme Ronsard: « Ainsi que l'abeille volette sur une et autres fleurs dont elle forme son miel, aussi veux-je que ceux qui auront quelque assurance de leur esprit se donnent loi de fureter par toutes les autres langues de notre France et rapportent à notre vulgaire tout ce qu'ils trouveront digne d'y être approprié (2). » D'autre part la pléiade essayait d'acclimater dans notre poésie les composés homériques ou même de purs mots grecs affublés d'une désinence française. Chez Ronsard on entendait le son des flûtes *doux-soufflantes* et

(1) Ronsard, *Abrégé de l'art poétique françois.*

(2) Etienne Pasquier, *Lettres à M. de Querquifinen.* (Livre II, lettre XII.)

des trompettes *haut-parlantes ;* on voyait passer les troupeaux *porte-laine* ou tomber le tonnerre *aigu-tournoyant.* Le sang des Valois, presque tari par une suite de morts prématurées, devenait

Ocymore, dyspotme, oligochronien.

Un peu plus tard, du Bartas appelait le Dieu messager de l'Olympe

... Herme, guide-navire,
Mercure, eschelle-ciel, invent-art, aime-lyre,

tandis que l'auteur d'un premier essai d'Académie, voulant doter le français de comparatifs en *ieur* et de superlatifs en *isme*, y gagnait d'être appelé par forme d'épigramme

Docte, doctieur et doctisme Baïf.

Finalement cette fièvre d'importation et de pillage avait effrayé Ronsard lui-même, l'un des premiers responsables. « Mes enfants, criait-il à ses disciples, défendez votre mère (la langue nationale) de ceux qui veulent faire servante une demoiselle de bonne maison. » Et après avoir cité quelques « vocables » selon lui « français naturels, » sentant « le vieux mais le libre et le français, » il concluait : « Je vous recommande par testament que vous ne laissiez point perdre ces vieux mots, que vous les employiez et défendiez hardiment contre marauds qui ne tiennent pas élégant ce qui n'est point écorché du latin et de l'italien, et qui aiment mieux dire *collauder*, *contemner*, *blasonner*, que louer, mépriser, blâmer. Tout cela est pour l'écolier de Limosin (1) ». Mais cette sagesse venait trop tard ; le mal était fait. Malgré les éloquents plaidoyers d'Henri Estienne en faveur de la vraie langue française, malgré les exemples

(1) Paroles citées par d'Aubigné dans la préface des *Tragicques*.

meilleurs de quelques écrivains en prose, Amyot, Montluc, saint François de Sales et d'autres encore, le seizième siècle finissant laissait le vocabulaire encombré de richesses disparates et équivoques, de mots racolés de partout et manquant bien souvent de signification précise comme de nationalité certaine. Acception, tour, idiotismes, tout flottait au gré du caprice individuel. Le langage suffisait au commerce ordinaire de la vie; mais les hautes pensées, qui sont l'objet préféré des lettres, cherchaient en vain une forme assez sûre où elles pourraient se fixer dans la lumière pour l'enseignement de la foule, en même temps qu'elles s'achèveraient par là même dans l'esprit du penseur. C'était la plainte de Montaigne. « Je le trouve suffisamment abondant, disait-il en parlant du français d'alors, mais non pas maniant (maniable) et vigoureux suffisamment. Il succombe ordinairement à une puissante conception ; si vous allez tendu, vous sentez souvent qu'il languit sous vous et fléchit ; et qu'à son défaut le latin se présente au secours, et le grec à d'autres (1). » Et puis, à le voir changer si vite, quel écrivain honnête homme aurait espéré, je ne dis pas la gloriole de se survivre, mais la joie de laisser après soi une pensée utile? Ce même Montaigne disait encore non sans mélancolie : « J'écris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années ; si c'eût été une matière de durée, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme. Selon la variation continuelle qui a suivi le nôtre jusques à cette heure, qui peut espérer que sa forme présente soit en usage d'ici à cinquante ans? Il écoule tous les jours de nos mains et, depuis que je vis, s'est altéré de moitié. Nous disons qu'il est à cette heure parfait : autant en dit du sien chaque siècle. Je n'ai garde de l'en tenir là, tant qu'il fuira

(1) Montaigne, *Essais*, III, 5.

et s'ira difformant comme il fait. C'est aux bons et utiles écrits de le clouer à eux (1)... »

Le dix-septième siècle eut précisément cette fortune, que des chefs-d'œuvre vinrent alors clouer à eux la langue française, la parfaire, la fixer, — mais qu'est-ce à dire? — l'établir en cet état d'excellence relative où elle suffit à la haute activité de l'âme ; dans cet heureux tempérament de richesse et d'unité, de précision et de souplesse où, malgré la part de mobilité nécessaire à toute vie, elle pourrait et devrait se maintenir. Or les œuvres maîtresses auxquelles notre langue allait tant devoir ne surgirent pas à l'improviste et dans une sorte d'éclosion spontanée. Elles furent précédées, préparées même par des écrits qu'on a droit d'estimer bons et utiles, mais surtout par un vaste effort de revision, d'épuration, de critique grammaticale, travail collectif, mené avec plus ou moins de bonheur et de savoir faire, mais finalement heureux dans son ensemble. L'Académie ne devait naître que pour le résumer et le consacrer.

En 1621, Coëffeteau, l'évêque dominicain déjà connu par ses ouvrages de controverse ou de piété, donnait au public une histoire romaine depuis l'établissement de l'Empire jusqu'au temps de Constantin, plus une traduction de l'*Epitome*, de Florus. Pâle et froid, d'ailleurs moins incorrect et plus facile à entendre que la plupart de ses devanciers, il fut, de ce chef, tenu pour maître. Vaugelas l'estimait grandement comme n'ayant pas, en tant de volumes, une seule période qui ne se comprît à première lecture ; mieux encore, il arrivait à ce même Vaugelas d'hésiter entre l'autorité de l'usage et celle de Coëffeteau. Un peu plus tard, d'Ablancourt publiait ses traductions de

(1) Montaigne, *Essais*, III, 9.

quelques auteurs grecs et latins (1), ses « belles infidèles, » mais déjà recommandables par une pureté relative de langage. Dès 1624, les premières lettres de Balzac avaient paru et, avec elles, les premiers traits au moins de la grande prose française. Je nomme seulement, pour l'étudier plus loin, ce grand pédagogue de style qui rencontre même par instants l'accent des vrais chefs-d'œuvre. Ainsi, grâce à quelques écrivains, la langue avait commencé de se préciser et de s'affermir.

Plus curieux encore est l'entraînement général des esprits vers les questions de mots et de grammaire. Le zèle commence, la mode s'en mêle; mais si l'on n'a le malheur de tenir à chicaner et à déprécier toute chose, il faut bien reconnaître au fond de tout cela un goût honorable et souvent intelligent pour la perfection de notre idiome national.

Bien qu'universelle d'intention et même un peu de fait, la réforme de Malherbe intéresse tout particulièrement la poésie. Voilà pourquoi j'aime mieux en différer l'étude (2), et, fût-ce au prix de quelques redites, en marquer ici d'un simple trait le sens et la portée. Epurer, éclaircir : c'est la visée première et le triomphe de cet esprit, net, positif, un peu sec, absolu d'ailleurs et despotique. Il veut la phrase précise, limpide, au point de ne donner au lecteur aucun travail. Mais surtout, il jette au vent les richesses équivoques dont la Pléiade et ses héritiers avaient encombré le vocabulaire. Plus de grec, plus d'italien, plus de vocables provinciaux. Que le style soit personnel, mais que la langue soit celle de tout le monde, et cette langue, ce français véritable et naturel, qu'on aille le demander à ceux qui le

(1) Thucydide, Xénophon, Arrien, Lucien, César, Tacite, quelques discours de Cicéron, etc.

(2) Voir plus bas, chap. II, § Ier.

parlent de naissance, au peuple de Paris, aux bateliers du port au foin. La boutade fait scandale ; n'importe. Malherbe est un réactionnaire, un militant ; n'exigez pas qu'il mesure tous ses coups. On lui résistait d'ailleurs et, si la victoire lui resta, encore la résistance a-t-elle atténué finalement les exagérations de l'attaque. Ainsi la fille adoptive de Montaigne, mademoiselle de Gournay, ne réussit pas, Dieu merci, à maintenir en vogue l'idiome confus et bariolé de la vieille école ; mais elle sauva, sinon de la férule de Malherbe, au moins du caprice de quelques réformateurs à la suite, un certain nombre de mots excellents (1).

C'est que, sur les pas de Malherbe, on s'était rué un peu follement à l'œuvre d'épuration et, à force de bon vouloir, on se perdait dans le raffinement et le purisme. L'hôtel de Rambouillet en est-il particulièrement responsable ? Toute la littérature de l'époque y ayant passé, il est manifeste qu'on y vit dans la foule les délicats de la première heure, par exemple ce Gomberville, qui avait juré haine au mot *car*. On sait du reste, par la fameuse lettre de Voiture, que Julie d'Angennes prit sous sa protection l'utile vocable. Par contre, on avoue que la marquise, sa mère, inclinait personnellement à raffiner sur la délicatesse du langage. Mais à coup sûr, en ce point comme en tous les autres, les dernières Précieuses dépassèrent de beaucoup leurs modèles. L'abbé de Pure, leur critique et pourtant leur complice, écrivait plus tard : « L'objet qui occupe tous leurs soins est la recherche des bons mots et des expressions extraordinaires. Le premier

(1) On cite comme victorieusement défendus par elle : *pensers, imaginations, conceptions, obsèques, allégresse, griefs, sanglots, angoisse, carquois, cohorte, fâcherie, précaution, intrépide, preux, tragique, inepte, ardu, desservir, allécher, grommeler, larmoyer, boursoufler, agencer, raviver, égayer, épanouir*, et d'autres encore.

vœu qu'elles font est de subtilité dans les pensées ; ... le troisième est celui de la pureté du style. Elles en font un quatrième, qui est la guerre immortelle contre le pédant et le provincial... Mais pour enchérir encore sur cette dernière pratique, elles en font un cinquième qui est celui de l'extirpation des mauvais mots (1). » Telles nous les a déjà montrées Somaize, et la chose va de soi. Les initiateurs, les chefs d'école sont toujours en tentation d'abonder dans leur propre sens ; mais, surtout les disciples croient faire merveille d'outrer les directions du maître. Malherbe force quelque peu la note du vrai ; vingt ans après lui, l'arrière-ban des puristes et des Précieuses se jette en pleine fantaisie et en plein ridicule : c'est la loi des choses humaines. Il reste alors aux bons esprits de condamner l'exagération et de mettre à profit les indications utiles. Ainsi faisait Balzac, ainsi du moins voulait-il faire quand il disait des éplucheurs de syllabes : « Je ne loue pas l'excès où le désir de la perfection jetait ces messieurs. Je blâme leur intempérance en la recherche des bonnes choses, quoique j'avoue que j'ai quelque obligation à l'intempérance que je blâme. » Et il ajoutait : « Les scrupules d'autrui m'avaient pour le moins (du moins) rendu religieux. » Après Balzac, et mieux que lui, les grands maîtres, Molière, La Fontaine, La Bruyère, dans le domaine familier, Corneille, Bossuet dans les sujets nobles, sauront bien élargir les limites, s'accorder le mot simple et le tour vieilli quand ils y verront l'intérêt de la pensée : mais ils devront peut-être aux excès même de l'école puriste la précision sévère, la clarté facile, c'est-à-dire une belle part des qualités par où ils mériteront de fixer notre langue, de la « clouer à eux. »

Mettons fort au-dessus des Précieuses les grammairiens,

(1) *La Précieuse ou le mystère des ruelles* (1654).

non pas compositeurs de grammaires, mais critiques, surveillants, et, à leur manière, utiles ouvriers de l'œuvre commune : Chapelain le docte, Conrart le délicat et le sage, Patru le difficile. Quant à Ménage, la préciosité se complique chez lui du pédantisme. Quelques-unes de ses étymologies sont légendaires, et certains oracles de sa façon mériteraient aussi de l'être. N'est-ce pas lui qui, chicanant au mot *urbanité* son droit de cité française, permettait par grâce aux gens de goût de le prononcer deux ou trois fois chaque mois ? Arrivons sans plus tarder à l'homme qui résume le mieux et personnifie, pour ainsi dire, tout le travail dont nous venons de prendre une idée sommaire.

Claude Favre, sieur de Vaugelas, baron de Péroges, était né à Meximieux en 1585. Son père, Antoine Favre, président du Sénat de Savoie, avait été l'ami de saint François de Sales, et de moitié avec lui dans la fondation de l'Académie Florimontane. Mais il laissait à Vaugelas plus d'honneur que d'opulence, et l'illustre grammairien eut à vivre, à mourir même, aux prises avec la gêne et les créanciers. Venu jeune en France, il y compromit par son attachement à Gaston d'Orléans la modeste pension que le roi lui avait accordée. Richelieu ne la lui rendit qu'en le chargeant des premiers travaux pour le Dictionnaire, et sous la condition peu onéreuse de n'oublier pas le mot de *pension*, à quoi l'intéressé ajouta spontanément la promesse de ne pas oublier non plus celui de *reconnaissance*. Il fut, sur la fin de sa vie, gouverneur des jeunes princes de Carignan, l'un sourd-muet, l'autre bègue ; étrange destinée pour un homme qui parle si bien, disait en riant la marquise de Rambouillet. Mais, loin de s'amuser de lui, de sa simplicité, de sa crédulité à toute épreuve, elle lui a rendu ce beau témoignage conservé par le P. Bouhours : « C'était un homme admirable que M. de Vaugelas. Ce que j'estimais

le plus en lui, ce n'est pas le bel esprit, la bonne mine, l'air agréable, les manières douces et insinuantes ; mais une probité exacte et une dévotion solide sans affectation et sans grimace. » Elle le peint encore modeste et tremblant d'offenser, au point de se refuser à prendre parti, même dans les questions où il était passé maître. « Je n'ai jamais vu, ajoute-t-elle, un homme plus civil et plus honnête ou, pour mieux dire, plus charitable et plus chrétien (1). » D'ailleurs, rien de simple et d'uni comme cette existence. Une seule curiosité la remplit, celle du beau langage. Dans le plus grand monde où il fréquentait, à Rambouillet, à la cour, Vaugelas recueillit jour à jour, durant trente ou quarante années, les arrêts de cet usage souverain dont il ne voulait être que le témoin et le secrétaire. De là sortirent les *Remarques sur la langue française*, ouvrage capital dont sa modestie ajourna longtemps la publication (1647) (2). Pour joindre la pratique à la théorie, Vaugelas lima trente ans une traduction de Quinte-Curce, et finalement n'osa pas la publier, l'estimant encore imparfaite. Elle parut trois ans après sa mort, par les soins de Chapelain et de Conrart. Tel était le scrupule qu'apportaient à l'art d'écrire ces patients ouvriers auxquels leurs grands successeurs ont dû l'avantage de pouvoir faire plus vite en faisant mieux.

« Mon dessein n'est pas de réformer notre langue, ni d'abolir des mots, ni d'en faire, mais seulement de montrer le bon usage de ceux qui sont faits et, s'il est douteux ou inconnu, de l'éclaircir et de le faire connaître. » Telle est l'attitude modeste où Vaugelas s'établit pour ne s'en point

(1) *Doutes sur la langue française proposés à MM. de l'Académie française par un gentilhomme de province* (1674). — Ce prétendu gentilhomme est Bouhours.

(2) Annotées par Patru, par Thomas Corneille, par l'Académie même (réédition de 1704), ces *Remarques* sont le monument le plus considérable de l'état de la langue au milieu du siècle.

départir. En revanche, quelle fierté, quelle magnifique assurance quant à la doctrine qu'il professe ! « Je pose des principes qui n'auront pas moins de durée que notre langue et notre Empire... Ce sont des maximes à ne jamais changer, et qui pourront servir à la postérité de même qu'à ceux qui vivent aujourd'hui ; et quand on changera quelque chose de l'usage que j'ai remarqué, ce sera encore selon ces mêmes *Remarques* que l'on parlera et que l'on écrira autrement que les *Remarques* ne portent. » Ainsi répond-il aux sceptiques et aux plaisants qui l'accusent de bâtir sur le sable. Et certes il a raison d'affirmer que la perpétuelle inconstance des langues et leur mobilité capricieuse laissent debout certains principes éternels, ou mieux leur rendent hommage. Quels sont donc les siens, et de quel droit leur promet-il de ne pas finir?

Vaugelas avoue d'abord la souveraineté de l'usage ; il y est fidèle quand même, j'allais dire qu'il y est dévot. L'usage, selon lui, peut aller contre la règle, contre la raison ; n'importe, on ne le discute pas ; on le subit. Veut-on un exemple ? Il est rationnel et régulier de dire : « J'ai *recouvré* mon bien. » Mais « l'usage a établi *recouvert* pour recouvré ; c'est pourquoi il n'y a point de difficulté qu'il est bon, car l'usage est le roi des langues, pour ne pas dire le tyran. » A la vérité, comme nous verrons plus tard le bon Corneille ruser avec Aristote, de même, pour cette fois — une fois n'est pas coutume — Vaugelas essaye d'entrer en composition avec ce despotisme par lui proclamé ; il permet, l'excellent homme, que, dans une œuvre de longue haleine, on écrive tantôt *recouvré*, avec les gens de lettres, tantôt *recouvert*, pour « satisfaire à l'usage qui, en matière de langue, l'emporte toujours par-dessus la raison (1). » Soit ;

(1) Vaugelas, *Remarques...*, réédition Chassang, t. I, p. 70. — Patru admettait les deux formes ; Thomas Corneille (1708) et, avant lui (1704),

et ce n'est pas au premier venu de s'inscrire en faux contre les anomalies consacrées ; mais l'écrivain supérieur, mais l'homme de bonne compagnie ne peuvent-ils essayer doucement de ramener l'usage à la raison ? Notons du reste qu'à l'heure où écrit Vaugelas, on n'en a pas encore fini avec le sans-gêne et le caprice ; et voilà sans doute pourquoi les droits de l'usage sont revendiqués en toute rigueur.

Mais qui le fait, cet usage, le vrai, le bon, car il y en a un mauvais, celui du grand nombre, au lieu que le bon « est composé non pas de la pluralité, mais de l'élite des voix ? » Quelles sont donc ces voix d'élite? Celles de la cour et des bons écrivains. Encore est-ce trop large. Le bon usage est « la façon de parler de la plus saine partie de la cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps. » La cour, à laquelle Vaugelas veut bien associer les bons esprits de la capitale, a l'initiative et le principal rôle ; le consentement des auteurs ajoute comme le sceau, la vérification qui autorise et consacre. — Beau thème à déclamation pour les démocrates de lettres ! (1) Plutôt que de s'en priver, ils oublient que la cour formait alors à peu près toute la société polie, ce qu'on appelle aujourd'hui le monde, et que les provinces étaient de toutes façons plus loin de Paris que Paris ne l'est aujourd'hui de Saint-Péterbourg ou de Constantinople. Au fond, que dit Vaugelas ? — Qu'en fait de langue, il y a un bon et un mauvais usage. — Il est trop vrai, tout comme il y aura toujours un bon et un mauvais goût, de

l'Académie elle-même décident au sens des préférences de Vaugelas. *Recouvert* est condamné.

(1) Ainsi, P. Albert, *Littérature française au dix-septième siècle*, L'Académie. — Vaugelas supprime tout bonnement les provinces, le peuple, la nation tout entière. La langue est faite « par deux ou trois cents courtisans oisifs, » et quelques hommes de lettres attentifs à les singer !

bonnes et de mauvaises manières. — Que l'usage légitime est fait par une élite. — Il faut bien qu'on s'y résigne. Sans toucher à d'autres questions plus brûlantes, je suppose que l'esprit égalitaire envahisse un jour la littérature et la langue. Ce jour-là, y aurait-il encore une littérature ? Et quant à la langue, je ne sais qu'un moyen de la faire assez bien passer sous le niveau démocratique : c'est d'imposer par décret à tout le monde le vocabulaire de l'ancien *Père Duchêne* ou celui des *Rougon-Macquart*. Quels sont enfin les privilégiés que Vaugelas reconnaît pour auteurs et pères de l'usage ? Les courtisans, les bons écrivains. Traduisez par une expression plus générale et de tous les temps : élite sociale, élite lettrée ; par suite, langage des relations élégantes, langage des nobles spéculations de l'esprit. Il semble que la société la plus démocratique doive s'accommoder de ce programme.

A cela près, j'avouerais sans peine que Vaugelas passe la mesure quand il déclare sans restriction que le peuple est le maître du mauvais usage. S'agit-il de prononciation, de syntaxe, ou bien encore de nuances précises entre notions un peu hautes, de convenance, de délicatesse, de distinction fondée entre le grand style et celui de la familiarité distinguée ? Sur tous ces points, force est de décliner la compétence du peuple, des illettrés. Mais on se tromperait gravement de l'estimer nulle à tous égards. Mieux que les demi-lettrés, qui sont légion, le peuple, j'entends celui qui est resté peuple, celui qui ne lit pas les journaux ou ne les lit guère, a conservé bien des mots de vieille et bonne veine française ; il garde ou crée nombre de locutions originales fort dignes d'entrer dans le domaine public et officiel. Éloquence populaire, langue populaire : deux choses considérables et de bon conseil. Vaugelas a raison d'écouter assidument les honnêtes gens et les doctes qui

fréquentent avec lui la chambre bleue. Malherbe n'a point si grand tort d'aller, au moins quelquefois, entendre les bateliers du port au foin. D'ailleurs, boutade à part, les deux grammairiens sont-ils si loin l'un de l'autre? Plus aristocratique d'apparence, Vaugelas met le sceptre du langage en des mains délicates ou rompues à l'art d'écrire; mais, pas plus que Malherbe, il ne voudrait le confondre avec la férule des pédants. « Il vaut mieux d'ordinaire consulter les femmes et ceux qui n'ont point étudié, que ceux qui sont bien savants en la langue grecque et en la latine. » En l'écrivant, il pensait, n'en doutez pas, aux érudits de la Renaissance et à leur prétention de latiniser notre syntaxe. Imaginez-le vivant encore cent cinquante ans plus tard ; il fera campagne avec son illustre compatriote J. de Maistre et dénoncera comme les pires ennemis de toute langue les demi-savants et les soi-disant philosophes. Devenu lui-même un peu plus hardi, un peu plus profond peut-être, il entendra mieux et dira plus nettement que, le langage tenant de si près à la pensée, la direction en doit appartenir au bon sens et au génie qui est la splendeur du bon sens. Bon sens des salons, mais aussi de la rue et du carrefour, affiné par la haute culture sociale ou, diversement, par l'exercice de la vie pratique et familière ; car je me tiens assuré qu'après un siècle et demi d'expérience, il eût quelque peu élargi, quant à ce point, ses idées de 1647.

Au demeurant et dans leur ensemble, elles étaient justes et saines. Souveraineté de l'usage ; coexistence d'un bon et d'un mauvais usage ; le bon usage créé par l'élite, élite lettrée, élite sociale avant tout ; l'analogie tranchant les cas où le bon usage est douteux : autant d'aphorismes dictés par la raison même. Il y faudrait joindre beaucoup d'autres idées ou indications sages, semées dans la préface

ou le corps de l'œuvre ; et le soin quasi religieux de conserver autant que possible les termes vieillis ; et la largeur accueillante aux nouveaux venus, et cette vue exacte qui conjecture la fortune d'un mot, son adoption définitive, moins d'après son élégance de forme que d'après le besoin qu'on a de lui, « tant c'est un puissant secret en toutes choses de se rendre nécessaire (1). » Dans l'empressement universel et parfois téméraire avec lequel on travaillait à fixer la langue, ce fut pour elle un bonheur que la rencontre d'un homme sage, mesuré, sans prétention ni système, apte dès lors à saisir et à noter l'opinion moyenne des gens du monde et des bons esprits. Tout naturellement ils se reconnurent dans son œuvre et, malgré la critique attardée et légèrement pédantesque de Le Vayer (2), cette œuvre fit loi pour eux. Suivre Vaugelas, n'était-ce pas se rester fidèle à soi-même? Le temps a marché ; l'usage, qui change avec le temps, s'est déjugé en bien des cas depuis les *Remarques*. Mais, comme l'auteur en avait la fière assurance, les principes n'ont pas changé, ni même le fond de la langue littéraire. Aujourd'hui encore, nous en sommes à parler Vaugelas quand nous nous donnons la peine de parler français.

Vingt ans après les *Remarques* du maître (1674), un prétendu gentilhomme de province proposait à MM. de l'Académie des *Doutes sur la langue française*. Or, ce bas-breton supposé n'était autre qu'un jésuite parisien de naissance, le P. Dominique Bouhours. Un an plus tard, il se montrait à

(1) A propos du mot *sériosité*. (Edition Chassang, t. I, p. 399.) Ici Vaugelas se trompe en augurant bien de ce mot à raison de sa nécessité. Mais cette erreur d'application n'infirme pas le principe.

(2) François de la Motte Le Vayer (1588-1672), magistrat et homme de lettres, eut part à l'éducation de Louis XIV. Ami de mademoiselle de Gournay, il était, comme elle, quelque peu attardé en matière de langage.

visage découvert et publiait ses *Remarques nouvelles sur la langue française*, bientôt enrichies d'une *Suite des remarques nouvelles*. Le titre était significatif. Bouhours ne se déclarait pas seulement disciple de Vaugelas ; on a finement dit qu'il avait à la fois la hardiesse de revendiquer l'héritage et la modestie de continuer purement et simplement l'office (1). Ne le séparons donc pas de son modèle et, bien que mort en 1702, ne le rejetons pas aux confins du dix-huitième siècle pour l'accoler dédaigneusement au pauvre Trublet (2). Entre les portraits en pied des grands hommes qu'il connut et qui l'estimèrent, il a droit à un médaillon modeste. Donnons-le-lui dès maintenant et par anticipation. Si la chronologie semble y perdre, la logique ne peut qu'y gagner. J'ajoute qu'il m'en coûtera peu de n'être que strictement équitable à ce gourmet littéraire, à cet esprit juste et fin, mais sans beaucoup d'élévation ni de profondeur.

Homme de collège, ce qui ne veut pas dire pédant, homme de lettres avec délices, Bouhours fut encore et surtout homme de société, homme du monde, dans la mesure où un religieux pouvait l'être au dix-septième siècle, et il ne me déplaît pas, je l'avoue, que l'état présent des choses ait rendu cette mesure un peu plus étroite. « L'esprit lui sort de tous côtés, » écrivait madame de Sévigné. Son caractère était, d'ailleurs, bienveillant, liant, commode. Et cependant admirerons-nous, à titre de largeur et de souplesse, la facilité qu'il avait de se trouver également à l'aise avec

(1) G. Doncieux, *Un jésuite homme de lettres au dix-septième siècle, le P. Bouhours*, 1886. Ce travail de haute critique et d'exquise élégance est, paraît-il, non avenu pour certains écrivains postérieurs qui exécutent encore Bouhours avec deux ou trois épigrammes jansénistes et voltairiennes. Que voulez vous ? Un jésuite ! — Ainsi M. Adrien Dupuy, *Histoire de la littérature française au dix-septième siècle*, p. 462 (1892).

(2) Nisard, *Histoire de la littérature française*, livre IV, chapitre II, § I. L'abbé Trublet (1697-1770), écrivain correct mais pâle, rhéteur beaucoup trop préoccupé d'artifice et d'ornement.

Boileau ou Racine et avec mademoiselle de Scudéry et la très précieuse marquise de Sablé ? Regretterons-nous plutôt de ne trouver point quelque chose de plus tranché dans ses préférences littéraires ou mondaines ? Pour ma part, comme je le voudrais parfois un peu moins absolu et intraitable en matière de langage, ainsi l'aimerais-je plus nettement fixé, moins hésitant ou moins coulant sur la valeur comparative des mérites personnels. N'est-il pas étrange que, dans les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, il donne pêle-mêle, comme auteurs bons à lire, Balzac avec Ménage ou Costar, La Rochefoucauld avec Girard ou Cureau de la Chambre ? La largeur est une belle et noble chose, mais qu'elle n'aille pas jusqu'à l'inconséquence ou jusqu'à l'indécision d'esprit.

Cet homme si accommodant n'eut de guerre qu'avec messieurs de Port-Royal. Théologien ni plus ni moins que doit l'être tout jésuite, il escarmoucha contre eux dans quelques opuscules de doctrine. Grammairien, il cribla d'épigrammes courtoises leurs hyperboles rengorgées et leurs périodes indéfinies. Traducteur, il se fit leur rival et mit en français le Nouveau Testament comme Sacy avait fait pour l'Ancien. A tout cela, il gagna de leur être, en son temps, plus désagréable que pas un de ses confrères, ce qui ne lui est pas une si mauvaise note, absolument parlant. Ses vies de saint Ignace et de saint François-Xavier nous semblent aujourd'hui à la fois un peu pâles et trop ornées ; mais qui pratiquait ou même qui concevait assez bien alors ce genre de composition si difficile et si grand ? Bouhours ne s'y était livré que par ordre, et je l'en loue si c'était défiance de ses forces ; mais je ne puis me défendre de quelque peine en l'entendant se plaindre à Bussy, son correspondant, son ami même, de « cette rude besogne, » pour laquelle « il a fallu renoncer à tout commerce et de-

venir un vrai sauvage, » c'est-à-dire couper court pendant quelque temps aux relations élégantes et laisser dormir « un ouvrage agréable, » la *Manière de bien penser*. Sans prendre scandale de cette boutade confidentielle, on aimerait mieux qu'elle fût restée dans l'écritoire, et ici l'amateur littéraire fait ombre au religieux d'ailleurs sérieux et digne que fut Bouhours (1).

Il fallait faire connaître en quelques traits l'homme si fort recherché pour l'agrément de son commerce ; l'écrivain châtié, poli jusqu'à un certain excès, mais d'ailleurs tenu pour modèle par des délicats comme Saint-Évremont et des illustres comme La Bruyère ; le critique renommé, sinon redouté, auquel Lamoignon soumettait ses harangues solennelles, Racine sa *Phèdre* et Bossuet même son livre de l'*Exposition*. Malgré tant d'imposants suffrages, le critique laisserait à désirer quelque chose si on devait le juger surtout d'après sa maîtresse pièce en ce genre, la *Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit* (1687). Je sais que, seize ans plus tôt, dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, il avait donné du véritable bel esprit, autrement du talent et du génie même, une idée saine et pratique. Il le définissait, « le bon sens qui brille, » la splendeur du bon sens ; il le faisait simple, sobre, clair, également éloigné de l'enflure espagnole et de la mignardise italienne, plus attentif aux choses qu'aux paroles, en tout raisonnable et digne, tel enfin que l'allait peindre Boileau. Dans la *Manière de bien penser*, il commence par condamner les faux brillants et par exiger le vrai comme mérite premier, indispensable (2) ; et son dernier mot est en faveur de la

(1) Voltaire l'estime ridicule d'avoir rapproché saint François-Xavier d'Alexandre. Plus attentif ou mieux informé, il eût vu que ce rapprochement est le fait, non de Bouhours, mais du grand Condé en personne. Moins irréligieux, il l'eût trouvé plutôt flatteur pour le conquérant.

(2) Premier entretien.

clarté, du vrai facile et populaire (1). Rien de plus sain, rien de meilleur aujourd'hui encore et de tout temps. Mais que n'est-il plus profond dans l'application au détail ? Il souhaite, par exemple, que la pensée soit neuve, noble ou gracieuse. A la bonne heure ! Mais qui la rendra telle ? Bouhours n'a qu'une réponse : la pensée est noble, qui exprime des objets nobles ; elle est gracieuse par la grâce même de son objet (2). Est-ce beaucoup dire ? N'est-ce pas oublier un peu que, dans toute pensée, il entre deux éléments : l'objet qu'on exprime, l'âme qui s'exprime à l'occasion de cet objet ; que d'ailleurs la noblesse ou la grâce viennent souvent moins des objets que du tour personnel de l'âme ? Plus loin, parlant de la délicatesse et voltigeant à sa manière autour de cette notion plus qu'il ne la pénètre : « Je ne sais, dit-il, si vous m'entendez ; je ne m'entends presque pas moi-même, et je crains à tous moments de me perdre dans mes réflexions. » (3) C'est que cet esprit droit et fin n'est pas également riche de profondeur et de force. De là sa critique, ordinairement juste, souvent ingénieuse, mais glissant à la surface, ne cherchant guère à entrer plus avant dans notre nature pour y chercher les meilleurs considérants de l'arrêt à porter. Prenons garde aussi d'exiger trop. La critique psychologique, la grande critique, était alors à naître, et il ne faut pas en vouloir à Bouhours s'il ne l'a pas inventée. Il est incomplet, soit ; il prouve à sa manière que l'esprit sert à tout et ne suffit à rien ; mais il demeure, en somme, grandement estimable et de bon service pour qui le lit avec discernement.

Au reste, le soin de la langue et de la grammaire prime chez lui tout le reste. Là est son goût dominant, là son

(1) Quatrième entretien.
(2) Deuxième entretien.
(3) *Ibidem*.

triomphe. Admirateur de Vaugelas, il le maintient hautement, l'applique et le continue ; il l'outrepasse même çà et là, mais en urgeant les conséquences des mêmes principes. Bref, pour concevoir ce que fut le P. Bouhours grammairien, il n'est que de le confronter brièvement avec son prédécesseur et maître. Comme Vaugelas, il aime de passion la langue française et, dès son premier ouvrage, il l'établit reine entre les modernes. Plus modeste que l'espagnole, plus mâle que l'italienne, elle est à ses deux sœurs d'origine ce qu'est la rivière limpide et paisible au torrent toujours écumeux et au ruisseau qui serpente avec grâce non sans déborder quelquefois (1). Comparaison à part, elle a pour mérites singuliers la précision, la crainte des métaphores ambitieuses, la construction sévèrement logique ; elle est faite à souhait, non pour traduire les fantaisies de l'imagination, mais pour exprimer au vrai les vrais mouvements de l'âme. Ce dernier trait n'est que juste, et Bouhours s'y montre plus profond que d'ordinaire ; mais défiez-vous du reste, tout n'y a pas la même valeur. Ainsi se trompe-t-il deux fois, et en rabaissant l'inversion latine, et en l'estimant déterminée par le seul intérêt de la cadence, du nombre ; alors que, sans gêner la raison, et souvent bien au contraire, elle est si commode à la suite naturelle des visions et des sentiments, à ce que j'appellerais volontiers la logique de l'imagination et du cœur. Ainsi laisse-t-il voir le faible d'un esprit sagace et fin mais qui, n'étant que sagacité et finesse, tombe souvent par là même en tentation de scrupule, de raffinement. — « Le style métaphorique n'est bon parmi nous ni en prose ni en vers. » Faut-il l'entendre en rigueur ? A ce compte, poètes ou prosateurs, les Français ne seraient plus hommes ; ils seraient

(1) *Entretiens d'Ariste et d'Eugène.*

tout esprit. — « Le beau langage ressemble à une eau pure et nette qui n'a point de goût, qui coule de source, qui va où sa pente naturelle la porte, et non pas à ces eaux artificielles qu'on fait venir avec violence dans les jardins des grands et qui y font mille différentes figures. » Que la langue ne ressemble pas aux grandes eaux de Versailles, fort bien ; mais une partie de la comparaison est fâcheuse. Eau sans goût, langue fade ; soyez sûrs que l'auteur ne voyait ni ne voulait cette conséquence ; et pourtant le moyen de s'y soustraire ? Mieux valait dire : vin naturel et généreux.

Sur les principes, Vaugelas et Bouhours ne font qu'un ; dans l'application, le disciple est souvent moins large et plus absolu que le maître. Vaugelas professait une entière obéissance à l'usage ; mais il essayait çà et là d'entrer en compromis avec ce despote ; il regrettait certains mots vieillis s'il ne s'enhardissait pas jusqu'à les défendre. Bouhours n'a point ces faiblesses. Il taxe d'archaïsme et rejette stoïquement des termes qui ont rajeuni, grâce à Dieu (1) ; il en proscrit d'excellents parce qu'il ne les trouve pas assez répandus dans le haut commerce (2). Je l'ai dit, Vaugelas était dévot à l'usage ; Bouhours en est fanatique par moments.

D'après tous les deux, le bon usage est fait par les bons auteurs, mais surtout par les gens du monde, les « honnêtes gens ». Cette maxime aristocratique, vraie en son fond mais trop exclusive, Bouhours semble en pousser loin les conséquences, l'esprit surtout. C'est peu d'écarter les locutions populaires ; il se montre inexorable à séparer le familier du noble et le propre du figuré, à parquer le langage en catégories et en castes. N'est-ce pas s'engager

(1) *Suave*, *gentil*, *courtois*, *défaveur*, *accueillir*, etc.

(2) *Prosateur*, *offenseur*, *captif*, *ambitionner*, *clairvoyance*, etc.

sur la pente qui mène à Buffon et à la désastreuse théorie des expressions générales? Tout de même, partant de cette vérité qu'abondance de mots n'est pas richesse, il épure la langue sans s'inquiéter de l'appauvrir ; il la lime jusqu'à l'amincir et à l'user. « Mais quoi ! dit-il, lui fais-je tort de la réduire à un plus petit nombre de mots d'ailleurs tous précis et bien signifiants ? Est-on moins riche pour avoir tout son bien en pierreries ? » Prenez garde qu'on serait fort pauvre si l'on n'en pouvait vendre au moins quelques-unes pour s'assurer de quoi vivre. Bouhours excède, il a trop raison.

Encore un peu d'excès à propos de ce qu'il appelle « les phrases », et que nous appellerons, nous, les alliances de mots ou plutôt d'idées. Il veût que tout y soit bien fondé, suivi, raisonnable. Voilà, pour la fermeté du style, pour sa logique de détail. Fort bien. La leçon est juste en soi, elle est exquise. Mais l'exemple? Quoi ! nous ne pourrons dire *admiration intelligente, larmes inconsolables?* (1) Et pourtant, transporter à l'action la qualité propre et actuelle de la personne agissante, en même temps qu'une ellipse commode, c'est la plus élémentaire des métonymies ; qu'on me passe le mot, c'est le moins abusif de tous ces abus apparents qui font la grâce, la force, la vivacité du discours.

La syntaxe est traitée avec la même rigueur. Point d'indulgence pour les constructions incorrectes ou obscures, pour ces équivoques de pronoms, l'un des plus irritants obstacles où se heurte à chaque pas l'écrivain. Ici comme ailleurs, on passera bien un peu la mesure. Quelqu'un dit, parlant de Scipion : « Tite-Live a remarqué que quand *il* alla assiéger Carthagène... » et d'un revers de plume, *transverso calamo*, le grammairien note ce pronom per-

(1) *Doutes sur la langue française*, édition Cramoisy, 1674, page 3.

sonnel comme représentant à volonté Scipion ou Tite-Live. Mais de bonne foi, qui peut ignorer que l'auteur des *Décades* ne fut pas un preneur de villes? Et de quoi se plaindre quand l'esprit n'hésite pas un instant? Bouhours est donc méticuleux en fait de syntaxe comme d'alliances de termes. Et malgré tout, je crois que sur ces deux points, le raffinement, quasi inséparable du tour d'esprit, n'est qu'un mince grief et ne saurait compromettre à nos yeux le service rendu. Quand on voit de quel style certaines gens écrivaient alors, avec quelle désinvolture naïve ils imposaient au public, en s'en dispensant eux-mêmes, le travail de débrouiller et de répartir les éléments de leur pensée ; en fin de compte, on doit reconnaissance au Jésuite pour avoir si hautement revendiqué le droit d'y voir clair sans peine. Boileau apprenait à Racine l'art de faire difficilement des vers faciles ; Bouhours est un de ceux qui ont contraint moralement les prosateurs à travailler pour nous épargner du travail. A ce compte, ne lui tenons pas rigueur s'il glisse quelquefois dans le purisme ; c'est l'infirmité humaine, et souvent le point du juste et du vrai se découvre et se précise au choc des exagérations contradictoires.

Aussi bien arrive-t-on jamais à la perfection absolue et les meilleurs progrès vont-ils jamais sans quelques pertes? Si nous considérons l'ensemble des modifications subies par l'idiome national au dix-septième siècle, cette grande épuration dont, pour nous en tenir aux illustres, Malherbe est le premier artisan et Bouhours le dernier témoin ; comme à La Bruyère, il nous sera bien permis de trouver l'usage capricieux, inconséquent, souvent mal inspiré dans ses dégoûts et ses préférences (1). Mais, en revanche, il nous

(1) Qui pourrait rendre raison de la fortune de certains mots, etc. — *De quelques usages*, 73.

faudra bien reconnaître avec le même auteur que « l'on écrit régulièrement, que l'on a enrichi la langue de nouveaux mots, secoué le joug du latinisme, réduit le style à la phrase purement française, mis enfin dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable. » (1) Moins sûr que La Bruyère et passablement aventureux dans les améliorations qu'il propose, Fénelon n'aura point absolument tort d'estimer notre langue un peu resserrée et contrainte (2). Mais après tout, lui-même, le dernier écrivain du grand siècle, montrera de quelle aisance et de quelle vie elle reste capable dans sa sévère précision.

Voici d'ailleurs qui paraît capital en cette matière. Les vrais maîtres d'une langue, ceux qui nous en livrent le secret et nous en font respirer l'arome caractéristique, ne sont point les rhéteurs, les grammairiens, les hommes d'analyse et de théorie, à moins qu'eux-mêmes ne soient, de fortune, consommés dans l'art d'écrire. Qui veut savoir et goûter ne les emploie qu'à titre d'introducteurs auprès des écrivains de génie. Ceux-là seuls, en touchant d'une main souveraine l'instrument commun, peuvent en étendre la puissance et nous en bien apprendre l'usage. Le français, ce « beau parler français, » resté, après tant de révolutions, l'une des meilleures parts de notre héritage national, ne le demandons pas surtout à Bouhours, à Vaugelas, à Malherbe, à l'Académie ; cherchons-le tout d'abord et finalement aussi dans les chefs-d'œuvre. Corneille en est la vigueur mâle ; Pascal, la sobre et forte poésie ; Molière, l'abondance originale et profonde ; La Fontaine, la finesse naïve ; Boileau, la netteté sensée ; Bourdaloue nous en apprendra la puissance logique, la géométrie oserais-je dire ; La Bruyère et La Rochefoucauld, la force concentrée, avec l'infinie variété

(1) *Des ouvrages d'esprit*, 60.
(2) Lettre à l'Académie, voir livre III, ch. v, § 4.

du tour ; Fénelon et Racine, l'aisance élégante et simple, art consommé qui revient à la nature et se confond avec elle. Pratiquons enfin Bossuet, l'homme de tous les tons et de tous les styles ; mais pratiquons-le par un commerce direct, et non pas à travers ces panégyristes inconsidérés, ces enthousiastes à faux et à vide, le pire fléau des plus hautes gloires. En Bossuet nous verrons toutes les ressources de la langue, toutes les énergies, toutes les souplesses ; nous entendrons se dérouler, quelquefois avec une promptitude singulière, mais sans effort, cette gamme si étendue qui va du sublime au familier, toujours simple d'ailleurs et populaire dans le sublime lui-même.

Bossuet estimait Bouhours, il l'écoutait mais il ne lui cédait pas aveuglément, non plus que Bourdaloue du reste (1). Ainsi voudrait-on faire : écouter avec déférence Bouhours et ses pareils, mais s'inspirer surtout de Bossuet et des autres maîtres ; quelquefois peut-être, sur une remarque judicieuse de Bouhours, blâmer chez Bossuet même une incorrection, une rudesse ; plus souvent prendre hardiment à Bossuet telle façon de parler originale qui eût effarouché Bouhours. Ne serait-ce pas heureusement concilier la liberté avec la règle, assouplir la langue sans la violenter, mettre à l'aise dans le style l'imagination et la sensibilité, mais sans offusquer la raison maîtresse, favoriser le plein jeu, l'évolution ardente et rationnelle de l'âme à travers les objets ou idées, mais sans prendre congé de l'idiome que tous entendent, sans manquer à cette royauté de l'usage qui, tout compte fait, ne gêne sérieusement que

(1) Voltaire a donné dans son *Temple du Goût* une place au P. Bouhours. Tandis que Pascal et Bourdaloue, réconciliés, causent littérature, le continuateur de Vaugelas est embusqué derrière eux, « marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage et toutes les négligences qui leur échappent. » Il reçoit pour le fait une petite admonestation courtoise à laquelle chacun est maître de souscrire.

l'excentricité ou la paresse ? Je ne sache pas conseil plus pratique ni plus juste idée de notre langue, telle qu'elle est dans nos maîtres du dix-septième siècle, avec le fond commun qu'elle impose et les nuances originales qu'elle autorise ; telle que tout Français l'apprend d'eux et l'apprendra toujours s'il entend l'art d'écrire et s'il a le courage de s'y essayer. Langue en soi véridique et lumineuse, probe et loyale ; mal faite pour le vague, le déguisement, l'équivoque ; merveilleusement apte à traduire le vrai des objets et le vrai de l'âme, les choses telles qu'elles sont et l'âme telle qu'elle doit être, au moins par la hiérarchie conservée de ses puissances, par un fonds de bon sens qui demeure jusque parmi les entraînements de la passion. Langue pratique dans la spéculation même, d'où elle bannit les nuages et le rêve ; langue nette, sobre, humaine jusque parmi les élans de la poésie qu'elle contient mais n'entrave pas, au moins pour qui ne fait point du vague ou de la déraison, l'essence même du genre.

Ne l'exaltons pas, si l'on veut, au-dessus des autres. Le meilleur honneur à lui rendre, c'est de la connaître, — chose moins commune qu'on ne le pourrait croire, — c'est de l'aimer, de la garder. Vivante, il faut qu'elle se meuve, mais de son allure propre et traditionnelle. Qu'elle se fasse accommodante et généreuse aux progrès de bonne marque ; mais qu'on la sauve, s'il est possible, des émancipés qui la dénaturent et des prétentieux qui l'estiment insuffisante aux conceptions de leur génie.

En attendant de la voir fixée par des chefs-d'œuvre, nous avons à étudier les essais en prose et en vers qui ont honoré la première période du siècle. On se rappelle que, dans cette partie, je me propose de suivre ordinairement le développement des genres plutôt que de donner la monographie complète de chaque auteur.

LIVRE II

LA PROSE

LIVRE II

LA PROSE

CHAPITRE PREMIER

Balzac et la prose de société.

I

BALZAC

Sa vie, son caractère, sa religion. — Ses lettres, servitude et gloire. — Eloges et critiques. — Défauts : jeu d'esprit, hyperbole, rhétorique. — Ses ouvrages, très supérieurs à ses lettres. — Balzac, par endroits, précurseur de Pascal et surtout de Bossuet. — Son influence, considérable et finalement heureuse. — Pureté des mots et juste mesure des périodes. — A-t-il contraint et guindé la prose française?

« Il y a une faiseuse de bouquets et une tourneuse de périodes, — je ne l'ose nommer éloquence, — qui est toute peinte et toute dorée, qui semble toujours sortir d'une boîte, qui n'a soin que de s'ajuster et ne songe qu'à faire la belle... Eloquence de montre et de vanité, » très diffé-

rente de la véritable, de cette « éloquence d'affaires et de service, » tout efficace et toute pleine de force, née au commandement et à la souveraineté. »

Or, si l'éloquence véritable doit quelque chose à la rhétorique, la rhétorique n'y peut suffire. « Comme ce ne sont pas les maîtres d'escrime qui réussissent (deviennent) grands capitaines ; aussi ne sont-ce pas les grammairiens... qui sont d'ordinaire fort éloquents... Ce ne sont pas non plus les compilateurs de lieux communs ni les copistes des rhétoriques d'autrui, ni les traducteurs de quelques chapitres de Quintilien, qui attaquent et qui emportent les âmes... » (1)

Aurions-nous dans ces quelques lignes le procès de Balzac fait par lui-même et fort involontairement sans doute? Celui qu'on proclamait l'unique éloquent devait-il plutôt s'appeler faiseur de bouquets et tourneur de périodes? L'homme sous qui la langue française a fait, dit-on, sa rhétorique, n'était-il proprement qu'un rhéteur? Il y aurait de l'injustice à le croire. Sans doute nous le prendrons, et plus d'une fois, en flagrant délit d'éloquence vide et fausse, de déclamation pour tout dire ; mais il faudra bien lui reconnaître au moins de belles parties du véritable éloquent ; et la rhétorique apprise à son école, bien qu'un peu minutieuse et maniérée, n'aura pas été finalement une entrave au génie. Par ses talents et ses défauts d'écrivain, par le bienfait et le péril de son influence le « grand épistolier », l'auteur du *Prince* et du *Socrate chrétien* fait grande figure dans l'histoire littéraire du dix-septième siècle ; il ouvre de plein droit la glorieuse liste de ses prosateurs.

On a jugé que ni le chrétien ne trouve son compte avec lui, ni le philosophe, ni l'homme du monde (2). Voilà bien

(1) Balzac, Discours v, *Paraphrase, ou de la grande éloquence.*
(2) Sainte-Beuve, *Appendice à l'histoire de Port-Royal*, livre II, ch. IX.

de la sévérité, de l'humeur plutôt, et nous en saurons vite la cause. Malgré ses coquetteries épistolaires avec Saint-Cyran et les Arnauld, Balzac n'a pas assez donné de gages au jansénisme; il ne s'est pas fait pardonner sa religion par un léger grain d'hérésie. Que lui reproche-t-on d'ailleurs? Tout jeune, ce petit gentilhomme angoumois, qui ne s'appelait alors que Louis Guez, avait visité la Hollande en fort mauvaise compagnie, avec Théophile, le poète impie et licencieux. Là il avait écrit à la louange des Provinces-Unies un pamphlet capable de mettre l'Inquisition en éveil, et que le docte Heinsius ne dédaigna pas d'exhumer vingt-cinq ans plus tard pour se venger d'une critique littéraire. Voilà le grand crime de Balzac. Hors de là, rien de plus sage et de plus rangé que ce tout jeune homme. Serviteur, ou, comme on disait alors, domestique du gouverneur de Guyenne, d'Epernon, puis de son fils le cardinal de la Valette, flatté par Richelieu alors protégé de la reine-mère, espéra-t-il un moment devenir le secrétaire de cette princesse? Espéra-t-il jamais l'épiscopat, dont nous l'entendrons se défendre? (1) Qu'il ait eu ou non ses velléités d'ambition, le fait est que, dès l'âge de vingt-huit ans, il se retire en Angoumois, dans cette terre de Balzac dont il prend le nom et qu'il célébrera plus d'une fois avec un vrai sentiment de la nature (2). Il y vit dans une demi-solitude, entre son père et sa mère qui ne mourront que peu de temps avant lui-même. La piété, l'étude, la composition de ses lettres et ouvrages, les devoirs de civilité, puis les longues promenades en compagnie d'un bon livre qui ne l'empêche pas « de donner audience à un nombre infini de rossignols : » c'est ce qui fait à ce bel esprit logé dans un corps souffrant, une existence paisible et

(1) *Lettre à M. de Saint-Chartres, conseiller du roi*, 4 août 1638.
(2) Début du *Prince*, *Lettre à Chapelain*, 12 mai 1638.

douce, à peine interrompue çà et là par un voyage ou par une retraite chez les capucins d'Angoulême où il s'est ménagé un appartement. Qu'y a-t-il là où le chrétien sérieux ne puisse trouver son compte ?

Mais sa vanité!... — Bautru (1) disait : « Comment voulez-vous qu'il se porte bien ? Il parle sans cesse de lui-même, et à chaque fois il ôte son chapeau ; cela l'enrhume. » Et Descartes, Descartes en personne, prend la peine de le défendre contre l'accusation de *philautie*. Après cela, on aurait trop beau jeu à répondre : que les auteurs impeccables en ce point jettent à Balzac la première pierre ; — d'alléguer, à titre de circonstances atténuantes, les louanges hyperboliques dont toute l'Europe l'enivrait. Ne disait-on pas ses ouvrages plus connus que le feu et l'eau, son style capable de faire aimer le français aux nations qui habitent les bords de la mer glaciale ? La seule vue de ses lettres ne guérissait-elle pas les malades ? Que sais-je encore ? Confessons-le plutôt et de bonne grâce, Balzac fut vain. Du moins sachons gré à sa vanité de n'avoir eu ni le reploiement attendri et fade ni la superbe grotesque des orgueils littéraires de nos jours. Jamais il ne lui arrivera de nous faire pitié, jamais de nous faire hésiter entre l'indignation et l'éclat de rire. C'est que Balzac n'était pas seulement un homme bien élevé ; il appartenait encore à une époque où de profondes habitudes de foi maintenaient, jusque parmi les inconséquences et les faiblesses, un fond de modération instinctive et de bon sens pratique. Il avouait le faible, le vide de ces amusements littéraires qui faisaient pourtant une large part de sa gloriole. « Dieu, disait-il, ne nous laissera pas nos petites connaissances dans le bienheureux avenir qu'il nous prépare, parce que nous

(1) Bautru, comte de Serrant (1588-1665), conseiller d'État, diplomate et en grande réputation d'esprit.

n'aurons pas le loisir de nous y jouer et que notre félicité sera toute sérieuse. Il abolira la prose et les vers (1). » Si le vaniteux en vers ou en prose peut oublier bien des fois ces hautes pensées, toujours lui est-il bon de les avoir, ne fût-ce que pour y comparer sa conduite et s'avouer en contradiction avec lui-même. « Je suis, disait Balzac, du parti des gens de bien, mais je suis du nombre des méchants. » C'est le mot d'Ovide :

> ...... *Video meliora proboque;*
> *Deteriora sequor......*

mais auquel les circonstances et les entours donnent un parfum d'humilité chrétienne bien inconnu du voluptueux poète. Balzac était donc chrétien ; il l'était avec toutes les lumières d'un esprit très élevé et très docte, et en même temps avec toute la simplicité d'une âme soumise. Ceux qui glorifient Descartes comme le père du rationalisme, s'étonneraient peut-être de voir notre auteur prêcher à ce même Descartes, qui ne s'en défendait pas, « la perpétuelle enfance des âmes chrétiennes (2), » comme il prêchait au fameux ministre Dumoulin l'horreur des disputes religieuses (3). Balzac pouvait se rendre, quant à lui, ce témoignage, que nul entraînement de polémique ou de plaisanterie ne l'avait fait manquer de respect à la religion. « Au plus fort de mes guerres, disait-il, je n'ai point touché où j'ai vu la sauvegarde de l'Eglise (4). » Nous saurons tout à l'heure de quelles guerres il s'agissait. D'ailleurs, à quoi bon insister ? Avec ses défauts et ses vanités

(1) *Lettre de consolation*, 19 août 1638.

(2) *Le Sophiste chicaneur*, discours premier à M. Descartes, 30 mars 1628.

(3) « Je ne me mêle point de cette science de discorde qui coupe en mille pièces la robe de Notre-Seigneur et intente un procès sur chaque mot de son Testament. » (A Dumoulin, 30 octobre 1636.)

(4) *Relation à Ménandre*, les Passages défendus, première défense.

d'auteur, Balzac vécut, il mourut en homme de foi profonde, laissant dans une partie de son œuvre littéraire, un monument souvent admirable de la pureté de sa créance et de la noblesse de ses sentiments chrétiens.

Toutefois ce n'est point cette partie-là qui fit tout d'abord son grand renom littéraire. Il le dut à ses lettres et, pour ses contemporains, il fut, avant tout, le « grand épistolier de France. » Quand il servait le cardinal La Valette, il en avait reçu l'ordre « de ne rien laisser passer dans le monde sans lui en écrire son sentiment, et de faire des sujets de lettres de toutes les affaires publiques. » Peut-être sa manière, je n'ose dire sa vocation, vient-elle de là. Disgrâcié par son patron, au hasard des circonstances et à la fortune de l'inspiration, il continua pour qui voulut cette espèce de gazette irrégulière ou plutôt de revue des choses contemporaines, religion, politique, littérature. Le succès fut prompt et vif ; la mode s'en mêla ; tout le monde se piqua bientôt d'être en commerce épistolaire avec Balzac. Entendez-le s'en plaindre comme s'il parlait d'un autre. « Bon Dieu, que ses ouvrages lui coûtent cher, quand il compterait même pour rien le travail de la composition !... Il est la butte de tous les mauvais compliments de la chrétienté, pour ne rien dire des bons qui lui donnent encore plus de peine. Il est persécuté, il est assassiné de civilités qui lui viennent des quatre parties du monde, et il y avait hier au soir, sur la table de sa chambre, cinquante lettres qui lui demandaient des réponses, mais des réponses éloquentes, des réponses à être montrées, à être copiées, à être imprimées (1). » Imprimées, les premières le furent bientôt, en 1624, et aujourd'hui nous en avons des centaines (2).

(1) Septième entretien.

(2) Elles sont divisées en vingt sept livres, dont six à Chapelain et quatre à Courart.

On sent trop bien, à travers la plainte même, que c'était là pour l'auteur une servitude charmante, un martyre délicieux. Mais si la vanité du moment y trouvait son compte, le talent sérieux de Balzac et sa gloire solide en ont souffert grandement. Condamné à l'improvisation quotidienne, le journaliste de notre temps n'écrit pas du moins pour écrire. La matière abonde sous sa plume; s'il manque de convictions profondes, la contradiction l'aiguise, la passion l'échauffe ou l'intérêt. Balzac, lui, n'a trop souvent d'autre affaire que de soutenir une gageure demi-littéraire et demi-mondaine. Ces cinquante lettres qui chargent sa table, la civilité lui commande d'y répondre et la gloriole l'avertit que, les réponses ayant toute chance d'être montrées, copiées, imprimées, il se doit à lui-même d'être éloquent. Or, être éloquent tous les jours, avec ou sans l'aveu de Minerve, à propos de quelque chose ou de rien, c'est glisser quasi fatalement dans le jeu d'esprit, dans le procédé, dans la mauvaise rhétorique, dans la déclamation. Adieu « l'éloquence d'affaire ou de service; » voici reparaître la « tourneuse de périodes, la faiseuse de bouquets. »

De fait, elle paraît beaucoup dans le Balzac épistolaire; peut-être est-ce même là qu'elle prendra, par la force de l'accoutumance, le droit de se montrer encore, bien que plus rarement, chez l'auteur du *Prince*, du *Socrate chrétien* et d'*Aristippe*. Richelieu ne le flattait pas outre mesure quand il lui écrivait : « Les conceptions de vos lettres sont fortes et aussi éloignées des imaginations ordinaires qu'elles sont conformes au sens (sentiment) commun de ceux qui ont le jugement relevé; la diction en est pure, les paroles autant choisies qu'elles le peuvent être pour n'avoir rien d'affecté, le sens clair et net et les périodes accomplies de tous leurs nombres (1). » Descartes avait droit d'y louer une élocution

(1) Lettre à Balzac, 4 février 1624.

précise, noble, souvent vigoureuse, l'art de la composition, la puissance persuasive et une visible élévation de caractère. Mais quelqu'un y trouvait par contre de « sottes et ridicules affectations d'hyperboles extravagantes, de manières recherchées de s'expliquer, » des comparaisons bizarres, des familiarités soudaines contrastant brusquement avec l'emphase des entours, la monotonie, la stérilité ; pour tout dire, le froid, la déclamation, qui est proprement la parole plus solennelle que l'objet ne le mérite. Ce quelqu'un était le général des Feuillants, le P. Goulu, nom fâcheux, personnage quinteux et acariâtre, lequel, après qu'un de ses religieux avait déjà escarmouché contre la renommée de Balzac, entrait lui-même en lice avec deux volumes pleins d'injures (1). Or, cet agresseur un peu brutal de formes n'avait pas, au fond, si grand tort. Et puisque les défauts de Balzac éclatent surtout dans ses lettres, ou que du moins ils nous y choquent plus qu'ailleurs par le contraste avec l'aisance et le naturel du genre ; c'est le lieu de les préciser.

(1) *Lettre de Phyllarque à Ariste* (1627). Le feuillant qui avait ouvert les hostilités était D. André de Saint-Denys. Il avait donné la *Conformité de l'éloquence de M. de Balzac avec celle des plus grands personnages du temps passé et du présent*. Le prieur Ogier avait répondu, le P. Goulu répliquait ; Balzac fit, sous le titre de *Relation à Ménandre* (Maynard), une apologie qu'il eut la modération de garder longtemps en portefeuille. — Il avait eu précédemment une autre querelle moins retentissante avec un jésuite, le P. Garasse de batailleuse mémoire. Dans cette échauffourée, bientôt suivie d'une réconciliation cordiale, Balzac n'eut pas l'avantage des procédés, ni Garasse celui du ton et du style. Religieux très docte, plein de verve et d'éloquence, adversaire loyal et redouté des impies dont Théophile s'était fait le chef, il fut éloigné de Paris par leurs intrigues et mourut saintement à Poitiers, victime de son dévouement durant une maladie contagieuse. Mais par le style et le ton, il était demeuré l'homme de l'époque précédente, si bien que, dans son duel épistolaire avec Balzac, on croirait voir le seizième siècle aux prises avec le dix-septième. Balzac avait été l'élève du P. Garasse, et à ce propos s'était donné le tort de dire : « Il n'est si chétif maçon qui ne puisse se vanter d'avoir mis une pierre dans le Louvre ». Malgré ce mot peu honorable à son auteur, je ne puis m'empêcher de regretter, littérairement parlant, que le P. Garasse n'ait pas été plutôt l'élève de Balzac.

Rapprochements outrés, bizarres. Veut-il dire qu'il n'y a point de serpents dans son domaine?... « De toutes les sortes de reptiles nous ne connaissons que les melons et les fraises (1). » — S'agit-il de louer dans *Cinna* la couleur locale? « Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle peut être à Paris, et ne l'avez pas brisée en la remuant (2). » — Hyperboles qui seraient moins déplaisantes s'il nous donnait lieu de croire qu'il s'en amuse tout le premier. Mais point. C'est fort sérieux. Exposant à un prélat l'état de son âme, il débutera de la sorte : « Si d'abord vous ne connaissez pas ma lettre, et si vous voulez savoir qui vous écrit, c'est un homme qui est plus vieux que son père, qui est aussi usé qu'un vaisseau qui aurait fait trois fois le voyage des Indes... (3) » Pour recommander une plaideuse il chargera ainsi le portrait de l'adversaire : « Son nom seul fait trembler les veuves et met en fuite les orphelins... C'est Attila en petit, c'est le fléau de Dieu dans son voisinage (4). » Ne parle-t-il point quelque part d'un éventail qui lasse les mains de quatre valets et fait dans sa chambre un vent à couler des navires? Il peut bien écrire un jour : « J'ai renoncé solennellement à l'hyperbole ; » mais voyez la suite immédiate : « C'est un écueil que je ne regarde qu'en tremblant et que je crains plus que Scylla et Charybde (5). » Hyperbole encore. Ou il se moque, ou il nous laisse naïvement voir ce que peut l'habitude, le tic d'esprit.

Entre ses tics, le plus sensible peut-être est l'accumulation, le redoublement, la même chose redite et retournée au delà du nécessaire. Ici le choix des citations embarrasse,

(1) A M. de Lamotte-Aigron, 4 septembre 1622.
(2) A Corneille, 17 janvier 1643.
(3) A l'évêque d'Aire (Bouthelier), 4 juillet 1622.
(4) A M. de Priézac, 12 décembre 1640.
(5) A Chapelain, 1er juillet 1640.

car les exemples sont partout. Ecoutons seulement cet éloge de la gaîté de Scarron.

« Puisque vous voulez savoir les différentes pensées que j'ai eues de ce malade, et que vous m'en demandez un chapitre, je dis, monsieur, que c'est l'homme du monde le plus dissimulé et le plus constant. Je dis qu'il porte témoignage contre la mollesse du genre humain, ou que la douleur le traite plus doucement qu'elle ne traite les autres hommes. Je dis qu'il y a apparence que le bourreau flatte le patient. Je dis qu'à le voir rire, comme il fait, au milieu du mal, j'ai quelque opinion que le mal ne le pique pas, mais que seulement il le chatouille. Je dis enfin que le Prométhée, l'Hercule et le Philoctète des fables, sans parler du Job de la Vérité, disent bien de grandes choses dans la violence de leurs tourments, mais qu'ils n'en disent point de plaisantes ; que j'ai bien vu, en plusieurs lieux de l'antiquité, des douleurs constantes, des douleurs modestes et des douleurs éloquentes ; mais que je n'en ai point vu de joyeuses que celle-ci ; mais qu'il ne s'était point encore trouvé d'esprit qui sût danser la Sarabande et les Matassins dans un corps paralytique... (1) » Ne sent-on pas que, si Balzac s'arrête, c'est bonté pure et qu'il pourrait continuer à l'infini ?

De tels défauts, bien accusés, tout en dehors, mais d'ailleurs passés dans les habitudes et, pour ainsi dire, dans le sang de l'écrivain, prêtent singulièrement au pastiche ou à la parodie. Le pastiche, Boileau s'y est amusé un jour, d'une main très sûre et très légère, en félicitant le duc de Vivonne d'avoir secouru Messine malgré la flotte espagnole (2). Quant à la parodie, relisez le compliment de

(1) A Costar, 1er janvier 1645.

(2) Il suppose deux lettres d'outre-tombe écrites au vainqueur, l'une par Balzac, l'autre par Voiture, et il attrape fort joliment le style des deux épistoliers (1675.)

Thomas Diafoirus à son futur beau-père, et vous penserez à telle lettre de Balzac. Molière y pensait-il lui-même? Du moins la réminiscence y est-elle, sinon l'intention. Au reste, que sont-ils, ces défauts si graves, que l'excès d'une puissance d'esprit très réelle? Qui les produit, ou tout au moins les grossit outre mesure? Cette sorte de pari que Balzac accepte de tenir contre toute la société polie d'alors, cette obligation qu'il assume d'être éloquent à propos de tout et avec tout le monde. Voilà de quoi gâter, en le surmenant, un esprit très beau et qui ne demanderait qu'à être juste ; voilà pour égarer une originalité qui pourtant se montre çà et là bien réelle ; voilà pour faire de Balzac cet homme d'Horace

Qui variare cupit rem prodigialiter unam.

S'il outre les rapprochements et les contrastes, c'est qu'il lui faut être constamment ingénieux ; s'il prodigue l'hyperbole, s'il pousse l'amplification au délayage, c'est que, par nécessité d'abord, par habitude ensuite, il a mis son habileté à faire quelque chose de rien. De là ses fautes ; de là aussi, après un premier enthousiasme, ce revirement d'opinion bien motivé par Boileau. « On s'est aperçu tout d'un coup que l'art où il s'est employé toute sa vie était l'art qu'il savait le moins, je veux dire l'art de faire une lettre ; car, bien que les siennes soient toutes pleines d'esprit et de choses admirablement dites, on y remarque partout les deux vices les plus opposés au genre épistolaire, c'est à savoir, l'affectation et l'enflure, et on ne peut plus lui pardonner ce soin vicieux qu'il a de dire toutes choses autrement que ne le disent les autres hommes. De sorte que tous les jours on rétorque contre lui ce même vers que Maynard a fait autrefois à sa louange :

Il n'est point de mortel qui parle comme lui (1).

(1) Boileau, Réflexion VII sur Longin.

La chose est trop vraie, Balzac ne fait souvent qu'encadrer entre deux formules polies des fragments de dissertation ou d'amplification solennelle; il ne sait pas écrire une lettre, causer la plume à la main.

Saura-t-il composer un ouvrage? Le terrible P. Goulu l'en avait défié par avance, et il avait à demi raison. Ne parlons pas des *Entretiens*, *Discours* ou dissertations qui ne prétendent pas même à former un ensemble unique; mettons à part le *Socrate chrétien*, titre commun d'un groupe de morceaux plus exclusivement religieux. Dans *le Prince* ou idéal d'un roi (1631), dans *Aristippe*, sorte de tableau de la Cour (1658, posthume), l'unité, bien que manifestement voulue, n'est pas celle d'un traité doctrinal. L'avouerai-je? Ce grief, articulé depuis contre de plus grands que Balzac, contre Louis Veuillot par exemple, ne me paraît pas si accablant. Méprisera-t-on Corneille et Racine pour n'avoir pas essayé l'épopée, Bourdaloue pour n'avoir pas écrit une *Somme théologique?* Assurément l'homme est incomplet qui ne peut pas combiner de vastes ensembles et remuer, pour ainsi dire, les pensées par grandes masses. Mais qui est complet ici-bas? Et n'est-on pas un maître dès que l'on a mis sur un petit nombre de pages l'empreinte d'une âme supérieure? Contesteriez-vous la maîtrise à Pascal si, pour son plus grand honneur et bonheur, il n'avait laissé derrière lui que les *Pensées?*

Pour être, lui aussi, un maître, peut-être suffirait-il à Balzac d'avoir moins écrit. Supprimons en idée la plus grande partie de ses lettres; prenons dans le reste de son œuvre trois ou quatre chapitres ou discours entiers, sur *le Romain*, sur *Quelques mots des Annales de Tacite*, sur les *Commencements de la religion chrétienne*; joignons-y un bon nombre de fragments encore assez étendus, contre les novateurs, sur la grande éloquence ou sur la belle simplicité

de la littérature liturgique ; découpons enfin un peu partout et dans les lettres même, les pensées grandes et fortes qui n'auront pas essayé de se guinder, de se surfaire (1). Imaginons tout cela jeté pêle-mêle au fond d'un tiroir, puis trouvé après la mort de l'auteur, enfin classé tant bien que mal et publié par ses amis. Si nous n'avons pas tout à fait un premier exemplaire de Pascal, au moins pourrons-nous dire : voilà un maître écrivain auquel le temps seul a peut-être manqué pour faire œuvre de génie.

Et pourtant ce dernier mot serait une erreur. Le temps n'a pas manqué à Balzac, mais un plus entier désintéressement de la gloriole littéraire, mais la plénitude de puissance calme et sereine qu'aura Bossuet, mais l'habitude pratique de cette simplicité qu'il conçoit pourtant, qu'il goûte, et dont il nous fait çà et là d'exquises leçons (2). Balzac n'est maître que par instants, rarement plusieurs pages de suite, mais il l'est bien alors. Telle de ces pages trop clair semées ne déparerait point le *Discours sur l'histoire universelle* ou les *Élévations sur les mystères;* nombre de pensées isolées pourraient être signées de Pascal. Bossuet aurait-il désavoué les méditations de Balzac sur les

(1) « L'Angleterre a cru autrefois en Dieu ; mais aujourd'hui elle croit seulement en ses princes. » — « Toutes les mains qui servent l'État ne sont pas employées à tuer des hommes ou à remuer des machines. Il y a celles qu'on lève au ciel pour seconder ceux qui combattent et pour demander à Dieu la victoire. » — « Le christianisme m'empêche de dire : *Optimum non nasci, bonum vero quam citissime interire.* Mais il ne m'empêche pas de croire qu'un jour de vie avec le baptême vaut mieux qu'un siècle d'iniquité. » — « Il ne vient pas une pistole en Europe qui ne coûte la vie d'un Indien et qui ne soit le crime d'un catholique. » etc., etc.

(2) Ainsi Balzac met le triomphe de la parole à rendre les grandes choses « si familières que ceux qui ne les apercevaient pas les puissent toucher ». (Lettre à Richelieu en lui envoyant *le Prince.*) — Il tient notre langue pour celle qui « souffre le moins le fard et l'apparence du bien. » (Lettre à Boisrobert, 11 février 1624.) Il serait facile de glaner dans son œuvre les principaux éléments d'une rhétorique excellente, rhétorique de philosophe et d'honnête homme, non de rhéteur.

origines du christianisme (1)? Est-ce lui, est-ce l'auteur du *Socrate chrétien*, qui parle ainsi des grandes révolutions politiques ?

Il est très vrai qu'il y a quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les Etats. Ces dispositions et ces humeurs dont nous venons de parler, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poète, et les hommes ne sont que les acteurs... Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quel instrument et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre, tout est César... Dieu dit lui-même de ces gens-là qu'il les envoie en sa colère et qu'ils sont les verges de sa fureur. Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre. Les verges ne piquent ni ne mordent d'elles-mêmes, ne frappent ni ne blessent toutes seules. C'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables. Cette main invisible, ce bras qui ne paraît pas, donnent les coups que le monde sent. Il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme, mais la force qui accable est toute de Dieu (2).

S'éloigne-t-il beaucoup du ton de Pascal, ce parallèle entre la puissance et l'autorité ?

La puissance est une chose lourde et matérielle qui traîne après soi un long équipage de moyens humains sans lesquels elle demeurerait immobile. Elle n'agit qu'avec les armées de terre et de mer. Pour marcher, il lui faut mille ressorts, mille roues, mille machines. Elle fait un effort pour faire un pas. L'autorité au contraire, qui tient de la noblesse de son origine et de la vertu des choses divines, opère ses miracles en repos, n'a besoin ni d'instruments ni de matériaux, ni de temps même pour les opérer; est toute recueillie (ramassée) en la personne

(1) *Le Socrate chrétien*, Discours III et IV.
(2) *Le Socrate chrétien*, Discours VIII. — On peut voir aussi la conclusion du Discours IX.

qui l'exerce, sans chercher d'aide ni se servir de second ; elle est forte toute nue et toute seule, elle combat étant désarmée (1).

Ou plutôt Balzac, à ses heures vraiment heureuses et dans ses inspirations de maître, est toujours plus proche de Bossuet que de Pascal. De tous deux il a, dans ces rencontres dont je parle, la ferme précision, la sobre abondance, l'originalité vive et contenue, habile à saisir l'imagination par des comparaisons ou allusions familières et à satisfaire du même coup la raison par la justesse et l'opportunité du rapport (2). Mais il n'a point l'âpre et hautaine mélancolie du sectaire et, quand il lui arrive d'être fort ou ironique, c'est plutôt avec ce fond de sérénité partout visible chez le grand évêque. Il n'y a rien là qui doive nous étonner. Balzac avait le sens trop droit pour goûter le stoïcisme, « cette secte cruelle qui, au lieu de faire un sage, n'en faisait que la statue (3). » Malgré ses relations courtoises avec Saint-Cyran et les Arnauld, la même religion exacte et ferme qui le portait à condamner la théologie complaisante (4) lui faisait dire, pensant apparemment aux Jansénistes : « Je n'ai jamais su goûter cette tristesse étudiée qui déguise la haine qu'elle porte aux hommes du prétexte de l'amour de Dieu (5). » Le style, c'est l'âme, et l'âme de Balzac n'est ni celle d'un néo-payen à la façon de Montaigne, ni celle d'un puritain, d'un pharisien de la loi nouvelle ; c'est celle d'un chrétien.

Ce même Bossuet que Pascal fait souvent pressentir, lui était pourtant sévère, en matière de littérature s'entend.

(1) Discours I, *Le Romain*.

(2) C'est en outrant les mêmes qualités qu'il rencontre, et bien trop souvent, les défauts que nous lui connaissons.

(3) Au cardinal de la Valette, 11 juillet 1616.

(4) *Le Prince*, chapitres VIII, IX.

(5) A M. des Conrades, 4 mai 1633.

Après avoir loué l'exquise propriété de son style et reconnu qu'il a enrichi la langue de belles locutions et de phrases très nobles (1), le grand maître ajoutait : « Au reste il le faut bientôt laisser car c'est le style du monde le plus vicieux, parce qu'il est le plus affecté et le plus contraint (2). » Assurément Balzac, pris en bloc et sans choix, serait un méchant modèle pour tout débutant, et plus encore pour le prédicateur futur dont Bossuet se préoccupe. D'ailleurs l'arrêt tombe de tout son poids sur le plus grand nombre des lettres et sur quelques parties des ouvrages ; mais il serait trop dur de le prendre en rigueur absolue, de l'étendre à tout sans distinction.

Qu'a donc valu finalement l'influence de Balzac sur les écrivains du grand siècle? Faut-il nous en applaudir ou la regretter? Balzac, a-t-on dit, est le Malherbe de la prose oratoire. Mot suffisamment juste et honorable à tous deux. Prosateur médiocre, Malherbe savait pourtant donner à la phrase la clarté, la juste étendue, ignorées jusque-là ou négligées. Vanterie à part, il avait quelque raison de prétendre qu'on trouverait toute une grammaire dans sa traduction du XXIII[e] livre de Tite-Live. Balzac lui dut beaucoup mais le dépassa au moins d'autant ; élève illustre auquel le vieux poète-grammairien fit ce double honneur de l'encourager d'abord puis de le jalouser un peu. « Ce jeune homme, disait-il un jour, ira plus loin pour la prose que personne n'a encore été en France. » Plus tard, entendant louer certains caractères du style de l'épistolier alors dans sa première vogue (3), il répondra : « J'ai connu toutes ces finesses et je les ai rejetées. » En somme, Balzac a fait ou-

(1) *Phrase* veut dire ici expression composée, alliance de mots.

(2) *Sur la lecture des saints Pères et des écrivains pour former un prédicateur.* Note écrite pour le cardinal de Bouillon, neveu de Turenne.

(3) Malherbe mourut en 1628, quatre ans après qu'eut paru le premier recueil des lettres de Balzac.

blier les quelques services rendus par Malherbe à notre prose et, sur ce terrain, devenu son domaine par droit de supériorité, il a fait œuvre analogue à celle que nous verrons Malherbe réaliser dans les vers.

« On peut dire que personne n'a mieux su sa langue que lui, et n'a mieux entendu la propriété des mots et la juste mesure des périodes (1). » Il est vrai ; Balzac parle une langue nette, ferme, très suffisamment fixée d'après l'étymologie et le bon usage. Il la parle bien parce que, tout d'abord, il prend la peine de choisir ses termes, ce qui suppose au préalable celle de les discerner. En général, pas d'idées simplement approchantes, pas d'à peu près. Il ne conçoit pas l'éloquence à notre façon moderne, comme un trompe-l'œil à voir en gros et de loin, ou comme un torrent auquel on ne demande que d'aller vite sans prendre garde s'il charrie cailloux ou pierres précieuses. Il prétend qu'on l'honore assez pour la regarder de près ; il exige que le détail soutienne l'examen tout comme l'ensemble. Précision de l'idée, propriété sévère du mot : leçon excellente de sérieux, de probité dans le commerce des esprits, de respect pour l'art, c'est-à-dire pratiquement pour le public et pour soi-même. Balzac ne la tenait pas de l'âge précédent. C'est lui qui l'apprit à son siècle et le nôtre serait bien avisé d'en prendre sa part.

Nous avons moins oublié peut-être cette « juste mesure des périodes », cet art de circonscrire, d'alléger, de distribuer et de faire mouvoir la phrase, lequel reste, dans l'histoire de notre prose, une des gloires de Balzac, un de ses bienfaits. Par là encore, il rompait avec les écrivains

(1) Boileau, Réflexion VII sur Longin. Il importe de noter que le mot *période* ne désigne pas ici la phrase strictement périodique, celle où le rythme est particulièrement sensible. Il veut dire la phrase tout simplement.

du seizième siècle, de la pure école Renaissance. Chargés d'érudition, avides de tout dire à la fois, ils idolâtrent la grande période cicéronienne, sans s'aviser que Cicéron lui-même a plus d'un style et que le caractère analytique de notre langue nous rend plus difficiles les longs circuits de mots. Aussi vont-ils comme ils peuvent et plutôt conduits que conduisants, à travers leur phrase encombrée d'idées parasites, embarrassée dans ses conjonctions comme dans des chaînes, d'ailleurs nouée, dénouée, quelquefois heureusement, souvent à la diable, pesante et obscure au total. Balzac, lui, nous enseigne d'exemple à isoler la nôtre et à l'enfermer dans ses vraies limites logiques ; à la décharger de tout poids inutile, à en répartir les éléments dans leur ordre de nature, puis à la pousser droit devant nous, ample ou resserrée suivant le besoin, majestueuse ou leste, mais toujours aisée et marchant au but, c'est-à-dire à l'âme du lecteur.

Il faudrait plaindre ceux qui tiendraient cet art en médiocre estime. La phrase est-elle donc pratiquement autre chose que la pensée ? Bénéfice ou préjudice, ordre ou désordre, lumière ou nuages, vie ou langueur, tout n'est-il pas commun à l'un et à l'autre? On dit que, chez Balzac, cet art cache mal un certain vide (1). Il faut s'entendre. Autres sont les torts de l'épistolier, autres les mérites généraux de l'écrivain. Balzac déclame trop souvent dans ses lettres, et c'est fort mal fait à lui ; mais il garde partout le mérite de sa précision, de sa clarté, de son tour heureux; car il a tout droit de partager l'éloge que Boileau donne à Malherbe. Encore n'est-ce point, comme on inclinerait à le croire, un mérite de surface, de pure forme, de métier. Il ne va pas

(1) « En fait, il ne s'est jamais vu, sous d'aussi beaux mots, de vanité pareille, j'entends vanité de son propre fonds. » (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, appendice au livre II, ch. IX, 4e édition. In-18, t. II, p. 527.)

sans d'excellentes habitudes d'intelligence et de caractère; on n'est précis, clair, alerte et vivant dans sa parole, qu'à la condition de surveiller et de gouverner sa pensée. Pour s'en donner constamment le peine, pour ne point payer le lecteur et soi-même de fausses lueurs et d'aperçus faciles, on a besoin d'une véritable hauteur d'esprit, d'une honnêteté courageuse qui suppose la noble énergie du travail. C'est en quoi Balzac est un écrivain de bon exemple, un maître utile pour tous nos prosateurs.

Mais enfin, n'a-t-il pas outré la leçon? Cette prose française qui roulait un peu vagabonde et trouble dans Amyot, dans Montaigne, dans Brantôme, ne l'a-t-il pas endiguée, épurée à l'excès, lui et tout le siècle qui, de fait, procède de lui? Toute réforme est sujette à dépasser un peu son but; mais cet accident presque inévitable s'est produit surtout dans notre versification et Malherbe serait ici en cause bien plutôt que Balzac. Pour ce qui est de notre prose, de notre phrase, je ne contesterai pas que, depuis Balzac et en forçant plus ou moins sa manière, le vulgaire des écrivains l'ait contrainte et bridée outre mesure. Il est certain qu'on ne peut les lire sans avoir regret à certains tours aisés, à certaines inversions faciles que pratiquait le seizième siècle. Mais au dix-septième, il est un nom qui répond à tout, c'est celui de Bossuet. Qu'on lise Bossuet avec quelque suite; qu'on mette en regard des *Oraisons funèbres* et du *Discours sur l'histoire universelle*, les *Méditations sur l'Evangile*, l'*Histoire des variations*, les écrits relatifs au Quiétisme; et que l'on dise de quoi n'est pas capable la langue française, à quel mouvement de raison ou de passion elle refuse de se plier. Je sais bien que, sous la plume de l'évêque de Meaux, elle devient l'interprète du génie; mais si Balzac est magnifiquement dépassé, il est d'ailleurs fidèlement suivi dans les grandes lignes, autant

pour le moins que Malherbe le sera par Corneille et par Racine qui le dominent de si haut. Ainsi le premier de nos prosateurs justifie le Malherbe de la prose. Nous l'avons entendu le blâmer, et à bon titre, pour le style contraint et affecté d'une large partie de son œuvre ; entendons-le lui rendre, quant à l'ensemble de son influence, un hommage implicite, inconscient peut-être, mais qui ne peut se tromper d'adresse. Rappelant devant l'Académie où il entrait le caractère incertain et flottant de cette vieille langue « qui devenait barbare à la France même dans le cours de peu d'années, » l'illustre récipiendaire s'indignait à la pensée de ne pouvoir « méditer des ouvrages immortels » sans « emprunter le langage de Rome et d'Athènes, » et il ajoutait : « Qui ne voit qu'il fallait plutôt, pour la gloire de la nation, former la langue française, afin qu'on vît prendre à nos discours un tour plus libre et plus vif dans une phrase qui nous fût plus naturelle, et qu'affranchis de la sujétion d'être toujours de faibles copies, nous pussions enfin aspirer à la gloire et à la beauté des originaux? (1) » En vérité, Bossuet l'eût reconnu de la meilleure grâce du monde : cette durable précision des mots et des formes du discours, ce tour plus libre et plus vif, cette phrase plus naturelle à notre génie, qui donc, pendant la première moitié du siècle, avait le plus fait pour en doter la France? Ce n'était ni du Perron, ni Coeffeteau, ni même tout à fait saint François de Sales; c'était Balzac.

(1) Remercîement à l'Académie française, 1671.

II

PROSATEURS DE SOCIÉTÉ

I. Voiture : L'homme, son attitude à l'hôtel de Rambouillet. — L'épistolier ; l'esprit à heure fixe : fadeur, outrance, monotonie. — Vrai talent digne d'un meilleur emploi. — II. Saint-Evremont : homme d'esprit sans âme ; — conteur, portraitiste, historien, critique. — III. Bussy-Rabutin : folle jeunesse, disgrâce, courtisanerie, résipiscence. — Mémoires et lettres.

I. — « Vous verrez, disait Voiture à la marquise de Rambouillet, qu'il y aura quelque jour d'assez sottes gens pour chercher çà et là ce que j'ai fait et, après, le faire imprimer. » N'était-ce pas se rendre justice, avec un peu de sévérité peut-être ? Que Voiture disparût tout à fait de notre histoire littéraire, ce serait dommage ; mais, à vrai dire, sa place est bien plutôt dans une histoire de la société polie. L'épistolier badin est moins un auteur qu'un document, document bien authentique où, mieux qu'à travers les enthousiasmes de Roederer ou de Cousin, on voit de près et au naturel certains côtés du beau monde d'alors, les moindres, l'esprit, la frivolité, la galanterie.

L'esprit d'abord. Il y en a toujours eu en France ; il y en avait assurément beaucoup dans cette élite princière ou lettrée qui fréquentait chez l'incomparable Arthénice. D'ailleurs, fût-on né prince, on ne s'y soutenait qu'à la condition d'en apporter sa part. Quant au fils du marchand de vin d'Amiens, par quel autre mérite serait-il devenu le personnage familier, indispensable ? Quelqu'un disant un jour à la marquise : « Savez-vous que ce monsieur de Voiture ne manque pas d'esprit ? » elle répliqua : « Pensez-

vous qu'on le recevrait partout pour sa noblesse et sa belle taille ? » Lui-même a pris soin de nous renseigner sur ses avantages extérieurs. « Ma taille est deux ou trois doigts au-dessous de la médiocre ; j'ai la tête assez belle, avec beaucoup de cheveux gris ; les yeux doux mais un peu égarés, et le visage assez niais. » Quant à son origine, au moins avait-il le bon goût de n'en point rougir et de ne s'en point targuer davantage. Comme on le faisait rimer à roture, il écrivait non sans dignité : « Si l'on ne pouvait être généreux sans être ce que les Latins appellent *generosus;* si l'on ne pouvait avoir l'esprit beau, l'âme forte, grande et relevée ; si la santé, la réputation et les richesses dépendaient de là nécessairement, alors il n'y aurait point de consolation pour Horace ni pour moi. (1) »

Esprit beau, âme grande et relevée, sinon forte, on trouvait quelque chose de tout cela dans cet homme capable de cacher un bienfait comme de reconnaître une faute (2), dans cet amuseur de société qui, ayant une charge auprès de Gaston d'Orléans, la prenait assez au sérieux pour se compromettre au service du pauvre prince, tout au moins pour lui sacrifier durant de longs mois ce qu'il avait de plus cher au monde, le voisinage même de la société qu'il amusait. Voiture voulait être prisé surtout pour son caractère, et pourquoi ne l'en croirait-on pas quand il écrit au comte d'Avaux, son ancien camarade au collège de Boncour et son patron de la dernière heure : « Si vous ne faites cas de moi, monseigneur, qu'à cause que l'on dit que j'ai quelque sorte d'esprit et que je sais faire quelquefois une belle lettre, vous ne m'estimez que par la qualité que j'estime le moins. Ceux qui me connaissent ici me louent d'avoir beaucoup d'amitié, de foi, de discrétion et de pro-

(1) A Costar, billet IV.
(2) Au même, billets VI et VIII.

bité (1). » Ne lui contestons pas ces titres, même la discrétion dans l'ensemble au moins de la conduite. Qu'il ait été une fois vertement remis à sa place pour un peu trop de familiarité avec la célèbre Julie ; qu'une autre fois le prince de Condé ait pu dire : « Voiture serait insupportable s'il était de notre condition ; » oublis et accidents que tout cela et qui n'empêchèrent point ce petit bourgeois d'être de mise vingt ans et plus dans le premier cercle du royaume. Non que les ombres aient manqué au tableau ; mais de ces ombres que le monde pardonne trop aisément, le jeu, le duel, la galanterie effrénée. Il semble qu'à Rambouillet même on ait parfois tenté la conversion de Voiture ; mais l'exhortation glissait, elle n'entrait pas. Quand, à propos d'une mort récente, Julie le pressait de songer un peu à la sienne propre, il se dérobait galamment. « S'il est vrai que nous devions bientôt nous revoir, permettez-moi de ne haïr pas encore la vie. (2) » Quand d'Avaux le tançait pour des fredaines malséantes à son âge, il se prévalait de son peu de conséquence et prétendait n'être point tenu au bon exemple (3). A l'évêque de Lisieux, Cospéan, il déclarait ne l'avoir jamais approché sans être devenu meilleur « pour quelques jours. » Il assurait le prélat d'une place dans son cœur et poursuivait : « Achevez, je vous supplie, de le gagner tout entier et réjouissez-vous de cette acquisition comme d'une conquête que vous avez faite dans un pays infidèle et duquel vous êtes destiné à chasser les idoles. J'ai quelque espérance que cela arrivera... (4). » Est-ce arrivé, au moins à l'heure suprême ! Elle vint vite et hâtée peut-être par la vie licencieuse de Voiture. Il mourut en 1648,

(1) Au comte d'Avaux, à Munster, 1644.
(2) A mademoiselle de Rambouillet, de Bruxelles, 1634.
(3) Au comte d'Avaux, 9 janvier, 1647. Voiture n'avait plus que quelques mois à vivre. Il mourut le 26 mai 1648.
(4) A Mgr l'évêque de Lisieux, 13 janvier 1639.

à la veille de la Fronde qui allait disperser les habitués de la chambre bleue. Il n'avait que cinquante ans.

En définitive et avec ce mélange de qualités estimables et de vices brillants, Voiture, à l'hôtel de Rambouillet, c'était surtout l'homme d'esprit. Il avait les avantages de l'emploi; il en avait la servitude. A-t-il été berné réellement une fois pour n'avoir pas fait rire la jeune sœur de Condé « dans le temps qu'on lui avait donné pour cela? (1). » Malgré les mystifications un peu fortes que l'on se permettait, paraît-il, dans la célèbre société, comment a-t-on pu croire la chose possible? Du moins en reste-t-il une indication, un jour sur l'attitude du personnage, sur cette obligation d'amuser les gens à point nommé, plus pesante en soi que glorieuse.

Voilà pour l'homme, et il en est de même pour l'épistolier. « Vous connaissez mieux que personne, écrivait-il à d'Avaux, quel embarras c'est que ces lettres qui n'ont aucun sujet réel et où il faut discourir sur la pointe d'une aiguille (2). » Ainsi Voiture et Balzac gémissaient à l'envi, condamnés qu'ils étaient, l'un à l'éloquence perpétuelle, l'autre à l'esprit sans trêve ni repos. De ces deux rôles, le premier était moralement le plus digne; le second, littérairement le plus facile, car il y a moins de mal à être fade que déclamateur.

Fade, Voiture l'était bien souvent, jamais autant que dans les lettres galantes; mais c'est la loi du genre, et qui suffit à le condamner. Par exemple, Voiture écrivait de Madrid pour se plaindre d'être en même temps banni et captif, captif de mademoiselle Paulet (3) et peut-être aussi

(1) Voir la trop célèbre lettre de la Berne à mademoiselle de Bourbon, 1630.

(2) Au Comte d'Avaux, 9 janvier 1647.

(3) A mademoiselle Paulet, décembre 1632.

de plusieurs autres, lui qui se targuait de n'avoir jamais plus de six attachements à la fois et ajoutait qu'il fallait « être bien infâme » pour en avoir sept (1). Mais quoi ? Etait-ce malheur à lui d'être exilé de la Chambre bleue ? Était-ce bonheur d'en recevoir de si jolis messages? (2) Et comme Julie d'Angennes lui avait promis de l'aimer seulement aussi longtemps qu'il serait bien loin d'elle, que devait-il souhaiter, la présence ou l'affection? (3) Laissons-le débrouiller ces jolies énigmes ou déclarer, avec preuves à l'appui, que mademoiselle de Rambouillet et la mer se ressemblent « comme deux gouttes d'eau (4); » — ou encore traiter de voleuse mademoiselle de Bourbon parce que, « dès sa première enfance, elle vola la blancheur à la neige et à l'ivoire, et aux perles l'éclat et la netteté ; elle prit la beauté et la lumière aux astres, et encore il ne se passe guère de jour qu'elle ne dérobe quelque rayon au soleil et qu'elle ne s'en pare à la vue de tout le monde (5). » Galanterie, préciosité : cela va de pair, et le royaume de Tendre est le terroir natal de la fadeur.

Cependant Voiture la rencontre ailleurs encore, et ce n'est pas auprès des femmes seulement qu'il charge la louange et la pousse jusqu'au ridicule. Descartes vengeait Balzac du reproche de *philautie ;* Voiture prouvera que, pour l'ermite de la Charente, n'aimer que soi-même est ni plus ni moins un devoir (6). D'autres fois, il ne sait pas arrêter à temps un badinage heureux tout d'abord. La première page était ingénieuse, la seconde est subtile et quintessenciée.

(1) A mademoiselle de Rambouillet, avril 1642.
(2) A mademoiselle Paulet, mars 1633.
(3) A mademoiselle de Rambouillet, 22 octobre 1633.
(4) A mademoiselle de Rambouillet, 30 mai 1644.
(5) Au cardinal de la Valette, décembre 1635.
(6) A M. de Balzac, 1625.

Glissez, Français, n'appuyez pas,

dira Voltaire; mais Voltaire n'est pas encore venu. Aussi, parmi les lettres les plus populaires de Voiture, il en est peu qu'on n'améliorât en les abrégeant. Permis à lui de se déclarer mort depuis un départ de Julie d'Angennes (1). On sourit aux deux ou trois premières phrases ; mais quand on l'entend conter le chemin qu'a suivi son âme et ce qu'il voudrait qu'on fît de son corps, on se prend à lui dire : « Assez, assez. » La même tentation vient à qui l'entend plaider pour le mot *car* menacé par Gomberville et autres puristes (2). Elle vient même sur la fin de la jolie lettre au vainqueur de Rocroy. Qui n'a lu celle de la carpe au brochet ? Dans un divertissement de société, Condé avait tenu ce dernier rôle, et Voiture ne pouvait manquer de s'en souvenir quand, l'été suivant (1643), le héros eut fait passer le Rhin à un corps d'armée. Vous aimez à nager en grande eau, mon compère le brochet; cette fois ni vous ni les vôtres n'y avez perdu une écaille... Bien jusque-là ; mais par quelle bizarre confusion d'images nous montrer ce même brochet cuit à la sauce d'Allemagne ? Est-ce pour jouer assez pauvrement sur l'idée de laurier? (3) Badinage, dira-t-on. Eh ! sans doute, mais affadi par l'insistance, par l'incohérence. Badiner trop longtemps, c'est badiner mal ; et d'ailleurs on cesse d'amuser l'esprit quand on choque la raison.

Et puis, qu'on fasse métier d'être éloquent ou spirituel à tout propos, de part et d'autre on arrive quasi forcément à

(1) A mademoiselle de Rambouillet, 1639.

(2) A mademoiselle de Rambouillet, 1637.

(3) « Quoique vous ayez été excellent jusqu'ici à toutes les sauces où l'on vous a mis, il faut avouer que la sauce d'Allemagne vous donne un grand goût et que les lauriers qui y entrent vous relèvent merveilleusement. »

la redite, au procédé monotone, au tic. Je crois l'inconvénient moins nuisible chez Voiture que chez Balzac, et peut-être en général, la plaisanterie prête-t-elle à la variété plus que le haut style. Mais à y regarder de près, l'épistolier badin, le « héros de la bagatelle », a bien, comme son solennel confrère, certains tours un peu uniformes. N'en est-ce pas un de déguiser la louange en blâme? Longueur à part, Voiture s'en est heureusement servi à propos de Rocroy. Mais il y revient à propos de la prise de Dunkerque, suppliant Condé de se faire battre une fois ou l'autre, pour permettre aux complimenteurs de changer de thème (1); il y revient encore avec d'Avaux, lui reprochant d'écrire de trop belles lettres, alors qu'il devrait laisser au moins cette mince gloire aux épistoliers de profession. Mais encore n'y a-t-il pas là une alliance de mots contre nature? Le genre épistolaire n'exclut-il pas précisément toute idée de profession, de spécialité, d'enseigne? Ne songez pas à écrire; pensez, sentez pour vos intimes; sachez seulement votre langue et laissez courir votre plume la bride sur le cou. Alors tant vaudra l'âme, tant vaudront les lettres; vous serez Sévigné, mieux encore, J. de Maistre ou L. Veuillot.

Ne soyons pourtant pas injustes à Voiture. Il a de l'esprit et du meilleur, surtout quand il l'emploie à rire de ses propres enflures. Bouhours l'en louait avec justice (2). De fait, on passe bien des choses à un plaisant qui ne se prend pas au sérieux. Voyez ce feu d'artifice dans un parc.

(1) Au duc d'Enghien, octobre 1646.

(2) « Une des différences qu'il y a entre Voiture et Balzac, c'est que le premier ne s'élève point au-dessus de sa portée ordinaire qu'il n'y fasse faire réflexion et qu'il ne se corrige lui même en quelque sorte... En se moquant de soi-même et des autres, il raccommode ce qu'il vient de dire et l'on voit bien que cela n'est dit que pour être raccommodé. » (Bouhours, *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes.*)

Il semble que tous les arbres soient de flammes, que les étoiles tombent, que la sphère du feu veuille « prendre la place de la moyenne région de l'air. » Rassurez-vous pourtant. « Ce sont trois hyperboles, lesquelles, appréciées et réduites à la juste valeur des choses, valent trois douzaines de fusées (1). » Encore un procédé celui-là, mais agréable parce qu'il amuse la raison en la vengeant, si le mot n'est pas un peu bien fort. Voiture sait y mêler, avec une sorte de candeur malicieuse, l'aveu de ses embarras professionnels. Ayant à remercier Julie de quelques paroles flatteuses, il les exalte d'abord par-dessus toutes les pierreries du grand Mogor, puis il tourne court. « Voilà, mademoiselle, un commencement fort brillant, et ceux qui, à quelque prix que ce soit, veulent écrire de beaux mots, seraient bien aises de commencer par là ce qu'ils appellent une belle lettre (2). » Un jour, descendant le Rhône et pensant aux nymphes de la Chambre bleue, il a, comme il convenait, grossi de ses larmes le cours du fleuve, mais tout à coup il se ravise. Ne va-t-on pas prendre cette belle description pour fantaisie et remplissage ? « Quand cela serait, mademoiselle, je serais, en vérité, excusable ; car, pour parler franchement, on est souvent bien empêché à trouver que dire, et je ne puis pas comprendre que, sans quelques inventions comme cela, des personnes qui n'ont ni amour ni affaires ensemble se puissent écrire souvent (3). » Le pauvre homme !

Sérieusement, je le crois surtout à plaindre, ce très bel esprit que ses contemporains les plus illustres ont admiré, cet écrivain que Pellisson et La Bruyère ont proclamé inimitable, que Ch. Perrault donne comme le modèle de la

(1) Au cardinal de la Valette, 1630.
(2) A mademoiselle de Rambouillet, 1634.
(3) A la même, 1642.

« plaisanterie d'honnête homme, » que Boileau rapproche d'Horace et déclare charmant, alors même qu'il le blâme de jouer trop souvent sur les mots (1). En dépit de ces éloges et de bien d'autres, ne fut-il pas malheureux de dépenser à des riens un talent de premier ordre? Mêlé à la plus brillante société, quel trésor pourrait être sa correspondance pour l'histoire de l'époque, surtout l'histoire de l'esprit et des mœurs, la biographie et le caractère des personnes! Au lieu de cela, quelle pauvreté de fonds, bien mal compensée par d'innombrables allusions souvent énigmatiques! « Tant pis pour qui ne l'entend pas! » s'écriait madame de Sévigné, et, ce disant, elle lui faisait beaucoup d'honneur. Je me permets de croire que nos modernes lui en font aussi passablement, quand, leur Tallemant des Réaux à la main, ils se travaillent à éclairer par les historiettes fort contestables de l'anecdotier les menus problèmes que sème en se jouant l'auteur des lettres.

Comme pour augmenter nos regrets, Voiture semble avoir tenu à se montrer capable de bien autre chose, et je croirais volontiers qu'il ne demandait qu'à être ce que l'auraient fait les personnes et les circonstances. Avec le pédant Costar, on le verrait un peu bien pédant par contagion; mais avec d'Avaux, comme son esprit s'affine et s'élève! C'est qu'il a trouvé à qui parler et mieux encore, d'Avaux, qui sait conclure un traité de paix, sachant en outre tourner une lettre aussi poliment que lui-même. Enfin, qui ne connaît sa belle *Apologie de Richelieu* écrite en 1636, après la reprise de Corbie sur les Espagnols? Que l'ancien et loyal serviteur de Gaston soit bien aise de faire sa cour

(1) Satire XII. Il avait dit dans la Satire IX, son chef-d'œuvre. « ... Qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture, on rampe dans la fange avec l'abbé de Pure. » — La rime pourrait n'être pas absolument étrangère à ce rapprochement, qu'il ne faudrait point, dans tous les cas, presser outre mesure.

au tout-puissant ministre, il n'y a rien là contre la dignité de son caractère ou la vérité de sa thèse, et au regard de la littérature ces pages doivent compter entre les plus belles du temps. C'est du Balzac plus sobre, meilleur par là même. Ce n'est pas encore du Bossuet; mais on trouve çà et là comme un pressentiment de la manière du grand maître. S'il avait eu à peindre la pointe faite en Picardie, cette année-là, par l'armée espagnole, aurait-il pris un autre tour que celui-ci? « Tout est en feu, jusque sur les bords de la rivière d'Oise. Nous pouvons voir de nos faubourgs la fumée des villages qu'ils nous brûlent. Tout le monde prend l'alarme et la capitale du royaume est en effroi. Sur cela, on a avis de Bourgogne que le siège de Dôle est levé, et de Saintonge qu'il y a quinze mille paysans révoltés qui tiennent la campagne et que l'on craint que le Poitou et la Guyenne ne suivent cet exemple. Les mauvaises nouvelles viennent en foule, le ciel est couvert de tous côtés, l'orage nous bat de toutes parts, et il ne nous luit pas, de quelque endroit que ce soit, un rayon de bonne fortune. » On pense à la Pologne envahie par Charles-Gustave (1), et certes si Bossuet a plus d'éclat et de poésie, Voiture ne lui cède guère pour la force et le mouvement. Voici du reste qui vaut mieux que le mérite littéraire, bien que ce mérite n'y manque pas. L'éloge aboutit à une prédiction qui est un conseil généreux et délicat tout ensemble. Vainqueur de l'étranger, Richelieu va gagner le cœur des Français qui ne l'aiment pas encore. « Il s'avisera d'une sorte d'ambition qui est plus belle que toutes les autres et qui ne tombe dans l'esprit de personne, celle de se faire le meilleur et le plus aimé d'un royaume et non pas le plus grand et le plus craint. Il connaît sans doute à cette heure que les plus

(1) Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.*

nobles et les plus assurées conquêtes sont celles des cœurs et des affections ; que les lauriers sont des plantes infertiles qui ne donnent au plus que de l'ombre, et qui ne valent pas les moissons et les fruits dont la terre est couronnée. Il voit qu'il n'y a pas tant de sujet de louange à étendre de cent lieues les bornes d'un royaume, qu'à diminuer un sol de la taille (1), et qu'il y a moins de grandeur et de véritable gloire à défaire cent mille hommes qu'à en mettre vingt millions à leur aise et en sûreté. » N'ai-je pas lieu de plaindre l'homme qui, pouvant écrire de ce style, s'est réduit à n'être que le plaisant attitré du premier salon de France ?

II. — Voiture avait pu y rencontrer bien des fois un jeune et brillant officier plus à plaindre en vérité que lui-même ; car, s'il est fâcheux de s'évaporer en bagatelles, encore cela vaut-il mieux que d'être un bel esprit sans âme. L'officier s'appelait Saint-Evremont. Elève des jésuites, il devait leur témoigner sa gratitude en écrivant une prétendue conversation entre le P. Canaye, son ancien régent de rhétorique, et le maréchal d'Hocquincourt. On y a vu le chef-d'œuvre de l'auteur, une merveille de fine raillerie, une dix-neuvième *Provinciale* (2). Non, en vérité ; grâce pour les « Immortelles menteuses ! » On leur fait injure de leur comparer une boutade assez vulgaire, mal relevée par des indécences de corps de garde et aboutissant à reproduire une calomnie que Pascal avait déjà présentée moins gauchement (3). Si le grand janséniste commet la

(1) Un sou de l'impôt.

(2) Sainte-Beuve, *Port-Royal*. — Sayous, *Histoire de la littérature française à l'étranger*. — Gidel, *Etude sur Saint-Evremont*, couronnée par l'Académie française. — Merlet, *Saint-Evremont*, étude historique, morale et littéraire.

(3) La *Conversation* a été écrite en 1665, onze ans après les *Provinciales*. Elle aurait eu lieu en 1654.

faute de mettre en scène un jésuite trop niais pour la vraisemblance, au moins n'ose-t-il pas lui faire avouer, à lui, que la Société, indifférente à la doctrine et aux mœurs, a pour toute politique l'ambition de régner par la direction universelle ; Pascal se le fait dire par un tiers « impartial (1). » Moins délicat, Saint-Evremont attribue le propos à son vieux maître. Or, je le demande au bon sens, conçoit-on un jésuite assez candidement cynique pour convenir de la chose si elle est vraie, ou assez fou pour s'en vanter si elle est fausse ? (2).

Par malheur pour son repos, Saint-Evremont élevait la raillerie jusqu'à des adversaires d'humeur plus vindicative. Lieutenant des gardes de Condé, il encourait sa disgrâce pour ne l'avoir pas épargné lui-même. Partisan de la cour quand vinrent les troubles, et fort bien vu pour un joli pamphlet sur le commencement de la Fronde en Normandie (3), d'ailleurs militaire très estimé aussi bien qu'homme du plus grand monde, et en passe de la plus brillante fortune, il s'avisait d'écrire une satire du traité des Pyrénées (4), jugeant la France intéressée à la continuation de la guerre et accusant Mazarin de sacrifier le bien public au sien propre. La lettre se retrouvait deux ans plus tard parmi les papiers de Foucquet, et dès lors Saint-Evremont était perdu dans l'esprit de Louis XIV (5). Il prit la fuite et se réfugia en Angleterre. Sauf un court séjour en Hol-

(1) Cinquième *Provinciale*.

(2) Pour faire montre d'impartialité sans doute, Saint-Evremont prête à un janséniste un aveu analogue (*Conversation avec M. d'Aubigny*). Mais la pièce n'a pas même le gros sel de la précédente.

(3) *Retraite de M. le duc de Longueville en son gouvernement de Normandie*, 1649.

(4) Lettre à M. le marquis de Créqui sur la paix des Pyrénées, 1659.

(5) Telle est la version de tous les biographes. Voltaire seul l'estime invraisemblable et suppose à la disgrâce de Saint-Evremont d'autres causes plus graves mais inconnues.

lande, il y passa les quarante dernières années de sa vie, également bien en cour sous les Stuarts et sous Guillaume d'Orange, et assez habitué à sa nouvelle patrie pour décliner une autorisation de retour qui lui fut tardivement offerte. Il vit commencer le dix-huitième siècle et mourut en 1703, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Bel esprit sans âme, ai-je dit, ou, ce qui est tout un, spirituel égoïste. Jamais homme ne mit à jouir de toutes choses et de lui-même une application plus savante, plus raffinée, plus exclusive. Son portrait, crayonné de sa main à la mode de l'époque, nous laisse l'idée d'un Pharisien douceâtre enveloppé de christianisme équivoque et d'épicurisme élégant. Epicurisme intellectuel d'abord, mais un peu plus épais dans la suite. A quatre-vingt-huit ans, Saint-Evremont se louait de son appétit et concluait de la sorte : « Etant jeune, je n'admirais que l'esprit, moins attaché aux intérêts du corps que je ne devais l'être ; aujourd'hui je répare autant que possible le tort que j'ai eu (1). » On voit déjà ce qu'avait pu être la moralité du personnage. Familier de Ninon avant l'exil et resté son ami jusqu'à la fin, adorateur assez ridicule de la duchesse de Mazarin (Hortense Mancini) quand cette aventurière vint s'établir à la cour de Charles II, la philosophie de Saint-Evremont ne le porta jamais à se faire violence. « Je puis dire de moi une chose assez extraordinaire et assez vraie ; c'est que je n'ai presque jamais senti en moi-même ce combat intérieur de la passion et de la raison. La passion ne s'opposait point à ce que j'avais résolu de faire par devoir, et la raison consentait volontiers à ce que j'avais envie de faire par un sentiment de plaisir. Je ne prétends pas que cet accommodement si aisé me doive attirer de la louange ; je confesse au

(1) Lettre à Ninon de Lenclos.

contraire que j'en ai été plus vicieux ; ce qui ne venait point d'une perversion d'intention qui allât au mal, mais de ce que le vice se faisait agréer comme une douceur, au lieu de se laisser connaître comme un crime (1). » Peut-on dire avec plus de désinvolture qu'on n'a jamais eu de conscience ? Illusion pourtant, ou forfanterie. Ce qui est trop certain c'est que, à vivre comme Saint-Evremont, on cesse bientôt d'en avoir.

Perd-on de même la foi ? C'est assez dans l'ordre, hélas ! et il y a trop d'apparence que Saint-Evremont en vint là ; mais il n'y en a pas moins qu'il y mit du temps et n'effaça que peu à peu les traces de son éducation première. Il se défend du soupçon d'indifférence et disserte volontiers sur le christianisme. La question d'une autre vie le tourmente et, nulle philosophie ne la résolvant bien à son gré, il se tourne vers les religions pour leur demander la lumière. Entre toutes, la raison comme l'habitude lui fait préférer la sienne, la nôtre. Il y croit donc ? Ne vous hâtez pas de le conclure. « Tirant de moi tout ce que je puis pour me soumettre respectueusement à la foi de ses mystères, j'ai laissé goûter à ma raison avec plaisir la plus pure et la plus parfaite morale qui fut jamais (2). » Il écrivait ainsi à soixante ans, après dix ans d'exil. Le dira-t-on hypocrite et cherchant à se ménager des chances de retour ? Voudra-t-on voir une ironie dans ce prétendu effort pour croire en dépit de soi ? J'aime mieux juger l'auteur sincère, bien qu'il y gagne peu de chose. Voilà donc sa religion personnelle : quant au dogme, une foi très douteuse ; pour la morale une admiration de tête et qui n'engage à rien. Il

(1) A M. le maréchal de Créqui qui m'avait demandé en quelle situation était mon esprit et ce que je pensais sur toutes choses dans ma vieillesse. Ecrit en 1671.

(2) Au maréchal de Créqui, loc. cit.

y aurait intérêt, mais intérêt douloureux, à étudier Saint-Evremont de ce point de vue, à le confronter avec les incrédules modernes. On le verrait, soit instinct, soit calcul, envisager le christianisme comme une philosophie pure et simple et raisonner de ses effets moraux sans remonter à son origine, sans regarder un seul moment Jésus-Christ. On l'entendrait provoquer à la réunion les protestants et les catholiques et leur donner les meilleurs conseils du monde, mais sans qu'il lui tombe jamais dans la pensée que Jésus-Christ a peut-être institué une Eglise, une autorité infaillible avec laquelle il faudrait compter. Malheureux esprit que la lumière attire, qu'elle rappelle plutôt, et qui n'en veut pas, puisqu'il tourne obstinément le dos à la source. Il en fut ainsi jusqu'au bout.

Mais si l'homme a peu de droits à l'estime, l'écrivain mérite, ce semble, dans l'histoire littéraire, une part bien plus large qu'on ne la lui fait communément. Ecrivain de société, de salon, car la plupart de ses œuvres sont des lettres ou des conversations transcrites; écrivain qui aura eu l'avantage de voir et de refléter tout le grand siècle, mais qui, pour sa part, atteint vite à une élégance et à une fermeté de style que d'autres chercheront longtemps encore. Peu d'élévation, peu de traits, une concision parfois légèrement fatigante, quelque abus de l'antithèse, une certaine afféterie madrigalesque, dernière trace des débuts à Rambouillet; mais en revanche et dans le train ordinaire du style, une netteté agréable, une belle aisance de tour et de ton, quelque chose qui sent son galant homme épicurien d'esprit, fuyant partout l'effort, et alors même qu'il philosophe, se jouant plutôt à la surface des choses et en respirant la fleur.

Aussi est-il conteur excellent, satirique léger, fin, d'autant plus pénétrant qu'il n'a pas l'air d'y toucher. Ecoutez-

le conter à d'Olonne une dispute entre Jars et Bautru, fort mal accommodée par l'évêque du Mans, Lavardin, ou narrer les exploits de M. de Longueville soulevant contre le Mazarin son gouvernement de Normandie. Quelle différence avec les traits lourds et appuyés de la *Conversation du P. Canaye!* Aussi faut-il avouer qu'elle détonne étrangement sur la manière courante de l'auteur.

Il peint comme il conte, avec une égale délicatesse, capable au reste du portrait sérieux, par exemple jugeant Turenne en militaire et en gentilhomme et l'opposant à Condé dans un parallèle moins oratoire que celui de Bossuet, mais qui en est comme la glose anticipée.

Durant les premiers temps de son exil, Saint-Evremont s'était mis à philosopher sur l'histoire romaine, avec la pensée d'étudier successivement ce qu'il appelle les « divers génies » du peuple-roi. L'ouvrage s'est perdu en partie, et les fragments assez inégaux qui nous en restent font moins honneur à l'âme de l'écrivain qu'à son talent. Il lui manque pour être historien deux qualités essentielles : une juste idée de la Providence et une foi suffisante dans la vertu. Pour l'action de Dieu, il semble ne la reconnaître que dans le cas du miracle, oubliant qu'elle est tout aussi réelle et admirable à mettre en œuvre les causes secondes, la liberté surtout. Quant aux vertus légendaires des vieux Romains, Saint-Evremont les conteste, il les chicane, louant de mauvaise grâce et quelquefois reprenant ses louanges l'instant d'après. Fabricius vécut pauvre, « mais que sait-on si Fabricius ne suivait pas son humeur? (1) » Lucrèce est une « prude farouche à elle-même (2). » Brutus n'a peut-être fait tuer ses fils que pour « sa propre sûreté (3). »

(1) *Réflexions sur les divers génies du peuple romain*, ch. v.
(2) Chap. I.
(3) *Ibidem.*

Quant à Décius, son dévouement est le fait d'une « superstition aussi cruelle que ridicule ; comme si le but de la société était de nous obliger à mourir. » — Mais, superstition à part, il sera toujours beau de mourir pour le bien de la société. Qu'est donc la mort du champ de bataille ? A force d'épicurisme, le maréchal de camp des armées du Roi en était-il arrivé à ne plus la comprendre ? D'ailleurs je ne puis m'empêcher de trouver jusque dans ses meilleurs morceaux, dans la *Seconde guerre punique* ou dans le *Portrait de Tibère*, une part de rhétorique ou certains traits de profondeur fausse encore accusés par la gravité solennelle et satisfaite dont il les produit. Saint-Evremont lut le *Discours sur l'histoire universelle* et il en parle en bons termes. Au moins ne pouvait-il se flatter de l'égaler. Belle merveille, pensera-t-on ; Bossuet était un génie. Avant tout, c'était une âme et Saint-Evremont rien qu'un esprit occupé surtout de jouir de soi.

La partie critique de son œuvre mériterait une sérieuse étude, et pour l'intérêt des questions qu'il soulève, et pour l'influence qu'il exerça de loin sur le goût d'une partie du beau monde. Suffisamment versé dans la connaissance de l'antiquité, surtout romaine, possédant comme tous ses contemporains les littératures espagnole et italienne, vivant d'ailleurs en Angleterre, tout le préparait à ces vues comparées qui sont pour les médiocres une tentation de scepticisme littéraire, mais qui, chez les bons esprits, ne font que dégager mieux et affermir les lois universelles, les vraies lois fondées en nature, indépendantes du temps et du lieu. Que n'y joignait-il, avec une philosophie plus assurée, un tempérament moral plus complet ; en deux mots, plus de principes et plus d'âme ; car c'est toujours là qu'il faut en revenir ? N'a-t-il d'ailleurs jamais visé au paradoxe ? On le croirait à l'entendre déprécier Tacite, préférer

dans Sénèque l'homme à l'écrivain. Selon lui, Tacite fait presque aimer le crime par l'habileté qu'il lui prête (1). C'est d'un moraliste bien rigoureux. Mais entendez-le sur Sénèque. « J'estime le précepteur de Néron, l'amant d'Agrippine, l'ambitieux qui prétendait à l'empire. Du philosophe et de l'écrivain je ne fais pas grand cas (2). » Bizarre conscience qui estime un homme précisément pour avoir été moins honnête que ses principes.

Pardonnons à Saint-Evremond de mépriser nos historiens ; — quels étaient ils à la date où il écrivait ce morceau? (3) — mais qui l'autorisait à penser que « la médiocrité de notre génie se trouve au-dessous de la majesté de l'histoire? »

Sur la question du théâtre, nous retrouverons ailleurs son engouement pour Corneille, poussé à l'injustice envers Racine, dans les commencements surtout. Une bonne partie de sa critique théâtrale semble viser, au moins indirectement, l'auteur d'*Andromaque* et de *Phèdre*. De là sans doute ses plaintes fréquentes sur l'excès d'attendrissement qui ravale, à son gré, la tragédie, sur les héros qui se lamentent, sur l'afféterie du langage amoureux. Sans rompre avec Aristote, Saint-Evremond a le mérite de penser que notre théâtre ne se peut calquer servilement sur sa *Poétique ;* il en entrevoit même la raison profonde : Aristote est fataliste, et nous ne le sommes pas; il porte le joug d'une tradition mythologique ridicule à nos yeux et répugnante (4). Le critique voit juste quand il dit : « C'est

(1) *Observations sur Salluste et sur Tacite*, à M. Vossius (1668). Isaac Vossius, ce Hollandais érudit et fils d'érudit, était fixé en Angleterre, chanoine de Windsor et ami de Saint-Evremont, à quoi son incrédulité ne nuisait pas.

(2) *Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone*, 1664.

(3) *Discours sur les historiens français*, 1665.

(4) *Sur les poèmes des anciens*, 1685.

à une imitation servile et trop affectée qu'est due la disgrâce de tous nos poèmes. Nos poètes n'ont pas eu la force de quitter les dieux ni l'adresse de bien employer ce que notre religion leur pouvait fournir (1). » Mais pourquoi s'en dédire trois ans plus tard? « Je ne dis pas qu'il faille rejeter les dieux de nos ouvrages (2). » Pourquoi écrire : « L'esprit de notre religion est directement opposé à celui de la tragédie. L'humilité et la patience de nos saints sont trop contraires aux vertus des héros que demande le théâtre? (3) » Les vertus de théâtre sont-elles donc nécessairement orgueilleuses? Ou bien la patience et l'humilité chrétiennes vont-elles sans fierté? Vont-elles sans combat? Le christianisme pratique ne fait pas des impassibles ; il fait des victorieux, et la lutte morale que cette victoire suppose est, de soi, chose tragique par excellence.

Saint-Evremond est mieux inspiré quelques lignes plus bas. « Je finirai par un sentiment hardi et nouveau : c'est qu'on doit rechercher à la tragédie, devant toutes choses, une grandeur d'âme bien exprimée qui excite en nous une tendre admiration. Il y a, poursuit-il, dans cette sorte d'admiration quelque ravissement pour l'esprit ; le courage y est élevé, l'âme y est touchée ». Ce sentiment hardi et nouveau n'est rien de moins que la loi suprême du genre. Saint-Evremont parle en vrai disciple de Corneille, et en disciple qui entend le maître mieux que le maître ne s'entend lui-même quelquefois (4). Par contre, il est aveugle de ne pas voir que rien n'est fait comme les vertus chrétiennes pour exciter l'admiration attendrie, la sympathie généreuse ; plus aveugle encore peut-être de ne pas se sentir atteint et

(1) *Ibidem.*

(2) *Du merveilleux qui se trouve dans les poèmes des anciens*, 1688.

(3) *De la tragédie ancienne et moderne*, 1672.

(4) Voir les hésitations théoriques de Corneille à propos du rôle de l'admiration dans la tragédie. (Deuxième partie, livre I, chapitre III.)

condamné dans ses principes de conduite personnelle par les vérités supérieures d'ordre moral et littéraire dont sa théorie du drame accuse plus que le pressentiment. Où va, où s'attache, malgré qu'on en ait, l'admiration attendrie? A la lutte morale généreusement soutenue, au triomphe laborieux du devoir sur la passion. Voilà ce que Saint-Evremont ne peut se défendre d'honorer en autrui et de réclamer au théâtre; mais voilà ce qu'il se vante, on s'en souvient, de n'avoir jamais éprouvé en lui-même. Inconséquence et contradiction du bel esprit sans âme; illusion d'une conscience qui, malgré tout, n'a pas pu se détruire tout à fait; châtiment d'un orgueil qui se dégrade et se ravale par forfanterie pure au-delà du véritable et du possible : on peut choisir entre ces hypothèses ou les admettre toutes ensemble; ce n'est pas ma faute si elles ne sont pas à la gloire de Saint-Evremont.

III. — De lui à Bussy-Rabutin le passage est tout naturel. Egaux en âge à cinq ans près (1), compagnons d'armes, brillants soldats et pleins d'avenir, ils se perdent l'un et l'autre par l'intempérance de leur raillerie, et de ces deux maréchaux de France fort possibles, il reste deux lettrés de marque, deux écrivains de salon très distingués.

Pascal accuse les jésuites d'être sévères ou indulgents aux personnes d'après le seul intérêt de la Compagnie, et Racine, à son heure de révolte, en dit bien autant de Port-Royal. Pour moi, je n'ai point voulu faire payer à Saint-Evremont sa malencontreuse conversation du P. Canaye, et je ne prétends pas innocenter Bussy pour avoir été, pendant ses dix dernières années, l'ami du P. Rapin et du P. Bouhours (2). Jeune, il avait poussé jusqu'à la plus folle

(1) Saint-Evremont naquit en 1613 et Bussy en 1618.

(2) Voir sur cette liaison G. Doncieux, *Le P. Bouhours*, première partie, ch. IV.

bravade les vices de sa condition et de son temps, libertin, joueur, duelliste, assez osé pour enlever de vive force une noble veuve dont il voulait faire sa femme, et qui se défendit si bien qu'avec la honte de l'entreprise il eut encore celle de l'échec (1). Vain à l'excès, railleur à outrance, il avait écrit et laissait circuler par gloriole une *Histoire amoureuse des Gaules*, où il n'épargnait ni madame de Sévigné, ni certaines personnes chères au roi. La marquise pardonna sans oublier ; Louis XIV n'oublia ni ne pardonna jamais. Roger de Rabutin y perdit sa fortune militaire et ses entrées à la cour ; pour un homme de sa sorte, n'était-ce pas tout perdre ? Sans le taxer, comme Saint-Simon, de bassesse de cœur, on voudrait sa douleur plus résignée, plus digne, au début surtout. On souffre de voir cet homme de race et si fier de l'être s'anéantir devant Louis XIV, comme il n'est permis de le faire que devant Dieu. Molière dira dans son premier placet pour obtenir la représentation de *Tartufe :* « Les rois éclairés..... voient comme Dieu ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. » Quatre ans auparavant, Bussy, s'étant vu refuser le cordon bleu, avait écrit : « Ma naissance, ma charge et mes services m'avaient fait croire que je pouvais espérer d'être chevalier de l'Ordre. Mais le roi, qui sait bien mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes, ne l'ayant pas jugé à propos, j'ai reçu avec un profond respect, etc... » (2) Triste rencontre du gentilhomme et du comédien dans la voie de l'adulation idolâtrique. Au moins le gentilhomme garde-t-il cette pudeur de n'y pas prostituer formellement le nom de Dieu.

De même gardera-t-il sur Saint-Evremont l'avantage

(1) C'était madame de Miramion, plus tard fondatrice d'une institution charitable.

(2) Au comte de Saint-Aignant, 3 décembre 1661.

d'une foi qui peut-être avait résisté à ses plus coupables folies (1), que la disgrâce ravive en tout cas. Son attitude morale des derniers temps en est relevée et sa fin est celle d'un chrétien. Il mourut en 1693, laissant à ses enfants un ouvrage ou « Discours » sur l'usage des adversités, où il leur disait tout d'abord : « Quand je fais réflexion aux traverses de ma vie, que je considère les honneurs, les établissements et les grands titres de la guerre refusés à ma naissance, à mes services et à mes emplois ; je rends grâce à Dieu d'avoir employé la mauvaise fortune pour m'attirer à lui, prévoyant que je me serais perdu dans la bonne. » S'imagine qui voudra qu'un père mente par testament, quand il n'a plus rien à attendre des hommes ; pour moi je le crois sincère et j'aime cet écrit singulier, sorte de catalogue ou de galerie d'illustres malheureux commençant ni plus ni moins à Job pour finir à Bussy lui-même. Cette dernière notice n'est que l'abrégé de ses mémoires, mais il est piquant de le confronter avec l'original. Si toute vanité n'en est pas absente, au moins y a-t-il large place pour la confession. Le duelliste, le satirique, l'écrivain scandaleux, le ravisseur même font tour à tour amende honorable et non sans courage (2). J'aime jusqu'à cette précaution du père de famille expurgeant à l'usage des siens une ode de Racan jadis adressée à leur aïeul. Le poète avait écrit en conviant le jeune homme à la retraite :

(1) En 1665, Bussy est mis pour la seconde fois à la Bastille, et là le lieutenant criminel Tardieu lui reproche son renom d'esprit-fort. — « Je ne suis point dévôt, lui dis-je, mais je ne suis pas impie, et il y a vingt ans que je porte cela, » — en lui montrant un chapelet. (*Mémoires.*)

(2) Après avoir rappelé un de ses duels, il ajoute : « Tandis qu'une aussi pernicieuse coutume que celle-là est établie, on n'y trouve rien à redire, car l'usage est au-dessus de la raison et empêche même qu'on ne fasse des réflexions ; mais lorsqu'un prince sage et ferme a déraciné ce maudit usage, on ne peut s'étonner assez qu'on se soit laissé emporter à une fureur si brutale. »

Employons mieux le temps qui nous est limité ;
Quittons ce fol espoir par qui la vanité
Nous en fait tant accroire.
Qu'Amour soit désormais la fin de nos désirs ;
Car pour eux seulement les Dieux ont fait la gloire
Et pour nous les plaisirs.

Bussy corrige la seconde partie de la strophe :

Que Dieu soit désormais l'objet de nos désirs,
Il forma les mortels pour jouir de sa gloire
Et non pas des plaisirs.

Mais rien ne vaut l'instruction directe par où l'opuscule se termine. La confession y reparaît, plus formelle, plus humble, tournée en leçon paternelle et plus touchante d'autant. « Tout cela, mes enfants, ne vaut rien devant Dieu ni devant les hommes. Ce sont ces vices qui ruinent toujours la fortune des gens, car les hommes ne pardonnent point ; — et qui ruineraient aussi toujours leur salut, si Dieu ne pardonnait quand on l'en prie ; et c'est ce qui me fait espérer d'être un jour sauvé après avoir vécu pécheur et misérable..... Je ne prétends pas parler à vous, mes enfants, qui êtes consacrés à Dieu ; c'est à vous à me prêcher (1). Mais vous, mes enfants, qui êtes dans le monde, c'est à vous à qui je voudrais bien faire craindre les malheurs que causent l'amour, la médisance et la colère. » En vérité, ce fou, assagi par la disgrâce et finissant en père chrétien, ne fait-il pas meilleure figure que Saint-Evremont, le célibataire égoïste et sceptique ?

Au regard du talent et du style, on les mettrait volontiers sur le même rang, Saint-Evremont, faisant comme théoricien et critique, un plus grand personnage littéraire,

(1) Bussy avait un fils prêtre et trois filles religieuses. Son aîné fut militaire et ses deux autres filles restèrent dans le monde.

Bussy demeurant plus exclusivement l'homme du monde, l'homme d'esprit, le prosateur de salon. Heureux temps où, pour ouvrir les portes de l'Académie, il suffisait de quelques lettres bien tournées ! Bussy fut académicien sans titre plus ample (1665), car ses *Mémoires* sont postérieurs à son admission, et l'*Histoire amoureuse des Gaules*, qui parut en Hollande la même année, aurait bien mal servi sa candidature. Les remerciements académiques étaient alors très simples et très brefs. Dans le sien, Bussy se pose tout d'abord en militaire. « Si j'étais à la tête de la cavalerie, et que je fusse obligé de lui parler pour la mener au combat, la créance où je serais qu'elle aurait quelque respect pour moi, et que de tous ceux qui m'écouteraient, il n'y en aurait peut être guère de plus habile, me le ferait faire sans être embarrassé. » Sans jouer sur les mots, la période à elle seule témoigne bien quelque embarras, et l'écrivain ne doit pas été jugé d'après cet exemple. Les *Mémoires* sont d'un style net et agréable, très simples par endroits mais sachant s'adapter aux choses et capables d'élévation quand elles s'élèvent, quand il s'agit de peindre Condé forçant une redoute l'épée à la main, ou d'esquisser la physionomie de Turenne. L'esquisse est ferme et juste, malgré les griefs personnels du peintre, car Turenne l'avait appelé devant le roi le premier officier de l'armée pour les chansons.

Toutefois la correspondance de Bussy fait encore le meilleur de sa renommée, comme elle fit la grande consolation de sa retraite. Réconcilié avec madame de Sévigné il regrettait les belles choses qu'ils auraient pu s'écrire pendant les années de brouille perdues pour leur commerce épistolaire. « Il me semble que nous nous faisions valoir l'un l'autre et que nous nous entredisions des choses que nous ne disons pas ailleurs. » De fait, et nous l'avons re-

connu à propos de Voiture, un bel esprit s'avive et se déploie au contact d'un autre bel esprit capable de lui tenir tête. Il est donc probable que madame de Sévigné se sentait la veine particulièrement facile, quand elle avait affaire à son spirituel cousin. Si pourtant la phrase contient un grain de fatuité naïve, outre que Bussy ne peut guère s'empêcher de rester partout lui-même, on le lui pardonnerait volontiers pour cette autre phrase toute d'or qu'il écrivait à la marquise : « Songez-vous à faire de belles lettres pour moi ? Il me paraît qu'elles ne le peuvent être dès qu'on y songe (1). » Lui-même y songeait, croirait-on, un peu plus qu'elle, et c'est par où il lui cède, comme aussi par certaines qualités d'âme que l'esprit ne suppléera jamais. Ne lui est-ce pas assez d'honneur d'être venu jusqu'à nous comme un satellite de la marquise, dans sa lumière, dans son auréole, lui devant plus qu'il ne lui donne, très digne de la refléter sans être totalement éclipsé par elle ?

Et pourtant, d'accord en ce point avec elle-même, il rêvait un plus noble emploi de ses talents. N'étant plus acteur dans l'histoire du grand règne, il ambitionnait de l'écrire, il avait même commencé à la Bastille. Plus tard, madame de Sévigné lui disait, parlant de Racine et de Boileau : « Ah ! que je connais un homme de qualité à qui j'aurais bien plutôt fait écrire mon histoire si j'étais son maître ! » En 1690, trois ans avant de mourir, Bussy revoyant pour la dernière fois Versailles, s'offrait encore à faire double emploi avec les deux bourgeois historiographes. Il disait au roi : « Il n'a pas tenu à moi, sire, que je vous aie conquis des villes, gagné des batailles et érigé des statues; mais si je suis assez heureux pour écrire votre vie, je vous rendrai un service qui ne vous coûtera pas tant que tout

(1) Bussy à madame de Sévigné, 28 janvier 1672.

cela, et qui fera plus d'honneur à votre mémoire (1). » Cette fière supplique n'obtint qu'une réponse évasive. Il était dit que le coupable d'autrefois serait puni jusqu'au bout, dans son ambition littéraire comme dans son orgueil de courtisan. Du moins le châtiment lui profita.

Des critiques savent gré à Bussy, moins d'avouer ses propres faiblesses que d'attester celles de l'époque ; ils aiment en lui le témoin à charge contre un temps qui n'a pas leurs sympathies. A ce compte, il faudrait en bonne justice admettre le témoignage tout entier. Il est vrai, Bussy nous met bien aux yeux les débordements d'une partie de la jeune noblesse militaire ; mais il nous apprend de même que, si alors on allait loin dans la folie, voire dans le crime, la foi aidant, on savait en revenir. Cette dernière page de ses écrits et de sa vie, pourquoi l'omettre ? Pourquoi la lire avec défiance et avec humeur ? Ne serait-ce point pour la même raison qui a fait chicaner, nous l'avons vu, le christianisme de Balzac ? Le grand tort de Bussy serait peut-être de n'avoir pas relevé sa conversion d'un léger parfum de jansénisme ; d'avoir écrit un jour à madame de Sévigné : « Sauvons-nous avec notre bon parent saint François de Sales. Il conduit les gens en paradis par un plus beau chemin que messieurs de Port-Royal. » Depuis cinquante ans déjà, notre histoire littéraire a pris çà et là les allures d'un pamphlet janséniste ; j'en trouverai sur mon chemin bien d'autres preuves et, s'il plaît à Dieu, rien ne m'empêchera de les marquer.

(1) Dans le manuscrit, au-dessus de ces derniers mots barrés, une autre main que celle de Bussy a écrit : « Qui ne laissera pas de faire honneur. » Cette main plus modeste pourrait être celle de la comtesse de Dalet, fille chérie de l'auteur, ou celle de Bouhours qui fut le premier éditeur de la correspondance.

CHAPITRE II

Un moraliste de salon

La Rochefoucauld. — L'homme, sa vie, son portrait par lui-même. — Les *Maximes* : origine et succès. — Laborieuse perfection du style ; — si elle est un gage de la vérité du fond. — Vrais rapports du style et de la pensée. — Le fond des *Maximes* : scepticisme, pharisaïsme, sophisme. — Qu'il y a un bon et un mauvais amour de soi.

Après ce que j'ai dit du plan de ce premier livre, on ne s'étonnera pas plus d'y voir figurer La Rochefoucauld que Bussy ou Saint-Evremont. De fait, l'apparition des *Maximes* est bien postérieure à la première éclosion de chefs-d'œuvre ; et, par le style, incessamment remanié dans cinq éditions successives (1665-1678), elles pourraient se rattacher aussi bien à la troisième période du siècle, à celle de la perfection acquise et du goût formé. Toutefois si l'on considère leur objet, elles ne sont qu'une longue réminiscence de la Fronde et comme la moralité de ce drame politique (1). Si l'on prend garde à leur origine, on se rappelle ce mot de Cousin : « Otez la société de madame de Sablé et la passion des sentences et des pensées qui y ré-

(1) Nisard, *Histoire de la Littérature française*, livre III, ch. XI, § 4.

gnait ; jamais La Rochefoucauld n'eût songé ni à composer ni à publier son livre (1). » N'ai-je donc pas le droit de le présenter, ce livre, comme la dernière fleur, la plus illustre, de cette littérature de salon, née quarante ans plus tôt à l'hôtel de Rambouillet, et qui fait, à divers degrés, la renommée de Bussy, de Saint-Évremont, de Voiture ? Mais au moins n'y a-t-il pas erreur de proportion et, de plus, irrévérence à confondre avec ces talents secondaires un homme que le grand siècle mettait au rang des maîtres et que la tradition y a maintenu ? Qu'on n'en prenne pas trop vite scandale : toute la suite y répondra.

François VI, prince de Marcillac et plus tard duc de La Rochefoucauld, était né en 1613, la même année que Saint-Évremont, cinq ans avant Bussy. Soldat comme eux dès l'adolescence, et toujours prêt à risquer sa vie sans trop regarder au motif, il devait bien prouver que la bravoure ne suppose pas nécessairement dans celui qui la possède les autres parties essentielles de l'homme d'honneur. Tout jeune aussi, l'ambition et l'esprit romanesque — notez qu'il avait étudié les romans beaucoup plus que les classiques — le jetèrent dans les intérêts d'Anne d'Autriche et de la duchesse de Chevreuse. Il en fut quitte pour huit jours de Bastille et deux ans de repos dans ses terres, ce qui le montre assez peu redouté de Richelieu. Plus tard, il fut de la cabale des Importants, faisant mille efforts pour se hausser aux premiers rôles, sans aboutir qu'à fatiguer tout le monde par ses prétentions. Est-ce la passion, est-ce l'intérêt qui l'attacha en 1646 à la duchesse de Longueville ? Autant vaut demander si leur liaison fut simplement criminelle, ou de plus entachée de calcul et d'égoïsme politique. Or, ce complément de honte, La Rochefoucauld

(1) Cousin, *Madame de Sablé*, 5e édition, p. 130.

tient à se l'assurer dans ses *Mémoires*. Il y écarte la circonstance atténuante d'un entraînement de cœur, jaloux de se montrer habile plutôt que chevaleresque, et soigneux d'établir que la duchesse lui fut surtout un instrument. Je laisserai ses avocats le défendre ici contre Cousin et contre lui-même. Que gagnera sa mémoire s'ils prouvent qu'après avoir commis la faute, il a cru bien faire de mentir pour l'aggraver? Cette dernière hypothèse rendrait d'ailleurs encore plus odieuse la façon dont il dénigre sa complice qui, alors, serait bien plutôt sa victime. A d'autres la solution de ce répugnant problème : il importait au moins de voir où en était alors chez le futur moraliste le sens de la moralité.

Épris ou non, en tout cas, si l'amant adultère de la duchesse se déclara contre Mazarin, ce fut par vengeance d'ambitieux déçu : on l'avait oublié dans une promotion de ducs et pairs. La première Fronde ne lui valut qu'une blessure. Dans la seconde, celle des Princes, il s'agita beaucoup, négociateur assez malheureux, mais soldat intrépide à Bordeaux, à Bléneau, au faubourg Saint-Antoine où il pensa perdre les deux yeux d'une mousquetade. En fin de compte, la duchesse de Longueville lui échappait pour courir d'autres aventures galantes ; lui-même se sentait trop abattu de corps et d'esprit pour suivre Condé au service de l'Espagne. Il fit donc sa paix. Saint-Évremont l'a dépeint « se possédant sans crainte dans l'état le plus dangereux, mais ne s'opiniâtrant pas dans une affaire ruineuse par l'aigreur d'un ressentiment ou par quelque fierté mal entendue (1). » De même, Retz lui attribue l'habitude « de chercher à sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y était entré, » puis le renvoie, non sans dédain, au métier de

(1) Saint-Évremont, *Conversation avec M. de Candale.*

courtisan et d'honnête homme, je suppose qu'il faut entendre, d'homme de bonne compagnie (1). A partir de cette époque (1653), la force des choses l'y réduisait. Comme Bussy, comme Saint-Evremont, La Rochefoucauld passait des camps aux salons, de l'action à la littérature. Nous avons vu Bussy, le disgracié, rêver inutilement la charge d'historiographe royal. Vingt ans plus tôt, La Rochefoucauld, bien mieux en cour, souhaita celle de précepteur du grand-dauphin. C'eût été un étrange spectacle que l'éducation d'un fils de France aux mains de ce factieux converti mais demeuré ou devenu sceptique et misanthrope. Le bon sens de Louis XIV ne s'y prêta point ; le prétendant évincé dut se rabattre sur les amitiés illustres et les triomphes de société. A la fin, tandis que la duchesse de Longueville faisait pénitence à Port-Royal et aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, La Rochefoucauld triste et infirme eut pour familière et consolatrice madame de la Fayette, cette femme supérieure et bonne qui résumait ainsi leur commerce : « Il m'a donné de l'esprit et j'ai réformé son cœur (2). » Il mourut chrétien entre les mains de Bossuet (1680).

C'est pour mettre dans son vrai jour le moraliste ou soi-disant tel que j'ai tout d'abord esquissé l'homme. D'ailleurs lui-même s'est peint en pied selon la mode étrange introduite par la grande Mademoiselle. Dans ce portrait, que Sainte-Beuve juge net, aisé, sentant fort son honnête homme (3), La Rochefoucauld, je le suppose, a voulu gagner notre estime. S'y est-il pris de la bonne sorte ? Chacun

(1) « ... Il eût beaucoup mieux fait de se connaître et de se réduire à passer, comme il l'eût pu, pour le courtisan le plus poli et pour le plus honnête homme, à l'égard de la vie commune, qui eût paru dans son siècle. » (Retz, *Mémoires*, 2e partie).

(2) Sur madame de la Fayette, voir le chapitre suivant, § 1.

(3) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. V, p. 376.

peut lire et prononcer. Rien à contester de ses avantages extérieurs, de tout ce qui peut lui permettre de « prétendre en belle tête. » Accordons-lui de même et largement les mérites intellectuels qu'il se reconnaît : la connaissance de la langue, la mémoire, l'esprit, la conception nette ou, comme il dit avec une réserve prétentieuse, le don de ne point penser les choses fort confusément. Qu'il écrive bien en prose, nous le savons ; qu'il fasse bien en vers, nous l'en croyons sur parole. Mais quelle idée veut-il nous donner de son caractère ? Exacte ou non, peu importe ; l'intéressant est de voir par où ce moraliste veut être estimé. Or, il se pose en stoïque, en homme sans passions, qui serait, à l'entendre, tout raison et tout devoir. Ni crainte, ni ambition, ni amour — et ce dernier point n'est pas scrupule, car, à son gré, « les belles passions marquent la grandeur de l'âme et s'accommodent bien avec la plus austère vertu. » Pas de haine, dit-il encore ; mais ne l'offensez pas, car il se vengerait mieux qu'un autre, par honneur, par devoir, à froid toujours. Finalement, peu ou pas de pitié, de compassion réelle et intime. Cela est bon pour le peuple « qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses. » Quant au grand seigneur philosophe, comme il se vengerait d'un offenseur, il secourra le malheureux par conviction rationnelle mais avec une insensibilité parfaite ; n'y épargnant rien du reste, « jusqu'à lui témoigner beaucoup de compassion de son mal ; car les misérables sont si sots que cela leur fait le plus grand bien du monde. » Vous l'entendez, lecteur ; si vous souffrez, il vous promet un dévouement sans réserve, mais dévouement de tète, de raison pure, et qui laisse le cœur tout de glace. Il jouera même, pour vous être agréable, la comédie de la pitié, mais avec quel mépris souriant pour votre sottise ! Et pourtant cette sottise qui voit dans la

compassion le premier des soulagements effectifs, ne tiendrait-elle pas au fond même de notre nature? Compatir, c'est aimer, et l'homme qui souffre serait un sot de souhaiter qu'on l'aimât! Si la pitié n'est bonne que pour le peuple, je veux être peuple, comme la Bruyère; mieux encore, je jouis de voir que Jésus-Christ fut peuple, car il lui arriva de compatir jusqu'aux larmes, et l'on n'osera pas dire, je suppose, que ce fut comédie de sa part. Si je suis dupe ou faible de souhaiter la compassion d'autrui, je me console de même en le voyant, au jardin des Olives, réclamer formellement celle de ses disciples et se plaindre de ne pas l'obtenir. — S'étonnera-t-on que je m'en souvienne ici, ou que La Rochefoucauld l'ait oublié, quand, ébloui par le mirage du stoïcisme, il injuriait avec cette désinvolture inconsciente et l'humanité en foule et, avec elle, l'Homme parfait, l'Homme-Dieu? J'ose ajouter qu'il s'injuriait lui-même. Le vaniteux a des contradictions qui le châtient, et il se fait volontiers pire que nature plutôt que de ressembler au commun des hommes. Quant à l'auteur des *Maximes*, on ne m'ôtera pas de l'esprit que, même avant de subir l'heureuse influence de madame de la Fayette, il valait déjà mieux que son portrait.

Passons maintenant chez madame de Sablé. Ici le goût est aux sentences ou maximes. Nées au hasard de la conversation, on les saisit au vol, on les élabore à frais communs, on les aiguise, on les polit et finalement on les lance à la foule comme autant de dards légers, c'est-à-dire plus simplement qu'on les envoie à l'imprimeur. Nous en avons de la maîtresse du lieu; nous en avons de l'académicien Jacques Esprit, mais ramassées dans ses deux volumes sur la *Fausseté des vertus humaines* (1678), diatribe pessimiste et janséniste qui pis est. Par-dessus tout, l'appartement de la célèbre précieuse fut le lieu natal des

Maximes de La Rochefoucauld, et n'est-ce pas bien là qu'elles devaient éclore, sinon dans l'enceinte, du moins au seuil et dans les dépendances du sanctuaire augustinien? Six ou sept années se passèrent à laisser venir ces quelques centaines d'apophtegmes, à les retoucher, à les discuter de vive voix ou par lettres. Enfin, avant d'affronter le grand jour, ils furent une dernière fois soumis, avec ou sans nom d'auteur, à la critique d'une élite d'hommes et de femmes qui en donnèrent leur sentiment par écrit. Les hommes approuvèrent, — la plupart étaient jansénistes, — les femmes blamèrent plutôt, et il est curieux d'entendre madame de la Fayette, la future amie du moraliste s'écrier tout d'abord : « Quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour être capable d'imaginer tout cela ! (1) » Tout cela parut cependant en 1665, et quatre autres fois encore du vivant de La Rochefoucauld. Tout cela, c'était ce petit livre des *Maximes*, bientôt en possession d'une renommée immense et que l'on s'accorde à proclamer immortel.

Que conclure d'abord d'un tel succès? Que les ouvrages vivent surtout par le style, par ce qu'on appelle la forme et qui est proprement le détail de la pensée et son tour original. Ici, le tour était « vif, précis, délicat, » selon la remarque de Voltaire, et bien fait pour enseigner d'exemple la vivacité, la précision, la délicatesse. Le mot était juste, la phrase rapide et leste, étincelante d'une lumière concentrée et devenue intense à proportion ; l'imagination y ajoutait parfois la couleur sobre, mais nette, et la sensibilité — non pas la tendresse — une pointe acérée d'ironie.

« L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. » — « Quelque bien qu'on dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau. » — « La flatterie est une fausse

(1) Lettre à la marquise de Sablé (1663).

monnaie qui n'a cours que par notre vanité. » — « Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons. » — Voilà, si l'on veut, cet éclat de vérité sublimée, qui éblouit tout d'abord, mais auquel l'œil s'accoutume, c'est-à-dire que la pensée paraît plus exacte à mesure qu'on l'approfondit.

« Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. » — « Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer. » — « L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable. » — Voilà cette couleur sensible et par là même populaire, qui, dans le style, représente l'appoint de l'imagination collaboratrice de l'esprit.

Quant à l'ironie fine, discrète, paisible, mais d'autant plus pénétrante et habile à graver le trait d'observation, la voici peut-être : « On ne donne rien si libéralement que les conseils... » — « Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis. » — « Les querelles ne dureraient pas longtemps si le tort n'était que d'un côté. »

A quoi bon poursuivre ? Cette ironie demi-voilée n'est-elle point partout ? Partout ne croit-on pas voir le sourire de malice contenue, élégante, aristocratique, avec lequel ces choses devaient se dire entre précieuses à demi jansénistes et grands seigneurs lassés d'intrigues ?

Il faut bien — c'est la loi de nature — que ces qualités aient leur excès, que la finesse devienne çà et là subtile ou obscure. « L'orgueil ne veut pas devoir, et l'amour-propre ne veut pas payer. » Rien de plus vrai que le premier membre ; quant au second, je confesse que je ne l'entends pas bien, prêt d'ailleurs à ne m'en prendre qu'à moi-même et consolé d'avance en me rappelant que madame de Sévi-

gné avouait à sa honte ne pas tout comprendre dans les maximes de son illustre ami. Quelquefois c'est un terme inexact qui se glisse, comme pour faire mieux saillir l'exquise propriété du reste. « Le bien que nous avons reçu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait ». Je puis respecter la main qui me blesse après m'avoir caressé, mais respecter le mal même, la blessure même, est une association d'idées où l'esprit n'entre qu'avec peine. Il semble que l'auteur ait sacrifié la justesse parfaite du rapport à une ambition excessive de force et de brièveté. Quelquefois, j'ose trouver que le goût même est contestable. « La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit ». On a beaucoup disputé sur ce mystère du corps, mais je ne puis arriver à le goûter, ni peut-être à le bien concevoir, et j'estime que c'est payer cher une antithèse qui n'a rien en soi de très nouveau.

Ainsi donc, chez La Rochefoucauld, l'écrivain même, l'artiste, n'est pas à l'abri de tout reproche ; mais il est juste d'avouer que ces reproches ne sont rien auprès de la louange due à cette perfection d'art et, il convient de le dire, à cette opiniâtreté de labeur. On a comparé les maximes à des médailles d'un fini merveilleux. C'est que, bien frappées tout d'abord, elles ont été ensuite retouchées et retouchées encore par un burin délicat, patient, infatigable. Telle y a repassé, dit-on, jusqu'à trente fois, et l'on peut suivre d'une édition à l'autre le travail de l'auteur, travail de réduction, de resserrement, de concentration vigoureuse, toutes qualités voulues par le genre et qui en font le caractère distinctif. Il serait peu sérieux d'objecter que la lecture continue fatigue. Les maximes ne se lisent point de la sorte, pas plus que les liqueurs fines ne se boivent à longs traits. Ainsi, dans cette littérature senten-

cieuse, La Rochefoucauld reste parmi nous l'initiateur, le premier maître en date, et La Bruyère, vingt ans plus tard, lui devra plus pour la part abstraite de son œuvre qu'à Théophraste pour les caractères proprement dits.

Mais ce polissage littéraire n'a-t-il pas lui-même de quoi nous inquiéter un peu ? N'est-il pas à craindre que l'artiste ait par moments entraîné le moraliste au-delà des bornes exactes ? Non certes que l'application au bien dire puisse faire antithèse ou échec au bien penser. Tout au contraire, ces deux choses en viennent à se confondre dans la pratique. Ce que je redoute pour l'auteur des *Maximes*, c'est la tentation de trop bien dire, ou autrement de trop bien penser, de sortir du vrai pour vouloir creuser trop avant. La Rochefoucauld est moraliste par rencontre, un peu par gageure (1) ; et tout ensemble, malgré son détachement affecté de grand seigneur, il devient par circonstance homme de lettres comme pas un. A la mélancolie naturelle ou acquise du personnage, à la satisfaction hautaine de se venger du monde en le démasquant, joignons le plaisir de l'ouvrier, tournant et retournant son chef-d'œuvre, plus l'engagement d'amour-propre que l'on contracte, sans trop de calcul, dès qu'on met enseigne d'artiste en épigrammes bien ciselées et affinées. L'amour-propre ! Selon La Rochefoucauld, il est presque le tout de la vie humaine. Se peut-il qu'il ne soit pour rien dans la composition des *Maximes*, ce qui jetterait tout d'abord une légère ombre sur leur valeur ? « Non, répond Nisard, bien au contraire, l'achèvement du style garantit la vérité des choses. Ne dites pas : c'est beau de langage, mais c'est

(1) Ainsi ne pense pas Nisard. A son avis, La Rochefoucauld est un spéculatif, un moraliste-né, jeté dans l'action par une erreur de la fortune. (Livre III, ch. XI, § 2.) Les faits ne s'accordent guère avec cette thèse et, comme tout le chapitre, elle sent trop le parti pris.

faux de pensée (1). Tout ce qui, dans les *Maximes* de La Rochefoucauld, est parfait par l'expression, est vrai par le fond (2). » Et plus loin, le grave historien s'exalte jusqu'à proclamer infaillible tout ce que l'auteur a maintenu sans retouche dans les cinq éditions données par lui-même. « Une pensée qui passe ainsi quatre fois sous les yeux d'un esprit supérieur, à de longs intervalles, sans que le doute ni le dégoût la lui aient fait retoucher, tenez-la pour une vérité. C'est un bien sur lequel nous n'avons plus de droits, c'est une portion de Dieu même (3). »

Un chrétien logique ne voudrait ni contresigner cette hyperbole ni professer cette foi aveugle aux esprits « supérieurs. » Mais de plus le panégyriste de La Rochefoucauld pousse jusqu'au sophisme une vérité maîtresse ; il la compromet par là même, et je dois au lecteur de la dégager.

Le fond et la forme sont pratiquement identiques ; tout se passe comme si le détail de l'expression était avec le détail de la pensée une seule et même chose ; d'où il suit que travailler le style, c'est travailler la pensée ou ce n'est rien. Il en résulte également que, la correction grammaticale étant supposée d'ailleurs, chaque vice du style est un vice de la pensée, comme chaque perfection est commune à tous les deux. Mais pour nous en tenir à l'essentiel, un ouvrage faux par l'impression de l'ensemble peut cependant renfermer nombre de détails vrais que le talent fera resplendir. Il y a plus. Telle maxime isolée, contestable en rigueur, garde encore une part de vérité, incomplète sans doute, mais réelle et pouvant donner à l'expression de belles qualités de force et d'éclat. « Les vertus, écrit La Rochefoucauld, se perdent dans l'intérêt comme les fleuves

(1) *Loc. cit.*, § 3.
(2) *Loc. cit.*, § 4.
(3) *Loc. cit.*, § 6.

se perdent dans la mer. » Voilà une maxime qui a traversé les cinq premières éditions sans inspirer à l'auteur ni doute ni dégoût. Elle est contestable pourtant ; je vais plus loin : telle qu'elle se présente, on peut l'estimer fausse, sinon en elle-même et comme énoncé d'un rapport qui n'existe pas, au moins comme trop absolue et en raison de l'extension universelle qu'elle nous sollicite de lui donner. Restreignons-la d'un mot, disons que trop souvent les choses se passent ainsi : à la bonne heure ! Et malgré tout, dans l'état où La Rochefoucauld nous la donne, cette maxime garde un vrai mérite littéraire, mérite de pensée comme d'expression. Où est-il ? Dans la justesse de la comparaison employée, dans sa vérité sensible et saillante. Voilà qui rend la pensée belle, encore bien qu'elle nous achemine à l'erreur. Maintenons donc l'identité pratique du fond et de la forme, de l'expression et de la pensée ; mais entendons exactement tous ces termes et ne nous laissons pas entraîner à dire qu'une assertion est vérité pure dès lors que le tour est habile et heureux.

Au reste, celle que nous discutons nous introduit au cœur de la question morale soulevée par les *Maximes*. Que l'intérêt fasse le fond de toutes les vertus comme de tous les vices, telle est bien l'impression dominante du livre ; telle en est la thèse principale, affichée en manière d'épigraphe et de frontispice : « Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés. » Et pourquoi ? C'est que l'amour-propre est de tout, s'il n'est tout nous-mêmes. C'est que l'égoïsme est le grand ressort de l'activité humaine, l'âme de l'âme, pourrait-on dire, le roi du monde par conséquent. Armé de ce principe, de cet axiome, La Rochefoucauld part en guerre contre tout ce que nous voudrions admirer. Ces belles actions qui nous éblouissent, elles sont d'ordinaire filles des passions, de l'humeur, du hasard. Nous en

faisions honneur à de hautes qualités morales ; mais que penser de ces qualités mêmes ? — La valeur ? Ambition, respect humain, gloriole dans le chef ; métier et gagne-pain dans le soldat. — La magnanimité ? Mépris de tout pour avoir tout. — La persévérance ? Immobilité des humeurs. — La constance ? Dissimulation, refus lâche d'envisager le péril, forme d'inconstance quelquefois — La libéralité ? Vaine gloire le plus souvent. — La modération ? Ostentation de force ou apaisement d'humeur dans l'assurance du triomphe. — La clémence ? Politique, frayeur des représailles, paresse à punir. — Le repentir, l'aveu, l'amendement ? Calcul, artifice, ou peut-être satiété pure et simple. — L'humilité même ? Détour et manœuvre de l'orgueil. Descendons à la vie plus familière, au train journalier des choses. Que va devenir la confiance, indispensable aux relations, à la société ? Ne parlons pas des louanges : l'intérêt s'y cache toujours, quand ce n'est pas la perfidie. Aussi bien les louanges ne donnent que douceurs et l'on peut vivre avec le pain quotidien. Mais qui vous le garantit, ce pain quotidien de la vie sociale ? Tout d'abord ce serait la sincérité mutuelle ; or, la sincérité n'est d'ordinaire qu'une dissimulation fine. Comptez-vous sur une parole donnée ? Avez-vous besoin d'un conseil ? Prenez garde. « Nous promettons selon nos désirs et nous tenons selon nos craintes. » Quant aux donneurs de conseils, ils ne cherchent le plus souvent que leur intérêt ou leur gloire. Ne vous confiez donc pas et réciproquement croyez peu à la confiance même. Chez qui vous la témoigne, elle n'est guère que l'envie d'être plaint ou admiré.

A ce compte, il faudra donc nier tous les instincts du cœur, bonté, générosité d'une part, gratitude et fidélité de l'autre, amitié, compassion ? — Non, La Rochefoucauld ne

vous oblige pas de nier toutes ces choses ; mais son froid et hautain sourire glace l'envie que vous avez d'y croire. Qui sait ce que la bonté peut contenir de paresse et d'impuissance ? Et puis, quand elle nous fait travailler pour autrui, n'est-elle pas en somme un moyen subtil et délicat de travailler pour nous-mêmes ? Tel acte vous paraît généreux, qui n'est peut-être qu'un marché habile, que la poursuite d'un grand avantage par le sacrifice d'un moindre. — Vos obligés semblent reconnaître ce qu'ils vous doivent. Belle merveille ! « On ne trouve guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien. » Devenez-leur inutile : vous verrez alors si la reconnaissance n'est pas une politique et la monnaie dont on achète de nouveaux dons. — Penseriez-vous avoir rencontré l'amitié pure ? Ce qu'on nomme ainsi n'est qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. Mais quoi ! douterai-je de cet ami qui signale sa tendresse en prenant part à mes disgrâces ? — Êtes-vous sûr qu'au fond de l'âme il ne soit pas bien aise de ces disgrâces mêmes qui lui apportent l'occasion de se montrer si bon ami ?

Ainsi, pas d'issue, pas d'échappatoire. Où que vous cherchiez la vertu, c'est l'intérêt qui se présente, l'égoïsme, l'amour-propre, pour le nommer de son vrai nom, l'amour-propre dépeint tout d'abord en tête des *Maximes* dans un long morceau que La Rochefoucauld supprima ensuite et que les modernes éditeurs nous restituent. Pourquoi cette suppression, louée des uns, désapprouvée des autres ? Sans doute pour éviter un double emploi. Et en effet, si l'on s'en était tenu au dernier avis de l'auteur, nous y perdions une amplification délicate, une belle pièce de style ; mais quant au sens et à l'esprit général des *Maximes*, cette page restituée n'ajoute rien, ne nous apprend rien.

Voilà donc l'homme, au gré de ce moraliste de salon : un

automate avec l'amour-propre pour unique ressort. Mais enfin, se demandent les critiques, est-ce bien l'homme, l'homme universel qu'il a prétendu figurer? Et il est piquant de les voir se partager sur la réponse, tant le pessimisme de l'ouvrage révolte les uns et embarrasse les autres, les enthousiastes, les fervents. Qui donc La Rochefoucauld a-t-il voulu peindre? — Lui-même, dit Cousin. « On sent que l'artiste a travaillé avec amour. Je le crois bien : il gravait son portrait(1). » A ce compte, cette seconde image du noble duc ne serait pas plus flattée que la première. Suivant le plus grand nombre, c'est le personnel de la Fronde qui a posé en masse (2). Il se peut faire; mais l'auteur devait nous en avertir et, Dieu merci, au temps même de la Fronde, il n'y avait pas que des frondeurs; il y avait saint Vincent de Paul, par exemple, et quelle variété de l'égoïsme universel est-ce là? — Non, pense-t-on encore; ni le frondeur n'est visé tout seul, ni l'humanité tout entière; mais l'homme moyen et tel qu'il est communément (3). Il y a de vraies vertus, mais si rares! — J'entends : il n'en faut pas chercher hors de l'hôtel de Liancourt ou du salon de la marquise de Sablé.

Nul n'aura *des vertus*, hors nous et nos amis.

En outre, pense Nisard, les *Maximes* sont le tableau de ce qui pourrait arriver si nous suivions notre méchante nature; sachons gré au moraliste de nous avertir(4). Dans cette riche diversité d'interprétations, le mot de la fin appartient, comme de juste, au moraliste en personne. « Le meilleur parti que le lecteur ait à prendre, est de se mettre

(1) V. Cousin, *Madame de Sablé*, ch. III, 5ᵉ édition, p. 130.
(2) Sainte-Beuve, *passim*, etc.
(3) E. Faguet, *Nos grands maîtres du dix-septième siècle*.
(4) Nisard. t. III, p. 174-175.

d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces maximes qui le regarde en particulier et qu'il en est seul excepté, bien qu'elles paraissent générales ; après cela je lui réponds qu'il sera le premier à y souscrire(1), et qu'il croira qu'elles font encore grâce au cœur humain. » Voilà qui est clair. Figurez-vous que ce livre vise tout le monde, excepté vous-même. A cette condition, vous y croirez comme à l'Evangile. Et ne voyez-vous pas aussi que vous le fortifierez d'une nouvelle preuve, en vous laissant duper si bonnement à cet amour-propre qu'on vous y représente comme le dupeur universel? — « On ne se moque pas des gens avec plus de grâce et d'aisance, » dit fort bien Silvestre de Sacy (2).

Mais à quoi bon tant de curiosité pour les intentions de l'homme? Ce qu'il importe de bien juger, c'est la valeur du livre. Pouvons-nous donc l'accepter en confiance, nous livrer à lui comme à un conseiller sage? Les *Maximes* à la main, La Rochefoucauld prend-il rang parmi les vrais moralistes, c'est-à-dire parmi les hommes supérieurs qui ont éclairé d'un jour véritable et pratique le mystère de la vie humaine? Il faut bien nous avouer que non. Avec ses admirables mérites de style, avec sa rare finesse d'observation, avec tant de détails si vrais, si bien vus, si heureusement rendus visibles, ce livre est faux dans son ensemble et par là même dangereux.

Il est faux, avant tout, par l'inévitable impression qu'il nous donne. Si les choses vont comme il nous les montre, peut-être n'y a-t-il pas de libre arbitre ; en tout cas, la vertu véritable est chimère, ce qui nous dispense de tout effort pour l'acquérir. Je sais les restrictions verbales semées dans le texte : *d'ordinaire*, *le plus souvent*, *presque*

(1) La Rochefoucauld, *Avis au lecteur.*

(2) *Variétés littéraires*, t. I, p. 324.

toujours. Mais lisez et vous sentirez le faible de ces précautions oratoires; je doute même que vous les ayez remarquées. Voyez du reste combien l'auteur y compte peu. Ne l'entendiez-vous pas avouer tout à l'heure que ces maximes paraîtraient générales? Voilà leur premier vice, et il est grave. Nous achevons cette lecture, non pas avertis d'entrer en défiance de nos vertus personnelles, mais prêts à désespérer de la vertu même, disposés à chercher partout l'envers des nobles choses, à branler la tête et à sourire de toute grandeur d'âme. Ce livre ne fait pas des sages, des humbles; il fait des sceptiques et des blasés.

Il est faux encore, grâce au sophisme qui érige la connexion ou la coïncidence habituelle en causalité véritable. Deux objets sont ordinairement liés l'un à l'autre dans la vie: La Rochefoucauld en conclura le plus souvent que l'un est formellement voulu pour l'autre. La vertu ne laisse pas d'avoir quelques avantages; donc, l'espoir de ces avantages fait toute la vertu. La bienfaisance attire la louange; dès lors on n'est bienfaisant que pour être loué. Nous continuons volontiers nos bienfaits à qui sait les reconnaître: il suffit, voilà le secret de toute reconnaissance. — On voit le procédé.

Mais ce qui trompe le plus l'auteur des *Maximes*, c'est le vague, c'est l'équivoque de la notion première où se rattache, où pend, si je l'ose dire, tout le système. L'homme, assurez-vous, n'obéit jamais qu'à l'amour-propre. Qu'est-ce donc que l'amour-propre? Dans l'acception usuelle et populaire, ce terme désigne l'amour de soi, mais déréglé, égoïste, injuste, dur et despotique à autrui; il dit chose vile et odieuse avec laquelle on ne réconciliera jamais l'estime du genre humain. D'autre part et à ne regarder que sa valeur expressive, ce mot pourrait être innocent, honorable même. Il pourrait dire amour de soi toujours, mais allant

au vrai bien, mais contenu dans la vraie mesure, mais respectueux de l'intérêt d'autrui, capable même de tout sacrifier à autrui hors le bien suprême, la fin dernière, Dieu. Quelle illusion peut le taxer d'égoïsme? Quelle audace de paradoxe ne faut-il pas pour estimer, par exemple, la vertu chrétienne ravalée, rendue mercenaire et basse, par l'espérance du salut personnel? L'amour de soi, entendu comme il sied de l'entendre, n'est-il pas un ressort nécessaire de la vie morale? Et qui prendra la peine d'être vertueux s'il n'aime énergiquement à tout le moins la dignité, l'excellence de sa personne, ce qui est bien, je suppose, une façon de s'aimer soi-même? Le quiétisme rêvait un amour de Dieu poussant le désintéressement jusqu'au sacrifice du ciel. Le positivisme athée semble jouer parfois à je ne sais quel quiétisme humanitaire, exaltant les instincts *altruistes* jusqu'à l'adoration d'autrui, comme autrui, et par cette raison précise qu'il n'est pas nous-mêmes. — Chimère de part et d'autre. Bien ou mal, l'homme s'aime toujours de fait et de nécessité. Qu'il défende sa vie ou qu'il se tue; qu'il s'accorde tous les plaisirs ou se les refuse; qu'il soit vicieux ou vertueux, mais encore qu'il s'efforce à la vertu par espoir de la récompense ou par orgueil de la vertu même; qu'il sacrifie les autres à soi ou soi-même aux autres, qu'il désole son pays au bénéfice d'une ambition compliquée d'amour adultère ou qu'il s'épuise d'efforts et d'inventions pour panser les plaies de la guerre civile, qu'il soit La Rochefoucauld ou Vincent de Paul : remontez à l'origine de ces démarches si diverses, vous y trouverez infailliblement le désir du plus grand bonheur, l'invincible amour de soi.

Il y a donc, à parler en toute rigueur d'exactitude, un amour-propre légitime et qui entre dans toutes les vertus comme l'autre dans tous les vices. Cela est si vrai que, pour

nous guérir de l'autre, le Maître des maîtres fait appel à celui-là. Qui aime son âme la perd, qui hait son âme la trouve. Qu'est-ce à dire? Voilà une menace et une promesse : à qui s'adressent-elles? Au véritable amour de nous-mêmes, qu'elles avertissent et provoquent à l'encontre du faux. Et que font autre chose les huit béatitudes par où s'ouvre le sermon sur la montagne? Ce désir de bonheur qui est en nous un instinct de nature, l'Homme-Dieu ne cherche pas à le détruire, pas plus que l'activité même et la vie. Il le reconnaît, en travaillant à l'orienter vers son objet véritable, il l'honore, il le consacre en y cherchant pour ses divins préceptes une force, un point d'appui. L'accusera-t-on de nous prêcher une morale égoïste? Sans doute là n'est point toute la vertu chrétienne et Jésus-Christ entend bien emporter le cœur de l'homme à une sphère plus haute, à l'amour de Dieu surtout pour Dieu même, à la pure charité. Mais l'amour de soi n'est pas exclu de cette sphère où la vertu s'achève, et le plus séraphique amant des divines perfections ne peut se désintéresser de son éternelle union avec elles. En définitive, l'amour de moi-même est une nécessité de nature, la seule en ce monde sur laquelle ma liberté ne puisse rien. Mais cet amour nécessaire devient vice ou vertu selon la direction et la mesure ; en d'autres termes, j'ai à choisir entre deux amours de moi-même : l'un juste et saint, l'autre injuste et coupable ; l'un principe de tout désordre, l'autre agent, non pas unique mais indispensable, de tout bien. C'est là le vrai, le vrai de la raison et de la foi.

Or, cette distinction élémentaire, La Rochefoucauld l'a-t-il oubliée? L'a-t-il écartée parce qu'elle contrariait en lu l'humeur, le parti pris, le système? Le fait èst que son livre nous induit à la méconnaître, à confondre sous le même nom odieux d'amour-propre deux tendances formellement

contraires et qui nous mènent aux deux pôles opposés du monde moral. Que si ce nom indéterminé n'y résiste pas par lui-même, encore une fois l'usage fait loi ici, et l'usage veut qu'amour-propre signifie égoïsme, intérêt injuste et vil. Il n'y aurait donc que cela sur la terre? On peut traiter ceux qui le nient d'esprits communs et de vulgaires déclamateurs (1). Ce sont légères blessures à qui a pour soi la conscience humaine et la religion tout ensemble, et le fait des vertus que la religion ne cesse de produire, ce grand fait de la sainteté que les moralistes du genre de La Rochefoucauld sont bien obligés de tenir pour non avenu.

Dans cette même préface de la première édition où, sous le voile de l'anonyme, il persifle si agréablement le lecteur, il s'avise d'en appeler aux Pères de l'Église. Sa morale est conforme à leurs pensées ; il n'a pu s'égarer sur la trace de pareils guides ; il a bien le droit de parler de l'homme « comme les Pères en ont parlé. » Ne va-t-il pas jusqu'à insinuer que le respect dû à « ces grands hommes » devrait bien « retenir les critiques » de son livre? C'est encore se moquer, mais avec moins de grâce que tout à l'heure. Et qui donc ici manque au respect? Non vraiment, les Pères de l'Église n'ont rien à voir avec ce Pharisien élégant, souriant, radouci, trop dédaigneux de l'homme pour l'honorer d'une invective, mais, par manière de jeu, le criblant de mille jolies flèches empoisonnées. Les Pères sont les médecins et non les railleurs de la nature corrompue. S'ils lui dénoncent son faible, c'est pour lui ôter la fatale prétention de se suffire. S'ils l'humilient, c'est pour la relever en Dieu. S'ils lui sont sévères quelquefois, jamais ils ne la désespèrent, jamais ils ne la méprisent ; jamais ils ne se font de ses défaillances un spectacle, un thème à fines épigrammes

(1) Nisard.

et à curieuses dissertations. Ceux-là sont les vrais moralistes, et par le remède qu'ils apportent, et par ce respect charitable du grand malade qu'ils s'appliquent à guérir. On voit dès lors ce qu'est l'auteur des *Maximes* et ce que vaut pratiquement son œuvre. Éblouissant écrin de bijouterie littéraire, d'où l'on peut tirer avec choix et discrétion quelques pensées vraies et utiles relevées par un mérite supérieur d'achèvement et de lumière pénétrante ; mais, dans l'ensemble, œuvre mensongère et périlleuse, « mauvais livre, » disait nettement Silvestre de Sacy. Voilà l'arrêt dans sa précision, le mot fort ; je voudrais pouvoir penser qu'il est injuste.

CHAPITRE III

Le roman.

I

Précepteur et sous-précepteur. — Huet et l'*Origine des romans*. — Grand genre héroïque et galant. — L'*Astrée* et saint François de Sales. — *Polexandre, Cléopâtre* et madame de Sévigné. — Le *Cyrus* et la *Clélie :* histoire, allégorie, conversations, moralité.

Le 21 août 1670, Bossuet, faisant l'oraison funèbre de Madame, la louait d'avoir insensiblement perdu « le goût des romans et de leurs fades héros. » Un mois plus tard, il entrait en charge auprès du fils de Louis XIV, et il trouvait là, pour collègue ou subalterne, un laïque destiné à devenir prêtre, puis évêque, le docte et bizarre Daniel Huet (1). Or, cette même année 1670, où le précepteur laissait éclater son dédain pour la littérature romanesque, le sous-précepteur en avait fait ou en allait faire l'histoire, la théorie et presque le panégyrique (2). Homme excellent

(1) Il fut prêtre en 1676, évêque d'Avranches en 1689, démissionnaire dix ans plus tard.

(2) *De l'Origine des romans.* Lettre de M. Huet à M. de Segrais (imprimée avec le roman de *Zaïde.* Segrais était le prête-nom et madame de La Fayette le véritable auteur). Nous tenons de d'Olivet, qu'à l'âge de vingt-cinq ans, Huet avait fait lui-même un roman, *le Faux Inca*, sans doute inspiré par le *Polexandre* de Gomberville. Entrerait-il donc dans son faible pour le genre un peu de sentiment paternel ?

et naïf, qui, malgré certaines prétentions mondaines de jeunesse, connaissait la vie surtout par les livres et lui appliquait bonnement sa logique d'érudit. Bossuet, plus mêlé aux hommes, savait mieux et jugeait avec plus de compétence l'influence des romans d'alors, influence beaucoup moins malsaine, à vrai dire, que celle des nôtres, mais fâcheuse encore à plus d'un égard. Cette vogue des romans est un fait considérable dans l'histoire des esprits et des mœurs pendant les deux premiers tiers du dix-septième siècle, et voilà pourquoi l'on doit quelque attention à un genre d'écrits qui, par lui-même et littérairement parlant, n'offrirait guère qu'ennui, ridicule et fadeur.

D'après le grave Huet, le roman est, par nécessité de nature, une fiction, — c'est tout clair, — mais encore une fiction amoureuse, parce que « l'amour *doit* être le principal sujet. » Et pourquoi donc? Des auteurs peu scrupuleux, Voltaire entre autres, ont maudit la tyrannie de l'usage qui veut partout l'amour au théâtre, et l'on n'entend pas trop d'après quelles règles le roman *doit* toujours se dénouer par devant notaire. Tel est bien pourtant le fait universel, et de là vient aussi la grande popularité du genre. Le bon Huet prête à sourire quand il explique gravement comme quoi les fictions reposent de la vérité ceux qui la possèdent, et la suppléent chez ceux qui ne la possèdent pas (1). Bien en prend aux fictions d'être pas-

(1) Le passage mérite citation. « En effet, comme, dans la nécessité, pour conserver notre vie, nous nourrissons nos corps d'herbes et de racines lorsque le pain nous manque ; de même lorsque la connaissance de la vérité, qui est la nourriture propre et naturelle de l'esprit humain, vient à nous manquer, nous le nourrissons de mensonge, qui est l'imitation de la vérité. Et comme, dans l'abondance, pour satisfaire à notre plaisir, nous quittons souvent le pain et les viandes ordinaires et nous cherchons des ragoûts ; de même, lorsque nos esprits connaissent la vérité, ils en quittent souvent l'étude et la spéculation pour se divertir dans l'image de la vérité qui est le mensonge ; car l'image et l'imitation, selon Aristote, sont souvent plus agréables que la vérité même. »

sionnées ; voilà qui en fait l'attrait et, du même coup, le péril ; la fable n'amuserait que l'imagination ; la passion nourrit la convoitise. Bossuet aurait bien pu le rappeler à son trop naïf collègue.

Seulement l'éternelle passion varie de forme, de ton, de style. Dans une société chrétienne, force lui est de se déguiser plus ou moins, soit pour éviter le scandale, soit pour s'abuser elle-même et composer, s'il était possible, avec la foi. Dans une société chevaleresque ou polie, elle se double de vaillance militaire ou s'enveloppe d'élégance mondaine. Dans un milieu docte et causeur, elle se raffine, se fait psychologue et moraliste, analysant, dissertant et raisonnant à son profit. Mais c'est bien elle, toujours elle, et ses déguisements, s'ils accusent un progrès dans la décence publique, n'ôtent pas le péril ; il peut même arriver qu'ils l'augmentent en augmentant la séduction. Si la convoitise tourne en galanterie, si la femme cesse d'être un jouet pour devenir une idole ; on voit bien ce qu'y gagnent les relations sociales, on conçoit moins quel profit cela peut être pour la direction sérieuse et chrétienne de la vie. Le christianisme a fait de la femme une chose sacrée ; il n'en a point fait une déesse. La vérité sérieuse, virile, chrétienne, c'est Polyeucte disant à sa jeune épouse :

... Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

Quant à l'idéal romanesque, il reste faux et mauvais, en dépit de sa décence relative, quand il remplace par une idolâtrie délicate et subtile le sensualisme cru des civilisations païennes ou rudes encore. Mais que dis-je, remplacer ? Ne serait-il pas plus vrai qu'il le conserve et l'autorise en le voilant ?

Par malheur, là est bien le principal de l'évolution mo-

rale et littéraire accomplie par le roman à l'époque dont nous faisons l'histoire. Le reste est surface pure et importe moins. Au seizième siècle, ce qui règne par toute l'Europe sur les imaginations demi-lettrées, ce dont Cervantes a fait le livre de chevet de l'ingénieux hidalgo Don Quichotte, c'est l'histoire des *Amadis*, dernière expression des romans de la Table ronde. Amadis de Gaule, Esplandian, Lisvart, chaque héros de cette dynastie trouve dans une belle passion la force d'accomplir d'inimaginables prouesses. En 1610, l'*Astrée* commence à paraître et, sauf un épisode guerrier, nous sommes en pleine bergerie d'opéra comique. Viennent plus tard le *Grand Cyrus* et la *Clélie ;* on s'y bat comme dans les *Amadis*, encore bien que d'une façon moins invraisemblable ; mais par-dessus tout on y cause, on y fait salon. Qu'importent ces différences? Au fond, c'est toujours la même chose. Amadis ou Céladon, Artamène ou Aronce ne sont que d'héroïques esclaves, des idolâtres dévots, quelquefois raffinés et retors dans leurs galants scrupules, mais que toute leur casuistique ne saurait mettre en règle au moins avec le premier commandement de Dieu. J'en appelle au pur et simple bon sens français.

Arrêtons-nous quelque peu à cette *Astrée*, dont la vogue fut immense et l'influence égale. L'auteur, Honoré d'Urfé, Marseillais de naissance (1568), Forézien d'origine, plus tard Savoisien de liaisons et d'habitudes, avait préludé par quelques moindres compositions à son grand ouvrage, qu'il n'eut pas le temps de finir. Il mourut en 1625, laissant à son secrétaire le soin de mener à terme, d'après ses propres notes sans doute, le mariage de Céladon avec Astrée. Ce ne fut qu'en 1627, dix-sept ans après l'apparition du premier volume, que les lecteurs purent jouir de ce dénouement. Pour y atteindre, on nous avait promenés, durant plus de cinq mille pages, sur les bords du Lignon,

dans un monde de bergers et de bergères soi-disant du cinquième siècle, tous ou à peu près de haut parage, sans troupeaux à faire paître — la chose va de soi — et sans autre occupation que de filer le parfait amour. Nous avions vu Céladon banni par Astrée sur un soupçon jaloux, avec défense de se plus montrer à moins d'un ordre exprès. Nous le savions fidèle à son premier attachement, malgré ceux que, sans le vouloir, il inspirait à plus d'une « nymphe, » mais non moins fidèle à la défense d'Astrée et vivant en solitaire après un suicide sans résultat. Le grand druide Adamas, un casuiste, l'avait tiré de sa grotte, l'avait déguisé lui-même en « nymphe, » et ainsi rapproché de sa bergère, sur ce beau principe que se laisser voir n'est pas se montrer. Astrée ne l'avait pas reconnu, mais s'était prise d'amitié pour lui sur sa ressemblance avec Céladon qu'elle croyait mort. Des péripéties guerrières avaient suivi, puis une première reconnaissance aboutissant à une nouvelle colère de l'héroïne, voire à un bannissement définitif du pauvre héros. Mais enfin, le merveilleux s'en mêlant, tout s'était conclu à la satisfaction générale. Et maintenant, autour de cette histoire maîtresse, jetez, comme des arabesques folles, une infinité d'autres histoires, toujours galantes, bien entendu ; c'est trop peu dire, entrelacez-les à l'action dominante comme les broderies symphoniques à un thème musical, et vous aurez quelque idée de cette composition ; mais peut-être vous étonnerez-vous de sa popularité.

De fait, on lut, on dévora ces cinq mille pages ; on en vint à les posséder, à en faire matière d'examen. Dans l'entourage du cardinal de Retz, on s'écrivait des questions sur l'histoire et la géographie de l'*Astrée*, avec pénitences de société pour qui répondait de travers. L'*Astrée* fit école dans la littérature et dans le monde. Les romans posté-

rieurs s'en inspirèrent, le théâtre en vécut longtemps. Les nobles précieuses de l'hôtel de Rambouillet prirent d'Urfé pour premier maître en galanterie, et après elles toute la société française, tout le beau monde européen. Ne vit-on pas, en 1624, une cinquantaine de princes ou seigneurs allemands lui écrire qu'ils s'étaient constitués en académie sous les noms des personnages de l'*Astrée*, et le supplier de prendre lui-même celui de Céladon, personne d'entre eux n'ayant osé s'en juger digne? En France, Patru en raffolait ; Huet, qui, tout petit enfant, avait dévoré le livre, n'osait plus l'ouvrir, de peur de manquer de courage, non pour achever, mais pour s'arrêter tout au contraire. La Fontaine, qui avait du temps à perdre, se contenait moins :

> Etant petit garçon je lisais son roman,
> Et je le lis encore ayant la barbe grise.

Bref, ce fut assez longtemps une fureur. Et qui voudrait l'expliquer tout entière par le mérite de l'ouvrage? Il en avait pourtant. Boileau y trouve « une narration également vive et fleurie, des fictions très ingénieuses et des caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés et bien suivis (1). » D'autres louent d'Urfé d'avoir précédé Balzac dans l'art du style noble, de la phrase claire et nombreuse (2). Mais cela eût été peu sans l'attrait du fond, celui de la passion éternelle, d'autant mieux acceptée qu'elle se faisait relativement chaste et de bonne compagnie. Relativement est bien en effet tout ce qu'on peut dire. Boileau déclare net la morale du roman « fort vicieuse, ne prêchant que l'amour et la mollesse, et allant

(1) Boileau, préface du *Dialogue des héros de roman.*
(2) Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*, n° XL.

quelquefois jusqu'à blesser un peu la pudeur (1). » Ainsi l'avouent les plus déterminés panégyristes, ceux-là mêmes qui essayent, assez à l'étourdie, de mettre l'*Astrée* sous le patronage de saint François de Sales (2). Et que penser de ce code d'esclavage en douze articles imposé aux parfaits amants par Céladon, législateur et modèle : I. Il faut aimer à l'excès ; — II. N'aimer qu'une seule personne ; —

(1) Préface du *Dialogue*.

(2) L'auteur d'un livre sur *le Roman au dix-septième siècle* (Hachette, 1892, in-18), rappelle quelques mots louangeurs de l'évêque de Belley, Pierre Camus, puis il ajoute : « Saint François de Sales partageait son enthousiasme. » (P. 5.) L'auteur a lu les études de M. N. Bonafous sur l'*Astrée* (1846) et, comme il arrive, il enchérit de confiance. M. Bonafous, plus modeste, se contente de trouver naturel « que deux évêques..., saint François de Sales, évêque de Genève, et Camus, évêque de Belley, aient loué l'honnêteté et la morale de l'*Astrée*. » (P. 208.) Mais voici le piquant : M. Bonafous cite à l'appui un long fragment de l'*Esprit de saint François de Sales* (16e partie, section xxx), où je cherche quelque chose qui ressemble à une approbation du saint. J'y vois très nettement que l'évêque de Belley est naïvement fier de compter d'Urfé parmi ses ouailles; — qu'il tient personnellement l'*Astrée* pour « un des plus honnêtes et des plus chastes qui se voient... entre les romans et livres d'amour, » et cela en vertu d'un argument assez étrange, « l'auteur étant, dit-il, l'un des plus modestes et des plus accomplis gentilshommes que l'on se puisse figurer. » — J'apprends que d'Urfé eut une fois l'honneur de dîner à l'évêché de Belley, en tiers avec saint François de Sales et Camus lui-même ; que là, « entre autres propos symposiaques, » d'Urfé rapprocha son *Astrée* de l'*Introduction à la vie dévote*, l'une étant le bréviaire des courtisans, l'autre celui des âmes pieuses, et que l'on s'entretint « fort gracieusement de cette généreuse remarque. » Rien de plus. Ainsi le saint eut la politesse et la charité de prendre en souriant cette assimilation bizarre ; mais d'éloge, point. En revanche et dans le même fragment, d'Urfé déclare à Camus lui-même « que s'il n'eût point été de la condition dont il était, *pour une espèce de réparation de son Astrée*, il se fût volontiers adonné à ce genre d'écrire ;... » c'est-à-dire à la composition « d'histoires dévotes » dont il est parlé l'instant d'avant. Au total, un aveu de l'auteur confessant qu'il y aurait lieu à réparer, et pas un mot du saint pour balancer cet honorable scrupule. Voilà par où l'on prouve qu'il louait l'honnêteté et la morale de l'*Astrée*, ou même qu'il partageait « l'enthousiasme » de son ami de Belley. Est-ce encore d'après M. Bonafous que Sainte-Beuve croit voir sur la table des chrétiens d'autrefois l'*Introduction à la vie dévôte* attendant sans trop le fuir le livre de d'Urfé ? (*Causeries du lundi*, t. VII, p. 275.)

III. N'avoir point d'autre passion que son amour; — IV. N'ètre ambitieux que pour plaire à l'aimée ; — V. Aimer d'un amour désintéressé ; — VI. Défendre sa bergère ; — VII. Trouver tout parfait en elle ; — VIII. N'avoir d'autre volonté que la sienne ; — IX. Ne faire qu'une âme avec elle ; — X. Ne vivre qu'en elle ; — XI. N'attendre que l'honneur de l'aimer ; — XII. S'engager à l'aimer toujours. — C'est, par endroits, plus que de l'adoration ; c'est du quiétisme, c'est plus qu'il n'est possible et qu'il ne serait permis à l'égard de Dieu même. Il est vraiment difficile de faire contresigner cette législation galante par le bon saint qui a écrit le chapitre « des Amourettes » et l'a conclu en les appelant « le jouet des cours, mais la peste des cœurs (1). »

D'Urfé eut bien vite une postérité littéraire. Il vivait encore et l'on connaissait de l'*Astrée* trois parties sur cinq, lorsque Gomberville donna sa *Caritie* (1622), que suivit, après dix ans, *Polexandre*, roman de mœurs mexicaines. En 1640, Gomberville publia encore la *Cithérée*, et plus tard, devenu bon janséniste, il commença, en esprit de réparation, la *Jeune Alcidiane*, histoire chrétienne qu'il n'eut pas le temps d'achever. Toute la ferveur Port-royaliste de Sainte-Beuve ne l'empêche pas de s'égayer aux dépens du vieux converti que l'on félicitait un jour d'avoir enfin reconnu le mal causé par ses « détestables romans, » et qui, se redressant, répondait : « Pas si détestables ! (2) »

Dans *Polexandre*, son œuvre principale, il avait essayé d'innover en prenant pour théâtre de l'action une contrée lointaine, et tirant des relations et descriptions alors connues ce qu'elles pouvaient bien donner de couleur locale.

(1) *Introduction à la vie dévote*, 3e partie, chap. XVIII.
(2) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, livre II, chap. XV.

Vingt ans après lui, débutait un militaire gascon, la Calprenède. Le nouveau venu conservait la galanterie mise à la mode par l'*Astrée*, mais d'autre part, en même temps qu'il se rapprochait des vieux Amadis par les exploits guerriers de ses héros, il devançait les Scudéry dans la singulière entreprise de peindre sous des noms antiques les personnages et les aventures du dix-septième siècle. Auteur de *Cassandre* (1642), que le grand Condé lisait dans la tranchée devant Fribourg, de *Pharamond* (1661) et de plusieurs autres ouvrages, il est surtout connu par sa *Cléopâtre*, laquelle parut de 1648 à 1660. Elle précédait d'un an le *Grand Cyrus* et, sauf peut-être la subtilité fastidieuse des analyses psychologiques, elle contenait déjà tous les éléments du genre dont les Scudéry allaient fixer le type. Conversations galantes, lettres quintessenciées, écuyers fidèles, princesses malheureuses, héros accomplis : rien ne manquait au chef-d'œuvre de la Calprenède. On y aimait par-dessus tout la grande âme incomprise de Britomare et le caractère de l'invincible Artaban : cette fierté devenue proverbiale, mais à laquelle madame de Sévigné préférait encore ses « grands coups d'épée. » En 1671, elle se laissait lire ou relire la *Cléopâtre* par son fils alors de passage aux Rochers ; puis, le lecteur parti, elle achevait toute seule. Il va sans dire qu'elle en avait honte, qu'elle demandait le secret, qu'elle trouvait le style « maudit... détestable ; » mais en fin de compte : « Je ne laisse pas, disait-elle, de m'y prendre comme à de la glu. La beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements et le succès miraculeux de leur redoutable épée, tout cela m'entraîne comme une petite fille; j'entre dans leurs affaires, et si je n'avais M. de La Rochefoucauld et M. d'Hacqueville pour me consoler, je me pendrais de trouver encore en moi cette fai-

blesse (1). » Le cas n'était point pendable toutefois, ni la faiblesse bien criminelle.

Le monde est vieux, dit-on ; je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant (2).

Moins délicate que l'*Astrée*, la *Cléopâtre* était-elle, comme on l'a dit, plus éloignée de la vie réelle ? (3) En tout cas, elle était moins fade et moins molle : c'est quelque chose déjà.

Venons au *Cyrus* et à la *Clélie*. Publiées par volumes successifs, l'une de 1649 à 1653, l'autre de 1654 à 1661, ces deux vastes compositions portaient le nom de Georges de Scudéry ; mais, selon l'opinion la mieux fondée, les préfaces seules lui appartenaient et les descriptions militaires, à quoi d'autres ajoutent le plan général, surcroît fâcheux pour sa gloire. Conversations, dissertations, métaphysique, tout le reste, tout le fin du fin aurait été brodé sur cette pauvre trame par la main plus délicate de la sœur. Soit donc Madeleine l'auteur principal ou moralement unique ; l'important est d'apprécier les deux œuvres, et pour cela je n'ai que faire de les séparer, la différence entre elles n'étant que du plus au moins dans un genre foncièrement identique.

De part et d'autre, l'action, la fable, est ridicule, à ce point que le compte rendu le plus sérieux semble tout d'abord une parodie. Dans le roman comme chez Hérodote, Cyrus a commencé de la même façon qu'Œdipe.

(1) A madame de Grignan, 12 juillet 1671. — Il paraît que La Rochefoucauld ne manquait point de lire l'*Astrée* au moins une fois l'an, et qu'il s'enfermait pour n'être point distrait de ce plaisir (Gourdault, *Notice biographique sur La Rochefoucauld* (Hachette. *La Rochefoucauld*, t. I, p. xi).
(2) La Fontaine, fable viii.
(3) Brunetière, *le Roman français au dix septième siècle, Etudes critiques*, 4e série.

Exposé, sur la foi d'un oracle, puis secrètement arraché à la mort, il s'est jeté tout jeune dans les aventures héroïques. Sous le faux nom d'Artamène, le voilà chez son oncle Cyaxare, où il tombe éperdument épris de sa cousine Mandane. Dès lors le destin l'engage dans une interminable série de guerres et d'épreuves, d'abord pour mériter sa princesse, puis bientôt et surtout pour la ressaisir ; car elle lui est enlevée huit fois de suite, et souvent à l'instant même où il vient de l'atteindre, ce qui fait du récit un véritable chassé-croisé par trop monotone et puéril. On pense bien qu'Artamène reconquiert enfin de haute lutte et Mandane et son vrai nom de Cyrus ; mais il y a mis dix volumes. Aronce, « cet admirable fils du roi de Clusium, » n'en mettra pas moins à devenir l'époux de Clélie, et de même à travers un dédale inextricable d'aventures analogues, suppositions de personnes, combats singuliers, enlèvements, fuites, guerres et révolutions, puisque la fondation de la république romaine figure là en manière d'épisode ou de ressort. Cette fois encore, comme dans *Cyrus*, l'action maîtresse est chargée, croisée, coupée d'une foule d'intrigues secondaires. *Cyrus* ou *Clélie*, peu importe, c'est toujours le même procédé systématique, l'imbroglio.

Et que devient l'histoire ? Boileau se récriait de voir ainsi travestir des événements connus, et surtout dénaturer des caractères fixés dans la mémoire universelle,

Peintre Caton galant et Brutus dameret (1),

faire « des héros les plus considérables... des bergers très frivoles, et quelquefois même des bourgeois encore plus frivoles que ces bergers (2). » On lui a répondu à notre époque : « Vous n'y entendez rien, ou peut-être affectez-

(1) *Art poétique*, ch. III.
(2) Préface du *Dialogue*.

vous de n'y rien entendre. L'histoire n'est là qu'une allégorie sans importance, un léger voile sous lequel il est piquant de retrouver les personnes et les faits du jour. Il s'agit bien du Cyrus d'Hérodote ! C'est Condé qu'on a voulu peindre. Voyez plutôt ces yeux de feu, ce profil d'aigle et le reste. La bataille de Thybarra n'est que celle de Lens. Le fort des Sauromates, c'est Rocroy et, sauf quelques embellissements de détail, Scudéry suit pas à pas le récit de la Moussaye, l'aide de camp du héros. Comme Cyrus est Condé, Mandane est sa sœur, la duchesse de Longueville, et si le roman a changé leurs relations mutuelles, qu'à cela ne tienne ! « Il indique le caractère des gens ; leurs actions n'y sont pas. (1) » Voici du reste tout Rambouillet ; seulement la marquise a nom Cléomire ; sa fille Julie, Philonide ; mademoiselle Paulet, Élise ; Montausier, Mégabate, et ainsi des autres. Philoxène représente madame de Sévigné ; Scarron s'appelle ici Ésope ; ailleurs il s'appellera Scaurus et sa jeune femme Lyriane, tout ainsi que Madeleine deviendra Clélie en personne, bien que la tradition littéraire lui conserve plus volontiers le pseudonyme de Sapho, qu'elle s'était donné dans le *Cyrus*. Des deux parts, allégorie pure, sorte de bal travesti et masqué où tout figure, jusqu'aux solitaires de Port-Royal, transportés pour la vraisemblance dans les environs de Syracuse. Que si la société du *Cyrus* est plus brillante et celle de la *Clélie* plus bourgeoise, c'est la différence même de la chambre bleue à l'appartement de Madeleine ou à celui de madame Arragonais. Voilà pourquoi la Calprenède, lisant *Clélie*, protestait qu'il n'allait pas, lui du moins, « chercher ses héros dans la rue Quincampoix. »

Ce caractère allégorique, si complaisamment étudié par

(1) Tallemant.

Cousin (1), devait bien servir la fortune des deux romans, mais il n'est pas pour désarmer la critique. Un déguisement peut amuser pendant une heure ; mais pendant deux fois dix volumes ! Et puis, si nous ne réclamons pas trop en faveur de Cyrus, de Mandane et de Thomyris, qui sont si loin de nous, il n'en va pas de même pour le personnel de la *Clélie*, pour ces vieux Romains classiques travestis en disciples de d'Urfé. L'imagination a d'étranges tolérances, mais il est des bornes à tout, et l'on rira toujours avec Boileau d'entendre « ce grand borgne d'Horatius Coclès » chanter à l'écho une chanson galante (2) ; d'apprendre que, si Brutus chasse les Tarquins et si Mucius entreprend le meurtre de Porsenna, ce qu'ils en font n'est que pour plaire à leurs dames. Bref, les masques sont risibles, mais en outre les visages eux-mêmes ne s'en détachent pas assez bien. On entrevoit un instant Condé ou sa sœur, Fouquet (Cléonyme), ou Louis XIV (Alcandre) ; et presque aussitôt les traits flottent, la vision se brouille ; c'est à la fois trop et trop peu d'allégorie, trop et trop peu de réalité.

Quant aux mérites d'exécution et de métier, n'en parlons que pour admirer la patience de nos pères. Comment ont-ils goûté, supporté même ces conversations interminables, ces dissertations maniérées, ces phrases longues, filandreuses, gauchement liées par des locutions pesantes et quasi toujours les mêmes : *en effet*, *car enfin*, *si bien que*, *en mon particulier*, et autres empêchements de style ? Quand on écrit de la sorte, on peut écrire vite, et les Scudéry avaient ce déplorable talent.

L'action puérile, l'invraisemblance, le verbiage infini et

(1) V. Cousin, *la Société française au dix-septième siècle*, d'après le *Grand Cyrus* et la *Clélie*.

(2) *Dialogue*.

fastidieux : tous ces défauts se rachetaient-ils du moins par la pureté des sentiments et par leur noblesse? « Mauvaise morale, » disait nettement Boileau (1). — Morale élevée, disent quelques modernes (2). De vrai, c'est celle de l'*Astrée*, singulier compromis entre la passion et la vertu, entre la convoitise et l'Évangile. Comme dans l'*Astrée*, l'amour est pratiquement le tout de la vie, le dieu des belles âmes. A lui d'inspirer le courage. « Ma raison me dit que cette belle passion est la plus noble cause de toutes les actions héroïques (3). » Ainsi parle Cyrus, peut-être soufflé par le capitan Scudéry, bien que le souvenir des Amadis ou de tant d'autres suffise à ramener sous la plume de Madeleine ce lieu commun de morale romanesque. Mais voici qui appartient bien exclusivement à la précieuse : « L'amour est le maître des belles manières, le pédagogue indispensable à qui veut attraper l'air galant et agréable (4). » Amour épuré sans doute, au moins dans ses manifestations extérieures, et plus encore dans l'accueil sévère, indigné, presque farouche, que lui font les héroïnes. C'est où reparaît la trace du respect substitué par l'Evangile au despotisme brutal de l'homme. Par malheur, ce respect est forcé, dénaturé, poussé chez la femme à une pruderie impossible et ridicule ; chez l'homme, à l'esclavage, à l'idolâtrie, car le voilà qui singe d'instinct les plus délicates inspirations du culte de Dieu. Comme le religieux, comme l'ascète de profession cherche en tout le mérite de l'obéissance, le soupirant parfait n'accepte pas seulement de dépendre, il veut dépendre autant que faire se pourra. Si sa dame *prie*,

(1) Mademoiselle de Scudéry, « nonobstant la mauvaise morale enseignée dans ses romans, avait encore plus de probité et d'honneur que d'esprit. » (Boileau, préface du *Dialogue*.)

(2) Entre autres, Saint-Marc Girardin, *Littérature dramatique*, XLI.

(3) *Cyrus*, 3e partie, livre III.

(4) *Clélie*, 2e partie, livre II.

il aime mieux qu'elle *ordonne ;* si elle ordonne, il préfère qu'elle *commande.* Ne gagne-t-il pas à cette nuance l'avantage de pratiquer une plus entière soumission ? Enfantillage, pense-t-on peut-être ; mais cela ne laisse pas d'avoir son côté sérieux. De bonne foi, que devient la dignité virile, avec cette façon d'entendre les choses ? L'homme ne fait-il pas assez pauvre figure dans cette littérature romanesque et théâtrale où il n'est bruit que de liens, de chaînes, de fers, de prison, de captivité, d'esclavage ? Quant à la dignité chrétienne, où est-elle ? Le christianisme, en relevant la femme, laisse à l'homme son rang de chef et de maître (1) ; le roman fait de la femme la maîtresse de l'homme, et ce mot consacré n'est pas un vain mot. Le mariage, il est vrai, remet chacun à sa place, et il est curieux de voir ce retour à l'ordre envisagé diversement par nos personnages. Telle héroïne diffère autant qu'elle peut de conclure, par cette raison formelle qu'elle redoute le jour où son esclave deviendra son tyran. Telle autre se plaint de la transformation accomplie (2). Plus sage est Oriane, lorsque, nouvelle mariée, elle entend Amadis parler encore de lui obéir. « Monsieur, dit-elle, vous me faites tort, ce me semble ; et je vous supplie que désormais vous parliez à moi comme à votre humble

(1) Caput autem mulieris, vir. (I *Cor.* XI, 3.)

(2) Le naïf Corneille n'a-t-il pas fait dire à Pauline :

Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent en reines ;
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour ?

(*Polyeucte,* I, 9.)

Plainte bourgeoise ou romanesque, la seule tache, et bien légère, dans cet admirable rôle. On souffre d'entendre la jeune patricienne, cent fois plus noble de cœur que de naissance, parler en vers comme Armande Béjart parle en prose dans l'*Impromptu de Versailles :* « Taisez-vous, ma femme, dit Molière, vous êtes une bête. » Et elle de répliquer : « Le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois. » (Scène I.)

femme et servante, et non ainsi qu'avez fait dans le passé quand je n'étais autre que votre amie. » A la bonne heure! mais alors même, ni Amadis, ni Céladon, ni Cyrus ne perdraient à se montrer un peu plus hommes et, si l'on veut bien admettre qu'à cette heure sérieuse de la vie le chrétien fait sagement de ne pas oublier tout à fait son christianisme, son christianisme, d'accord avec la raison et l'expérience, l'avertira de ne pas commencer par adorer comme idole celle qu'il prétend respecter ensuite comme épouse. A cet égard, sans parler des autres, la morale du *Cyrus* et de la *Clélie* mérite bien la censure de Boileau.

Par ailleurs, qu'elle est quintessenciée, cette morale! qu'elle est pédantesque et bavarde, avec ses raisonnements subtils, sa casuistique alambiquée, ses énigmes galantes, ses dissertations infinies et, pour couronner le tout, cette étrange idée de mettre sous forme de géographie toute la doctrine des affections humaines. Ce royaume et cette carte de Tendre, inventés parmi les entretiens galants du samedi et insérés dans le *Clélie* pour perpétuelle mémoire! J'y ai touché ailleurs et je passe, admirant du reste qu'il ait fallu si longtemps pour dégoûter de ces fadeurs la patiente frivolité de nos pères.

II

La réaction burlesque. — *Francion*, le *Berger extravagant*, le *Roman comique*, le *Roman bourgeois*. — Lequel vaut mieux, du roman héroïque ou du roman familier. — Quel doit être l'idéal moral de ce dernier genre.

D'aucuns en riaient pourtant et assez haut. N'est-ce point la loi, surtout en France? Tandis que s'épand à larges ondes la littérature sérieuse, celle des grandes

pensées ou quelquefois soi-disant telles ; n'a-t-on pas toujours vu, parallèlement à ce cours magnifique, serpenter en ruisseaux agiles ou s'éparpiller en cascades folles toute une autre littérature, familière, gaie, rieuse avec délices, quelquefois merveilleusement fine, sensée, pratique, ennemie de l'enflure, de l'outrance, de la chimère ? C'est là son beau côté ; que n'est-ce le seul ? Pourquoi s'en prend-elle souvent à l'idéal même et à la grandeur solide ? C'est plaisir d'entendre la voix du bon sens dauber les fantaisies romanesques. Pourquoi donc y mêler les cris de la convoitise en révolte contre tout frein de religion, de morale ou même d'étiquette mondaine ? On vante l'esprit gaulois et on semble ne le point concevoir sans une pointe licencieuse. A ce compte, mieux vaut l'esprit français, lequel peut très certainement s'en passer.

Quant au parallélisme des deux courants littéraires, c'était depuis longtemps un fait. Renart et les fabliaux avaient fleuri à côté de la poésie chevaleresque ou galante. L'âge suivant avait entendu presque à la fois le rire dévergondé de Rabelais et les fanfares héroïques de la pléiade. Avec des proportions plus modestes, quelque chose d'analogue se passa dans la première moitié du dix-septième siècle. On n'attendit pas le coup de sifflet de Boileau pour attaquer les romans par le ridicule. En regard des Astrées, des Cléopâtres et des Clélies, bien des œuvres surgirent qui en étaient la contre-partie formelle par la trivialité des événements et des personnages, en même temps que la parodie par la ressemblance des procédés. Critique en action, quelquefois renforcée d'allusions directes, mais d'ailleurs bien suffisante et même en soi plus redoutable. Les œuvres dont je parle sont fort inégales, et parmi trois ou quatre qu'on peut nommer, une seule garde une vraie valeur littéraire : le *Roman comique* de Scarron.

Dès 1622, en même temps que la seconde partie de l'*Astrée* et que la *Caritie* de Gomberville, paraissait sous sa première forme la *Vraie histoire comique de Francion*, ouvrage pseudonyme d'un bizarre érudit, Charles Sorel. Francion est un précurseur de Gil Blas. Jeune gentilhomme pauvre, il s'en va par le monde, cherchant aventures, fortune et femme ; ce qui fait de son histoire une sorte d'odyssée familière à travers les régions moyennes, et quelquefois même infimes, de la société d'alors. Pédants de collège, bohèmes ou grands personnages de lettres, clercs de basoche ou magistrats, bourgeois de tous métiers, vauriens, voleurs de profession, paysans, tout figure dans ce cadre assez mal rempli d'ailleurs. Ni talent, ni goût, ni décence, mais curieux mélange de moralités pédantesques et d'inventions fort peu morales ; d'ailleurs imitation assez neuve — la première en France — des romans *picaresques* déjà chers aux Espagnols (1). Si le *Francion* ne fit point tort à l'*Astrée*, du moins fut-il imprimé, dit-on, soixante fois au dix-septième siècle, ce qui marque un succès prodigieux.

Or, s'installer ainsi en pleine vie bourgeoise et triviale, ce n'était que prendre le contre-pied du genre à la mode. Bientôt Sorel fit mieux et se jeta dans la parodie. Lysis, le héros de son *Berger extravagant* (1627), est un Don Quichotte moins belliqueux, mais affolé par l'*Astrée*, comme l'ingénieux hidalgo par les *Amadis* et autres livres de chevalerie. Ainsi que Don Quichotte, il est victime de mauvais plaisants qui entretiennent son idée fixe. Au reste, il reproduit avec scrupule tous les traits essentiels du genre, et comme le roman ne se conçoit pas sans un enlèvement

(1) *Picaresque*, du mot *picaro*, vaurien, bandit : désignation usuelle des romans qui prennent leurs personnages dans les bas-fonds de la société.

pour le moins, Lysis enlève un manche à balai surmonté d'une coiffe et qu'on lui fait prendre pour sa dame. On juge par là si le sel de la parodie est toujours attique. Pour moi, je ne trouve guère de plaisant que ce portrait de femme, vrai portrait, sans métaphore, mais où le peintre a fidèlement traduit toutes les métaphores littéraires alors en vogue : teint de neige ; pour lèvres, deux branches de corail ; un lis et une rose croisés sur chaque joue ; chacun des cheveux terminé par un hameçon où pend un cœur. Assurément Voltaire, en son temps, aura grand tort d'exiger que toute expression figurée puisse se peindre ; mais il faut avouer que, dans le cas présent, l'idée est assez bonne de faire critiquer la plume par le pinceau.

« Mon livre, disait Sorel, est le tombeau des romans et des absurdités de la poésie. » Grâce pour la poésie au moins ! Et quant aux gros ouvrages romanesques, Scarron aurait eu meilleure grâce à chanter leur défaite s'il eût achevé son *Roman comique*, satire bien autrement fine et complète malgré de graves défauts (1). Cette fois, l'attaque était sur toute la ligne et faisait arme de tout. Pour personnages, non pas même des bourgeois comme chez Sorel, et plus tard chez Furetière ; mais des comédiens, des nomades vivant comme ils peuvent, un peu en dehors et au-dessous de la société. Adieu les âges héroïques et l'Asie ou les bords charmants du Lignon. Nous sommes sous Louis XIII, en plein Maine, cheminant à pied ou en charrette à bœufs. Pour événements, des représentations théâtrales improvisées dans une salle ou dans une grange, des scènes de

(1) La seconde partie du *Roman comique* paraît en 1652, et l'œuvre demeure inachevée jusqu'à la mort de l'auteur (1660). De ce fait et des louanges données à Scarron dans les derniers volumes du *Cyrus* et dans la *Clélie*, on a pu conclure à une entente secrète entre les grands romanciers et leur critique. (Voir Gaillardin, *Histoire de Louis XIV*, t. II, p. 368.) Le critique n'en est pas moins exact et bien avisé.

ménage du plus haut réalisme, des mystifications sans nombre infligées au souffre-douleurs de la bande, le petit avocat Ragotin. A la place des beaux coups d'épée, une tempête quasi continue de coups de poing, de gourmades et de claques sonores. Scarron a un faible pour le comique de plaies et de bosses, et jamais on ne s'est tant souffleté que dans son livre. Où sont les bergers élégants et les paladins à l'humeur chevaleresque? Et pourtant — c'est ici le plaisant et la leçon sérieuse tout ensemble — les déclassés du *Roman comique* font, à leur manière, précisément la même chose que les héros de l'*Astrée* ou du *Cyrus*. Excellente façon d'insinuer que les héros auraient eu mieux à faire. Comme Cyrus est devenu Artamène, ainsi le jeune premier de la troupe de Scarron a quitté son vrai nom de Garrigues pour le pseudonyme mélancolique de Destin. Il ne fuit pas les conséquences d'un oracle ; mais il s'est fait comédien pour disparaître, pour échapper à la vengeance d'un gentilhomme qu'il a jadis empêché d'insulter une jeune fille et sa mère. Il ne court pas après Mandane ; mais mademoiselle de l'Étoile, cette comédienne qu'il donne pour sa sœur, n'est autre que Léonore, la jeune fille par lui sauvée, aujourd'hui orpheline et qu'il dérobe, avec lui-même, à la poursuite acharnée de l'insulteur. Là-dessus, alertes et enlèvements, mais qui se trompent quelquefois de victime. C'est ainsi qu'un jour on attaque la litière où dort le curé de Domfront, qui revient de consulter les Hippocrates du Mans. Une autre fois, croyant saisir Léonore, on emmène Angélique, autre comédienne et fille de la comédienne la Caverne. Léonore même est prise à son tour, puis délivrée. Scarron disait plaisamment qu'il ne savait trop comment faire pour empêcher son héros d'être finalement pendu à Pontoise. Il esquiva la difficulté en n'achevant pas, et ce fut après sa mort qu'un

continuateur de personnalité douteuse maria, dans une troisième partie, tous ceux qui en avaient témoigné l'envie dans les deux premières. Finalement, qu'on soit prince ou comédien de campagne, les passions humaines ont un fonds commun, partout le même. Scarron n'oublie pas de nous en avertir. « L'amour, qui fait tout entreprendre aux jeunes et tout oublier aux vieux, qui a été cause de la guerre de Troie et de tant d'autres dont je ne veux pas prendre la peine de me ressouvenir, voulut alors faire voir dans la ville du Mans qu'il n'est pas moins redoutable dans une méchante hôtellerie qu'en quelque autre lieu que ce soit (1). » A vrai dire, nous n'avions pas besoin de cet avis explicite ; le langage des faits était assez clair.

Scarron ne parodie pas seulement ; il critique, et de deux façons. Tantôt, pour mieux signaler les défauts, il se les approprie et le laisse voir avec une bonhomie pleine de malice. Les grands romans vont à pas comptés et par longs détours ; Scarron, lui, fait profession de marcher tout à fait à l'aventure. Dès le début, à peine a-t-il installé à l'auberge la troupe nomade, qu'il conclut ainsi : « Pendant que les bêtes mangèrent, l'auteur se reposa quelque temps et se mit à songer à ce qu'il dirait dans le second chapitre. » Ailleurs il jugera plus plaisant de n'affirmer rien. Peut-être a-t-il un dessein, peut-être non : qui sait ? Le sait-il lui-même (2) ? L'autre forme de sa critique, c'est de faire le

(1) 1re partie, ch. XIX.

(2) « Je suis trop homme d'honneur pour n'avertir pas le lecteur bénévole que, s'il est scandalisé de toutes les badineries qu'il a vues jusqu'ici dans ce livre, il fera fort bien de n'en lire pas davantage ; car, en conscience, il n'y verra pas d'autres choses quand le livre serait aussi gros que le *Cyrus*, et si, par ce qu'il a déjà vu, il a de la peine à se douter de ce qu'il verra, peut-être que j'en suis logé là aussi bien que lui, qu'un chapitre attire l'autre, et que je fais mon livre comme ceux qui mettent la bride sur le cou de leurs chevaux et les laissent aller sur leur bonne foi. Peut-être aussi que j'ai un dessein arrêté. » (1re partie, ch. XII.)

modeste, de renvoyer aux grands romans, n'étant pas de force à les imiter. Voulant décrire une salle magnifique, il se borne à rappeler le vaisseau de Zelmandre dans le *Polexandre*, le palais d'Ibrahim dans l'*Illustre Bassa*, ou la chambre où le roi d'Assyrie reçut Mandane, dans le *Cyrus*, « qui est sans doute... le livre du monde le mieux meublé (3). » Là où Scudéry et ses pareils feraient tenir à leurs personnages des conversations interminables, Scarron s'excuse et se dérobe. « Ils se dirent encore cent belles choses que je ne vous dirai pas, parce que je ne les sais pas, et que je n'ai garde de vous en composer d'autres, de peur de faire du tort à don Carlos et à la dame invisible, qui avaient bien plus d'esprit que je n'en ai. »

On se doute bien que sa plaisanterie est souvent moins délicate. Le bon sens règne dans le *Roman comique*, mais non pas toujours le bon ton. D'ailleurs, si fort exagérée soit-elle, la partie grotesque est moins scabreuse qu'on ne pourrait craindre, et moins hors de place que dans les travestissements en vers où nous verrons l'auteur s'adonner. Ce sera fort mal à lui de mettre le génie en caricature ; mais pourquoi n'y mettrait-il pas le mauvais goût ? Tout compte fait, par les types amusants, par les narrations vives et spirituelles, par une satire souvent fine et toujours exempte de fiel, le *Roman comique* reste son meilleur titre littéraire et l'un des bons ouvrages en prose de l'époque. Sans répéter les emphatiques éloges de Balzac, on ne peut qu'admirer cette gaieté intarissable chez le pauvre disgracié, ruiné ou à peu près par sa belle-mère, « la plus plaidoyante dame qui fût au monde, » vivant tant bien que mal de son titre de « malade de la Reine, » et de son « marquisat de Quinette, » c'est-à-dire du prix de ses livres publiés chez le

1re partie, ch. IX.

libraire Quinet ; d'ailleurs perclus et contrefait jusqu'à présenter, disait-il, en sa personne « un raccourci de la misère humaine. » On le vantait comme un stoïque : par système et tempérament, il était beaucoup plus voisin d'Épicure, et sa jeune femme, celle-là même qui devait, trente ans plus tard, devenir celle de Louis XIV, fit ou refit de lui un chrétien, au moins à la dernière heure.

Dans cette coalition spontanée contre le grand appareil romanesque, il suffit de nommer Furetière, que nous connaissons déjà par ses disgrâces académiques. De vrai, son *Roman bourgeois*, publié en 1666, n'a pas même la très large unité du *Roman comique ;* il se compose de deux nouvelles sans lien sérieux. C'est d'abord la fille du procureur Vollichon, pervertie par la lecture des romans et fuyant avec un gentilhomme d'aventures. Vient ensuite une longue étude sur les mœurs des gens de chicane, juges et greffiers, plaideurs et plaideuses. A la spéciale compétence de l'auteur, on reconnaît le procureur fiscal de Saint-Germain des Prés, l'homme qui, deux ans plus tard, aidera Racine à créer Perrin Dandin, la Comtesse et Chicaneau. Homme d'esprit, d'un esprit redoutable. mais à qui manque la gaieté de Scarron, sa bonhomie et cet air de n'y pas toucher qui rend les malices moins fâcheuses et du même coup plus pénétrantes, Furetière sait faire un portrait, poser en pied un grotesque, Vollichon par exemple, ou Belâtre, ou ce pauvre Charroselles, pseudonyme de Charles Sorel, dit-on ; il ne sait pas mener une scène, il n'est pas conteur. L'épigramme acérée, la satire à l'emporte-pièce, tel paraît être son talent. Au moins parle-t-il cette franche et savoureuse langue familière du dix-septième siècle, faite de bon sens pratique et de verve originale, langue de Molière, pour tout dire. Voilà le grand mérite de son

ouvrage, par ailleurs si imparfait. Que s'il peut être utile, c'est en prêchant aux gens de classe moyenne la simplicité pratique, la fidélité aux traditions, la sagesse modeste qui maintient l'homme à sa place et dans son milieu.

L'auteur du *Roman comique* avait mis quelque part un conseiller du parlement de Rennes aux prises avec le poète de la troupe. Le magistrat voulait des romans pris dans la vie familière ; le poète ne goûtait que les fables merveilleuses, héroïques, royales, impériales, à telles enseignes que les personnages mêmes de l'*Astrée* ne lui semblaient pas d'assez bonne compagnie. « Mais, disait l'autre, où trouver dans l'histoire assez de rois et d'empereurs pour faire des romans nouveaux ? — Qu'on invente, » répliquait le poète. Et la discussion en était restée là. Pour moi, le genre romanesque étant admis autant qu'il peut l'être, je me rangerais à l'avis du conseiller. Non que je réprouve absolument, soit le poème familier comme la *Marie* de Briseux ou la *Pernette* de Laprade ; soit le roman historique à la façon de Walter Scott, à condition qu'il ne devienne pas, comme chez Dumas père, un perpétuel mensonge à l'histoire. Toutefois ne semblerait-il pas naturel de chanter plutôt en vers les grandes et lointaines aventures, et de conter en simple prose les simples événements de l'existence du jour ? Cela étant, Sorel, Scarron, Furetière auraient bien mérité de l'art, non pas seulement pour avoir combattu la précocité ou l'enflure, mais plus encore pour avoir ramené le roman dans son vrai domaine, pour avoir peint la vie commune et telle qu'on la vivait de leur temps. On les en loue, et je souscris volontiers à l'éloge ; mais on en ajoute un autre qui est inadmissible. Que le roman, dit-on encore, prenne de la vie contemporaine, non pas ce qu'elle a « de plus rare ni de plus noble, mais de

plus divers, de plus complexe, *et de moins ordonné* (1). » N'est-ce pas lui permettre le réalisme et le dispenser pleinement de contribuer à l'élévation morale du lecteur? On va plus loin. Comme « la grande loi du théâtre, la loi fondamentale.... est de nous montrer la volonté de l'homme luttant contre les circonstances.... la loi du roman est de nous montrer les circonstances maîtresses de la volonté (2). » Je voudrais espérer que j'entends mal; mais enfin la volonté humaine luttant contre les circonstances, n'est-ce pas la liberté, la vertu même? Les circonstances maîtresses de la volonté, qu'est-ce à dire, sinon fatalisme en doctrine et abdication en pratique? Ainsi, à l'idéal généreux et fortifiant du théâtre, le roman répondrait par un déterminisme qui supprime tout effort et toute morale! L'homme fait-il ou subit-il sa destinée? A-t-il ou non un libre arbitre? Bien et mal, vice et vertu, qu'est-ce que tout cela? Œuvre de la spontanéité humaine ou produit de combinaisons fatales, c'est-à-dire finalement réalités ou mots vides? Là-dessus, est-il bien vrai qu'on permette, qu'on enjoigne même au théâtre de dire oui, et au roman de dire non? Mais n'insistons pas sur un ordre d'idées qui va se retrouver tout à l'heure.

(1) Brunetière, *le Roman français au dix-septième siècle*. Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française, 4e série, p. 16.

(2) *Ibidem*, p. 44.

III

Le roman de mœurs élégantes. — La *Princesse de Clèves* : mérites et lacunes. — A quelles conditions le roman pourrait être utile. — Idéal et chimère. — Si la passion est le fond obligé du genre. — A ce compte, inconvénient grave du roman le plus honnête : idée fausse de la vie.

D'Urfé, Gomberville, la Calprenède, Scudéry avaient promené le roman au pays des chimères ; Sorel, Scarron, Furetière l'avaient fait redescendre au réel, et quelquefois même poussé jusqu'au trivial, comme pour assurer mieux la réaction. Madame de La Fayette le plaça, pour ainsi dire, à mi-côte, dans un cadre moins factice que celui du *Cyrus* et de l'*Astrée*, mais plus élégant que ne sauraient être les hôtelleries du Maine ou la place Maubert. L'élève de Ménage, l'intime de madame de Sévigné, l'ancienne confidente de Madame Henriette d'Angleterre, et qui a si bien conté la mort foudroyante de cette princesse, l'amie de La Rochefoucauld, et qui se targuait d'avoir réformé le cœur de l'illustre misanthrophe ; la femme qui, selon Boileau, avait en ce temps le plus d'esprit et de style, ne réunissait-elle pas toutes les qualités voulues pour établir la fiction romanesque dans un juste milieu de distinction simple et de générosité sans merveilleux ni fracas ? Omettons *Zaïde*, nouvelle espagnole à l'ancienne mode, publiée sous le nom de Segrais, et qui peut être à lui pour une part ; omettons *Madame de Montpensier*, courte ébauche et imparfaite. L'œuvre capitale est la *Princesse de Clèves* (1678) ; œuvre inavouée d'abord, mais que tout le monde attribua sur l'heure à madame de La Fayette, aidée ou conseillée par La Rochefoucauld. Le succès fut grand, malgré

certaines critiques, et ce bref récit qui, dans l'*Astrée* ou le *Cyrus*, ferait à peine figure d'épisode, est resté comme le type le plus achevé du genre au dix-septième siècle.

Sa brièveté même n'y devait pas nuire, ainsi que l'extrême simplicité des ressorts. On est à la cour de Henri II. Une toute jeune femme, mariée sans inclination, se laisse engager par inexpérience dans un attachement qui pourrait devenir criminel. Plutôt que de faillir, elle a le courage de tout révéler à son époux ; mais celui-ci ne tarde pas à mourir de chagrin, et madame de Clèves, s'imputant cette mort, n'use de la liberté qui lui est rendue que pour se condamner à un veuvage éternel. Rien de plus. La nouveauté, le mérite principal, est dans l'observation remplaçant les aventures, dans l'analyse délicate et profonde, bien servie par un style net et pur, dans une sorte de sérénité douce partout répandue, mais encore et surtout peut-être dans une remarquable élévation de sentiments. Madame de Clèves restée veuve et résolue à l'être toujours, c'est Pauline, déclarant à Sévère que, si Polyeucte périt, elle souffrira tout

> Plutôt que de souiller une gloire si pure,
> Que d'épouser un homme, après son triste sort,
> Qui de quelque façon soit cause de sa mort (1).

En vérité, si la loi du roman est d'étaler ce qu'il y a de moins ordonné dans la vie, et de montrer la volonté humaine pliant sous la fatalité des circonstances, nous sommes loin de compte, et la *Princesse de Clèves* ne vaut pas sa réputation.

Est-ce donc de tout point une œuvre saine ? Assurément non. Sans parler de l'atmosphère d'intrigue et de mollesse qu'on y respire, — mais n'est-ce pas celle de tous les ro-

(1) *Polyeucte*, IV, 5.

mans ? — il faut avouer qu'ici, comme dans la *Bérénice* de Racine, la passion, qui sera finalement vaincue, se dédommage et se rachète, pour ainsi dire, à l'avance, en occupant les yeux et l'imagination, d'autant plus séduisante peut-être qu'elle garde plus d'élégance et de dignité. Ce n'est pas tout. Un homme du monde, le dernier biographe et critique de madame de La Fayette a écrit ces lignes : « Sans doute, madame de Clèves est chrétienne ; mais il est assez remarquable que, pas une seule fois dans la lutte qu'elle soutient contre elle-même, elle n'appelle à son aide un secours surnaturel. Pas une prière, pas un acte de foi. Un romancier de nos jours, qui voudrait peindre une femme vertueuse et point philosophe, mettrait incessamment dans sa bouche le nom de Dieu. Ce nom ne se trouve pas une seule fois dans la bouche de madame de Clèves (1). » Le critique en infère simplement que, en 1678, madame de La Fayette n'en était pas encore à la piété de ses derniers jours. Le droit sens chrétien y voit autre chose : il estime faux et périlleux d'offrir à l'âme tentée l'honneur humain, le respect de soi, comme un suffisant remède. « La passion, a fort bien dit L. Veuillot, est une maladie, un désordre de l'âme.... Ce mal n'a d'autre dictame que les sacrements (2) ». Mais quoi donc ! Enverra-t-on les héroïnes de roman à confesse ? Pourquoi non ? Il est vrai que la plupart des romans y périraient dans leur germe. Où serait le mal ?

N'outrons rien cependant, et ne condamnons pas indistinctement toutes les aventures imaginaires. Qu'on invente des situations et des histoires ; qu'on les emprunte de préférence à la vie contemporaine et familière ; qu'on nous les conte en prose pour les rapprocher encore plus de nos

(1) D'Haussonville, *Madame de La Fayette*, p. 207-208. Hachette, 1891.
(2) L. Veuillot, *Molière et Bourdaloue*, p. 241.

habitudes vraies et de notre langage usuel. Rien en tout cela qui ne puisse être inoffensif, et même utile. Mais les grandes lois demeurent et, au-dessus des lois techniques et proprement littéraires, la loi morale qui oblige toute force agissant sur les âmes d'agir au sens de leur élévation et de leur perfectionnement. Elle garde ici toute sa vigueur pratique, cette loi première, scandale pour qui fait de l'art un dieu et de la moralité un nom vide; étonnement pour quelques spiritualistes sans logique ou sans courage; mais, pour qui sait et raisonne, évidence et presque lieu commun. Romancier, soyez homme d'esprit, observateur, psychologue fin et joyeux; égayez mon bon sens pour l'aiguiser et l'affermir. Soyez pathétique, remuez ma sensibilité, mais pour ennoblir encore et fortifier ma volonté généreuse; dépeignez-moi la vie, non pour m'instruire de ce qu'elle est, — ce n'est pas aux fictions de me l'apprendre, — mais bien plutôt pour m'en consoler en me montrant ce qu'elle devrait être, et me conviant par là même à relever quelque peu la mienne (1). Autre chose est l'idéal, autre chose l'illusion. Quand on me fait vivre en idée avec des âmes héroïques, je n'ai pas besoin d'être averti que le commun n'est pas de cette trempe; il suffit peut-être de me regarder dans ma vulgarité de tous les jours. Mais sans m'abuser sur le fait, sur le réel, on me remet en mémoire que la droit est et sera toujours la règle du fait, que tout l'honneur de ma volonté libre est d'appro-

(1) Qu'on ne s'y trompe pas du reste. La question pratique n'est point entre la peinture idéalisée de la vie et la reproduction pure et simple. Sans creuser trop avant, rappelons qu'en fait celle-ci n'a jamais lieu dans le roman ni le drame; que, tandis que les uns embellissent les choses pour élever les âmes, d'autres les enlaidissent à plaisir pour obtenir un effet quelconque, pour se faire un succès d'étonnement et de curiosité malsaine. En pratique, tout dramaturge oscille entre Corneille et V. Hugo; tout romancier flotte entre Octave Feuillet et Zola.

cher constamment l'idéal sans jamais l'atteindre. Qu'est-ce donc, après tout, qu'idéaliser? Faire que de l'ensemble d'un ouvrage se dégage une impression généreuse. Et qu'y faut-il? Prêcher? — Non. — Ne mettre en scène que de belles âmes? — Impossible. — Les montrer du moins toujours triomphantes et récompensées à la mode humaine? — Cela n'est pas nécessaire et, dans une fiction, la leçon des événements risque toujours d'être faible. — Que faut-il donc? — Ordonner toute chose au rayonnement définitif de la beauté morale, la mettre en action et en lumière, au point d'attacher sur elle le meilleur de l'attention et le tout de la sympathie. Voilà qui est satisfaisant, mais indispensable. C'est la loi du roman comme du théâtre, parce que c'est la loi universelle de l'art.

Bien naïf était donc l'honnête Huet lorsque, demandant au roman une instruction morale, il n'en concevait pas d'autre que « la vertu couronnée et le crime châtié, » que l'événement, pour tout dire. Bien naïf, quand, après nous avoir fourni cent raisons pour nous défier des fables romanesques, il tournait brusquement au panégyrique, traitait de pur accident le mal qu'elles peuvent causer et en imputait la faute au lecteur (1). N'oublions pas du reste qu'à son gré, la passion, l'amour, tient à l'essence même du genre. C'est donc le roman passionné qu'il estime bien fait pour *dérouiller l'esprit*, *le façonner* et le rendre *propre au monde;* c'est là le *précepteur muet*, mais *en quelque sorte nécessaire*, qui instruira la jeunesse à fuir les liaisons coupables et à se conduire dans celle qui *a une fin honnête et sainte*. Bref, selon Huet, c'est au roman pas-

(1) Le pauvre P. Caffaro ne dira pas autre chose pour justifier le théâtre, et l'on sait avec quelle logique souveraine Bossuet le mènera battant sur ce terrain vraiment intenable. (*Maximes et réflexions sur la Comédie*, IV).

sionné qu'appartient, au moins pour une part, l'honneur de préparer la jeunesse chrétienne au mariage chrétien. On ne se figure pas un aveuglement plus candide. Oublions donc, si l'on veut, tant d'autres dangers ; imaginons l'impossible, supposons tous les romans empreints de la plus sévère décence, incapables de troubler la paix des imaginations jeunes. Alors même, tant qu'ils auront la passion pour ressort indispensable et le mariage pour terme obligé, ils seront d'étranges précepteurs, et leur leçon dominante un pur mensonge. Qu'enseignent-ils donc de si faux ? Qu'un mariage d'inclination est la fin suprême de l'homme ? C'est peu. Ils donnent à entendre que, dans le mariage, tout est pour la joie des époux. Or, c'est là mentir à la nature. Tout, dans le mariage, est pour le bien de la génération à naître, et les joies de l'union la plus heureuse ne sont qu'une compensation providentielle pour les charges de la paternité. Voilà le vrai de la vie, et c'est précisément le contraire de l'esprit romanesque tel que l'a consacré l'usage, complice de la convoitise. Ne semble-t-il pas au reste que le roman en ait conscience et l'avoue ? Voyez plutôt le dénouement ordinaire, quasi obligatoire. N'est-il pas un aveu ? Dès que la passion est satisfaite, dès que le devoir menace d'apparaître et de détrôner le plaisir ; tout est dit, la toile tombe, le roman se dérobe, il fuit devant la vraie vie de famille, comme l'ombre devant le jour. Et là-dessus, qu'on pousse aussi loin que l'on voudra la tolérance pratique ou la complaisance mondaine ; tant que le roman n'aura pas changé de thème habituel, il s'accommodera difficilement, je ne dis plus avec l'intégrité des âmes individuelles, mais avec un des plus graves intérêts de la société.

CHAPITRE IV

L'Histoire. — Les Mémoires.

I

L'HISTOIRE

Vue rétrospective. — Dix-septième siècle. — L'histoire protestante : d'Aubigné. — L'histoire légendaire : Charron, Dupleix. — L'histoire sérieuse: Mézeray, l'homme, l'œuvre, fond et forme. — Quelques successeurs de Mézeray. — Pourquoi le dix-septième siècle n'est pas plus riche. — L'idéal de l'histoire d'après Pellisson.

J'ai cité Bossuet louant Madame d'avoir abandonné les romans pour l'histoire. Quels ouvrages historiques avaient donc pu la dégoûter des *Amadis*, de l'*Astrée*, du *Cyrus ?* « Il faut avouer, écrivait Saint-Evremont, cinq ans seulement avant la mort de la princesse, que nos historiens n'ont eu qu'un mérite bien médiocre (1) ; » et quoiqu'il entende parler de ceux qui avaient écrit sur la France, la remarque vaut pour toutes les histoires en langue française publiées

(1) Saint-Evremont, *Discours sur les historiens français*, 1665. D'ailleurs qu'on ne se laisse pas prendre au titre. Pas un de nos historiens n'est jugé ni même nommé dans ces pages qui sont plutôt l'éloge des historiens anciens.

avant 1670. Madame cherchait-elle plus haut? Sans parler des anciens, elle pouvait lire nos chroniqueurs du moyen âge. Elle avait le grave et sobre Villehardouin réédité tout récemment par du Cange (1657). Elle lisait peut-être le bon Joinville, soit dans l'édition originale de Pierre de Rieux (1546), soit dans l'*Histoire de saint Louis*, par Claude Ménard (1617). Froissart, publié au moins trois fois pendant le seizième siècle et finalement abrégé en 1572 par Belleforest, lui offrait, avec les *merveilleuses entreprises, nobles aventures et faits d'armes* où il se délecte, une sorte de transition entre les fictions romanesque et les récits plus sévères des historiens proprement dits. Si l'histoire était surtout pour elle une étude de sagesse comme parle Bossuet, elle n'avait qu'à feuilleter Commines, édité en 1523 et assez riche en leçons morales et politiques. Bref, je voudrais, pour sa gloire, être assuré qu'elle connaissait et goûtait ces vieux auteurs : chose trop rare parmi les beaux esprits de son temps.

Plus près d'elle, au seizième siècle, elle ne trouvait assurément rien qui valût les *Commentaires* de Montluc, ce brave livre si français, si gascon, mais au meilleur sens du mot. Elle eût jugé Brantôme trop licencieux et trop glacial dans son égoïsme, sauf quelques éclairs d'émotion, à propos de Marie Stuart par exemple ou de la bataille de Lépante. Etienne Pasquier pouvait lui plaire comme un érudit curieux et patriote; mais, sans préjudice des autres critiques possibles, ses *Recherches de la France* n'étaient guère que fragments et matériaux. Faut-il rappeler du Haillan et son *Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XI*, histoire surtout politique et diplomatique, sans ombre de couleur locale et avec force dissertations et discours de fantaisie? Au contraire, le président Fauchet, dans ses *Antiquités et histoires gauloises et françaises*, se

rapprochait de la vérité ; il préférait les documents authentiques, mais sans les faire assez bien valoir. En somme, le seizième siècle n'avait pas donné un historien.

Le dix-septième, arrivé aux deux tiers de sa course, était-il plus heureux ? Il avait vu paraître, de 1616 à 1620, l'*Histoire universelle*, de Théodore-Agrippa d'Aubigné, le tableau assez confus des guerres de religion jusqu'à l'édit de Nantes ; au fond, apologie du protestantisme et de l'auteur même, bien que le vieux huguenot s'y montre moins passionné que dans ses mémoires et ses pamphlets en prose ou en vers (1). La même année, 1621, Jacques Charron et Scipion Dupleix avaient publié, l'un son *Histoire universelle* de toutes les nations et spécialement des Gaulois et des Français ; l'autre, la première édition de son *Histoire générale de France*, depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la monarchie française. Charron contait gravement, d'ailleurs sans talent ni style, les faits et gestes des prédécesseurs de Pharamond, à commencer par Gomer, fils de Noé. Dupleix, à la fois érudit et crédule, répétait moins lourdement les mêmes légendes ; plus intéressant d'ailleurs et plus sérieux dans les parties modernes de son livre, où l'on a cru sentir l'inspiration de Richelieu. Madame aurait pu lire encore l'*Histoire du roi Henri-le-Grand*, son aïeul, abrégé passable que l'ancien précepteur de Louis XIV, Hardouin de Péréfixe, avait donné au public en 1661, un an avant de remplacer sur le siège archiépiscopal de Paris le trop fameux cardinal de Retz (2).

Un seul homme tranche sur cette médiocrité universelle ;

(1) *La Confession de Sancy, les Aventures du baron de Fœneste*, par-dessus tout, le long poème intitulé : *les Tragicques*.

(2) Ne m'occupant que des ouvrages écrits en français, je n'avais pas à mentionner l'*Historia mei temporis* du gallican de Thou.

c'est Mézeray. Né en 1610 près d'Argentan, frère du vénérable fondateur des Eudistes, François Eudes avait pris le nom d'un hameau voisin de son lieu natal et il devait attacher à ce nom quelque gloire. Poète d'abord, puis officier d'administration militaire, il fut, ce semble, tourné vers l'histoire par son tempérament d'opposant et de frondeur. Ses écrits satiriques l'avaient d'abord fait connaître et le mécontentement du présent n'aurait, dit-on, pas nui à son dessein d'étudier et de faire revivre le passé. Le fait est qu'il s'enfermait à vingt-sept ans au collège Sainte-Barbe, et que, cinq ans plus tard, au prix d'un labeur dont il avait pensé mourir, il donnait le premier volume in-folio de sa grande *Histoire de France* (1643). Les deux autres suivirent à quelques années d'intervalle, puis, sous le nom d'*Abrégé chronologique*, un extrait du même ouvrage (1668). Parmi d'autres compositjons de moindre valeur, encore faut-il nommer le *Traité de l'Origine des Français* ou *Histoire de France avant Clovis* (1682).

Défauts ou qualités, l'œuvre de Mézeray se ressent et de la préparation qu'il y apporte et du caractère même de l'auteur et des vues ou principes dont il s'inspire. La préparation est incomplète : l'acharné travailleur n'a pourtant pas lu les anciens ; mais surtout il n'a guère fréquenté les sources latines de notre histoire nationale. Ce déficit n'est pas pour l'aider à débrouiller l'écheveau des royautés mérovingiennes, ni à dissiper cette obscurité « si grande, selon lui, dans la première et la seconde race de nos rois, que ces temps-là sont comme les pays voisins du pôle, où il n'est jamais jour que par un petit crépuscule. » Aussi, jusqu'au règne de saint Louis, les erreurs abondent-elles, mêlées d'ailleurs d'aperçus heureux et plus hardis que flatteurs pour l'absolutisme des rois modernes. Le seizième siècle, qui remplit un volume sur trois, est, sauf les réserves con-

venables, la partie la plus intéressante et la plus sûre. Ainsi Mézeray, à mesure qu'il avance, fait à ses risques et périls son éducation d'historien, et l'on a pu dire, non sans malice, que, lorsqu'il eut terminé son œuvre, il était vraiment en état de l'entreprendre (1). Œuvre de valeur malgré tout, effort assez neuf à l'époque pour élargir les limites ordinaires du genre, pour ne s'en plus tenir aux batailles et aux traités ; pour jeter quelque jour sur la situation intérieure des peuples, mœurs, gouvernement, religion, pour l'éclairer par comparaison et synchronisme.

On voit ici le bon côté de l'esprit de Mézeray et de son caractère. Il aimait le vrai, il le cherchait de préférence au dramatique ; il tenait en suspicion, non seulement la légende merveilleuse, mais encore les mots et anecdotes à effet ; assez équitable aussi dans l'appréciation des partis ou des personnages. Il y avait chez ce Normand quelque chose de positif et de pondéré qui s'accordait bien avec sa vocation littéraire, mais en outre une certaine hardiesse à choquer l'erreur commune et à dénoncer l'abus traditionnel. Par malheur, le caractère était moins mesuré que l'esprit et moins fier tout ensemble. Un goût inné d'opposition et de censure exposait l'auteur à forcer la note, si bien que, « moraliste avant d'être historien, il parsema de réflexions énergiques des récits légers et souvent faux (2). » En revanche, sa franchise ne paraît pas avoir toujours été incorruptible aux présents ou aux simples promesses. De même il avait plaidé le droit des peuples à consentir les impôts, et ce trait l'honore ; mais quand, pour l'en punir, on eut rogné sa pension, son attitude fut celle d'une victime très humble et non d'un martyr. Mettez enfin sur un fond de

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, tome VIII, p. 203.

(2) Augustin Thierry, *Lettres sur l'histoire de France*, Lettre IV, 8e édition, in-18, p. 39.

patriote et d'honnête homme un catholicisme un peu terne, une forte empreinte de cet esprit politique et parlementaire que l'on voudrait, bien à tort, identifier avec le patriotisme lui-même : vous aurez les principes de l'historien moraliste, d'autant plus agréable à certains modernes que le sens catholique lui manque un peu. Or, quoi qu'il en soit des autres causes, il manquera toujours à ceux qui mènent, comme notre auteur, une vie passablement licencieuse. Au reste, frondeur et mauvaise langue par tempérament, Mézeray ne haïssait pas de s'émanciper en propos contre la religion même, disant d'ailleurs à son saint frère de ne s'en pas inquiéter et qu'ils iraient en paradis l'un portant l'autre. Près de sa fin (1683), il désavoua publiquement ses boutades et ajouta ce mot significatif : « Souvenez-vous que Mézeray mourant est plus croyable que n'était Mézeray en vie (1). »

Ecrivain, il a pris dans ses vieux mémoires un goût prononcé d'archaïsme et d'aisance familière, trop familière parfois. Il sait attraper le ton de la narration historique vive, sobre, éloquente dans sa brièveté. Ainsi a-t-il conté l'étrange réception que trouva chez l'Electeur Palatin le roi de Pologne qui devait être Henri III l'année suivante, et les frayeurs par où le prince luthérien crut devoir faire payer à son hôte le coup d'Etat politique de la Saint-Barthélemy. Mézeray excelle à résumer un règne dans un portrait bien net et vivant. Il prête à ses personnages des paroles souvent éloquentes, comme le discours de Biron devant les juges, tant loué de Voltaire. Quant au procédé pris en soi, il le justifie par un argument qui ne me convainc pas, je l'avoue. A l'entendre, le fond de ces pièces oratoires est tellement en situation que, si l'historien ne l'attribuait pas

(1) Cité par Sainte-Beuve, *Lundi* VIII, p. 232.

à ses héros, il devrait l'exprimer pour son compte et par manière de réflexions personnelles. — Qu'à cela ne tienne ! Cette façon de faire ne serait-elle pas plus franche et plus vraie? L'histoire n'est pas le drame ; elle est un enseignement. Que l'auteur ne disserte pas outre mesure ; qu'il n'encombre pas tout de sa personnalité sentencieuse et pédantesque ; mais plutôt que de recourir à des fictions et à des machines, qu'il se montre et enseigne avec une discrète simplicité.

Mézeray nous laisse donc loin de la perfection du genre. Et pourtant que peut-on comparer à son œuvre dans cette première période ou même jusqu'à la fin du siècle, étant mis à part le *Discours sur l'histoire universelle* et l'*Histoire des Variations?* Ce n'est ni le fragment de Sarrasin sur la conspiration de Wallenstein ni le récit de la conjuration de Fiesque, cet essai de Retz écolier. Plus tard, en 1679, Fléchier publiera une histoire de Théodose que madame de Sévigné déclarera « la plus belle chose et d'un style parfait ; » en réalité bon morceau de style académique, mais sans autre mérite bien saillant. Viendront encore les romanciers d'histoire comme Varillas (1), et son imitateur

(1) Antoine de Varillas, historiographe de Gaston d'Orléans, avait débuté dès 1658 par une étude sur la politique de la maison d'Autriche ; mais c'est plus tard, entre 1680 et 1696, qu'il donna coup sur coup nombre d'ouvrages sur saint Louis et sur tous nos rois, de Louis XI à Henri IV; sans compter d'autres monographies empruntées à l'histoire étrangère. Homme bizarre qui, dans ses préfaces, posait pour l'érudition scrupuleuse, et, dans ses récits, ne consultait que l'intérêt dramatique, transposait ou arrangeait les événements, quand il ne les créait pas de toutes pièces. Le public y fut pris d'abord. Le P. Daniel raconte que l'on s'arrachait l'*Histoire de François Ier*, surtout pour y lire la tragique aventure de la dame de Châteaubriant, séduite par ce prince, puis mise à mort par son mari au milieu d'un appareil de mélodrame. Cependant des curieux s'étant avisés de recourir aux archives de Châteaubriant, établirent qu'il y avait là fiction pure. (Daniel, S. J., *Histoire de France*. Préface.) On juge si Varillas se privait de peindre minutieusement ses personnages, de les faire parler et penser tout haut, comme s'il avait assisté à leurs conseils ou lu dans leurs

Saint-Réal (1), avec lequel il serait peut-être injuste de confondre Vertot. Il y aura de sages et froids annalistes comme Tillemont, des historiens graves mais systématiques à la façon du gallican Fleury. — Je cite en courant ces trois derniers noms, me proposant d'y revenir quand j'étudierai la fin du siècle. — D'ailleurs rien ou à peu près ne restera du travail des deux historiographes royaux, Boileau et Racine. Pellisson, leur prédécesseur, n'aura laissé que de beaux fragments sur l'histoire guerrière et diplomatique des dix premières années qui suivent la mort de Mazarin. Finalement, et Bossuet toujours excepté, l'histoire demeurera l'un des plus pâles fleurons de la couronne littéraire du grand règne.

Pourquoi ? — Manque de critique, disent les uns, et j'en conviens pourvu qu'on n'exagère pas le déficit, mais surtout qu'on prétende glorifier implicitement ainsi la critique de bon aloi, la critique sévèrement loyale et suffisamment modeste (2). — C'est, disent les autres, habitude et, pour ainsi parler, tour d'esprit naïvement monarchique, ne voyant guère au monde que des rois et des cours, ce qui mène à se croire historien dès que l'on a suffisamment conté les batailles, les négociations et les intrigues de palais. Soit encore. Que l'histoire se fasse un peu plus dé-

âmes. — Daniel l'estime bon écrivain, et d'autre part, c'est lui, pense-t-on, que vise La Bruyère quand il dit : « Il faut éviter le style vain et puéril, de peur de ressembler à Dorilas et à Handburg. » (*Des ouvrages d'esprit*, 66). Handburg est manifestement Louis Maimbourg, ce Jésuite exclu de son ordre pour des écrits défavorables au Saint-Siège.

(1) L'abbé de Saint-Réal, né à Chambéry en 1639, est l'auteur de nombre d'ouvrages plus élégants que sérieux. On goûtait notamment son histoire du fils de Philippe II, Don Carlos, et celle de la problématique conjuration de Venise.

(2) Elle était précisément à la veille de naître, avec les travaux des Mabillon, des Montfaucon et autres maîtres de l'érudition française. Leur influence ne se fit donc sentir que plus tard, et leurs œuvres, écrites pour la plupart en latin, sortent du cadre de cette histoire.

mocratique, plus largement nationale ; mais que ce progrès ne dégénère pas en manie égalitaire et jalouse.

On plaint encore le dix-septième siècle de ses injustes dédains pour le passé de la France. Il n'est que trop véritable et nous n'entendrons pas sans regret Fénelon traiter « d'affreuse barbarie » les temps qui suivirent la chute des Carolingiens, estimer l'époque de saint Louis « un siècle de fer, » et déclarer en 1714 que « nous sortons à peine de cette longue nuit (1). » A ce compte, la Renaissance fut l'aurore ; l'auteur du *Télémaque* n'en doute pas et, dès la phrase suivante, il nous le donne à conclure. Or, sans toucher à la question générale, je me demande si la Renaissance, telle qu'on l'a conçue et appliquée, n'a pas nui en particulier à nos historiens du grand siècle. Thucydide, Salluste, Tacite, sont, à divers titres, d'admirables maîtres et modèles. Mais fallait-il copier scrupuleusement leurs procédés, la harangue imaginaire, par exemple ? A les suivre de trop près, ne risquait-on pas de travestir plus ou moins l'histoire moderne, d'effacer la couleur locale, ou — chose plus grave — d'emprunter la moralité continue du récit moins à la sagesse chrétienne qu'au naturalisme de ces illustres païens ? Saint-Évremont notait que, de son temps, les hommes d'État ou d'épée, si bien préparés par leurs emplois au rôle d'historiens, manquaient de littérature pour le soutenir, et que les gens de littérature traitaient volontiers l'histoire « avec des maximes générales et des lieux communs qui sentent plus la politique de l'antiquité que la nôtre (2). » N'était-ce pas entrevoir au moins et indiquer le péril où les exposait l'idolâtrie indiscrète des anciens ? Et faut-il s'étonner de retrouver en histoire les traces fâcheuses d'un excès que nous verrons si funeste en poésie ?

(1) Fénelon, *Lettre sur les occupations de l'Académie*, VII.
(2) Saint-Evremont, *Discours sur les historiens français* (1665).

Aussi bien, quelle idée les historiens d'alors se faisaient-ils de leur art? On en jugera par cette page de Pellisson et peut-être me saura-t-on gré de l'avoir citée. Après avoir réclamé d'un mot, comme choses trop évidemment nécessaires, l'exactitude des informations et la probité professionnelle, il poursuivait ainsi: « L'excellent historien doit avoir une connaissance générale du monde et des affaires, un esprit subtil et pénétrant, capable de démêler les vraies causes des actions humaines d'avec leurs prétextes et leurs couleurs; une imagination vive et judicieuse tout ensemble, qui conçoive les choses telles qu'elles sont et les jette après au dehors telles qu'elle les a conçues. Il ne les raconte pas, il les peint. Qu'il parle d'une bataille, d'une négociation, des passions d'un prince ou d'un ministre, les lecteurs pensent combattre ou négocier, être agités des mêmes désirs et de la même inquiétude. Il a d'ailleurs un goût très exquis de ce qui peut plaire ou déplaire, ennuyer ou divertir; et bien qu'il n'omette rien de nécessaire, il sait étendre ou resserrer les divers sujets, suivant qu'il le faut pour la beauté de son ouvrage. Il ne fait pas montre de son esprit, mais il le laisse entrevoir partout. Il n'est pas en embuscade sur tous les chemins pour dire de belles choses et pour appliquer des sentences de Sénèque; mais il exprime quelquefois un grand sentiment en un seul mot ou le fait entendre sans le dire; comme ces personnes discrètes et judicieuses, qui, d'un seul mouvement des yeux, sans ouvrir la bouche, approuvent ou condamnent tacitement ce qui se fait en leur présence. Son style est clair, simple, familier, mais sans bassesse et accompagné partout de dignité; car il se souvient toujours qu'il entretient toutes les nations et tous les siècles, que toute la terre l'écoute, qu'il parle, pour ainsi dire, devant l'assemblée publique du genre humain, où rien ne

doit lui échapper qui ne soit mêlé d'un caractère de pudeur, de respect et de bienséance (1). »

Le programme est élevé, excellent en quelques-unes de ses parties. Cependant n'y sentez-vous pas un peu la préoccupation littéraire? Un peu, dis-je, et rien de plus ; mais n'en est-ce point assez pour mettre en défiance les esprits positifs et qui cherchent dans l'histoire toute autre chose qu'un plaisir ? Il est vrai : donnez à l'historien, avec des documents plus riches, un sens critique plus assuré ; empêchez-le de pousser jusqu'au fétichisme le goût des modèles ; supposez-le moins curieux de littérature, d'art, ou mieux encore, mettant l'art, la littérature, précisément où il les faut mettre, c'est-à-dire dans une proportion toute naturelle de la parole avec l'objet qu'elle exprime et le but où elle tend: vous aurez la perfection pratique du genre, entre l'histoire enjolivée pour plaire et la sécheresse érudite sous couleur d'authenticité. Dieu garde nos contemporains du second écueil et puisse la passion du document n'étouffer pas chez eux tout soin de composer et d'écrire ! Quant à notre grand siècle, il semble avoir penché plutôt vers l'autre excès.

II

LES MÉMOIRES

Le cardinal de Retz. — S'il faut oublier l'homme afin de mieux jouir du livre. — L'homme, sa vie, admirables ressources tournées au mal. — Mérites littéraires : la comédie, le portrait, la grande éloquence historique. — Question de la conversion de Retz et date de composition de ses Mémoires. — Leur publication posthume, leur

(1) Pellisson, *Discours sur les œuvres de Sarrazin.*

effet. — MADAME DE MOTTEVILLE. — Aspect modeste et haute valeur de son œuvre. — Précieux détails sur la cour. — Bon sens et noble cœur. — Son style procède de là.

Mais s'il a peu de chefs-d'œuvre historiques, en revanche combien de Mémoires intéressants, quelquefois d'autant plus littéraires que les auteurs y sont moins gens de lettres, n'écrivant que pour eux-mêmes, ne sentant du moins ni l'aiguillon ni la contrainte d'une publicité prochaine et dont il leur faudra répondre de leur vivant ! A l'extrême fin du siècle, Saint-Simon ; à l'époque où nous sommes, Conrart, La Rochefoucauld, la grande Mademoiselle, Gourville, d'autres encore, mais, par-dessus tous les autres, le cardinal de Retz et madame de Motteville. Arrêtons-nous à ces deux noms.

Quelqu'un a dit que les véritables gens de goût doivent oublier au besoin la valeur morale de l'auteur, afin de se livrer sans réserve aux charmes de l'ouvrage (1). Or, je crains fort qu'il n'ait pris pour gens de goût ceux qui veulent jouir à tout prix, et ne regardent pas à la qualité de leurs jouissances. Que ne faudrait-il pas oublier, en tout cas, pour goûter sans arrière-pensée le mérite incontestable des Mémoires de Retz ? Comment effacer de notre esprit qu'il était évêque et cardinal, ce factieux qui jetait son pays dans tous les hasards, ou par ambition d'être ministre, ou simplement pour se donner une importance, un grand rôle ; ce comédien soutenant avec une si audacieuse hypocrisie son double personnage de prélat populaire et de grand seigneur libertin ; ce cynique élégant, écrivant après coup son histoire, non en pénitent mais en homme d'esprit et en amateur, non pour s'accuser mais pour revivre, au moins en idée, sa vie d'intrigues et de

(1) E. Faguet.

désordres? On a dit encore qu'il faudrait presque la lui pardonner pour l'agrément du récit qu'il en a fait (1). Parole fâcheuse. Non, devant les véritables gens de goût, l'ouvrage n'absout pas l'auteur; l'auteur fait plutôt tort à l'ouvrage et, si bien tourné soit-il, ce récit d'une existence de mauvais prêtre n'offre qu'un agrément trop mêlé.

Rien d'ailleurs n'accuse mieux les conséquences de l'abus qui vouait au sacerdoce les cadets de grande maison. Paul de Gondi avait bien, comme il l'avoue lui-même, l'âme la moins ecclésiastique de l'univers. N'importe. Il n'était pas l'aîné; de plus, trois Gondi, son grand-oncle et ses deux oncles, avaient gouverné successivement l'Eglise de Paris; le troisième la gouvernait encore (2) et on voulait qu'elle restât dans la famille comme un fief. Etrange empire du préjugé sur les meilleurs. Celui qui le voulait ainsi était le vieux Philippe-Emmanuel de Gondi, l'ami de Saint-Vincent de Paul, et qui mourut lui-même prêtre de l'Oratoire. Jeté de force dans une voie qu'il abhorrait, le second de ses fils mena de front deux entreprises difficilement compatibles. Libertin, duelliste, apprenti conspirateur, il fit tout, et de dessein formel, pour se rendre impossible, à force de scandales, la carrière ecclésiastique; mais avec une souplesse et une ténacité dignes d'un meilleur emploi, il ne fit pas moins pour briller dans cette carrière, au cas où il ne réussirait pas à en sortir. C'est ce qui arriva. Retz s'est dit fixé dans sa profession par la mort du comte de Soissons dont lui-même aurait été le complice contre Richelieu (1641). Quoi qu'il en soit de cette compli-

(1) « Il faut presque lui pardonner ses intrigues et ses machinations, puisqu'il les a écrites. » (Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. V, p. 46.)

(2) V. E. Feillet, *Notice*, Mémoires de Retz, t. I, dans la collection des grands écrivains.

cité aujourd'hui révoquée en doute (1), lorsqu'il fallut tout de bon se résigner à être d'Eglise, il se trouva théologien, prédicateur, ayant d'ailleurs assez bien ensorcelé l'opinion pour se faire appuyer par d'excellents prélats et porter à la coadjutorerie par le vœu d'un bon nombre de prêtres. Il l'obtint à la fin de 1643, à vingt-neuf ans. Hélas ! le voisinage ni les leçons d'un saint ne sont pas toujours une suffisante garantie. L'ancien élève de M. Vincent alla se préparer aux ordres à Saint-Lazare, auprès de son vieux maître, et là il résolut, déclare-t-il, « de faire le mal par dessein, » c'est-à-dire de ne point s'essayer à des vertus impossibles, mais de continuer sa vie licencieuse, tout en jouant correctement son rôle, « aussi homme de bien pour le salut des autres » qu'il pourrait être méchant pour lui-même. Voilà quelles dispositions il apportait à l'épiscopat.

Moins de cinq ans plus tard, la Fronde parlementaire éclate (1648). Le premier jour, Retz est au service de la Régente et s'emploie à calmer le peuple. Le lendemain, sur un simple froissement d'amour-propre, il fait soudain volte-face et rallume lui-même la sédition. Bientôt la cour abandonne Paris et lui laisse le champ libre. Le voilà chef de parti, apprenant d'expérience qu'en pareil cas on est bien plus empêché de gouverner les siens que de combattre les adversaires. Triste situation, en effet, que celle d'un archevêque essayant de conduire un parlement en révolte, d'ailleurs exploitant la religion du peuple, mais impuissant à contenir l'impiété scandaleuse des gentilshommes frondeurs !

Abrégeons. Pour le suivre dans ce dédale il faudrait conter l'histoire complète de la guerre à Mazarin. Que

(1) Par exemple l'évêque de Lisieux, Philippe Cospeau, le même qui fut un moment le guide et le protecteur de la jeunesse ecclésiastique de Bossuet.

voulait Retz? Etre ministre à sa place? Lui-même le nie, mais ses dénégations prouvent peu. Etre cardinal à coup sûr et au plus vite? Devenir simplement un personnage, ou, plus simplement encore, s'amuser au jeu des factions et des cabales, nager en pleine intrigue comme dans son élément naturel? Trouve qui pourra l'objet dominant de cette ambition effrénée. Du moins est-il manifeste qu'elle seule a fait l'unité parmi les évolutions d'une politique, la plus ondoyante et contradictoire qui fût jamais. On vit le héros de la première Fronde flotter de la Régente aux Princes devenus chefs de la Fronde nouvelle, se brouiller à mort avec Condé, puis travailler à sa délivrance, puis tout de nouveau lui tenir tête à main armée. On le vit essayer du rôle de médiateur, peut-être même se figura-t-il y avoir réussi, car il obtint par là — chose triste à dire — ce chapeau cardinalice, objet de ses convoitises. Cependant, il n'avait abouti qu'à se brouiller avec tout le monde. Arrêté enfin (1652), la mort de son oncle, en le faisant archevêque titulaire, lui donna jour à de nouvelles intrigues (1654). De Vincennes, de Nantes où on le transféra, de Rome où il chercha un asile après son évasion, Retz ne cessa de maintenir son autorité contre une démission donnée sous la contrainte, et d'agiter, avec l'appui des jansénistes, un diocèse qui était en réalité bien à lui. Etrange complexité des choses humaines! Le droit rigoureux se trouvait du côté de l'indigne, et deux papes, Innocent X et Alexandre VII, appuyèrent contre la cour cet indigne qu'ils connaissaient mal. Enfin le second fut désabusé sur le compte du personnage, et Retz, ne trouvant plus d'appui à Rome, après cinq ans d'une vie errante et déshonorée, acheta enfin par une démission régulière la permission de rentrer en France (1662).

Là finit son roman politique. Retz y a gagné de tenir le

premier rang, c'est-à-dire le moins glorieux, parmi les illustres égoïstes qui commencèrent et soutinrent la Fronde; plus coupable que tous, à raison du caractère auguste qui fait de sa conduite un scandale à part et comme un long sacrilège. Du reste, après Condé — mais Condé n'était pas évêque — personne alors n'abusa de plus beaux dons naturels et ne tourna au mal de plus admirables ressources. On s'est demandé si Retz ministre aurait valu Retz conspirateur, s'il aurait eu la main aussi ferme à tenir le gouvernail que souple à nouer l'intrigue. Je l'ignore; mais dans ce poste ou dans un autre, en vérité, de quel bien n'étaient pas capables les trésors d'invention, de finesse, de logique, d'éloquence, d'habileté à manier les hommes, voire de présence d'esprit, de sang-froid, de courage, qu'il a dépensés pour se charger de crimes et se couvrir de honte, au moins devant nous qui, grâce à lui-même, le connaissons mieux que ses contemporains !

Il est encore vrai que, pour se faire si tristement connaître, il déploie toutes les qualités d'un écrivain supérieur. La langue est légèrement vieillie ; le tour souvent négligé, moins rude cependant et, s'il faut tout dire, moins barbare qu'il ne sera par instants chez Saint-Simon. Retz cause et s'abandonne, ce qui, à l'incorrection près, sied bien aux Mémoires. S'il arrive çà et là que la causerie languisse et traîne, elle aura de merveilleux réveils. L'observation morale y éclate en maximes, peut-être un peu fréquentes au début, mais d'homme expert et non de pédant. Jointe au sens dramatique, elle soutient et anime des scènes de comédie où l'auteur se délecte d'ailleurs trop visiblement pour ne pas nous faire craindre une part d'invention — péché bien mince au prix des autres — mais aussi pour ne pas trahir le sceptique tournant les choses humaines en raillerie. Otez quelques métaphores ou allusions qui sentent

un peu trop le théâtre ; ôtez surtout ce fâcheux arrière-goût de scepticisme et de mépris ; et telle grande scène, la première journée de la Fronde par exemple, sera un pur chef-d'œuvre. La reine, avec son fausset aigre, ses colères et ses apaisements soudains ; Mazarin, avec ses « galimatias ; » Gaston d'Orléans et ses empressements de commande qui ne l'empêchent pas de siffler l'instant d'après comme un oisif qui rêve ; ce Longueville affectant la tristesse et triomphant d'aise à la pensée de voir du nouveau ; ce Villeroi payant de mine pour faire sa cour et, par derrière, confessant que l'Etat est perdu ; ce maréchal de la Meilleraye, « tout pétri de bile et de contre-temps, » qui, sage d'abord, éclate à l'improviste en fanfaronnades belliqueuses et risquera tout à l'heure de faire tuer Retz dans les rues, quitte à dire ensuite en façon d'épiphonème : « Je suis un fou et un brutal. » Suivez les impressions qui oscillent d'un extrême à l'autre avec les nouvelles apportées à chaque instant du dehors. Quel tableau de haute comédie politique ! Un seul rôle est de trop, celui de cet évêque attentif à ne rien perdre du spectacle tandis qu'il joue pour son compte la comédie du dévouement pastoral. Précisément deux siècles plus tard et dans le fort d'une sédition plus meurtrière, un successeur de Retz devait faire une bien autre figure (1).

(1) Mgr Affre, tué sur les barricades en essayant d'arrêter le combat (juin 1848). Le sceptique Sainte-Beuve ne s'est pas dérobé à ce rapprochement. (*Lundis*. t. V.) — Quant à Retz, il a d'autres scènes plus brèves mais d'un comique aussi profond. Telles sont ses deux conversations finales avec Gaston, au moment où la Fronde expire, Condé s'étant livré à l'Espagne et le roi rentrant à Paris (18 et 21 octobre 1652). — En voici une autre, moins fine, mais d'une bizarrerie singulière. Le 21 août 1651, le Palais de Justice avait failli devenir le théâtre d'une lutte sanglante entre les amis du coadjuteur et ceux de Condé. Retz lui-même avait pensé périr assassiné par La Rochefoucauld qui lui tenait le cou serré entre les deux battants d'une porte. Le lendemain, conduisant une procession, il se retrouve dans la rue face à face avec Condé. Le prince descend de carrosse et se met à genoux. Retz le bénit d'abord et le salue profondé-

Tout habile qu'il est, le metteur en scène amuserait plus s'il était moins amusé lui-même. Pareillement on aurait plus de confiance dans un portraitiste moins visiblement ravi du plaisir de peindre. J'admets le mérite d'exécution, le fini de ces dix-sept toiles d'inégale grandeur faisant musée après les préliminaires de la Fronde : la reine, le duc d'Orléans, Condé, Beaufort, La Rochefoucauld et les autres. Mais pourquoi nous avertir que nous passons du « vestibule » à la « galerie » et nous en faire les honneurs avec ce ton d'artiste satisfait? Et puis le genre est périlleux; il est de ceux où la forme emporte facilement le fond, c'est-à-dire où la vérité risque plus que jamais d'être sacrifiée au bonheur du tour et du trait. Ainsi la silhouette d'Anne d'Autriche n'est sensiblement qu'une épigramme. « Elle avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de... » La continuité, la symétrie, nous ont déjà mis en défiance. Que sera-ce du mot de la fin? « .... et plus d'incapacité que tout ce que dessus. » Voilà le trait où nous conduisait savamment cette tournure déjà inquiétante ; le procédé saute aux yeux et l'artiste est pris cette fois en flagrant délit. Reconnaissons-lui pourtant un double mérite. Et d'abord il a refusé de se peindre personnellement, en quoi il se montrait homme de goût plus que La Rochefoucauld par exemple. De plus, tenant ce même La Rochefoucauld au bout de sa plume ou de son pinceau, il ne l'a pas chargé, loin de là; bien qu'on lui eût communiqué dès 1675 un portrait de lui-même exécuté

ment ensuite. C'est le dénouement du combat des chanoines au cinquième chant du *Lutrin*. Y a-t-il eu simple rencontre? Le cardinal, qui a pu lire les deux derniers chants du poème publiés en 1677, deux ans avant sa mort, a-t-il pris là quelques enjolivements pour son aventure? Est-ce Boileau qui, au défaut des *Mémoires* de Retz publiés en 1717, connaissait l'anecdote par tradition et en a fait son profit? En toute hypothèse, la ressemblance est piquante.

d'une main beaucoup moins légère par le futur auteur des *Maximes* (1). Au fond, ces deux hommes n'avaient guère appris à s'estimer.

Rival de La Bruyère pour les portraits, émule de Molière dans l'art de faire saillir le ridicule, Retz a jeté comme en passant quelques pages qui ne dépareraient point le *Discours sur l'Histoire universelle.* Supposons que Bossuet, mais Bossuet un peu moins entier dans son royalisme, eût un jour voulu mettre aux yeux les progrès de l'absolutisme depuis Louis XI, le gouvernement de fer d'un Richelieu, l'erreur de Mazarin prenant pour santé la léthargie du corps social, puis le réveil si peu attendu et cependant préparé par tant de causes, déterminé par des occasions presque frivoles et poussant vite aux conséquences les plus redoutables. Bossuet lui-même eût-il su mieux allier à la profondeur le pittoresque et la vie, être à la fois philosophe et peintre, montrer ce qu'est le vrai style et comment il se fait de toutes les puissances de l'âme agissant en concert et en ordre, l'imagination aidant la raison sans l'offusquer jamais? Quand on lit l'admirable morceau de Retz sur les origines de la Fronde, et que l'on y voit à plein quels dons a gaspillés cet homme-là, on sent se mêler à l'admiration un regret indigné, quelque chose de la « rage sainte » que l'abus d'un talent supérieur inspirait à J. de Maistre (2). Encore si Retz n'eût profané qu'un talent littéraire bien voisin du génie!

S'est-il repenti, du moins? Problème douloureux qui en soulève tout d'abord un autre. Quand furent écrits ses *Mémoires?* Est-ce, comme le veut l'ancienne tradition, entre

(1) Madame de Sévigné, auteur de l'indiscrétion, nous apprend que Retz fut ou feignit d'être content de cette peinture dont quelques traits sont sanglants. Etait-ce attitude, bravade, insouciance? (Voir Sévigné, Lettres du 19 juin et du 31 juillet 1675.)

(2) J. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, entretien IV.

1670 et 1679, dans les dernières années de l'auteur, à une époque où l'opinion, le voyant réformé au dehors, le tenait pour converti dans l'âme ? A ce compte et le ton de l'ouvrage étant si peu celui d'un pénitent, les chances de conversion sincère baisseraient beaucoup, et La Rochefoucauld aurait été moins odieusement téméraire d'affirmer que la retraite de Retz fut la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie (1). Que soit donc vraie bien plutôt l'hypothèse qui fait la composition des *Mémoires* antérieure à 1665 (2)! Il restera fâcheux qu'ils aient été remaniés avec complaisance et tenus au courant par des allusions à des faits postérieurs (3) ; mais, à tout prendre et l'amour-propre d'auteur étant donné, l'hypothèse en question est bien moins incompatible avec celle d'un loyal retour. Dès lors nous avons le soulagement de penser non sans vraisemblance que la régularité extérieure de Retz, sa vie relativement modeste à Commercy et à Saint-Denis, ses immenses dettes acquittées, son projet de retraite absolue en 1675, ne sont pas les derniers actes d'une longue comédie où Catilina finirait en Tartufe. Nous sommes un peu mieux fondés à espérer que ni Louis XIV ne fut dupe en le chargeant de ses intérêts dans trois conclaves (1667, 1670, 1676) ; ni le Sacré Collège, en lui accordant une large part d'influence ; ni le pape Clément X, en refusant sa démission de cardinal ; ni madame de Sévigné, quand elle disait savoir que cette retraite absolue, arrêtée par lui en 1675, venait « purement du désir de faire son salut et de l'horreur de sa

(1) La Rochefoucauld, *Portrait de Retz*. On se rappelle d'ailleurs que le duc et pair ignorait, comme tout le monde en son temps, l'existence des *Mémoires*, demeurés secrets même pour les intimes comme madame de Sévigné et connus seulement sous la Regence.

(2) Ainsi pensent les derniers éditeurs : Bazin et A. Feillet. — Hachette, *Grands écrivains*, Retz, t. I, p. 41.

(3) *Ibidem*, p. 43, 44 et notes.

vie passée (1); » ni Bossuet, le grave et loyal Bossuet, lorsqu'il peignait en traits restés célèbres « cet homme d'un caractère si haut qu'on ne pouvait ni l'estimer ni le craindre, ni l'aimer ni le haïr à demi; » cet ambitieux « ébranlant l'univers » pour s'attirer la pourpre romaine, puis voulant la quitter « comme trop chèrement achetée... et enfin comme peu capable de contenter ses désirs : tant il connut son erreur et le vide des grandeurs humaines (2). »

Retz était donc entouré de l'estime universelle quand il mourut en 1679. Les *Mémoires*, dont l'existence même était un mystère, parurent en 1717, d'après une copie dérobée chez les Caumartin. En vain le lieutenant de police, d'Argenson, garantissait au Régent qu'ils dégoûteraient plutôt du métier de conspirateur à force d'en montrer les désavantages ; ce fut le contraire. Bientôt l'honnête Brossette écrivait à J.-B. Rousseau, le poète : « O le terrible homme que ce coadjuteur ! Son livre me rend ligueur, frondeur, et presque séditieux par contagion. » Le public sentit comme Brossette, et cela même fit à l'œuvre posthume un succès immense. D'Argenson avait oublié que la grande puissance des écrits n'est pas surtout dans la thèse, dans les conclusions qu'ils offrent à la saine intelligence, mais bien plutôt dans l'impression dominante qu'en reçoivent l'imagination et la sensibilité. Or, quelle impression res-

(1) « De quelque côté qu'on puisse regarder cette action, elle est belle; et si on savait comme moi qu'elle vient purement du désir de faire son salut et de l'horreur de sa vie passée, on ne cesserait point de l'admirer. » (Madame de Sévigné à Bussy, 9 octobre 1675.) La correspondance de la marquise est pleine de son estime et de son affection pour le cardinal, « notre bon cardinal. » On peut voir notamment les lettres du 5 juin, du 3 juillet, du 7 août 1675, celles du 28 avril et du 27 juin 1678.

(2) Bossuet, *Oraison funèbre de Michel le Tellier* (1686). La sincérité du cardinal, affirmée, dans un sens et un intérêt jansénistes, par M. Gazier (*Dernières années du cardinal de Retz*, 1875, thèse), a été remise en doute par M. Chantelauze (*Revue des questions historiques*, 1877, t. XXI, pages 100 et suivantes).

sortait de ces pages étincelantes, sinon la passion, l'enthousiasme de l'intrigue et de la révolte? Ainsi le grand frondeur devenait après sa mort un prêcheur d'opposition, mais d'opposition égoïste, sceptique et profondément immorale. C'était faire payer cher à la France quelques-unes des plus belles pages qu'elle ait à vanter.

Passer du cardinal de Retz à madame de Motteville, c'est quitter un causeur éblouissant pour une interlocutrice modeste et dont le premier abord ne saisit pas. Il se peut qu'au début l'entretien semble un peu terne et qu'on se figure avoir perdu au change. Patience. Bientôt l'illusion se dissipe : vous vous apercevez que vous avez affaire à une personne simple mais profondément sensée, mais fine et spirituelle sans malice, très capable de conter avec grâce ou même avec force et d'autant mieux qu'elle n'y met ni apprêt ni prétention. Par-dessus tout, vous sentez une âme, une âme noble, dévouée, fidèle, mais non pas jusqu'à l'idolâtrie, assez équitable pour juger et blâmer ce qu'elle aime, parce que ses jugements procèdent d'une morale très haute et d'une religion très pure. Solidité de l'esprit, hauteur simple du caractère : ces deux éléments, associés dans une harmonie rare, vous feront vite de madame de Motteville une amie et de sa conversation un charme, mais un charme discret qui, doucement, vous enveloppe, vous pénètre, vous élève. Tout à l'heure vous hésitiez entre l'admiration pour l'artiste et la réprobation pour l'homme; ici vous oublierez la question d'art pour vous livrer au plaisir de l'estime, de la sympathie sans inquiétude ni arrière-goût. Après coup seulement et à la réflexion, vous découvrirez qu'en plus d'un endroit cette femme a rencontré l'art à sa vraie source, dans la supériorité d'une nature exquise appliquée au spectacle de la vie et l'exprimant ingénument, ce qui la fait s'exprimer aussi du même coup.

Nièce du poète-évêque de Séez, née d'une mère espagnole, Françoise Bertaut avait, presque dès l'enfance, approché la reine Anne d'Autriche. Ecartée avec sa mère par les défiances de Richelieu, elle fut mariée toute jeune à un vieillard qui la laissa bientôt veuve. La reine devenue régente se hâta de la rappeler, et madame de Motteville, femme de chambre en titre, mais amie de fait et confidente, ne quitta plus cette princesse qu'elle devait voir mourir. Son mérite lui valut d'autres amitiés illustres, comme celle de la reine d'Angleterre, Henriette-Marie, celle de la grande Mademoiselle dont elle combattait assez plaisamment les utopies romanesques. On la recherchait pour sa conversation fine et sensée; de plus on la savait secrète et fidèle, suspecte à Mazarin qui n'avait pu en faire un espion à ses gages, assez noble de cœur pour soutenir des amis disgraciés ou menacés de l'être. En pareil cas, madame de Motteville ne craignait même pas de s'attirer quelques froideurs de sa maîtresse; au reste elle eut bientôt éprouvé qu'une telle conduite, en augmentant l'estime, ramenait vite l'affection.

Avec ce caractère et à cette place, rien ne lui manquait pour attacher à ses *Mémoires* une valeur exceptionnelle, et nous devons lui savoir gré d'avoir fui les divertissements de cour afin de se réserver le temps d'écrire. Pour continuer un parallèle qui s'impose presque, je dirais volontiers que Retz enlève son récit avec la désinvolture cavalière d'un grand seigneur et la fougue d'une imagination ardente, ce qui ne s'allie que trop aisément à l'odieux scepticisme de l'âme. Tout au contraire, madame de Motteville déroule le sien d'une main modeste et sûre, légère le plus souvent et délicate, mais qui sait au besoin appuyer. Sainte-Beuve a noté justement que son tableau de la première journée de la Fronde intéresse et attache, même après la fresque tragi-

comique où Retz a mis toute sa puissance de peindre. L'épreuve en est facile et concluante. On trouverait encore çà et là des scènes joliment esquissées, telles que l'arrestation des princes, où, par manière de contraste avec le sang-froid de Condé et le silence résigné de son frère, la narratrice crayonne en souriant la démarche du duc de Longueville, « qui avait mal à une jambe et qui ne trouvait pas agréable de s'en servir en cette occasion. » Mais n'allons pas croire la noble femme en humeur de piétiner les vaincus. Ce même jour, la reine ayant reçu très sèchement les louanges intéressées de leurs ennemis politiques et protesté de n'avoir agi qu'à regret contre un héros, « cette réponse, dit madame de Motteville, me parut procéder d'une âme vraiment royale ; l'équité m'obligea d'en avoir de la joie. Je m'approchai de cette princesse et après l'avoir louée tout bas de cette humanité, je pris la liberté de lui baiser la main comme pour l'en remercier. »

N'aime-t-on pas aussi à savoir qu'au moment de l'exécution, Anne d'Autriche s'était enfermée dans son oratoire avec le jeune roi âgé de douze ans, et l'avait fait mettre à genoux, lui commandant de « prier avec elle » pour « le succès de cette entreprise dont elle attendait la fin avec beaucoup d'émotion et de battement de cœur? » Il nous plaît d'apprendre encore que, pendant tout le combat du faubourg Saint-Antoine, elle demeura devant le Saint-Sacrement chez les Carmélites de Saint-Denis, et de la voir, aux heures critiques, soutenue par l'espérance d'une protection spéciale de Dieu sur « l'innocence du roi, qui, selon les apparences, avait encore conservé devant ses yeux la grâce de son baptême. » Je ne prétends point canoniser Anne d'Autriche ; mais en vérité, cette chrétienne, cette reine, cette mère fait ici meilleure figure que tout ce qu'on appelle encore quelquefois les héros et les héroïnes de la Fronde.

Pourquoi voiler ce fonds religieux des âmes, cet aspect religieux des choses ? N'est-il pas historique aussi ? L'histoire ne doit-elle attention qu'aux crimes brillants ? Pourquoi encore ne pas citer le mot de la princesse douairière de Condé sur son lit de mort (1650) : « Mandez à cette pauvre misérable, qui est à Stenay, l'état où vous me voyez et qu'elle apprenne à mourir. » Cette *pauvre misérable*, alors à Stenay, c'était, ni plus ni moins, la duchesse de Longueville, l'idole de la faction. L'histoire enregistrera d'un soin scrupuleux toutes les faiblesses de Louis XIV ; elle sera parfois étrangement indulgente au royal adultère et plus encore à ses complaisants, pourvu qu'ils soient gens d'esprit. Que ne raconte-t-elle, d'après madame de Motteville, les efforts désolés de la reine-mère pour arrêter son fils sur la pente, depuis cet épisode presque enfantin où l'on voit le jeune prince, à quinze ans, rompre une première attache et demander à se confesser dans l'oratoire de la reine afin que personne n'en sache rien, jusqu'à ces autres scènes plus tristes où, en pleine faveur de La Vallière, après la duchesse de Navailles chassée comme gênant les désordres du maître, Louis XIV, d'abord muet par orgueil devant le muet reproche de sa mère, revient à elle le lendemain, lui demande pardon à genoux et lui avoue en pleurant qu'il manque de force pour se vaincre et même pour le vouloir. C'est l'honneur de madame de Motteville, d'avoir été menacée de disgrâce dans la même occasion ; mais ne s'honore-t-elle pas aussi de conter ces choses avec une équité si ferme et si mesurée tout ensemble? Dieu seul est parfait, dit-elle, et les plus grands hommes ont failli. Dans le paganisme, les meilleurs ont au moins su démêler le bien du mal et confesser leurs faiblesses. Les chrétiens ont mieux fait ; « ils ont fait pénitence du mal qu'ils ont vu en eux ; il faut souhaiter que le roi suive leur exemple. » Ainsi, ni

complaisance, ni emportement de colère; c'est le langage de la sagesse, du respect et de la foi.

Anne d'Autriche mourut en 1666, longtemps avant que se réalisât le vœu de sa suivante et amie. Bossuet prononça l'oraison funèbre, mais cette pièce n'est pas venue jusqu'à nous. Qu'on le regrette seulement pour la littérature; car, pour l'honneur de la morte, il suffit des *Mémoires* que nous étudions. Elle en savait l'existence, elle avait fait promettre à l'auteur d'être sincère, et ce qui la prouve sincère elle-même en ce point, c'est qu'elle n'eut jamais la curiosité de les voir. De fait, ils ne sont pas tout éloge. Ils l'accusent d'avoir trop réglé ses dons sur les sollicitations des intéressés; ils lui reprochent une sorte d'indifférence à la vérité qui, en lui laissant trop facilement croire le trésor vide, la privait elle-même d'être libérale et de pratiquer « les vertus chrétiennes et morales dont son âme était remplie, seul bonheur qui puisse rendre les couronnes estimables. » On y entend la reine mourante confesser à mots couverts quelque complaisance envers ses adorateurs de jeunesse, en même temps qu'elle proteste de n'avoir jamais failli à ses devoirs essentiels; mais elle y est nettement blâmée, d'avoir tenu le roi son époux en défiance par le murmure ou un silence hautain. Veuve et régente, a-t-elle eut tort d'élever Mazarin à la toute-puissance? Avec un bien notable souci de la justice, madame de Motteville balance longuement le pour et le contre, accuse, en passant, la paresse d'Anne d'Autriche (1), son empressement à se décharger sur un autre, et finit par un regret qui est un reproche : « Pour notre malheur, la reine lui abandonna trop absolument son autorité. »

(1) La régente ne savait pas distiuguer entre les solliciteurs. « Ce discernement est difficile à faire et méritait toute l'occupation d'une reine moins paresseuse que la nôtre. »

Après cela, qu'on ne cherche pas dans ses *Mémoires* trace de flatterie ou d'idolâtrie monarchique. Cette amie d'une reine, cette Française fière de ses maîtres et qui trouve injustes les révoltes autrefois faites contre leur couronne, rappelle sans aucun embarras que, si Dieu accorda des rois à son peuple, ce ne fut qu'à regret et en l'avertissant qu'il aurait à en souffrir. De là, une conclusion assez étrange d'ailleurs et discutable, mais où paraît bien l'indépendance de ce noble esprit. « Quand même nous en aurions (des rois) qui pourraient faire des fautes en nous commandant, il est assez raisonnable que nous recevions avec patience ce que nous avons souhaité sans sagesse. » Voilà de quoi surprendre à pareille époque et sous une pareille plume. Ce qui suit immédiatement n'est que la pure expression du bon sens chrétien. « Nous devons croire aussi que ce même Dieu, après les avoir établis sur nous, n'épargnera pas dans ses jugements les rois injustes et paresseux qui manquent à l'observation de ses lois. Notre devoir nous lie à nos souverains par des chaînes de fidélité, d'obéissance et d'amour; mais celles qui les engagent à nous bien traiter ne sont pas moindres envers nous. » Si donc madame de Motteville croit au droit divin des rois, c'est-à-dire à l'origine divine de leur pouvoir comme de tout pouvoir en ce monde, elle ne tient pas moins pour le droit divin des peuples, selon la belle expression, non d'un libéral moderne, mais de Joseph de Maistre, cet absolutiste prétendu et si follement redouté (1). J'ai dit que les *Mémoires* blâment tous les soulèvements populaires antérieurs à la Fronde. — Et la Ligue ? pensera-t-on. — « Nous devons, répondent-ils, plus de fidélité à Dieu qu'au roi ; et ceux qui, par un véritable motif de conscience et de reli-

(1) J. de Maistre, *du Pape*, livre III. ch. IV.

gion furent de ce parti, étaient excusables en refusant pour roi un hérétique. » *Excusables* choque aujourd'hui le sens catholique ; or, c'était une hardiesse pour le temps.

Mais rien ne vaut, à mon sens, la judicieuse modestie avec laquelle est touchée la grande querelle religieuse d'alors. Madame de Motteville ne s'aventure pas à faire la théologienne ; elle s'en tient à « ce que les ignorants et les femmes pouvaient connaître. » Elle admire le zèle des Jésuites, leur science, leur piété : mais elle voudrait qu'ils réprouvassent plus fortement les auteurs des quelques maximes relâchées qu'on impute à la Société tout entière. Elle incline à estimer les Jansénistes pour l'austérité de leur vie ; mais elle les blâme d'éluder les censures de l'Église, et même — trait notable — « d'avoir appris aux femmes, dans un français si beau qu'il leur faisait quitter leurs romans, de si grandes difficultés sur lesquelles on a défendu d'écrire, et des cas de conscience sur lesquels il n'y a que les confesseurs qui doivent être instruits. » Toute la suite du passage est admirable de sens catholique et par là même de bon sens humain. Saint Augustin n'a ni prétendu ni pu expliquer à fond l'opération de la grâce ; « les plus savants ne savent rien quand il s'agit de la connaître. » Et pour conclure : « Toutes les fois que les hommes parlent de Dieu sur les mystères cachés, je suis toujours étonnée de leur hardiesse, et je suis ravie de n'être pas obligée de savoir plus que mon *Pater*, mon *Credo* et les *Commandements de Dieu*. »

Religion sage, modeste, non théorie pure, mais force pratique : un dernier trait va le montrer. On a vu que, lors des premières faiblesses de Louis XIV, madame de Motteville pensa être disgraciée. « Un jour, dit-elle, parlant à la reine-mère de toutes ces choses, enfermée avec elle dans

son oratoire, je conclus avec cette princesse que nous étions tous fort malheureux de ne pas nous appliquer à aimer et à servir Dieu plutôt que les rois, puisque ceux-là ne connaissent point le cœur. » Et se rappelant à qui elle s'adresse, admirant qu'une reine sache faire et entendre des confidences de cette nature, elle continue : « C'est un grand mal de ne pouvoir toujours espérer des souverains une juste rétribution de notre affection et de notre fidélité à leur service ; mais c'est du moins un grand adoucissement à nos misères que d'en pouvoir trouver d'assez raisonnables pour se pouvoir consoler avec eux-mêmes des maux qu'ils sont capables de nous faire souffrir. » Encore une fois, l'histoire, trop souvent éblouie par l'éclat des fêtes ou même par celui des scandales, ne gagnerait-elle pas à jeter quelque jour sur ces parties plus nobles et plus saines du tableau ?

Si l'on trouvait cette étude plus morale que littéraire, je rappellerais que le style, c'est l'âme, vérité commune mais très particulièrement sensible chez les écrivains les plus spontanés et naturels. Madame de Motteville a deux sources d'inspiration, deux muses pour ainsi parler : la droiture d'esprit et la hauteur de caractère, le bon sens et le cœur. C'est leur influence unie qui soulève de temps à autre et colore sa diction simple d'ordinaire, négligée même par instants. De là nombre de traits sensés et nobles, d'ailleurs brefs, et qui naissent du récit le plus aisément du monde ; quelquefois une ironie sans fiel, un mot de pitié fine et douce pour les frivolités et les travers. Ainsi appellera-t-elle les politiques officieux « ceux qui veulent être ministres malgré les rois. » Ainsi dira-t-elle d'une rumeur de palais : « Les langues et les oreilles inutiles en furent occupées quelques jours. » Le pittoresque lui vient quelquefois, et toujours des mêmes sources. « Les rois ne

voient jamais leurs maux qu'au travers de mille nuages. La vérité, que les poètes et les peintres représentent toute nue, est toujours devant eux habillée de mille façons, et jamais mondaine n'a si souvent changé de mode que celle-là en change quand elle va dans les palais. » Madame de Motteville a de belles hyperboles de moraliste, comme lorsqu'elle peint ces gens mécontents de tout, « qui ne respirent pas l'air sans chagrin et sans rage. » Mais en fin de compte, expressions fortes, peintures originales ou épigrammes voilées, rien n'est pour l'amusement, tout sert la moralité du récit. Voyez, lors de la paix de Rueil, les premiers frondeurs négocier leur accommodement, c'est-à-dire vendre leur soumission le plus cher possible. « Par leurs cahiers ils demandaient toute la France... Le coadjuteur... ayant fait plus de mal que les autres, en devait tirer de plus hautes récompenses. » Or, la régente rentre à Paris (19 août 1649) et ce même Retz la harangue d'office ; mais son rôle l'embarrasse visiblement. « La reine me demanda si j'avais bien vu au visage du harangueur combien l'innocence est une belle chose. » Voilà le trait chez madame de Motteville. Elle en a beaucoup de cette profondeur simple et de cette honnêteté vigoureuse. Chavigny convoite en vain la puissance. « Dieu, qui seul la donne, l'avait condamné pour le reste de sa vie au martyre des ambitieux, qui est de désirer toujours la faveur sans l'avoir. » — Augustin Pottier quitte la cour « pour aller dans son évêché de Beauvais la faire à un meilleur maître. » — Condé engage la bataille de Lens. « Son cœur, amoureux de la gloire et ennemi de la crainte, le forçait, par ses sentiments héroïques, à se croire invincible, particulièrement quand son roi avait besoin qu'il le fût. » — Madeleine de Scudéry avait écrit ces vers à la louange d'Anne d'Autriche :

Elle sut mépriser les caprices du sort,
Regarder sans horreur les horreurs de la mort,
Affermir un grand trône et le quitter sans peine
Et, pour tout dire enfin, vivre et mourir en reine.

« J'ose y ajouter, dit madame de Motteville, que mourir en reine est peu de chose, et que la reine Anne d'Autriche... étant morte en véritable chrétienne, n'a pu désirer que Dieu qu'elle a aimé parfaitement. »

N'en déplaise aux curieux et aux sceptiques, le meilleur des plaisirs littéraires est de respirer une belle âme, et nous ne quittons pas sans regret l'écrivain qui nous le procure. Il faut me borner cependant; mais je finirai par une dernière citation. Au temps où il y avait une cour et où la cour se prenait trop souvent pour toute la France, bien des gens l'ont dépeinte : auteurs de Mémoires comme Saint-Simon, moralistes comme La Bruyère, prédicateurs comme Bossuet et Bourdaloue. A ce tableau, qui varie suivant les points de vue, madame de Motteville ajoute un trait original : à côté de la foule ambitieuse qui assiège le trône comme la source des grâces, elle nous fait ressouvenir du petit nombre qui ne demeure auprès des rois que par devoir et vertu. La Régence terminée, Anne d'Autriche voulait se retirer dans son cher couvent du Val-de-Grâce, et madame de Motteville devait l'y suivre. Anne resta cependant à son poste de mère, pour contenir, s'il se pouvait, les passions redoutables du jeune prince, et la confidente resta de même pour l'amour de sa royale maîtresse. Du moins, nous dit-elle à ce propos, comment elle entendait la vie de cour. « La maison des rois est comme un grand marché où il faut aller nécessairement trafiquer pour le soutien de la vie et pour les intérêts de ceux à qui nous sommes attachés par devoir ou par amitié. Les sages y doivent aller quand la raison les y convie, et je ne crois pas qu'il soit impos-

sible d'y faire un cabinet (une solitude) en soi-même, propre à examiner et à chercher les moyens de vaincre et de fuir ses propres faiblesses; quoique, à dire le vrai, quand le détrompement du monde se touve en nous à un certain degré, c'est pour l'ordinaire une grande fatigue d'y demeurer. »

CHAPITRE V

L'Éloquence.

I

Lutte entre la saine nature et le faux goût régnant. — Eloquence politique. — Les États-Généraux de 1614 : *Sénecé, Miron, Richelieu.* — Les lits de justice : *Omer Talon* et l'érudition à la mode.

L'éloquence proprement dite, l'art d'agir par la parole sur les hommes assemblés, tient de trop près au fond même de la nature pour n'être pas de tout pays et de toute époque. Et si elle pouvait faire défaut quelque part, du moins ne serait-ce point en France, chez les descendants de ces Gaulois auxquels César accordait comme privilèges et signes de race l'esprit militaire et le fin parler, *rem militarem et argute loqui.* Mais au dix-septième siècle il fallait que l'éloquence, pour atteindre à sa perfection, rompît, elle aussi, avec deux traditions fâcheuses, le faux bel esprit et l'érudition classique hors de propos. Elle le fera glorieusement dans la chaire chrétienne. Là, Bossuet aura été préparé, rendu possible par une suite d'honorables efforts au sens du sérieux, du naturel, de la simplicité apostolique; mais qu'on me permette d'en ajourner un

moment l'histoire. Mieux vaut, ce me semble, rapprocher du maître ceux qui lui ont frayé la voie. Peut-être y a-t-il aussi plus de convenance à bien isoler de l'éloquence profane un genre de parole qui, n'étant humain que par un côté, devrait, s'il était possible, rester en dehors et au-dessus de la critique proprement littéraire.

En se faisant absolus, les rois avaient réduit d'autant le champ de l'éloquence politique. Elle se retrouvait pourtant quelquefois : c'était tout d'abord dans les États-Généraux, à la séance royale de clôture où chaque ordre avait un orateur spécial, chargé de présenter ses doléances. Plus tard, au défaut des États que l'on ne convoquait plus, et parmi les troubles de deux minorités successives, le Parlement tenta de s'ériger en tuteur des princes. La robe parla politique, non seulement dans les harangues solennelles qui accompagnaient chaque lit de justice, mais à propos de mainte vérification d'édits. En tout cela, et sans entrer plus que de raison dans le fond des choses, il fait bon voir l'éloquence française, comme toutes les autres parties de la littérature, en travail d'assainissement et de progrès.

Le 23 février 1615, finissaient les États-Généraux qui furent les derniers avant ceux de 1789. Bien que sa profession ne l'induisît pas au pédantisme, le baron de Senecé, orateur de la noblesse, faisait ses concessions au goût régnant. Il disait, après les compliments obligés et par manière d'introduction aux doléances : « Ceux qui veulent fermement regarder le soleil et de droite vue, abaissent les yeux sur des couleurs obscures, afin de rassembler la force de leurs rayons ; nous avons longuement arrêté nos regards sur nos cahiers, couleurs obscures et merveilleusement tristes, avant de lever les yeux sur Votre Majesté qui est le soleil de la noblesse. »

Parlant au nom du tiers, le prévôt des marchands, Robert Miron, eut, pour peindre la misère publique, des accents énergiques, hardis même jusqu'à la menace : « Si Votre Majesté n'y pourvoit, il est à craindre que le désespoir ne fasse connaître au pauvre peuple que le soldat n'est autre chose qu'un paysan portant les armes ; que le vigneron, quand il aura pris l'arquebuse, d'enclume qu'il est, il ne devienne marteau. » Mais avant ce trait de mâle éloquence, quel flux, quel déluge de lieux communs, de citations hors de place !

En revanche, on entendit ce jour-là prononcer au nom du clergé un discours qui est, en son genre, presque un chef-d'œuvre, et d'ailleurs à peu près exempt des brillants défauts de l'époque. L'orateur était le jeune évêque de Luçon, Armand du Plessis de Richelieu (1).

Il commence, il est vrai, par comparer le jour présent aux saturnales, parce que les sujets peuvent s'y plaindre en toute liberté, comme autrefois les esclaves. Mais ce n'est pas jeu d'esprit et ce rapprochement, qui inquiète de prime abord, ne va qu'à faire saillir un contraste.

..... Aussi y a-t-il grande différence entre les maîtres et serviteurs romains, et Votre Majesté qui seule est notre maître, et nous ses serviteurs.

Ces maîtres étaient païens, et Votre Majesté est premier roi des rois chrétiens.

Leurs serviteurs étaient esclaves ; et ceux qui naissent vos sujets ne le sont pas ; leur nom témoigne leur franchise.

Ils ne le sont pas, Sire, et le sont toutefois ; ils sont libres et exempts de fers, mais esclaves par des liens libres, puisque leur affection leur tient lieu de ceps qui les lient indissolublement à votre service.

(1) Ce discours a été inséré dans les *Mémoires du Cardinal*, Collection Michaud et Poujoulat, 2e série, t. VIII, p. 23 et suivantes. Il est à la suite des *Mémoires* dans la collection Petitot.

Être esclave et ne l'être pas tout ensemble : bien que la suite justifie l'antithèse, il y a là une trace légère de l'afféterie à la mode, et qui nous gâte un peu la fière simplicité du début. Trois lignes plus bas, nouvelle matière à critique. Avions-nous vraiment besoin d'apprendre qu'on ne parvient à une fin que par les moyens qui y conduisent et qu'entre ceux qui sont convenables pour guérir un mal, un des principaux est de connaître la cause ? Assurément il est bon d'éclairer, d'étendre, d'élever les questions par le recours aux vérités premières, et même l'éloquence naît presque toujours de ces vérités inépuisables, auxquelles l'irréflexion donne souvent beaucoup trop vite le nom mal sonnant de lieux communs. Mais autre chose est l'évocation vigoureuse d'un principe, d'une doctrine utile, obscurcie peut-être ou contestée, autre chose la banalité doctorale qui affirme pesamment l'évidence même (1).

Aussi bien avons-nous là tout le tribut payé par l'orateur à la méchante rhétorique de son temps. Le reste de sa harangue est admirable de lumière et de force contenue. Nombre de vérités s'y détachent en traits brefs, précis, énergiques, présentés d'ailleurs avec la gravité digne qui sied au grand seigneur, à l'évêque, à l'homme d'État. D'où viennent les maux du pays ? Des dons et largesses que la royauté prodigue. Voilà pour écraser les peuples, « les seules mines de la France, » dit Richelieu, par une vive allusion aux trésors que l'Espagne tirait annuellement d'outre-mer. Voilà pour corrompre la justice, en conduisant le pouvoir à vendre les charges et à les multiplier sans mesure. Voilà pour ruiner au bénéfice de quelques favoris

(1) Que Richelieu nous le pardonne ! Impossible de ne point se rappeler l'exorde du médecin de *M. de Pourceaugnac*. « Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connaisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connaître sans en bien établir l'idée particulière et la véritable espèce, etc. » (*M. de Pourceaugnac*, acte Ier, scène XI).

le corps entier de la noblesse. Voilà pour ruiner du même coup l'Église dont on emploie les dépouilles à gagner ou à dédommager les grandes familles. Ici l'orateur du clergé est sur son terrain et il s'y espace comme il convient, sans se départir de sa forte brièveté. N'est-il point piquant d'entendre le prélat qui, avant dix ans, sera maître de la France, réclamer pour les hommes d'Église, au nom de l'histoire et de la raison même, une place dans les conseils de la couronne ? Je l'aime encore mieux dénonçant l'odieux fléau de la commende, les abbayes données, titres et revenus, à des laïques, à des hérétiques, à des prêtres mal vivants. « Oui, Sire, c'est un grand abus, abus qui tire (entraîne) après soi la perte d'un nombre infini d'âmes dont la vôtre répondra un jour devant le souverain juge des humains. » Abus encore, ces pensions données à des laïques sur les revenus du clergé ; abus, ces réserves et survivances qui bien souvent gratifient un indigne dès le berceau ; abus ces *tailles* dont on frappe l'Église comme si, par ses dons volontaires, elle ne portait point sa large part des charges communes. Du reste, « on a toujours reconnu que le vrai tribut qu'on doit tirer des ecclésiastiques est la prière ; et même quelques-uns ont été religieux jusqu'à ce point que d'estimer qu'il faut avoir plus de confiance en leurs oraisons et en leurs larmes qu'en l'argent qu'on tire du peuple et aux armes que la noblesse porte. »

Mais il y a pis. Le magistrat séculier prétend connaître des actes de la juridiction spirituelle ; or, c'est là, contre les droits de l'Église, « un crime nouveau et inouï..... Les bons empereurs, les bons rois, Sire, ont toujours été curieux de maintenir et servir cette sainte Épouse du souverain monarque du monde en son autorité ; et Votre Majesté remarquera soigneusement que tous les souverains y sont étroitement obligés, et par conscience, ce qui est

manifeste, et par raison d'État, puisque c'est chose très certaine qu'un prince ne saurait mieux enseigner à ses sujets à mépriser sa puissance, qu'en tolérant qu'ils entreprennent sur celle du grand Dieu de qui il tient la sienne. Ce mot comprend beaucoup, je n'en dirai pas davantage. »

Du même ton grave, l'orateur montrait le clergé n'aspirant qu'à se réformer lui-même, et suppliait le roi de lui donner « un aiguillon, » en ne favorisant désormais que la vertu, et « une règle, » en acceptant enfin la partie disciplinaire du Concile de Trente. Là surtout il est pressant et nerveux. Sainteté, autorité des prescriptions conciliaires, fruits qu'elles produisent ailleurs, scandale des résistances françaises, exemple des autres Etats catholiques, parole donnée par le feu roi : tout est rappelé contre les préventions de la magistrature qui estimait part intégrante des libertés gallicanes le maintien des désordres les plus fâcheux (1). Dans toute cette forte harangue, l'accent ne s'élève qu'à un moment, lorsqu'il faut dénoncer une profanation d'hosties accomplie par les calvinistes de Milhau, la précédente nuit de Noël. « ... Les cheveux me hérissent, l'horreur me saisit, la voix me manque quand je pense à exprimer l'indignité d'un forfait si exécrable..... En votre Etat, Sire, en pleine paix, on foule aux pieds ce précieux et sacré corps qui purifie les nôtres et qui sauve nos âmes ; le corps de ce grand Dieu qui, de soi-même, s'est abaissé jusqu'à la croix pour nous élever jusqu'à la gloire. Cela s'est fait depuis peu de jours, je le dis hardiment ; et si je m'en taisais je serais coupable devant Dieu comme fauteur et complice d'une exécration si abominable... Je ne parle, Sire, que de ceux qui ont commis un acte si barbare ; car pour les autres qui, aveuglés de l'er-

(1) Le Tiers-Etat « ne pouvait de sang-froid entendre parler du Concile de Trente. » (Picot, *Histoire des Etats-Généraux*, t. III, p. 397.)

reur, vivent paisiblement sous votre autorité, nous ne pensons *en* eux que pour désirer leur conversion et l'avancer par nos exemples, nos instructions et nos prières..... » Ainsi plaidait pour l'Église et contre les entreprises de l'État, l'homme qui devait bientôt se trouver autant que personne en situation de dire : « L'État, c'est moi. »

Plût à Dieu que Richelieu eût fait école et que l'éloquence eût toujours gardé cette mâle simplicité ! Il n'en fut rien. Trente ans plus tard, les magistrats, devenus par circonstance harangueurs politiques, affichaient encore les mêmes défauts et ridicules dont l'orateur de 1614 s'était si heureusement affranchi. Comme s'il tenait à servir de type, Omer Talon a soigneusement inséré dans ses *Mémoires* les pièces d'éloquence par lui prononcées ou qu'un contretemps privait de l'être (1). D'autre part, comme s'il eût voulu bien montrer en sa personne la lutte de la nature et du faux goût, tel de ses discours a de belles et sobres parties, mais encadrées de l'érudition la plus bizarre, un peu à la façon de ces tableaux sérieux que le peintre s'amusait parfois à enguirlander de grotesques. Pour l'avocat général, ce n'est pas amusement ; on le sent tout fier de ce qui nous fait sourire.

Au lit de justice du 15 janvier 1648, repoussant des édits onéreux, il montrait la campagne ruinée depuis dix ans, le paysan écrasé d'impôts et, « pour entretenir le luxe de Paris, » des millions d'innocents obligés de vivre de pain de son et d'avoine ; à quoi il ajoutait avec une admirable énergie : « Ces malheureux ne possèdent aucun bien en

(1) Il introduit ces dernières avec une amusante naïveté. « Voici ce que j'avais préparé pour dire lors de la lecture publique de la déclaration, si elle eût été faite (1649). » — Que si j'eusse parlé, j'aurais dit...... » Suit le discours. — (*Mémoires d'Omer Talon*, collection Michaud et Poujoulat, 3e série, t. VI, p. 353 et 415.)

propriété que leurs âmes, parce qu'elles n'ont pu être vendues à l'encan..... » — Il adressait à la régente cette adjuration directe : « Faites, Madame, s'il vous plaît, quelque sorte de réflexion sur la misère publique dans la retraite de votre cœur. Ce soir, dans la solitude de votre oratoire, considérez quelle peut être la douleur, l'amertume et la consternation de tous les officiers du royaume, qui peuvent voir aujourd'hui confisquer tout leur bien sans avoir commis aucun crime ; ajoutez à cette pensée, Madame, la calamité des provinces dans lesquelles l'espérance de la paix, l'honneur des batailles gagnées, la gloire des provinces conquises, ne peut nourrir ceux qui n'ont point de pain... » Plus haut, il avait dit au jeune Louis XIV : « Vous êtes, Sire, notre souverain seigneur ; la puissance de Votre Majesté vient d'en haut, laquelle ne doit compte de ses actions qu'à Dieu et à sa conscience ; mais il importe à sa gloire que nous soyons des hommes libres et non pas des esclaves. » Pour conclure, il lui conseillait d'unir à la puissance la bienveillance, l'humanité, la tendresse. « Donnez, Sire, à ces vertus lettres de naturalité dans le Louvre et, méprisant toutes sortes de dépenses inutiles et superflues, triomphez plutôt du luxe de votre siècle et de celui des siècles passés, que non pas de la patience, de la misère et des larmes de vos sujets. » — C'est la nature que l'on entend dans tous ces traits, c'est une âme, et cela même les rend éloquents. Mais que viennent faire en pareil lieu Cyrus et Crassus ? Pourquoi rappeler Jupiter et Minerve immédiatement après une citation de la Bible ? Les peuples, dit l'orateur, s'effraient de voir « que le cours impétueux et rapide du premier mobile ne peut être arrêté par la constance, par le poids et la vertu du globe des étoiles fixes ; que l'excès et la chaleur des signes célestes ne se tempère point par la modération de Saturne. » Comprend-on ce

logogriphe ? Devine-t-on qu'il s'agit des lits de justice et des parlements impuissants à contenir l'absolutisme royal ?

Dans cette harangue, la plus sage des siennes et de beaucoup, Omer Talon nous laisse donc voir son faible : c'est l'érudition, c'est surtout l'astronomie, dont il a positivement l'esprit hanté. Quelques mois plus tard, 31 juillet, nouveau lit de justice, nouveau coup d'autorité souveraine. Mais quoi d'étrange? On sait que les astres agissent plus efficacement lorsqu'ils agissent seuls « que non pas quand ils sont en conjonction ; » à tel point que, « si l'étoile de Jupiter était seule dominante sur notre horizon, nous serions immortels, à cause de la puissance et de la dignité de sa lumière. » Du moins que le roi n'impute pas à rébellion les remontrances de la magistrature, non plus que le soleil n'estime les nuées rebelles quand elles s'interposent entre la terre et lui pour l'empêcher de la brûler. — Vienne au contraire une déclaration royale conforme au vœu du parlement (24 octobre) : c'est que « la puissance du grand luminaire » est « soutenue et modérée par la vertu de la milice supérieure. » N'est-ce pas bien là suivre et pousser une allégorie?

Ailleurs on nous parlera histoire naturelle ; les volontés réunies par la paix de Rueil seront les eaux rassemblées en un seul lieu, comme parle l'Écriture (1), ce qu'il faut entendre de « l'inclination qu'elles ont à se réunir, » de « cette pente naturelle qui les fait aboutir à la grande mer par des chemins inconnus. » Voilà les belles choses qui ne lassaient ni le public ni surtout l'orateur. Une tradition pratique, vieille de plus d'un siècle, mettait l'éloquence à dire d'un objet tout ce qui pouvait s'y rapporter de près ou de loin, de très loin même, car la palme était, comme de

(1) Genèse, I, 9.

juste, à qui trouverait les rapprochements les plus imprévus, les moins soupçonnés du vulgaire. Théologie et mythologie, histoire et fable, érudition littéraire ou soi-disant scientifique : tout cela s'entassait pêle-mêle dans le discours et lui donnait, si l'on veut bien me passer le mot, l'aspect d'un étalage de brocanteur. Omer Talon s'était surpassé en ce genre le 16 juillet 1646. Il s'agissait de vérifier en parlement une ordonnance assez bizarre qui donnait à la régente en personne la charge de surintendante des mers. Belle matière et ample s'il en fut jamais. Aussi quelle profusion magnifique! Athènes et son autel des bons vents, Xercès faisant châtier l'océan à coups de verges, l'Arche et le navire *Argo*, Noé, Hercule, Jason, Tiphys, Castor, Pollux, Ulysse, Thésée, Pirithoüs, Salomon, les Phéniciens, les Carthaginois, les Rhodiens, les Vénitiens, les chevaliers de Malte : tous ces souvenirs, tous ces personnages et bien d'autres encore (1) interviennent pour rendre plus acceptable l'idée d'une régente de France nommée de fait ministre de la marine. Est-il besoin d'ajouter que l'astronomie est appelée, cette fois encore, en témoignage? Mais voilà bien assez d'exemples, en voilà trop peut-être. L'éloquence politique va se taire pour tout de bon sous deux longs règnes et ce n'est pas au bon goût de s'en plaindre, à supposer du moins qu'elle ait dû continuer sur ce ton (2).

(1) Cela pourrait sembler une charge. Il n'en est rien. Jusqu'au point où je m'arrête, j'ai relevé ces noms dans l'ordre même où les présente le discours. (*Mémoires d'Omer Talon*, collection Michaud et Poujoulat, 3e série, tome VI, p. 186 et suiv.).

(2) On a recueilli au cours de la Fronde quelques mots éloquents de Molé, du président de Mesmes, voire de ce « bonhomme Broussel » qui fut l'occasion du premier éclat et que Retz a travesti en ridicule. Toujours d'heureux traits de nature, gâtés par le voisinage du même pédantisme traditionnel. (Voir Aubertin : *L'éloquence politique et parlementaire en France avant 1789*. IIe partie, ch. I, II).

II

Éloquence judiciaire. — Gradation ascendante : *Gautier*, *Lemaistre*, *Patru*. — *Pellisson*, vrai modèle du genre. Ses deux premiers discours ou mémoires pour Foucquet. — Pourquoi ne sont-ils pas classiques? — Pellisson et Pascal.

Nourrie à la même école, représentée souvent par les mêmes hommes, la parole judiciaire ne pouvait être plus heureuse, et de fait elle suivit les mêmes errements jusqu'au jour où le dévouement éleva soudain au-dessus de lui-même un talent qui s'était d'abord éparpillé en bagatelles. Si, par ses discours et mémoires pour Foucquet, Pellisson ne monta pas tout à fait au rang des génies, au moins devint-il parmi nous le premier maître d'un genre, le créateur de l'éloquence du barreau.

Avant lui, autour de lui, elle s'appelait Gautier, Antoine Lemaistre, Erard, Bignon, Patru. — Claude Gautier, ce plaideur aigre et mordant que Boileau nomme quelque part (1), gâtait par l'emphase, le mauvais goût, l'érudition, les jeux de mots, enfin par tous les ridicules du bel esprit, une puissance réelle et qui ne tenait pas tout entière à sa voix tonnante ou à son action impétueuse. Lemaistre est ce neveu des Arnauld, ce protégé du chancelier Séguier, qui, « dans la corruption du palais, dans la fleur de son âge, dans les avantages de la naissance et dans la vanité de l'éloquence, lorsque sa réputation était le plus établie, son bien plus grand, sa profession plus honorable, sa fortune plus avancée et ses espérances plus légitimes (2) ; » con-

(1) Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie ou Gautier en plaidant. (Satire IX.)

(2) Lettre d'Antoine Lemaistre à M. Singlin son directeur, citée dans les *Mémoires du Janséniste Fontaine*, t. I, p. 54, 55.

verti soudain par les prières des agonisants dites au lit de mort de sa tante d'Andilly, quitta le barreau et le monde pour devenir le premier des solitaires de Port-Royal. Que ne se donnait-il à Dieu sans se livrer du même coup à Saint-Cyran, le mauvais génie de sa famille? Outre que ses incontestables vertus n'auraient pas été obscurcies par la révolte contre l'Eglise, peut-être eût-il fait sonner moins haut le mérite de son sacrifice et moins naïvement blâmé le siècle d'avoir « seulement considéré comme une chose extraordinaire ce qu'on devrait révérer comme une chose sainte (1). » Peut-être aussi — mais ne soyons pas trop rigoureux à un auteur — il eût poussé l'abnégation jusqu'à laisser en portefeuille les plaidoiries qui lui avaient jadis valu « assez d'applaudissements (2). » Sa gloire y aurait-elle perdu beaucoup? Sainte-Beuve déclare que ces pièces, applaudies au palais, « ne supportent pas la lecture (3). » Je me permets de le trouver un peu sévère et d'estimer les plaidoyers de Lemaistre intéressants à leur manière, toujours comme types et documents de la lutte qui se livrait alors chez tant de bons esprits entre la fausse rhétorique et l'éloquence de nature. Un jour, par exemple, il plaide contre Gautier pour une fille injustement reniée par ses parents (4). Certes, la cause ne méritait ni ce pompeux exorde, ni ces emphases, ni ces antithèses. Comment ne

(1) « Cependant, quoique ce miracle soit plus grand que de rendre la vue aux aveugles et la parole aux muets... notre siècle est si peu spirituel que l'on a seulement considéré comme une chose extraordinaire ce qu'on devrait révérer comme une chose sainte; et l'on connaît si peu Dieu en ce temps, que l'on n'a pas reconnu un de ses plus illustres ouvrages. » (Lettre à M. Singlin.)

(2) Même lettre.

(3) *Port-Royal*, livre II, chap. II.

(4) Une grande partie du plaidoyer se trouve dans les *Leçons et modèles d'éloquence judiciaire* publiés par Berryer, p. 12 (L'Henry, 1838, grand in-4°.) Cf. Demogeot, *Tableau de la littérature française au dix-septième siècle avant Corneille et Descartes*. IIe partie, chap. VIII.

pas sourire d'entendre comparer longuement à Andromaque en personne la veuve du médecin Cognot? Mais parmi ces disproportions et ces disparates, l'argumentation est ample et nerveuse, le mouvement parfois chaleureux, la langue pure et ferme, l'expression réussie par instants. Ai-je tort de trouver quelque force, quelque originalité dans ce passage sur la ressemblance frappante que Dieu a permise entre la plaignante et celle qui la renie? « Il n'y a, messieurs, que trop lieu de croire que ce peintre adorable et cet immortel statuaire, qui ne travaille ni en couleurs ni en marbre mais en chair et en sang, et de qui les hommes sont les tableaux et les statues, a voulu que cette fille fût le véritable portrait de sa mère, et qu'en les regardant l'une et l'autre, les yeux fissent reconnaître à la raison que l'arrêt que la cour doit prononcer est écrit sur leurs visages. » On pourrait citer plusieurs morceaux de ce style et à peine gâtés par une légère teinte de bel esprit. Mérite relatif sans doute, mais que j'apprécie un peu plus lorsque, dans la même cause, j'entends Gautier représenter une tourière de religieuses comme « plus fameuse par les tours de souplesse de son esprit fourbe et malicieux que par le tour de son monastère, » d'ailleurs moins tourière de couvent que « fourrière et courrière de mensonge. » Il se trouvait alors des gens pour admirer ces belles choses, et l'on voit que, sans se mettre en frais d'invention, Racine pouvait charger encore plus qu'il n'a fait les excentricités oratoires de Petit-Jean et de L'Intimé.

Au moins n'eût-il rien trouvé à prendre dans ce Patru qui fut, après Balzac, un excellent professeur de style, d'ailleurs moins consulté, dit-on, sur les affaires que sur le beau langage, peut-être même poussé d'instinct à estimer une plaidoirie œuvre d'art autant qu'arme de combat. Ce délicat, ce gourmet de littérature, était bien en germe

chez l'écolier qui, grâce à la complicité maternelle, avait fait sa philosophie dans les romans et ses premiers essais de parole publique en rendant compte de ses lectures devant un cercle de voisines (1). Patru fut une des gloires de l'Académie, encore bien qu'il se moquât un peu d'elle et collaborât de sa personne à une œuvre rivale, au dictionnaire de Richelet. Critique redoutable mais bien mal inspiré parfois, il n'a pas tenu à lui que nous ne fussions privés de l'*Art poétique* de Boileau et — perte plus grave — des *Fables* de La Fontaine. Avocat, il ne fit pas fortune. On sait la gêne où il tomba dans sa vieillesse et comment lui furent conservés ses livres qu'il allait vendre. Boileau les acheta sans les déplacer et l'institua son bibliothécaire à vie. Homme de plaisir et de foi douteuse, Patru revint à Dieu dans ses derniers jours. Né en 1604, il mourut presque octogénaire (1681).

Sainte-Beuve composait en idée « un choix de Patru » avec trois ou quatre lettres ou fragments, sans rien emprunter aux plaidoyers (2). Je voudrais, quant à moi, en sauver quelques-uns de cette proscription tacite, entre autres celui où, revendiquant pour un ecclésiastique gradué une prébende qu'on lui dispute, l'avocat flétrit les abus criants introduits dans la collation des bénéfices. Qu'importe si l'Eglise et l'opinion réclament? « On laisse crier la théologie dans les écoles et les prédicateurs dans les chaires: ce désordre est universellement condamné; cependant ce désordre dure toujours. En vain un maître ès arts se consumera sur ses livres; en vain un docteur vieillira sur saint Thomas et sur le Vieux ou sur le Nouveau Testament; s'ils ne s'approchent de la cour des princes ou de la

(1) Voir d'Olivet, *Notice sur Patru*, Pellisson et d'Olivet, *Histoire de l'Académie française*, éditée par C. Livet, t. II, p. 140.

(2) *Causeries du Lundi*, t. V, p. 190.

cour des prélats, s'ils n'achètent leurs faveurs par de lâches complaisances, par des services indignes, l'Eglise n'aura pour eux ni bénéfices ni charges, ni dignités. N'attendez pas qu'on aille chercher dans un galetas ces lampes ardentes pour les mettre sur le chandelier. Ils languiront toute leur vie dans leur taudis; ils languiront toute leur vie pauvres, souffreteux et méprisés de ceux-là mêmes qui dévorent leur substance. » Tout le discours est de ce ton, et ce n'est certes pas le ton d'un déclamateur ou d'un pur styliste. Je citerais encore volontiers une éloquente invective contre des collatéraux avares chicanant un legs aux religieux de la Merci, ou mieux, aux chrétiens esclaves des Barbaresques. J'y voudrais joindre un plaidoyer presque entier, le neuvième, où Patru confond avec une admirable véhémence une veuve qui, par avarice pure, se refusait à poursuivre les meurtriers de son mari. Et pourquoi tenir à ne point laisser tomber les derniers échos de cette parole autrefois célèbre? C'est qu'on incline fort de nos jours à considérer la négligence, le sans-gêne dans le détail, comme une condition et un signe de la grande inspiration oratoire. Il y aurait profit réel à établir par un exemple de plus que le soin de bien dire, s'il est, après tout, maintenu dans de justes limites, n'éteint pas la flamme du cœur.

Pellisson est homme à le démontrer mieux encore. Certes la flamme ne manque pas à ses *Discours et Mémoires*, et pour s'en convaincre, il suffirait de les lire, quand on ne saurait point d'ailleurs qu'il les écrivait à la Bastille et qu'ils contribuèrent à rendre sa captivité plus étroite. Or, si, dans cette défense désespérée, l'ami de Foucquet a mis toute son âme, cela n'a point empêché l'avocat d'y déployer toutes ses habiletés, l'écrivain d'y faire appel à tous les agréments, à toutes les puissances du style. Quand un précieux de l'école des Scudéry monte soudainement à cette

hauteur d'éloquence, il y a là plus que la révélation d'un talent, il y a une preuve excellente de ce que peut un sentiment profond pour nous affranchir du faux bel esprit, pour dégager et aviver du même coup toutes les énergies de l'esprit véritable. C'est la nature qui, rappelée à elle-même, secoue d'instinct l'artifice et atteint dès lors au grand art.

Le premier coup d'Etat de Louis XIV avait été l'inauguration de son règne personnel, quelques heures seulement après la mort de Mazarin (9 mars 1661). Le second fut l'arrestation de Foucquet, préparée et consommée par un prince de vingt-trois ans avec une dissimulation trop voisine, en vérité, de la perfidie (1). Vint ensuite ce long procès où l'animosité de la poursuite sauva la vie au coupable en lui ramenant l'opinion d'une partie des juges en même temps que celle du public. Enfin, après trois ans de débats, sentence de bannissement aggravée par le roi qui la commue arbitrairement en prison perpétuelle. Le surintendant était sans doute un grand coupable, mais un grand séducteur aussi et, sans parler de conquêtes moins glorieuses, il fut honoré dans sa disgrâce par des fidélités exceptionnelles. Les premières lettres de madame de Sévigné sont pleines de lui. La Fontaine écrivait la fameuse Elégie aux nymphes de Vaux; mieux encore, ayant à passer par Amboise, il restait longtemps en contemplation devant la porte du cachot qu'avait habité son premier Mécène (2). Pellisson fit plus que personne; car, où les autres ne pouvaient que compatir, il lutta aussi longtemps que la chose lui fut possible; puis, quand on l'eut désarmé

(1) Ainsi, pour soustraire Foucquet à la juridiction du Parlement, le roi l'avait amené à vendre sa charge de procureur général et à lui en offrir le prix à lui-même, ce qui ressemble fort à une trahison.

(2) La Fontaine, *Lettre à sa femme*, 3 septembre 1663.

en lui ôtant les moyens d'écrire, il souffrit, mais avec une telle noblesse d'âme, qu'il y gagna, outre l'admiration universelle, l'estime, la faveur même du roi qui l'avait si durement traité. On peut dire qu'il y gagna plus encore. C'est à la Bastille que commença le travail intérieur qui devait l'amener du calvinisme à la vraie foi (1).

J'ai parlé de lutte à propos de ses écrits. Lutte en effet et d'un intérêt singulier, moins encore peut-être par l'importance de l'enjeu que par l'inégalité de puissance et d'armes. D'un côté, un prisonnier qui risque tout pour lui-même et qui d'ailleurs ne peut rien faire sans tromper la surveillance qui l'entoure ; de l'autre, un monarque absolu et qui vient de révéler une autorité personnelle incomparable. Louis XIV est en effet le grand adversaire, et c'est à lui que Pellisson va tout droit et tout d'abord. On a rappelé à ce propos Cicéron défendant Ligarius, et la comparaison ne manque pas de justesse. Des deux parts, il était difficile de plaider l'innocence : que faire sinon de réduire le juge à l'impossibilité morale de condamner ? Cicéron y réussit ; Pellisson y échoua. Pourquoi ? Peut-être seulement parce qu'il ne lui fut pas donné de parler en face et de mettre en demeure par-devant témoins la délicatesse et la générosité royales. Au moins n'épargna-t-il rien pour obtenir le même succès dans son premier écrit, lequel est, de fait comme de nom, un *Discours au Roi*.

Au début, il s'élève contre le projet, alors simplement annoncé, de soustraire Foucquet à la juridiction ordinaire pour le faire juger par une commission spéciale. Ici, pas

(1) On n'a pas manqué d'attribuer ce changement à un calcul. Notons seulement que Pellisson sortit de la Bastille quatre ans avant d'abjurer et qu'au moment de le faire, ayant été proposé au roi comme précepteur du Dauphin, il différa sa profession de foi catholique jusqu'après la nomination d'un autre. Il ne voulait pas avoir l'air d'acheter cette charge par une conversion de complaisance. Voilà l'homme.

n'est besoin d'habileté ; le terrain est solide, la thèse noble autant que vraie. On pourrait en apporter bien des raisons ; « Mais en voici une, Sire, digne qu'un grand prince tel que Votre Majesté la sache et la considère. Il n'appartient qu'à l'autorité royale seule en France de poursuivre la punition des crimes. Mais dans cette poursuite — chose étrange et admirable — elle renonce pour un temps, s'il faut ainsi dire, à ce droit si grand, si vaste, si absolu de la royauté. Notre roi devient notre partie ; on commandait auparavant de sa part, alors on supplie, on requiert; il écrit et produit contre l'accusé, et l'accusé contre lui. Ecrire contre son roi légitime, en France, quel prodige ! Et comment cela est-il possible ? Il l'est, Sire, parce que, en ces rencontres, la grandeur de Votre Majesté consiste à s'abaisser jusqu'à ses sujets, à s'égaler en quelque manière à eux, à se dépouiller de tous ses avantages ; parce qu'elle ne les poursuit pas comme ennemis, mais comme sujets, mais comme enfants ; qu'elle voudrait les pouvoir sauver justement, qu'elle craint scrupuleusement de les perdre. » N'est-ce pas bien ce que J. de Maistre a célébré comme le premier signe d'honneur de la monarchie chrétienne et la plus belle conquête de l'Eglise sur l'absolutisme des rois ? (1)

Le triomphe aurait été d'intéresser la gloire du prince contre elle-même, contre son amour-propre irrité. Pellisson y a visé dès l'exorde ; il y reviendra pour finir, assurant ainsi au meilleur de ses moyens le bénéfice de la dernière impression comme de la première. De là, cette longue péroraison historique : pas un surintendant qui n'ait été accusé ; quatre ou cinq punis ; tous, après coup, regrettés et reconnus moins criminels que victimes. De là, ces pa-

(1) J. de Maistre, *du Pape*, livre III, ch, IV.

thétiques efforts pour éveiller la clémence de Louis XIV en vantant celle d'Henri IV, en rappelant les services de Foucquet, en le plaignant même des bontés du roi qui l'ont aveuglé. Que ne l'avertissait-on plutôt avant de le punir? C'est insinuer qu'on l'a pris en traître. Vérité hardie, peut-être plus hardie qu'habile, car elle n'était, pour tout dire, qu'une demi-vérité. Plusieurs mois avant la catastrophe, le maître avait pardonné sur un premier aveu et sur une promesse d'amendement pour l'avenir. Or, le coupable gracié avait continué de le tromper avec une audace insolente. Là sans doute était le pire grief, et si Foucquet connaissait les hommes, quelle méprise du moins de se figurer qu'il pourrait traiter Louis XIV en dupe ou en roi fainéant!

Le corps du discours est habile et, de fait, il ne pouvait se passer de l'être. On accuse le surintendant d'avoir mal administré les finances. Qui le prouve? Ses prodigalités fastueuses? — Elles s'expliquent par sa fortune personnelle et ses emprunts. — Les manœuvres irrégulières qu'on lui impute? — Or, à quelle époque les placer? Non pas sans doute après la mort de Mazarin, car, depuis lors, le roi veille en personne. Sera-ce pendant la vie du grand ministre? On le mettra donc lui-même en cause, alors qu'il n'est plus là pour se défendre. Aussi bien les gouvernements ont toujours besoin de dépenses secrètes, et si l'État n'a jamais manqué d'argent, n'est-ce point précisément grâce aux prétendues irrégularités que l'on veut tourner en crimes?

L'accusation passe outre; avec les malversations du financier, elle dénonce l'ambition du sujet. — Mais la splendeur des favoris ne fait-elle pas l'honneur du trône? Mais un sujet comblé par son prince n'est-il pas induit par là même à trop oser? Mais Foucquet ne voulait-il pas donner

Vaux au Dauphin, Belle-Ile à la couronne? Vous le blâmez de s'être fait des créatures ; dites qu'il acquérait au roi des serviteurs. Prenez garde aussi de mal honorer la majesté souveraine en la montrant inquiète de l'importance d'un ministre. « J'aimerais autant que le maître d'un grand et ample héritage se mît en peine du travail, de l'empressement, de la diligence, de l'union, des amas et des retraites de quelques misérables fourmis ; comme s'il ne pouvait pas les écraser du pied quand il lui plaît, ou les disperser en moins de rien du moindre souffle de sa bouche. » Tout cela était ingénieux, éloquent, embarrassant jusqu'à un certain point pour la colère royale qui voulait sévir ; mais elle le voulait par malheur et les bonnes raisons ne lui manquaient pas. Il échappe à l'avocat de se demander si Foucquet doit être « la victime qui porte toutes les iniquités du peuple. » Or, c'était bien le mot. Louis XIV avait résolu de couper court à des abus énormes et, le procès étant politique beaucoup plus que judiciaire, le plus merveilleux avocat ne pouvait opposer à cette résolution souveraine que des barrières toujours fragiles.

Au reste, quel que soit l'art déployé dans le premier factum, le second me paraît être le chef-d'œuvre. Cette fois, Pellisson parlait surtout au public (1) ; moins bridé par le respect, il pouvait donner cours à sa verve, prendre tous les tons, s'accorder au besoin l'indignation ou la plaisanterie. L'indignation d'abord ; car l'accusation avait inopinément démasqué de nouvelles charges, comme si elle eût voulu étourdir les esprits par des coups de théâtre successifs. Le défenseur de Foucquet n'avait pas tort de s'en dire

(1) Les éditeurs intitulent ce nouveau factum, seconde défense de Foucquet et second discours au roi. (V. g. *Œuvres mêlées de Pellisson*, t. II, Didot, 1735.) De fait, Pellisson n'adresse directement à Louis XIV que quelques phrases de l'exorde et la péroraison.

blessé au cœur et honteux pour la justice française. Après s'être mis en sûreté contre la terreur de la majesté royale, il écartait avec une tristesse hautaine les lecteurs de son premier écrit qui lui accordaient l'éloquence mais pour lui dénier la raison. Cela fait, il prenait à partie cinq classes d'adversaires et les menait battant à travers une discussion vive, entraînante, éblouissante par endroits. Le détail en serait infini et, au reste, dans l'excellence du tout, les deux derniers chefs l'emportent en habileté comme en intérêt. On demandait compte à Foucquet de six millions dont la trace ne se retrouvait pas. C'était là une question embarrassée où l'avocat se plaint qu'on ne puisse ou ne veuille pas jeter la lumière ; d'ailleurs une question de pratique, de métier, sur laquelle l'opinion s'égarait faute de l'entendre et qu'il entreprend d'éclaircir. « L'ami se fait toutes choses pour son ami : soyons financier pour le nôtre. Qui sait s'il ne sera pas en notre pouvoir de démêler les nœuds gordiens sans les rompre, de rendre clair ce qui est obscur, familier ce qui est inconnu, élégant même ce qui paraît barbare, intelligible à tout le monde cet ordre et ce style des finances qu'on n'entend pas ? » Est-ce un témoignage qu'il se rend à lui-même, non sans une certaine coquetterie d'artiste ?

En fait, les explications où il entre sont nettes, simples, imagées, vivantes comme la meilleure des conférences populaires. C'est d'ailleurs tout un drame que le jeu de ces millions qui entrent, qui sortent, qui reviennent, qui se laissent ou ne se laissent pas prendre ; de ces billets qui vieillissent et meurent, ou qu'on rajeunit par mille artifices plus ou moins honnêtes et légaux. Etude curieuse pour les financiers de profession, spectacle intéressant pour les profanes ; pour tous, excellente leçon littéraire : il n'est donc thème si ingrat que ne colore l'imagination et que ne fasse

vivre la chaleur dramatique de l'âme. Au fond et au regard de la cause, Pellisson ne tire de ce chef-d'œuvre d'exposition qu'un argument d'invraisemblance ; mais de quelle impétuosité il le pousse ! Pourquoi imputer au surintendant seul un détournement qui peut être le fait de tant de « Mercures » inconnus ? Pourquoi supposer une malversation maladroite jusqu'à l'absurde chez un habile homme et qui avait tant de moyens légaux pour s'enrichir ? — « Ce n'est pas ici le lieu de parler de son esprit ni de sa capacité ; nous ne sommes pas assez heureux pour penser à la gloire ; le temps nous rendra peut-être ce qu'on nous ôte de ce côté-là... Aujourd'hui je veux faire ce que vous m'ordonnerez ; je prendrai M. Foucquet de votre main, tel que vous l'aurez agréable, ou bon ou méchant, ou solide ou subtil, ou adroit ou ingénieux, ou maladroit et stupide. » — Et avec une admirable prestesse d'esprit, l'avocat montre que l'accusation ne tient dans aucune de ces hypothèses. On voudrait pouvoir tout citer.

Ingénieux et véhément jusque-là, c'est pourtant dans la dernière partie qu'il déploie toutes ses ressources. Il n'en faut pas moins pour combattre des accusateurs d'autant plus redoutables qu'ils n'accusent personne, les grands parleurs de vertu et de probité, qui vont déplorant partout le désordre des finances. Ils seraient désolés de nuire au surintendant : qui en doute ? — « Je sais bien qu'ils ne nous en veulent pas, ces violents exagérateurs ; ils auraient honte d'exciter une si grande tempête contre la tête d'un seul. Ils n'attaquent point M. Foucquet, mais je ne le défends plus aussi. Ils s'amusent seulement ; moi, je m'exerce : il est permis en France d'abuser innocemment de son esprit et de son loisir. » Ironie légère ; on dirait qu'elle glisse et s'amuse ; prenez garde : elle est déjà fine et elle va devenir profonde. Il y a des abus dans les finances ; mais de

grâce où n'y en a-t-il pas? Est-ce dans l'Eglise? Ici l'avocat se récuse avec une discrétion respectueuse (1). Est-ce dans la noblesse? — Sollicitons-la de les racheter par sa bravoure et louons le roi de sa vigueur contre les duels. — Mais enfin nous arrivons où l'on nous menait par ce détour. Et la justice, cette justice française tant admirée! Quel poison se mêle à ses remèdes les plus salutaires? « ... En nul autre temps, en nul autre pays, on ne plaida jamais tant qu'en France : pour savoir où l'on plaidera, puis sans savoir encore ce que l'on plaide, puis sans le savoir plus (2). » Et quels tyrans des fortunes que les procès! « Procès, non du commun — qu'ai-je dit? — communs et très communs aujourd'hui, qui ne marchent qu'en cérémonie et en pompe, sur les épaules courbées de plusieurs hommes, sur des mulets, sur des chariots ; où la matière principale languit étouffée sous la masse des incidents ; où la plus grande question est de trouver la question, consistant souvent en quelque clause d'un testament ou d'un contrat un peu trop courte, dont ces montagnes de sacs sont les horribles commentaires ; non plus procès, mais guerres, véritables fléaux de Dieu, dont il punit en sa colère les fautes des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération. » Pensez-vous que Pellisson blâme ou raille la magistrature? Au contraire, il la plaint, il l'excuse sur la malignité humaine toujours plus forte et plus subtile que le bon vouloir. Mais alors pourquoi être

(1) Elle lui convenait d'autant plus qu'il était encore calviniste. Remarquons d'ailleurs à sa louange que, puisqu'il ne signait pas ses plaidoyers, ce motif de la différence de religion n'intéressait que sa délicatesse personnelle.

(2) Peut-être La Bruyère se souvenait-il de Pellisson quand il écrivait : « Orante plaide depuis dix ans entiers en règlement de juges, pour une affaire juste, capitale, et où il y va de toute sa fortune : elle saura peut-être dans cinq années quels seront ses juges et dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie. » (*De quelques usages*, 41.)

inexorable aux finances? Et l'argument de parité, tout à l'heure malicieux et presque gai, s'élève naturellement à l'éloquence dans une véhémente adjuration faite aux juges, après quoi il ne reste plus qu'à se tourner, pour finir, vers la clémence royale. Qui n'a lu cette conclusion si habile et si forte dans sa faiblesse apparente, car, à plus d'une reprise, elle semble renoncer à toute défense et n'implorer que l'amnistie pure et simple? N'était-ce pas, après tout, le meilleur à dire? Pellisson l'a excellemment dit, avec un mélange de hardiesse et d'abandon, d'attendrissement et de dignité qui fait encore moins d'honneur à son talent qu'à son caractère.

Les deux derniers écrits, moins étendus et moins variés, portent au degré supérieur le mérite de la clarté vigoureuse. Ne nous y arrêtons pas. Quant à ceux dont on vient de voir l'analyse, je les voudrais plus universellement connus et goûtés : je m'étonne même qu'ils ne soient pas tenus pour classiques, alors que les *Provinciales* ont cet honneur. Qu'on veuille bien du reste prendre ma pensée telle que je la donne et peser mes expressions comme je les pèse moi-même. Je n'entends pas le moins du monde égaler Pellisson à Pascal. Le premier n'est qu'un grand talent dégagé, épanoui, révélé à lui-même par une occasion exceptionnelle ; le second est un écrivain de génie ; quelques pages ou fragments des *Pensées* lui assurent ce titre et mettent sa gloire littéraire au-dessus de toute discussion. Mais en serait-il de même s'il n'avait attaché son nom qu'aux *Provinciales?* Comparé à l'avocat de Foucquet, l'avocat de Port-Royal aurait-il si manifestement le dessus? Son mérite le plus clair, mérite fort réel, je l'avoue, ne serait-il pas l'antériorité? (1) Qu'on fasse, j'y con-

(1) *Les Provinciales* précèdent de cinq ans les *Mémoires.*

sens, Pellisson disciple littéraire de Pascal ; au moins était-ce là, j'ose le croire, un de ces disciples qui serrent le maître de bien près.

Et si des considérations d'art et de talent on s'élevait à la question de caractère et d'attitude, ce serait bien autre chose. Voici deux écrivains qui cachent leurs noms ; mais l'un sait qu'il n'a rien à craindre et s'en vante (1) ; il combat pour venger une secte et se défend de lui appartenir avec une audace de dénégation (2) qui ne laisse pas que de gêner ses panégyristes (3) ; — l'autre est déjà sous la main du maître dont il contrarie la colère et il se doute bien peut-être que cette main va se faire plus pesante ; d'ailleurs il ne diffame personne et ne lutte que pour sauver un ami. Ne pressons pas le parallèle ; ce serait accabler trop aisément l'illustre et malheureux sectaire. Mieux vaut constater, à l'honneur de Pellisson, que l'éloquence judiciaire lui doit son premier modèle en France, modèle où n'atteindront ni les graves et froides harangues de Daguesseau, ni plus tard, les spirituels et scandaleux *Mémoires* de Beaumarchais ; d'ailleurs modèle excellemment instructif et de bon exemple, car c'est bien visiblement à l'âme et au caractère de l'auteur qu'il doit ses plus solides beautés.

(1) Dix-septième *Provinciale*.

(2) *Ibidem*.

(3) Par exemple, Sainte-Beuve, *Port-Royal*, livre III, ch. VIII, t. III, p. 76, 4e édition.

CHAPITRE VI

La Philosophie. — Descartes.

I

La superstition cartésienne, origine et déclin. — Descartes précurseur involontaire du rationalisme moderne. — L'homme. — Le philosophe, bref rappel de sa doctrine.

Descartes, ce mortel dont on eût fait un Dieu
Chez les païens !...

s'écrie quelque part La Fontaine (1). De nos jours et pendant un demi-siècle, bien des gens d'esprit en ont fait une idole. C'était ferveur de reconnaissance, voire piété filiale ; car j'ai nommé l'école rationaliste et l'auteur du *Discours de la Méthode* est bien son père. Beaucoup y furent trompés tout d'abord, le maître autant que personne, et certes, avec sa religion sincère et pratique, il eût renié hautement cette postérité qui l'idolâtre. Elle est bien sienne pourtant et, avant la fin du dix-septième siècle, les plus perspicaces la sentaient venir. J'admettrais volontiers que Pascal, en maltraitant si fort, dans ses *Pensées*, la pauvre raison humaine,

(1) *Les deux rats, le renard et l'œuf.*

réagissait à outrance contre le rationalisme cartésien (1). En tout cas, Bossuet écrivait à un disciple du disciple Malebranche : « Je vois un grand combat se préparer contre l'Eglise sous le nom de la philosophie cartésienne. Je vois naître de son sein et de ses principes mal entendus plus d'une hérésie. Sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement, chacun se donne la liberté de dire : j'entends ceci, je n'entends pas cela. Sur ce seul fondement, on approuve et on rejette tout ce qu'on veut. Il s'introduit une liberté de juger qui fait que, sans égards pour la tradition, on avance témérairement tout ce qu'on pense. » Aujourd'hui que l'expérience est faite, nous n'estimons même plus qu'il soit besoin de mal entendre les principes de Descartes pour en tirer une négation plus vaste et plus radicale que toute hérésie; il suffit de les laisser courir à leur terme naturel. Que s'il échappait à l'auteur, est-ce merveille? L'œil ne voit pas ce qui le touche, a-t on dit excellemment (2). Ce grand esprit ne voulait être que réformateur et il a été révolutionnaire par imprudence. Il croyait de bonne foi mettre hors d'atteinte la certitude révélée, alors qu'il prétendait se défaire provisoirement de la certitude naturelle ; mais sa prétention, d'ailleurs insoutenable à tous égards, conduisait à établir entre les deux ordres de vérité une scission définitive et de soi funeste à l'un comme à l'autre. Finalement il avait vu dans sa méthode une arme nouvelle contre le libertinage d'esprit, et le libertinage d'esprit allait de plein droit faire arme de sa méthode. Qu'on le déplore ou qu'on en triomphe ; du moins chrétiens ou incroyants n'ont plus qu'une voix pour le reconnaître : Descartes a posé le principe de la souverai-

(1) Brunetière, *Jansénistes et Cartésiens*, étude critique sur l'histoire de la littérature française, 4e série, page 144.

(2) J. de Maistre.

neté absolue de la raison ; il a préparé l'émancipation radicale de la science, tranchons le mot, son apostasie. Voilà précisément pourquoi, aux yeux de plusieurs, Descartes a été dieu cinquante ans.

Et comme l'idolâtrie ne sait guère se borner, tout en lui était merveille. On admirait avec *effroi*, avec *épouvante* (1), et son entreprise de dépouiller toutes les certitudes pour ne les reprendre qu'après contrôle, et sa vie solitaire si jalousement gardée contre toute diversion, et cet effort de méditation abstraite qui le conduisait à n'être quasi plus qu'une idée ayant conscience d'elle-même. Soyons simples et vrais. Ne marchandons pas l'estime à une existence plus noble assurément que le commun des existences humaines. Figure originale et honorable que ce jeune gentilhomme tourangeau, capable des faiblesses mondaines — il l'avait prouvé — mais les sacrifiant vite à l'ambition de savoir. Officier volontaire, il n'a servi ou voyagé que pour amasser un trésor d'expérience. A trente-trois ans (1629), faute de pouvoir émigrer du monde réel, il va se cacher en Hollande, assuré que ce peuple de marchands, n'ayant rien à démêler avec un spéculatif de sa sorte, ne troublera pas les méditations où il entend se plonger. De fait, il vit quelque temps assez oublié des siens pour qu'ils négligent même de lui faire savoir la mort de son père. Mais à quoi bon rappeler le reste qui est partout : ses publications (2), les tracasseries qu'elles lui attirent et qui le dégoûtent de son asile ; sa retraite en Suède auprès de Christine, sa fin prématurée (1650), étonnement douloureux pour quelques

(1) Nisard, livre III, ch. II.

(2) *Le Discours de la Méthode*, accompagné de quelques opuscules scientifiques (1637) ; — les *Méditations métaphysiques*, publiées d'abord en latin (1641), puis traduites en français par le duc de Luynes sous la surveillance de l'auteur (1647) ; — les *Principes de philosophie* en latin (1644); — le *Traité des passions de l'âme* (1649), etc.

enthousiastes qui, le voyant appliquer son génie à nous révéler le secret de vivre longtemps, en étaient venus, dit-on, à ne plus trop comprendre qu'il dût lui-même cesser de vivre? Certes, il ira plus loin que les Fauconnets dans la postérité, ce Descartes né Français et mort en Suède (1). Mais ne faut-il pas regretter, dans l'intérêt même du philosophe, cette concentration à outrance toujours périlleuse à la rectitude absolue de l'intelligence et à la sûreté des résultats? On parle aujourd'hui couramment de son imagination « inquiète, ardente et chimérique (2); » on l'a vu s'exalter, une fois au moins, jusqu'à s'attribuer l'honneur d'une sorte de manifestation surnaturelle (à Prague, le 10 novembre 1619). — « O idée ! » lui disait Gassendi. — « O chair ! » répliquait Descartes. Or l'idée pure n'est pas plus l'homme que la chair seule, et il importe au philosophe comme tel de rester homme après tout. On a comparé Descartes aux ascètes, peut-être même l'a-t-on préféré (3). Hyperbole et méprise. L'ascète est maintenu par la grâce et il vaque à Dieu; le solitaire de Hollande vaquait trop à lui-même, et n'avait pas droit aux mêmes secours. Au demeurant, chrétien de croyance et d'œuvres, puisqu'il prit le mal dont il mourut en allant, en plein hiver, après l'audience matinale de la reine, communier dans la chapelle de l'ambassadeur français; savant de premier ordre, philosophe considérable, homme que recommande à nos respects l'emploi sérieux de sa vie, en tout personnage auquel les croyants rendent volontiers justice mais qu'ils seraient trop naïfs de surfaire et qu'ils n'acceptent pas d'adorer.

Je mets à part le géomètre illustre qui sort de mon cadre comme il dépasse ma compétence. Du philosophe je vou-

(1) La Bruyère, *Des biens de fortune.*
(2) Brunetière, *loc. cit.*, p. 117.
(3) Nisard.

drais ne rien dire et m'attacher sans retard à l'écrivain, mais surtout à l'initiateur, au patriarche littéraire tel que ses idolâtres nous l'ont figuré. Toutefois on s'expliquerait mal ce dernier aspect de l'apothéose de Descartes si l'on ne se remettait devant les yeux le capital de sa méthode et de sa doctrine. Et certes, n'était le philosophe, qui songerait au littérateur? Rappelons donc, au moins en courant, ce qu'il appartenait à la science chrétienne de discuter et d'approfondir.

Elle n'a point failli à la tâche. Elle a dénoncé les vices et les dangers de la méthode cartésienne : l'inutilité, l'impossibilité pratique de ce doute réel et universel, bien que provisoire, où Descartes voulait, où il croyait s'établir ; et en tout cas, pour qui s'y établirait par impossible, l'impossibilité d'en sortir autrement que par une pétition de principe, c'est-à-dire sans faire usage de bien des certitudes avant de les avoir reconquises. Elle a noté le cercle vicieux qui consiste à les appuyer toutes sur la véracité divine, sauf à les invoquer tout à l'heure et nécessairement en preuve de cette même véracité. Elle a dit quel péril c'est et quelle erreur de n'admettre que l'évidence métaphysique ou mathématique, en réduisant à une haute probabilité la certitude morale, « celle qui suffit pour régler nos mœurs ! » Ainsi, tandis que la recherche et la conquête du certain sont l'honneur de la spéculation pure, la vie pratique s'accommodera du probable, elle qui fait pourtant la grande valeur de l'homme et le terme de la spéculation même! Etrange inégalité, rupture bizarre entre la théorie et l'action ; mais nulle part moins admissible que dans cette religion provisoire où Descartes se maintient tandis qu'il démolit et reconstruit laborieusement tout l'édifice de ses connaissances. Le doute bien réel où il se réduit pour un temps enveloppe-t-il jusqu'aux enseignements de l'Eglise? Non,

dit le philosophe — et pourquoi ne serait-il pas sincère ? — « Entre les maximes dont je composais ma morale provisoire, la première était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance (1). » Ainsi, tant que dure son doute, il continue de croire fermement aux vérités révélées, mais du même coup, et sans y prendre garde, il s'est interdit de croire à tout ce qui rend certain le fait même de la révélation. Sa foi provisoire est donc irrationnelle. Et le doute une fois dissipé, que sera logiquement sa foi définitive ? Que peut-elle être chez qui n'admet que l'évidence métaphysique ou mathématique ? Nous croyons aux dogmes parce que nous croyons au fait d'une révélation divine ; mais ce fait lui-même, base de notre foi, où en trouver jamais l'évidence métaphysique, mathématique ? Par où nous est-il garanti, sinon par le témoignage, par cette certitude morale dont on ne fait plus qu'une haute probabilité ? Que Dieu ait révélé ; voilà donc qui ne saurait être que hautement probable. Dès lors, et même après les certitudes reconquises à sa manière, Descartes pouvait-il rester croyant, sinon au prix d'une heureuse inconséquence ? Et ses disciples ne sont-ils pas bien plus logiques, lorsqu'ils s'autorisent de ses principes pour s'affranchir de la foi ?

Parlons net. De son héritage ils n'ont guère conservé autre chose que ce principe d'affranchissement, que ce permis de scepticisme religieux délivré bien involontairement par le maître. Hors de là, rien de lui ne subsiste, ou à peu près ; ni sa morale quasi nulle, ni sa cosmologie si bizarre, ni son anthropologie qui réduit l'homme à l'âme et l'âme à la pensée, qui ne distingue pas bien la pensée de

(1) *Discours de la Méthode*, IIe partie.

la sensation, qui n'ose affirmer comme naturellement certaine l'immortalité du sujet pensant. Descartes fait Dieu arbitre absolu de la vérité, au point que les propositions géométriques dépendent de sa volonté libre ; et quant à l'existence même de ce Dieu, écartant les arguments moraux et physiques, les moins sujets aux chicanes ou aux éblouissements d'esprit, il en donne trois preuves dont deux fort contestables. Qui le suit encore en tout cela ? Tandis que les croyants se demandent si, dans le domaine propre de la philosophie, il a trouvé par lui-même autre chose que des erreurs, les incroyants ne retiennent plus de lui que son erreur capitale, cette audace imprudente à mettre la science hors de la religion, mais encore cette prétention, j'allais dire cette monomanie universelle d'évidence métaphysique, par où il les autorise, malgré qu'il en ait, à mettre, à leur tour, la religion hors de la science, à la tenir pour incertaine, à la nier, car c'est tout un. Tandis que l'Eglise trace la ligne précise du vrai entre le rationalisme né de Descartes et le fidéisme réactionnaire des Pascal et des Lamennais ; tandis qu'elle dénie à la raison l'indépendance absolue mais lui reconnaît, dans l'ordre des vérités naturelles, une vraie puissance de certitude, une réelle infaillibilité native ; si les libres-penseurs savent encore gré à Descartes de leur avoir ouvert la brèche, ils le méprisent déjà quelque peu de n'avoir pas osé la franchir pour son compte, ou même de n'avoir vu qu'à demi ce qu'il faisait. Que, dans la philosophie officielle, il tienne encore le rang de président honoraire, peu importe : à lire quelques-uns de ses derniers critiques, on sent venir l'heure où il sera remercié de ses services provisoires et mis au nombre des fétiches démodés.

Voilà ce que développerait amplement un historien des hautes sciences au dix-septième siècle. Il se demanderait

encore si Descartes mérite d'être loué sans restriction pour avoir philosophé en langue vulgaire ; s'il n'eût pas été plus conséquent avec lui-même de ne point livrer ainsi à tout venant, et même aux femmes, une méthode qu'il avouait trop hardie pour le grand nombre. L'historien critique des doctrines aurait à réhabiliter, en la dégageant des excentricités ou des routines de plusieurs, cette scolastique tant décriée par Descartes et qui, bien entendue, n'est pas une méthode particulière, mais la méthode unique, indispensable à qui veut philosopher sûrement.

Par-dessus tout, il lui faudrait définir et justifier les relations normales de la philosophie avec la foi. Il la montrerait indépendante en ce qu'elle a sa certitude à elle, son évidence à elle, ses vérités à elle, accessibles et démontrables sans le secours de la foi (1) ; — en ce qu'elle n'aura jamais lieu de sacrifier son évidence à l'autorité de la foi ; — en ce qu'elle préexiste logiquement à la foi pour l'introduire. Mais il ajouterait que cette indépendance n'est pas illimitée ; que la philosophie ne saurait décliner l'examen des titres rationnels de la foi ; que son chef-d'œuvre et sa fin providentielle est d'introduire logiquement la foi ; — qu'il lui faut, en plus d'une question, se fortifier et se compléter par les données de la foi ; — que si, en droit, les plus hautes vérités d'ordre naturel sont accessibles à la raison et peuvent être munies par elles d'arguments invincibles, en fait, elles n'ont jamais été ni établies dans la foule, ni assurées chez les doctes sans le secours de la foi ; — qu'enfin si la philosophie, la science, la raison se figurait avoir trouvé une évidence incompatible avec un dogme, elle devrait s'estimer dupe d'une fausse lumière, puisque la vérité ne saurait se contredire, d'où il suit qu'il ne peut y

(1) Cela même est de foi définie depuis le concile du Vatican.

avoir d'évidence contre la foi. Descartes lui-même l'a dit bien haut et c'est par où il s'honore (1). Ce dernier trait, rapproché de tout le reste, montre la droiture de ses intentions chrétiennes, mais aussi les outrances périlleuses de sa méthode et le malheur qu'il a eu d'ébranler en fait ce qu'il croyait affermir peut-être, ce qu'il entendait au moins sauvegarder.

II

Descartes écrivain. — Son prétendu mérite d'initiateur littéraire : paradoxe et sophismes. — Descartes bon ouvrier de la langue.

Il est trop vrai d'ailleurs que ce malheur a été sa fortune. Et d'où pouvait naître, sinon de là, le paradoxe qui fait de lui un si grand personnage littéraire ? Paradoxe, dis-je, et l'on verra que je ne le dis pas seul ; mais pendant un bon demi-siècle, ce paradoxe a été un dogme. Les maîtres l'avaient défini. Selon Cousin, la prose trouvait en Descartes son Malherbe et son Corneille tout ensemble. Nisard attribuait libéralement au philosophe l'éloquence, l'originalité, le naturel, l'honneur d'avoir porté la langue à son point de perfection. Bien mieux encore : le premier en France, Descartes avait eu le noble souci de trouver la vérité puis de la répandre ; par là surtout, il avait inspiré, il avait fait tout le dix-septième siècle. Tel fut le mot d'ordre, fidèlement reproduit, mais encore exagéré, comme cela devait être, par les critiques à la suite. Au vainqueur de l'auto-

(1) « Surtout nous tiendrons pour règle infaillible, que ce que Dieu a révélé est incomparablement plus certain que tout le reste, afin que, si quelque étincelle de raison semblait nous suggérer quelque chose au contraire (en sens contraire), nous soyons toujours prêts à soumettre notre jugement à ce qui vient de sa part. » (*Principes*, partie I, p. 76.)

rité, au libérateur de la raison, était-ce donc trop d'accorder *a priori* toutes les gloires? (1) Désormais l'école rationaliste sourit elle-même de ses anciennes chaleurs, et je suis heureux de m'en rapporter à elle ; on ne m'accusera pas de venger sur l'écrivain la scolastique méprisée et la religion involontairement compromise par le créateur de systèmes. Que pensent donc aujourd'hui les héritiers des panégyristes d'autrefois ? Par le style personnel, par l'influence exercée, Descartes leur paraît-il encore le père de notre littérature classique ?

« N'y aurait-il point, dit l'un et le plus sérieux de tous, quelque superstition dans l'admiration, que l'on éprouve sans doute, puisqu'on l'exprime, pour le style de Descartes? C'est une question que je ne toucherai point, que je me contenterai d'avoir posée (2). » Or, qui la pose ainsi la résout. — Vingt ans plus tôt un autre écrivait déjà : « Quant aux mérites de son style, il faut les reconnaître, les goûter mais ne pas les surfaire. Je ne puis par exemple admettre, comme le veut M. Nisard, que ce soit la perfection même. On sent que Descartes se traduit pour ainsi dire ; qu'il pense en latin (3). » Citons encore, à titre de document pur et simple, ce jugement d'un nouveau venu aigrement

(1) Descartes a le don de jeter absolument hors de lui l'historien, d'ordinaire si grave et quelquefois excellent, de la *Littérature française*. Il faut lire ce curieux chapitre de Nisard, le second du livre troisième. Paralogismes, contre-vérités, contradictions même, tout s'y rencontre. On y verra surtout quel singulier mélange de conviction candide et de subtilité sophistique peut enfanter dans un esprit distingué la ferveur du parti pris.

(2) Brunetière, *Jansénistes et Cartésiens. Etudes critiques sur l'Histoire de la Littérature.*

(3) Paul Albert, *La Littérature française au dix-septième siècle*, 4e édition, p. 70. — Plus tôt encore M. Weis disait à propos de l'*Histoire abrégée de la Littérature française*, par Géruzez : « Admirer Descartes à l'excès... voilà ce que j'appelle sacrifier, sciemment ou non, aux amitiés universitaires et à la doctrine. » (Weiss, *Essais sur l'Histoire de La Littérature française*, p. 4.)

hostile au christianisme. « Plus encore que le philosophe, l'écrivain, en Descartes, a été loué, exalté et démesurément surfait... Son style proprement dit a pour qualités la clarté et la précision ; il se laisse entendre sans peine malgré la longueur de ses phrases encore latines de tour ; mais il n'y a rien de plus à louer chez l'écrivain et, lorsqu'on l'a nommé un des bons témoins de la langue de son temps, on lui a rendu pleine justice (1). » De fait, la longue et lourde période cartésienne est-elle toujours si facile à entendre? (2) Descartes n'aurait-il pas eu bonne grâce à imiter Balzac autant qu'il l'admirait? Mais ne lui disputons pas ses qualités de propriété habituelle, d'exactitude sobre et simple. Admettons qu'une langue profite toujours aux efforts d'un esprit supérieur qui l'adopte comme instrument. Tenons Descartes, non seulement pour un bon témoin, mais encore pour un bon ouvrier de la nôtre. Ce sera, je crois, la note juste, bien plus juste que les fanfares enthousiastes qui ont été longtemps de mode.

Quant à son rôle d'initiateur, de patriarche littéraire, à quoi se réduit-il? Voilà certes où l'enthousiasme s'était prodigué en fantaisies éblouissantes. Tout ce qui, dans la littérature du grand siècle, semblait se rattacher de près, de loin, d'aussi loin que possible, à une idée cartésienne, à un détail de la méthode, à un procédé du maître, tout cela faisait preuve, tout cela démontrait l'universelle paternité de ce génie. Et voyez la logique à l'œuvre. Descartes aimait de passion le vrai, l'évidence, la pleine lumière. Donc c'est

(1) Adrien Dupuy, *Histoire de la Littérature française au dix-septième siècle* (1892, p. 195.)

(2) Le plaisant est que Nisard lui-même n'en paraît pas si convaincu. « Avec Descartes, il faut pénétrer au fond des choses, revenir à la charge, ne pas se rebuter. Si deux lectures ne suffisent pas, il faut lire une troisième fois. . » (Livre III, ch. II, 8e édition, t. II, p. 60.) On nous laisse au moins le droit de croire que la phrase est pour quelque chose dans la nécessité de cet effort.

lui qui en inspirait l'amour à son siècle ; c'est lui qui soufflait à Boileau le vers fameux :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Parlant du même Despréaux, tel avait insinué modestement : « Ne reconnaît-on pas l'esprit de cartésianisme dans tous ses efforts et dans tous ses préceptes pour ramener la poésie au bon sens et à la raison ? (1) » Un autre, jaloux de mieux faire, transformait l'insinuation en affirmation retentissante et universelle ; Boileau n'était plus que l'écho rimé de Descartes et tout le dix-septième siècle n'était plus que Boileau (2). Ici le paradoxe devenait intrépide et la logique vraiment exceptionnelle. Vous lisez dans l'*Art poétique :*

Avant donc que d'écrire apprenez à penser.

Mais de grâce quel autre que Descartes l'enseignait à cette époque ? (3) Ainsi le vers fameux n'avait qu'une signification possible : avant que d'écrire, faites-vous cartésien. — Vous trouvez ailleurs la formule des trois unités :

Qu'en un lieu, qu'en un jour un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

D'où vient-elle ? d'Aristote peut-être. De fait, en deux pages successives, on vous le donnait comme indubitable, puis on le niait pour d'excellentes raisons (4). Mais n'importe. A Descartes l'honneur ou la responsabilité de ce prétendu axiome dramatique. Et pourquoi ? Parce que, après l'évidence, l'unité est ce que Descartes aime le plus. Mais

(1) Francisque Bouillier, *Histoire de la Philosophie cartésienne*, t. I, p. 478.
(2) Emile Krantz, *Essai sur l'esthétique de Descartes*.
(3) Krantz, p. 182.
(4) *Ibid.*, p. 162, 163.

quelle unité encore ? Celle du sujet pensant et agissant. « Il n'y a pas, remarque-t-il, tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces et faits de la main de divers maîtres qu'en ceux auxquels un seul a travaillé. » Bonne observation de sens pratique ; mais qu'a-t-elle de commun avec la nécessité d'enfermer un drame dans un seul appartement et de le limiter à vingt-quatre heures ? Quoi ! vous ne le voyez point ?

Ne nous amusons pas trop longuement à cette logique. Notons plutôt le sophisme dominant qu'elle a reçu de ses maîtres et qu'elle ne fait que pousser au sublime. On instituait Descartes propriétaire, révélateur, créateur, non pas seulement des quelques idées qui lui sont bien personnelles, mais de toutes celles qu'il lui a jamais plu d'émettre.. — Voilà, penseriez-vous, qui lui vient de l'antiquité, de la scolastique ou tout simplement du catéchisme. — On n'y prenait pas garde. Tout ce qu'il disait n'était qu'à lui. Quiconque le redisait après lui ne pouvait le tenir que de lui. Croyez-vous à une exagération, à une charge ? Lisez plutôt.

Notre littérature du grand siècle suppose en tout ordre un type idéal de perfection, un beau invariable. — Quoi d'étrange ? Descartes n'admet-il pas un vrai absolu (1) ? A la bonne heure ! mais qu'admettait donc, depuis tantôt six mille ans, le bon sens de l'humanité prise en masse ?

Racine construit ses pièces avec un nombre minime d'incidents et de personnages. — Cela va de soi : Descartes avait mis en honneur la simplicité, l'économie des moyens ; il avait construit le monde avec un peu de matière et de mouvement, la philosophie avec le seul fait de sa pensée personnelle (2). A merveille ! Et sans doute personne aupa-

(1) Krantz, p. 100.
(2) *Idem*, p. 276, 277.

ravant ne s'était avisé que le triomphe de la puissance est à faire, autant que le peut une créature, quelque chose de rien.

Ne vous figurez pas non plus qu'il aurait bien suffi des Anciens pour donner à Boileau, à Racine, à tout le siècle de Louis XIV, le goût du vrai, du lumineux, du mesuré, de l'ordonné, du sobre. Point. C'est au *Discours de la Méthode* qu'il faut attribuer tout cela. Mieux encore : c'est au *Discours de la Méthode* que le dix-septième siècle doit ses habitudes passionnées de déduction, d'analyse, de division, de distinction (1). Vous l'entendez : apparemment la scolastique, cette pauvre scolastique tuée par Descartes, ne distinguait pas, ne divisait pas ; elle ignorait la déduction, l'analyse.

Partout le même procédé se retrouve. Où Descartes n'a eu que sa part de la sagesse universelle, on lui en fait honneur comme d'une découverte ; jamais il n'est écho ni reflet, partout voix révélatrice, partout source de lumière ; bref, il a inventé le bon sens (2), il a inventé l'esprit humain : si l'on n'ose pas tout à fait le dire, on ne cesse guère de le supposer. Eh bien, non, c'est trop pour l'intérêt de la cause. Dans l'école même où ces écarts étaient de mode, la réaction s'est produite ; une critique de meilleur aloi a réduit à néant la paternité littéraire du philosophe ; elle a établi qu'en fait il n'a rien modifié dans la manière des lettrés, ses contemporains, qu'il n'a rien mis du sien dans celle de leurs glorieux successeurs (3).

Un dernier mot restait à dire, où elle a moins insisté, mais que nous pouvons emprunter au témoignage des plus

(1) *Idem*, p. 6, 7.

(2) « Comment ne voient-ils pas (les panégyristes littéraires) que Descartes n'a pas inventé le bon sens ? » (Brunetière, *loc. cit.*, p. 136.)

(3) Brunetière, *loc. cit.*

déterminés panégyristes. Puisqu'il s'agit de mesurer l'influence originale de Descartes, ôtons-lui ce qui est à tout le monde ; réduisons-le — c'est justice — aux idées, aux tendances qui sont bien à lui, et, leur nature étant donnée, cherchons dans quel sens, heureux ou funeste, elles auraient pu agir. Soyons-lui du reste moins cruels que ses adorateurs ; écartons du débat certaines charges énormes qu'ils articulent naïvement contre leur idole. N'ont-ils pas avancé que la méthode déductive, la sienne, a produit, dans la littérature du dix-septième siècle, l'omission volontaire du concret, de l'histoire, de l'expérience ? (1) N'ont-ils pas avancé que, le cartésianisme n'ayant pas de morale, cette littérature n'en a pas non plus ? Ne vous récriez point, lecteur ; elle est psychologue et non moraliste ; elle peint la vie morale mais ne se mêle pas de la régenter (2). Sans doute veut-on faire entendre, et non sans une pointe de dédain, qu'elle n'a pas inventé une règle des mœurs et s'en est tenue pour la pratique aux vieilles traditions du catéchisme. Je ne relève ces deux assertions que pour montrer jusqu'où peut se laisser entraîner sur certaines pentes l'esprit des plus habiles. Mais enfin que l'on ne charge point Descartes de pareils attentats contre les lettres françaises ; mérites ou démérites, louange ou blâme, encore une fois, ne portons au compte de son influence possible que ce qui lui appartient manifestement et à lui seul.

C'est d'abord une médiocre estime pour les lettres. On l'avoue et sans trop rien outrer cette fois : « le *Discours de la Méthode* condamne l'histoire, la poésie, l'éloquence (3). Descartes a en quelque façon institué le dédain de la litté-

(1) Krantz, p. 54.
(2) *Idem*, p. 261.
(3) *Idem*, p. 12.

rature (1). » Etrange manière de commencer à la servir. C'est ensuite le mépris des Anciens, par où le philosophe tranche si complètement sur ses disciples prétendus, sur Boileau, sur Racine. C'est encore le *séparatisme* par lui établi entre les diverses formes de l'activité intellectuelle. Descartes, confesse-t-on, les a si bien morcelées, si bien isolées, qu'une philosophie de l'art est devenue chose impossible, l'art et la philosophie n'ayant plus rien à démêler l'une avec l'autre (2). Or, et les intentions bien et dûment mises à part, ce n'est plus là mépriser seulement les lettres, c'est les dégrader, c'est les détruire en n'en faisant plus qu'un jeu aveugle et puéril. Si l'on ne veut pas qu'elles soient une fleur de la philosophie, j'avoue ne pas soupçonner même ce qu'elles peuvent être.

Par contre, elles ne sont pas une géométrie ; elles ne sont pas œuvre de raison pure ; l'imagination et la sensibilité y ont un rôle considérable, quoique subalterne. Or, l'influence de Descartes irait-elle à favoriser l'essor légitime de ces deux facultés? On l'accuse formellement d'avoir déprécié la sensibilité pour un siècle. (3) Et quant à l'imagination, que gagnerait-elle aux théories cartésiennes sur la nature ? Que n'y perdrait-elle pas ? Dans ces théories, le monde physique se réduit à un grand mécanisme que la raison démonte ou remonte en idée, mais où l'inspiration n'a rien à prendre (4). La vie universelle n'est plus que le fonctionnement d'une belle usine et, dès lors, quelle sympathie veut-on qu'elle nous inspire ? Mais surtout rappelez-vous l'abstraction violente et universelle par où commence la méthode, la ruine immense de tout ce qui n'est pas le moi

(1) Krantz, p. 41.
(2) *Idem*, p. 11, 12.
(3) *Idem*, p. 154.
(4) Francisque Bouillier, *Histoire de la Philosophie cartésienne*, t. I, p. 469.

pensant. Cette nature, le premier des spectacles, antérieur d'ordinaire à la réflexion sur nous-mêmes et plus encore à la certitude rationnelle de l'existence de Dieu, rappelez-vous ce qu'elle est d'abord selon Descartes, une fantasmagorie suspecte et dont la véracité divine pourra seule garantir la réalité. Voilà sans doute pour faire du cartésien conséquent un artiste assez pauvre, et tout le monde en tombe d'accord. Je ne veux pas glisser à mon tour dans le paradoxe que je relevais tout à l'heure, et constituer Descartes seul ou principal responsable des froideurs du dix-septième siècle à l'endroit de la création. Que ce grand siècle, prenant le contre-pied absolu du nôtre, ait mis dans son spiritualisme un peu de rigidité hautaine ; qu'il n'ait ouvert qu'un œil distrait et légèrement dédaigneux sur tout ce qui n'est point l'âme, la vie morale et sociale ; regrettons cet excès ; mais si Descartes y est pour une part, bien d'autres causes, et le Jansénisme entre autres, ont pu de même y contribuer. Du moins reste-t-il vrai que le goût public marchait là dans le sens de la philosophie cartésienne ; que, par là, cette philosophie ne faisait rien pour l'art, qu'elle lui était même franchement hostile. Et Boileau, ce Boileau que l'on nous figure en cartésien forcené, aurait donc eu raison de penser, comme J.-B. Rousseau l'attestait plus tard à Brossette, que la philosophie en question avait coupé la gorge à la poésie (1).

En voilà bien assez, trop même, s'il n'importait d'en finir avec un paradoxe d'école, auquel se sont quelquefois laissé prendre ceux là mêmes qui devaient les premiers s'en garantir. Le rationalisme, qui l'avait créé, le rejette aujourd'hui comme insoutenable, et cette franchise n'est pas pour nous déplaire. Non, en vérité, Descartes n'a pas été

(1) Lettre du 14 juillet 1875.

le père de notre grande littérature classique. Par l'amour du vrai, du lumineux, du raisonnable, du grand, par tout ce qu'il avait de sain dans l'esprit et de généreux dans le cœur, il s'est rencontré avec elle, mais sans lui communiquer ces glorieux caractères : elle les tenait d'ailleurs. Quant à ce qu'il apportait de nouveau, doctrine ou méthode, bien en prend aux lettres françaises d'en avoir fort peu subi l'influence. Qu'il garde son rang parmi les bons ouvriers de la langue : tout son éloge littéraire est là.

LIVRE III

LA POÉSIE

LIVRE III

LA POÉSIE

CHAPITRE PREMIER

Malherbe.

Une réforme incomplète mais utile, qui ne touche guère au fond de l'art, mais répare l'instrument et perfectionne le métier ; — une veine intarissable de rimes légères et mondaines fort éloignées de valoir l'esprit qu'on y dépense ; — une tentative persévérante mais toujours assez malheureuse, dans le sens de la grandeur épique ; enfin le théâtre sortant du chaos et préparant laborieusement sa gloire future : nous avons, dans ces quatre aspects, le tableau de notre poésie avant les premiers chefs-d'œuvre et à côté d'eux.

I

Les trois âges de la poésie française avant Malherbe : les Chansons de geste, le *Roman de la Rose*, Ronsart. — Malherbe poète. — Ce

qu'il apportait en 1600. — Progrès ultérieurs. — S'il est vraiment poète et lyrique. — Si le travail et le gouvernement de soi sont compatibles avec ce titre.

Qu'on se figure, si l'on veut, la poésie française au dix-septième siècle comme un palais un peu étroit, d'architecture sobre et grandiose. Au seuil, apparaît une figure passablement refrognée mais peu commune au demeurant et de grand air. Boileau faisant la police de la seconde enceinte, Malherbe a charge de la première, et il la garde l'épée d'une main — une épée de parade peut-être — et la férule de l'autre. Il y a bien en effet du capitan et du pédagogue dans ce petit gentilhomme normand, moins noble de naissance que de prétentions, moins belliqueux en faits qu'en paroles, moins poète d'inspiration vive que par réflexion et travail, mais styliste et grammairien dans l'âme, haussé d'ailleurs, moitié par mérite et moitié d'aventure, à une situation de chef d'école qui fait le meilleur de son importance et va nous obliger de compter un peu longuement avec lui.

On connaît l'homme. Né à Caen (1555) dans la noblesse de robe, établi et marié en Provence, il partagea entre le midi et sa ville natale la première et la plus longue partie de sa vie. La cour en eut le reste, mais sur le tard. Malherbe n'y arriva qu'à cinquante ans, après des tentatives qui honorent sa ténacité ambitieuse et des retards de fortune qui ont pu profiter à la maturité sévère de son talent. Aux allures du réformateur nous aurons vite apprécié son caractère. Ajoutons que les mœurs étaient peu dignes et la religion peu assurée. Faut-il rappeler le duel où mourut son fils,

Ce fils qui fut si brave et que j'aimais si fort ..

et les farouches ressentiments où d'aucuns ont vu, peut-

être avec raison, l'orgueil du chef de race, plus que la tendresse du père? Bref, l'homme privé ne mérite que peu d'estime. Que sera l'homme de lettres?

C'est précisément à l'aurore du grand siècle qu'il entre dans la gloire, avec son ode en l'honneur de la nouvelle reine, Marie de Médicis (1600). Si l'on en croyait Boileau, il faudrait dater de là, soit la naissance de notre poésie, soit tout au moins son avènement définitif. Elle existait pourtant et, des trouvères à Malherbe, son histoire déjà longue pouvait se diviser en trois périodes.

La première est héroïque et rude : âge d'or des chansons de geste, auxquelles répondent, comme un écho rieur, d'une part, les contes ou fabliaux si populaires ; de l'autre, l'épopée satirique dont *Renart* est le principal héros. C'est la poésie du franc héroïsme ou du franc rire ; mais l'art n'est pas toujours à la hauteur de l'inspiration et la langue, en se modifiant, effacera, pour un temps du moins, des beautés pourtant bien dignes de mémoire. Au reste nous touchons au quatorzième siècle ; Philippe le Bel règne ; le grand et pur moyen âge est fini.

Pendant que les chansons de geste se décolorent et s'affadissent, combattues d'abord puis envahies en elles-mêmes par les féeries romanesques de la *Table ronde ;* pendant que *Renart*, au dernier période de son évolution, s'érige en dénonciateur violent de la société mais surtout de l'Église (1) ; la vogue passe au *Roman de la Rose*, à cette œuvre pourtant fastidieuse où l'allégorie galante s'achève en cris de révolte contre le mariage et la virginité tout ensemble, c'est-à-dire contre tous les freins que le christianisme impose ou propose à la passion. Sauf la théorie naturaliste et humanitaire qui demeure à peu près isolée dans l'œuvre de

(1) *Renart le Novel*, par Jacquemart Gelée, de Lille.

Jean de Meung, c'est à cette œuvre misérable que la poésie va, pendant deux siècles, demander le principal de son fond ; c'est la petite monnaie du *Roman de la Rose* que débiteront tous les rimeurs érotiques, aussi bien Charles d'Orléans, malgré quelques échappées gracieuses, qu'Alain Chartier ou, après eux, les deux Saint-Gelais et tant d'autres. Plus bas encore par l'impudeur grossière, mais plus haut par l'inspiration vraie, Villon rencontre çà et là, parmi ses fantaisies lugubres ou folles, des accents d'une mélancolie pénétrante ou des inventions qui sentent leur grand poète ; mais Villon ne fait pas école et Marot ne dépassera point l'élégant badinage dont Boileau l'a justement loué. Bref, quand on a parcouru cette seconde période, on entre sans peine dans les nobles colères de Ronsard et de la pléiade. On est de cœur avec eux dans leur entreprise de réhabiliter, d' « illustrer » la langue et la poésie françaises ; on regrette leurs erreurs pratiques et l'avortement partiel de tant et de si fières espérances.

En mourant (1585), Ronsard laisse, avec les vestiges d'un incontestable génie, la langue encombrée de richesses douteuses et violentée par ses audaces indiscrètes, la poésie dénaturée en quelques-uns des principaux genres (lyrique, héroïque, pastoral) par une imitation servile, non de l'esprit mais de la formule antique, par-dessus tout frappée au cœur d'une plaie qu'elle gardera près de trois siècles. C'est la mythologie, la mythologie bien froide en son propre lieu, dans Homère ou même dans Pindare, mais si répugnante au bon sens chez des auteurs nés Français et chrétiens. En ce point capital, ni Malherbe ni Boileau ne s'aviseront de réagir.

Est-il vrai que Desportes et Bertaut doivent à la chute de leur maître cette sagesse relative dont on leur a donné

acte ? (1) Mais dans les quinze ans qui séparent sa mort de l'avènement de Malherbe, le « poète orgueilleux » n'a pas encore bien sensiblement « trébuché » devant l'opinion. Les témoignages abondent de sa renommée persistante ; en 1623, Richelet l'édite magnifiquement et, six ans plus tard, on le rééditera encore. D'ailleurs Bertaut s'inspire de Desportes, mais Desportes s'inspire de Ronsard ; tous deux moins audacieux que le maître et suivant Pétrarque de préférence à Pindare, mais cela par tempérament et moindre vigueur bien plutôt que par sagesse réfléchie ; tous deux relevant çà et là d'un vers heureux la fadeur de leurs élégies galantes et, chose triste à dire, gagnant à ce métier de riches dignités ecclésiastiques ; tous deux gens de transition, faits pour ne laisser qu'une trace légère, un souvenir mêlé, sans profondeur comme sans éclat.

Toutefois si, à la première année du dix-septième siècle, la vogue de Ronsard est encore à peu près entière, on peut, en y regardant de très près, saisir ici ou là des velléités ou pressentiments de réaction. On a des textes de Rapin, de des Yveteaux, de Laudun des Aigaliers, qui attestent parmi les courtisans quelque opposition aux manies érudites et pédantesques de l'école (2). On partage en deux l'héritage de Ronsard et l'on note que si, de lui à Malherbe, la poésie galante décline, la poésie sérieuse va plutôt s'élevant sous l'influence des événements politiques, témoin certaines pièces de du Perron et de la seconde manière de Bertaut. On cite avant Malherbe des traits vraiment beaux signés de noms demeurés obscurs, les de Vermeil ou les de Nesme. J'accorde sans peine que Malherbe n'a pas tout

(1) Ce poète orgueilleux trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.
(Boileau, *Art poétique*, chant I.)

(2) Brunot, *La doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes*, p. 563.

fait, que son apparition n'a pas été soudaine comme celle d'un météore, et que Boileau l'a saluée d'un cri passablement emphatique. A cela près, les grandes lignes de l'histoire littéraire demeurent les mêmes. Laissons à Malherbe son rôle de réformateur et tâchons de l'apprécier au vrai.

— Mais d'abord que valait le poète? Qu'apportait-il en 1600, à son premier moment de gloire, ou même en 1605, alors qu'il devenait enfin homme de cour (1)? Quinze pièces, dont la moitié dormaient encore en portefeuille. Ajoutez qu'on n'eût trouvé dans son mince bagage qu'un petit nombre de beautés éparses. Etrange chaos, par exemple, que les *Larmes de saint Pierre*, offertes à Henri III dès 1587! Pointes, rapports outrés, hyperboles gigantesques, rien ne manque à cette imitation de Tansillo. Si le Sauveur a percé d'un regard le cœur de l'apôtre renégat,

> Les yeux furent les arcs, les œillades les flèches.

Quand, ramené par je ne sais quel instinct au jardin des Olives, Pierre y revoit la trace des pas de Jésus;

> C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent;
> Ses soupirs se font vents que les chênes combattent,

et ses pleurs ne peuvent moins faire que de menacer l'univers d'un second déluge. Voilà, diriez-vous, d'où partait le réformateur! Mais, prenez garde : la vraie poésie est là, tout près, qui commence de poindre comme la fleur parmi

(1) On a calculé que, de vingt ans à quarante-cinq, âge ordinaire de la plus grande fécondité, il ne composa, en moyenne, que trente-trois vers par an. Tout le reste lui vint de quarante-cinq à soixante-treize. Or, ce reste est peu de chose, car en recueillant scrupuleusement jusqu'aux moindres bribes, on arrive au chiffre de cent vingt-trois pièces, fragments ou ébauches, un vingtième ou moins encore de la production poétique de Victor Hugo.

les folles herbes. Il y a une force rude mais franche et belle dans ce reproche du divin Maître :

Toutes les cruautés de ces mains qui m'attachent,
Le mépris effronté que ces bouches me crachent,
Les preuves que je fais de leur impiété,
Pleines également de fureur et d'ordure,
Ne me sont aux entrailles une pointe si dure
Comme le souvenir de ta déloyauté.

Il y a de la grâce et de la grandeur dans le souvenir des Innocents, victimes d'Hérode, lis qui, avant l'hiver et l'orage,

S'en allèrent fleurir au printemps éternel ;

triomphateurs qui durent s'émerveiller de leur gloire,

Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre
Et, pour leur faire honneur, les anges se lever.

Quelle grâce encore, et plus émue, dans cette strophe aux pas du Sauveur :

... La terre flétrie
Est belle seulement où vous êtes passés !...

N'est-ce pas là ce que Chapelain, parlant de Desportes, appelait un premier effort et comme un premier crayon de l'art malherbien (1) ?

Ils seront plus sensibles dans la *Consolation à du Perrier*. Mais là encore les disparates font frémir, et certes elle a conquis sa gloire à peu de frais, cette pièce où l'excellent, le médiocre et le détestable sont représentés par un nombre à peu près égal de stances ; où, çà et là, le senti-

(1) ... *Conatum aliquem et primas quasi lineas Malherbianæ artis.* (Chapelain. Lettre latine à Silhon.)

ment s'évapore en concetti, quand il ne descend pas à la platitude ou à l'égoïsme le plus cru.

Aime une ombre comme ombre et des cendres éteintes
Eteins le souvenir...
Non qu'il ne me soit grief que la terre possède
Ce qui me fut si cher ;
Mais en un accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher.

Malherbe n'a pas été heureux en consolation. Poète par l'esprit beaucoup plus que par le cœur et les entrailles, les événements publics l'inspirent mieux que les deuils de famille et il faut la reprise de Marseille sur les Ligueurs (1596) pour faire jaillir la première étincelle d'enthousiasme lyrique.

Enfin, après tant d'années,
Voici l'heureuse saison
Où nos misères bornées
Vont avoir leur guérison.
Les Dieux, longs à se résoudre,
Ont fait un coup de leur foudre
Qui montre aux ambitieux
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille et que verre
A la colère des cieux.

Le chant nuptial à Marie de Médicis n'aura rien de mieux que cette vigoureuse ébauche et, en plusieurs de ses parties, il tombera bien au-dessous. « Fort belle ode, » pourtant, selon Sainte-Beuve (1); « bien écrite, » avait déjà dit André Chénier (2) et je ne puis me défendre de les trouver indulgents l'un et l'autre. Le second avoue d'ailleurs que la pièce est vide et fausse ; il pourrait ajouter qu'elle

(1) *Nouveaux Lundis*, t. XIII, p. 376.
(2) Cité par Sainte-Beuve, *Ibidem*.

est longue, qu'elle manque d'élévation véritable, de goût, de tact, et que le mérite de quelques expressions heureuses nous est gâté par de fâcheux voisinages.

Ce sera vous qui de nos villes
Ferez la beauté refleurir,
Vous qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir...

Voilà du bon Malherbe ; mais voici du pire assurément.

Si vos yeux sont toute sa braise
Et vous la fin de tous ses vœux,
Peut-il pas languir à son aise
En la prison de vos cheveux?...

Cela veut dire qu'Henri IV peut cesser de guerroyer en personne et goûter paisiblement le bonheur que lui promet son mariage. Pour juger la pièce « bien écrite, » au moins faut-il oublier ce quatrain.

J'ai insisté sur les débuts du poète réformateur ; c'est qu'il en sort une leçon utile. Malherbe nous apprend, comme le fera bientôt Corneille, combien le goût personnel, quand il n'est pas encore soutenu par celui d'une élite lettrée, demeure hésitant et inégal, même chez les mieux doués et qui vont contribuer à faire celui du public. Il leur faut tout d'abord faire le leur, et c'est au prix d'expériences laborieuses, d'écoles souvent bizarres. A les suivre dans leurs tâtonnements laborieux, on a le spectacle toujours instructif d'une heureuse nature en lutte avec sa propre faiblesse, mais encore avec des traditions et routines dont elle ne se dégage que peu à peu.

Au reste, les inégalités vont tendre à disparaître et Malherbe donner enfin sa mesure. Il faut la chercher surtout dans quelques-unes des pièces écrites après 1600, dans la Prière pour le roi allant en Limousin tenir les grands

jours ou assises extraordinaires de justice (1605), dans la paraphrase des Psaumes VIII et CXXVIII, dans l'ode à Louis XIII partant pour assiéger la Rochelle (1627). Et qu'y trouverons-nous? Un poète? Un ouvrier en style poétique? Le second y est puissant, rude, parfois inexpérimenté. Sous sa main, le vers devient plein et ferme, la strophe prend de l'ampleur, du mouvement, de l'harmonie, car ce versificateur laborieux a surtout l'oreille juste et délicate. Malherbe ne crée pas de nouveaux mètres, mais grâce à la plénitude ordinaire de sa pensée, il remplit et soutient d'une manière souvent heureuse la grande période poétique de six alexandrins. Avec son tour d'esprit naturellement impétueux, il imprime parfois un élan superbe à cette strophe de dix vers aujourd'hui trop négligée.

Mon roi, connais ta puissance;
Elle est capable de tout;
Tes desseins n'ont pas naissance
Qu'on en voit déjà le bout;
Et la fortune amoureuse
De la vertu généreuse
Trouve de si doux appas
A te servir et te plaire
Que c'est la mettre en colère
Que de ne l'employer pas (1).

A tout cela des défauts se mêlent encore; de lourds prosaïsmes viennent tout à coup ralentir une stance ou lui casser l'aile. Après le meurtre d'Henri IV, sa veuve souffre

Ce qu'endure une fleur que la brise ou la pluie
Bat excessivement.

Les eaux d'Aréthuse traversent la mer sans en prendre l'amertume .

(1) Au roi Henri IV sur la prise de Sedan (1606).

Et, dans Syracuse arrivant,
Sont trouvés de ceux qui les boivent
Aussi peu salés que devant.

Malherbe se fait quelquefois trop raisonneur, au grand détriment de l'élégance.

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proie
Nous ravira les sens de merveille et de joie;
Et d'autant que le monde est ainsi composé
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise,
Ton pouvoir absolu, pour conserver notre aise,
Conservera celui qui nous l'aura causé.

Bref, la main n'est pas sûre, et celui qui doit « réparer » notre langue poétique laisse échapper encore nombre de vers bien mauvais.

Or, la faute n'en serait-elle pas moins au versificateur qu'au poète? Malherbe est-il poète, poète lyrique? Où est l'inspiration chez le styliste méticuleux qui met trois ans à une ode et gâte pour une seule stance une demi-rame de papier? Est-ce poésie ou pur métier, que ces pièces de cour et de commande, parfois peu glorieuses à sa délicatesse d'homme (1), qui font pourtant une si large part de son œuvre et le maintiennent en bonne posture auprès de tout ce qui gouverne, Henri IV, la Régente, Richelieu?... Du reste, ces vers « de nécessité, » comme il les appelle assez joliment, sont aussi bons pour le moins que les autres nés d'une plus libre fantaisie? Comme Sainte-Beuve et pour les morceaux politiques au moins, en ferons-nous honneur au patriotisme du poète? Faudra-t-il plutôt revenir à l'idée de l'ouvrier en rimes, pour qui le thème est indifférent, qu'il soit choisi ou imposé? Mais ici la question s'élève.

(1) Malherbe prête quelquefois sa plume aux passions criminelles d'autrui, à celles d'Henri IV pour la princesse de Condé, par exemple.

Le poète, le poète lyrique, est assurément une âme vive, mobile, ouverte aux impressions, prompte à l'essor et capable de le soutenir. Pour nous le figurer complet, donnons-lui encore un sentiment profond et facile des trois grands objets de toute poésie comme de toute connaissance humaine, Dieu, l'âme, la nature et leurs relations mutuelles. Voilà qui le rend apte à envelopper de symboles sensibles et harmonieux, comme d'autant de corps légers et diaphanes, les plus hautes vérités de l'esprit ou du cœur; et le don de poésie est-il autre chose? N'est-on point sacré poète par le fait de porter, comme l'a dit Lamartine,

> Un écho dans *son* sein qui change en harmonie
> Le retentissement de ce monde mortel?

Certes, Malherbe est loin de ce type. Il a le souffle, mais court, l'élan, mais vite lassé; il sent peu la nature, d'ailleurs trop asservi au préjugé mythologique et, s'il faut tout dire, trop peu digne en sa vie, peut-être même trop peu sûr en sa foi, pour avoir pu conserver le sens des choses de Dieu. Et cependant ne lui refusons pas trop absolument le don poétique; mais surtout ne le lui refusons point pour avoir énergiquement gouverné sa pensée, pour avoir été un travailleur lent et opiniâtre. Ce n'est plus guère ainsi, je le sais, qu'on se représente le poète. On le fait plus volontiers victime ou esclave de la Muse, tout passif sous l'impression qui le tyrannise, emporté par l'imagination aussi fatalement que la nacelle de l'aéronaute (1). Singulière façon de le glorifier, qui lui ôte, avec le libre arbitre, la meilleure part de la dignité humaine! Quant au

(1) « L'imagination emporte ses facultés vers le ciel aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle. Au moindre choc, elle part; au plus petit souffle, elle vole et ne cesse d'errer dans l'espace qui n'a pas de routes humaines. Fuite sublime vers des mondes inconnus, vous devenez l'habitude invincible de son âme. » (A. de Vigny, préface de *Chatterton*.)

travail, trop de gens ont intérêt à l'estimer incompatible avec l'inspiration, le génie. Mais si les théories qui favorisent la paresse ont chance d'être aisément populaires, elles n'en sont pas plus vraies. Pour notre Malherbe, Villemain le jugeait mieux quand il lui reconnaissait « quelques accents vraiment lyriques nés de la passion présente et d'un travail ardent de l'esprit (1). » L'esprit n'est pas tout le poète, il n'est pas tout l'homme, il ne suppléera jamais certains dons. Mais il demeure, malgré qu'on en ait, la faculté maîtresse, quelquefois assez puissante pour entraîner les autres dans son branle et imposer de haute lutte à l'âme tout entière un élan au moins de franche inspiration. L'intelligence énergiquement appliquée ne rend pas tout d'abord l'imagination riche et la sensibilité prompte; mais elle éveille et met en jeu ce qu'elle trouve d'imagination et de sensibilité à côté d'elle et, chez les plus positifs et les plus secs, elle en trouve toujours une certaine part. Ce n'est donc pas elle qui a fait Malherbe poète incomplet; bien au contraire, le peu qu'il a de poésie lui vient surtout d'elle. Que l'on m'accorde ce point; que l'on ne prétende pas faire de la raison et du travail les ennemis de l'inspiration vraie; et de la meilleure grâce du monde j'avouerai que, pour trouver en France la grande poésie lyrique, il faut attendre deux siècles après Malherbe. Heureux d'ailleurs si, en s'élevant bien plus haut qu'il n'avait su la porter, elle fût demeurée, quant au principal au moins, telle qu'il l'avait conçue, enthousiasme raisonnable, passion ardente mais gouvernée par la nature vraie des choses et

(1) Villemain, *Essai sur Pindare et la poésie lyrique,* ch. XXI. — Un critique plus récent voit dans Malherbe « une certaine ampleur de mouvement et comme une certaine ardeur d'inspiration intérieure qui sont bien, elles, des qualités poétiques et même vraiment lyriques. » (Brunetière, *Evolution des genres*, t. I, p. 58.) Les deux jugements se rencontrent dans le vrai.

la nature saine de l'âme, autant vaut dire, par le bon sens!

II

Malherbe réformateur. — D'où lui vient l'autorité. — Comment il en use. — Principes de bon sens, exagérations par humeur : en fait de langue, de langue poétique, de versification, de poésie. — Par où diffèrent spécifiquement le poète et l'orateur. — Si Malherbe a tué le lyrisme. — Que son rôle marque une simple évolution dans l'école Renaissance. — Oppositions à Malherbe : Régnier, mademoiselle de Gournay, Théophile.

Mais le réformateur, en lui, prime le poète. Dans l'œuvre du poète relevons tout ce qui mérite de vivre : il y en aura juste assez pour accréditer le réformateur en illustrant sa doctrine de quelques exemples élémentaires. J'irai plus loin. Sa valeur poétique eût-elle suffi à le faire chef d'école, surtout au moment où il commença de l'être, entre 1605 et 1610? Je doute fort qu'à cette époque il eût osé dire :

Les ouvrages communs vivent quelques années ;
Ce que Malherbe écrit dure éternellement,

et il y avait bien de l'hyperbole dans le mot fameux de du Perron à Henri IV, « qu'il ne fallait point que personne s'en mêlât, après un certain gentilhomme de Normandie, habitué en Provence, nommé Malherbe, qui avait porté la poésie française à un si haut point que personne ne pouvait en approcher. » A cette date au moins, le gentilhomme de Normandie n'avait pas encore une supériorité si accablante. Plus tard et déjà en pleine possession du sceptre, de la férule, il aura pour disciple un plus grand poète que

lui-même, j'entends de naissance et de tempérament.

D'où lui vient donc cet empire devant lequel le bon Racan sera plus souple que personne? Malherbe le tient surtout de la justesse de quelques principes dans lesquels va se reconnaître et se retrouver le bon sens français, encore si vif au début du dix-septième siècle. Il le tient aussi de son caractère, et ses défauts n'y nuisent pas. A la rectitude nationale, à la finesse normande aiguisée encore par le contact de la verve provençale, qu'on joigne l'humeur altière, dominatrice, l'originalité volontiers paradoxale et provocante, la parole tranchante et bourrue : on aura l'étoffe d'un homme assez désagréable mais d'un pédagogue imposant et redouté. Or, voilà bien Malherbe tel que Racan l'a dépeint, trônant dans sa petite chambre de l'hôtel Bellegarde et, malgré le titre officiel de Maynard (1), déclarant ne connaître d'autre président que lui-même. Il n'y a, paraît-il, que six chaises, précisément ce qu'il en faut pour recevoir les principaux disciples. C'est Racan et Maynard que nous connaîtrons plus amplement tout à l'heure; c'est François de Cauvigny de Colomby, parent du maître, prosateur, traducteur de Justin et de Tacite. C'est Touvant, mort trop tôt pour sa gloire ; Dumoustier, peintre de portraits, bohème de mœurs et simple amateur littéraire; Yvrande enfin, le rimeur satirique et libre, qui pourtant décidera Malherbe à se confesser *in extremis*. Pour achever le cadre, mettons sur la table deux livres entre plusieurs : le Ronsard, biffé d'abord en partie puis d'un bout à l'autre, afin qu'il soit constant que le réformateur n'y approuve rien ; mais surtout le Desportes, criblé de ses notes hargneuses et colères, demeurées pourtant, si l'on décompte les exagérations et les coups de

(1) Maynard était président au présidial d'Aurillac.

boutoir, l'un des indices les plus précis de sa doctrine (1).

Quelle est-elle donc enfin cette doctrine et que vaut-elle en matière de langue, de versification, de poésie ? Partout s'y trouve un principe excellent, mais outré par le caractère de l'homme et aussi par cette quasi fatalité commune qui pousse toute réforme à la réaction, par suite, à l'excès.

En fait de langue, Malherbe réclame la pureté, la docilité au bon usage ; c'est être d'accord avec Vaugelas et avec la raison. Je sais que, pour apprendre le français, il nous renvoie aux crocheteurs, aux bateliers du port au foin. Mais c'est boutade ; mais il ne s'agit que de la prose, au témoignage précis de Vaugelas ; mais cela peut vouloir dire seulement que les beaux esprits doivent se mettre à la portée du peuple. Bref, Malherbe, tout ainsi que Vaugelas lui-même, entend surtout soustraire la langue aux entreprises de la fantaisie et, comme on l'a fort bien dit, « ne laisser à chacun que la propriété de son style (2). » Ce style même, il le veut d'une limpidité parfaite : quoi de plus juste ? Mais pourquoi redouter jusqu'aux ellipses les plus intelligibles et nous obliger d'y suppléer longuement, comme un pédant de société qui s'aviserait d'expliquer un bon mot ? Desportes avait dit :

> Fasse le ciel ce qu'il voudra :
> Ce jour au cœur me reviendra.

Malherbe le blâme de n'avoir pas ajouté *toujours*, comme si nous ne pouvions sans effort dégager un sous-entendu si

(1) Voici quelques échantillons des caractéristiques accolées aux vers de Desportes : *mal conçu*, *mal parlé*, *mal exprimé*, *mauvais*, *plébée* (populaire) ; *cheville*, *chevillissime*, *pâté de chevilles*, *vent*, *néant*, *galimatias royal*, *imagination saugrenue*, *bestiale ; vers faits à coups de poing*, etc., etc. On voit que, pour le ton de la polémique, Malherbe reste un homme du seizième siècle.

(2) Brunot, *La doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes*.

manifeste. N'est-ce pas donner prise à ceux qui l'accusaient de vouloir faire du style un bouillon d'eau claire?

Le réformateur est passionné pour la précision. Peut-on jamais trop l'être? Oui, quand on pousse jusqu'à proscrire ou suspecter les expressions créées, les alliances un peu neuves entre termes. Si elles sont illogiques, cela va de soi; mais si elles ne sont qu'insolites? N'importe; Malherbe en a peur. Dites *mettre en peine*, il y consent; mais ne dites pas *mettre en souci*. *Jeter les hauts cris* est bon; se *plaindre à hauts cris* ne trouve pas grâce. Pourquoi donc? Hélas! la race a-t-elle complètement disparu, des critiques timides et formalistes qui condamnent toute expression dès là qu'elle leur est nouvelle? Mais à ce compte, où sera le style original? Où sera le style, puisqu'il ne commence d'être qu'avec une certaine part au moins d'originalité?

Passons à la langue poétique. Malherbe ne la conçoit pas comme isolée de l'idiome usuel, comme formant un vocabulaire parallèle et moralement complet. Il n'y veut voir que la fleur de la langue commune et, sans entrer dans une discussion infinie, je remarquerai simplement que les faits lui donnent raison. De quoi nous plaindre, nous, Français? Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Lamartine même et le V. Hugo des belles années ont-ils employé autre chose que la fleur du langage courant et, de fait, a-t-elle si mal servi leur génie? Supposez au contraire un vocabulaire poétique distinct et complet en soi : ou vous fermez à la foule l'accès de la poésie, j'entends de la poésie comprise et goûtée; ou vous induisez le premier venu en tentation de se croire poète, pourvu qu'il sache quelques mots du vocabulaire en question. Au premier cas, c'est Ronsard tout naïvement fier d'être inintelligible au grand public.

Les Français qui mes vers liront,
S'ils ne sont et Grecs et Romains,
Au lieu de ce livre ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.

Quant au second, les exemples ne manqueraient pas si la courtoisie internationale ne m'interdisait d'insister. En somme, j'aime mieux concevoir la langue des vers et celle de la prose à peu près comme, dans un autre ordre, la langue noble et la langue familière. D'un côté comme de l'autre, les deux vocabulaires coïncideront par la plus grande partie d'eux-mêmes; ils ne s'opposeront, ils ne s'excluront que par leurs extrémités. Qu'est-ce à dire? Quelques mots seront trop brillants ou trop pittoresques pour la simplicité courante du langage; quelques-uns trop vulgaires pour la sobre élégance que réclame toujours la poésie. Combien des deux parts? Je n'en sais rien, mais certainement fort peu, et si l'on disait que tous les termes, pourvu qu'ils soient de bonne compagnie, peuvent, à certaines conditions, hanter indifféremment la poésie ou la prose, je ne me hâterais pas d'y contredire.

Soyons donc avec le réformateur quand il pose en principe une langue poétique simplement puisée avec discrétion et largeur dans la pure veine de l'idiome usuel; quand il proscrit en conséquence les vocables indécents, provinciaux, archaïques, les composés à la grecque et les diminutifs à l'italienne. Mais comment le suivre dans ses scrupules de noblesse, dans son horreur outrée pour les termes matériels; quand, par exemple, il bannit des vers le mot *poitrine*, parce qu'on dit couramment *poitrine de veau?* Sur cette belle raison, il faudrait aussi bien rayer du vocabulaire et la tête et le cœur et bien d'autres choses encore. Excès bizarre! Le réformateur tourne au réactionnaire; le caractère l'emporte sur le bon sens.

Même chose en fait de versification. Malherbe veut l'art difficile : rien de mieux, si la difficulté ne dépasse point une juste mesure; si les lois métriques sont assez rigoureuses pour obliger la pensée du poète à se surveiller, à s'élaborer, à se parfaire, mais assez généreuses pour lui permettre, au prix d'un loyal effort, la clarté, l'aisance, le mouvement. Ni largeur excessive, commode aux paresseux et aux médiocres; ni complications et curiosités de rythme qui feraient succéder le tour de force à l'œuvre d'art. Ni Ronsard avec son audace intempérante ou Voltaire avec sa négligence ; ni les virtuoses du moyen âge finissant, avec leurs rimes redoublées, batelées, couronnées, ou tel de nos contemporains faisant de cette même rime la mère de la pensée et du sentiment (1). Malherbe devait s'en tenir là ; il passe outre dans le détail. Plus d'hiatus, à la bonne heure ! Mais l'hiatus réel et désagréable ne se produit qu'entre deux voyelles identiques de son. « Il alla à Arles (2) ; » hors de ce cas, il a plutôt une mollesse qui flatte l oreille ; — mais il est étrange qu'une rencontre de sons qui agrée dans le corps d'un mot, soit choquante à la frontière de deux mots limitrophes, étrange qu'on puisse dire *suave*, et non pas, il a *su arriver ;* qu'*aérien* ait bonne grâce et qu'*a ému* soit réputé cacophonie. — Plus d'enjambements ! Or, il en est de plusieurs sortes. Les uns détruisent le nombre poétique en prétendant l'assouplir; mais d'autres le respectent, qui ne laissent pas d'en tirer de beaux effets expressifs. L'auteur d'*Hernani* écrit par bravade :

... On frappe à l'escalier
Dérobé... (3)

mais Racine avait fait dire à Phèdre :

(1) Th. de Banville, *Petit traité de la poésie française.*
(2) L'exemple a été fabriqué tout exprès par Voltaire.
(3) *Hernani,* I, 1.

Moi régner, moi ranger un Etat sous ma loi,
Quand ma faible raison ne règne plus sur moi...
Quand je me meurs !...

Malherbe exige la césure ; c'est fort bien fait, car, sans repos à l'hémistiche, le vers français n'est quasi plus rien. Cependant trop de régularité le rendrait monotone, et les maîtres savent lui garder sa forme sans le couper toujours en deux tronçons d'égale longueur. — Malherbe aime la rime riche, recherchée, associant des idées assez lointaines ; et il a raison. Mais où il excède, c'est quand il défend absolument d'apparier le simple au composé, *jour* à *séjour* par exemple, de mettre en assonance deux noms propres, ou deux vocables qui auraient quelque rapport mutuel, *Castille* et *Bastille*, *montagne* et *campagne*. Il se trompe plus gravement quand il condamne des rimes telles que *puissance* et *innocence*, *attraits* et *progrès*. C'est prétendre implicitement qu'on rime pour les yeux, alors que, en pareille matière, tout est musique, tout est pour l'oreille. Ici encore, la saine raison avait posé le principe ; l'humeur a forcé les conséquences.

En sera-t-il de même pour la poésie proprement dite, pour ce qui fait l'âme du grand art ? En ce point, capital assurément, l'humeur n'est plus seule à craindre, mais aussi le tempérament poétique trop incomplet. Malherbe veut l'imagination sujette de la raison, et ce n'est que justice ; mais son imagination, à lui, est lente et pâle, sa raison étroite et rigide. Malheur donc aux fictions quelque peu hardies ! Régnier a montré la France aux genoux de Henri IV comme

... Une nymphe fuyante
Qui, réduite aux abois, plus morte que vivante,

Haletante de peine, en son dernier recours,
Du grand Mars des Français implorait le secours... (1)

Malherbe proteste : « Depuis cinquante ans, la France n'a pas, que je sache, bougé de sa place. » Voilà bien un type de faux bon sens brutal ; et qui ne voit qu'à prendre les choses ainsi, toute poésie devient impossible ? Pareillement le réformateur estime très haut l'ordre, la composition, la logique, et il faut bien qu'on l'en approuve ; mais il est poète surtout par effort de tête et de raison, et dès lors, outre qu'il argumente quelquefois lui-même en lourde prose rimée, il approuve chez autrui des platitudes sans autre mérite qu'un exact enchaînement. Il semble que le métier, langue, style et versification, l'absorbe jusqu'à le distraire plus ou moins de l'art, de la poésie.

Mais encore cet art, quand il s'en souvient, le conçoit-il au juste ? La poésie, qu'est-elle à ses yeux? Selon Chapelain, les bonnes parties de Malherbe « ne sont guère plus poétiques qu'oratoires, » ses meilleurs vers sont « de fort belle prose rimée (2). » Comme on érige assez volontiers en théories ses propres façons d'agir, il y a chance en effet pour que le théoricien ne voie guère dans la poésie que bonne prose mise en bons vers. — Excès toujours, mais qui ne doit pas nous jeter dans un autre. A ce propos, il faut bien toucher en passant une grave question.

Ne comparons pas la poésie à la prose : étude superflue, point de vue faux, car ces deux notions ne se font pas

(1) *Discours au Roi.* — A meilleur titre Malherbe pouvait-il railler quelques détails de l'allégorie, par exemple la carte géographique dont la France est affublée.

Sa robe était d'azur où cent fameuses villes
Elevaient leurs clochers sur des plaines fertiles...
Les villages épais fourmillaient par la plaine ;
De peuple et de bestial la campagne était pleine...

(2) Chapelain, *Lettres*, t. I, 637.

antithèse. Bossuet, Chateaubriand, Lamennais, L. Veuillot sont, quand il leur plaît, d'admirables poètes en prose ; nombre d'autres, et Malherbe à ses heures, sont bien prosaïques en vers. Cherchons plutôt les vrais rapports de l'éloquence et de la poésie. Entre le grand orateur et le grand poète, essayons de préciser la différence vraiment caractéristique, la différence, non de degré, mais d'espèce.

Tout d'abord elle n'est pas dans les facultés de l'âme. Que Bossuet prêche l'Oraison funèbre de Madame, que Lamartine écrive une Harmonie : c'est, de part et d'autre, une intelligence guidant deux brillantes collaboratrices, l'imagination et la sensibilité. Plus que l'orateur, le poète leur rend la main et leur permet les longs élans ; mais le plus ou le moins n'ont jamais déterminé une espèce ; ils ne font point la différence dont nous sommes en peine.

Sera-t-elle dans l'objet où s'appliquent le poète et l'orateur, dans le but où ils visent ? Pas encore. L'objet, c'est le commun trésor des connaissances possibles, le monde, l'homme, Dieu ; le but, c'est l'utile par l'agréable, car nous honorons trop le poète pour le dispenser d'élever l'âme, pour en faire un pur instrument de plaisir. Je le sais, dans l'immensité de l'objet, le poète a ses préférences ; il arrête sur la nature physique de plus longs et plus complaisants regards. Quant au but, à l'élévation morale, il peut y aller d'un pas moins hâtif et par des routes plus fleuries. Mais tout cela, c'est encore le plus ou le moins, et le problème demeure.

Que faire donc ? Faudra-t-il distinguer, estimer spécifiquement diverses l'inspiration poétique et l'inspiration oratoire ? L'expérience y résiste. Elle montre l'inspiration comme une exaltation féconde et active, mais, au fond, indifférente à se traduire en telle ou telle langue, si l'on en possède plusieurs. Etes-vous à la fois musicien, orateur et

poète ? Si l'inspiration vous visite, si d'ailleurs elle n'est pas orientée en tel sens, déterminée à tel objet précis par des circonstances qui ne seraient plus elle-même ; elle vous prépare indifféremment à écrire une ode, un discours ou une symphonie. Serrons donc de près la comparaison de l'orateur vrai au vrai poète ; défions-nous des prétentions folles qui voudraient mettre le second hors de l'humanité : ne nous payons pas de déclamation, de grands mots vagues ; et nous arriverons à ce résultat. Simplement inégaux pour tout le reste, ces deux privilégiés ne tranchent l'un sur l'autre que parce que l'un chante et que l'autre parle ; la musique du vers fait entre eux la seule différence vraiment spécifique ; à proportions diverses, tous les autres éléments leur sont communs.

L'expression m'aurait bien mal servi si l'on pouvait m'imputer une confusion trop grossière entre le corps et l'âme, entre la versification et la poésie. Non, les vers ne font pas la poésie ; mais ils en sont la langue achevée, la dernière expression normale. D'ailleurs ils séparent seuls, comme une espèce d'une autre, ces deux formes de la parole humaine parfaite, plénière, toute-puissante, la poésie proprement dite et l'éloquence.

Voulez-vous une contre-épreuve ? Suivez dans leurs conséquences les théories opposées, celles qui voudraient faire la démarcation plus radicale. Corneille, Racine, Molière ne seront plus que des orateurs en vers. Le drame sera mis hors de la poésie, n'étant plus qu'éloquence rimée ; ou bien il sortira de la vraisemblance en se faisant lyrique et rêveur à l'allemande. Enthousiasme, rêverie, description : l'on réduira là le poète ; ou plutôt, car toute question littéraire est au fond une question morale, on vous mène à le priver de raison et de libre arbitre, à faire de lui une admirable machine nerveuse et sensuelle, vibrant fatale-

ment à tous les souffles de l'impression; puisant à flots dans la nature et répandant ensuite sur les âmes la sensation continue, ardente et, s'il se pouvait, infinie. Oui, plusieurs se le figurent tel et ils lui en font gloire, qui pis est (1).

Malherbe en avait une autre idée : idée incomplète, comme le talent du personnage, idée étroite et ravalée par ses préoccupations vétilleuses de grammairien ; mais après tout, idée exacte en son fond, car elle fait du poète, et en particulier du lyrique, un homme qui se surveille et se gouverne jusque dans l'enthousiasme et le transport. Malherbe, pense-t-on, a tué chez nous le lyrisme pour deux siècles (2). Mais de bonne foi, le lyrisme existait-il, pour qu'il fût possible de le tuer? Accusez plutôt Malherbe de l'avoir empêché de naître. Mais par où? A-t-il réellement substitué à l'imagination et au cœur la raison pure et froide? C'est trop dire, ce me semble. Qu'il ait exagéré quelque peu l'empire de la raison, passe; il ne l'a pas substituée à tout le reste. A-t-il transformé le lyrisme en éloquence? — Autre énoncé du même grief : c'est toujours le grand rôle par lui assigné à l'intelligence raisonnable et composante. Or, on l'a déjà vu : concevoir ainsi le lyrisme, le vouloir si raisonnable qu'il en paraisse quelquefois raisonneur, c'est le resserrer, l'étrécir, je l'avoue; mais ce n'est pas le transformer, lui ôter son essence, à moins qu'on ne la mette précisément dans un « beau désordre » et qu'on ne prononce l'incompatibilité radicale entre la

(1) Brunot, *La doctrine de Malherbe*. Conclusion, p. 590.

(2) « Malherbe est venu substituer le premier aux qualités intérieures de fantaisie, de sensibilité, d'imagination, qui faisaient l'essence de la poésie selon Ronsard et ses disciples, les qualités extérieures ou formelles (*sic*) d'ordre, de clarté, de logique, de précision, de mesure, qui allaient devenir pour un siècle ou deux, non pas toutes les qualités, mais les qualités les plus apparentes et, comme telles, les plus universelles de notre littérature. » (Brunetière, *Evolution des genres*, t. I, p. 64.)

vraie chaleur d'âme et la cohésion visible des pensées. — Enfin, Malherbe aurait-il tari les sources du lyrisme en enlevant au poète le droit de se montrer ou de s'étaler dans son œuvre? (1) Mais l'étalage n'est pas, que je sache, essentiel au genre, et plût à Dieu que le lyrisme de notre siècle ne fût pas devenu égoïste à force d'être personnel! Celui du dix-septième penche, il est vrai, à l'extrême opposé. Il est souvent froid et factice, disons hardiment qu'il est nul. Pourquoi? Parce que la routine courante en fait un jeu d'esprit plutôt qu'une expansion de l'âme. Encore tout n'est-il pas faute dans cette façon de l'entendre. Il y entre une réserve délicate, une pudeur fière qui répugne à trafiquer de ses confidences, à les vendre au public. Mais il s'y joint une erreur fatale ; c'est le préjugé Renaissance, la mythologie devenue le costume, le travestissement

(1) Brunetière, *ibidem*. Selon le même critique, Malherbe aurait, à partir de 1600, laissé de côté la poésie personnelle ou le lyrisme, c'est tout un, pour se jeter dans les vérités générales, dans les lieux communs éloquents. Il l'aurait fait sous la pression des circonstances et un peu sous l'influence directe d'Henri IV. Les circonstances conviaient tous les bons esprits à sacrifier désormais la fantaisie pour se ranger à la discipline, et Henri IV, le pacificateur, les y encourageait fort de sa part. — Donc, si je l'entends bien, Malherbe aurait cessé d'être lyrique en se faisant impersonnel dans ses inspirations, et il se serait fait impersonnel en devenant conservateur et muse d'Etat. Je redoute un peu, je l'avoue, les théories qui introduisent la politique dans la littérature, et celle-ci en particulier prête singulièrement à discussion. Je n'y relèverai qu'une équivoque toute d'ordre psychologique et par conséquent littéraire. Il semblerait vraiment que le poète, s'il veut être personnel, ait besoin, soit de se chanter lui-même, soit de prendre plus ou moins congé des vérités communes pour se jeter où? — dans le paradoxe? dans les singularités dangereuses? dans la fantaisie sceptique? — Rien n'est moins exact. On peut être personnel dans un sujet étranger que l'on fait sien par l'émotion sincère. V. Hugo l'a été en chantant Napoléon II. Avec la sensibilité en plus et la mythologie en moins, Boileau eût pu l'être en célébrant la prise de Namur. Quant aux vérités générales, aux grands lieux communs de morale et d'histoire, n'est-ce pas la première source de toute poésie, de tout lyrisme en particulier? D'ailleurs où est l'originalité vraie, le talent personnel, sinon à les approfondir mieux que personne?

obligé de toute poésie sérieuse. Ici, que reprocher à Malherbe, sinon d'avoir suivi la coutume? Ronsard l'a établie, et le réformateur, si sévère à son endroit, n'oublie de l'être que sur ce point essentiel. Pour lui-même, il demeure païen et avec scrupule, exigeant qu'on s'en tienne à la tradition mythologique toute pure. Dans telles de ses pièces vous trouverez le « parfait chrétien » à côté de l'Erèbe et d'Atropos (1); ailleurs un ange et Pan se rencontreront dans la même strophe (2). Et n'y a-t-il pas une aberration naïvement sacrilège à nous dire que, Jeanne d'Arc ayant vécu « comme Alcide, » cette « belle amazone » méritait de mourir comme lui sur un bûcher? (3) Ah! si Malherbe eût devancé Chateaubriand de deux siècles, s'il eût rompu hardiment avec cette détestable routine, on crierait de bon cœur à la suite de Boileau :

Enfin, Malherbe vint...

Mais non ; pour le fond et l'essentiel des choses, Malherbe et Boileau même ne sont que des ronsardisants mieux stylés. Si le genre lyrique manque à la littérature du siècle de Louis XIV, en voilà bien la principale raison.

Finalement, sachons gré à Malherbe d'avoir voulu la poésie raisonnable et le poète travailleur, d'avoir perfec-

(1) N° CV, t. I, pages 287, 288 (Hachette.)

(2) N° LXXII, p. 231.

(3)
L'ennemi, tout droit violant,
Belle amazone, en vous brûlant
Témoigne son âme perfide ;
Mais le destin n'eut point de tort;
Celle qui vivait comme Alcide
Devait mourir comme il est mort.

Cette inscription était proposée pour une statue de la Pucelle érigée sur le pont d'Orléans. J'aime à croire que les magistrats de la ville l'auront refusée, comme firent les moines de Saint-Denis pour un sonnet-épitaphe à mettre sur la tombe du premier duc d'Orléans, second fils de Henri IV. C'est qu'il y était parlé de Mars et des dieux.

tionné l'instrument pour de plus grands ouvriers que lui-même. Excès, boutades, vétilles, pardonnons-lui ces défauts de caractère : ils sont demeurés sans influence bien réelle sur les destinées de notre poésie. Corneille, Racine, Molière et La Fontaine sont Malherbiens dans les grandes lignes de leur manière, et il ne paraît pas qu'elle en souffre, que leur langue soit pauvre ou leur versification timide. Par contre, il est moralement sûr qu'ils doivent pour une part au grammairien-poète, la clarté, la fermeté de leur style.

Malherbe, il est vrai, n'a rien fait pour le fond des choses. Que son avènement ne marque donc pas dans notre littérature une révolution profonde ; ce n'est qu'une simple évolution dans l'école-Renaissance régnante alors. L'évolution est contestable en quelques points ; par son ensemble, elle annonce un progrès, elle le prépare, et, çà et là, dans les meilleures pièces de Malherbe, elle commence de le réaliser.

D'ailleurs si tout plie et reconnaît les lois du maître, ce n'est pas sans lutte, et les opposants ne sont pas gens méprisables. Régnier, le neveu de Desportes, n'a pas absolument tort de reprocher aux nouveaux venus leur critique acerbe et hautaine, l'assurance où ils sont

> Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouvé la méthode
> Et que rien n'est parfait, s'il n'est fait à leur mode (1).

Il marque bien le faible de la nouvelle école, ses minuties grammaticales, son savoir qui, dit-il avec une exagération de satirique,

> ... ne s'étend seulement
> Qu'à regretter un mot douteux au jugement,

(1) Satire IX à Nicolas Rapin.

Prendre garde qu'un qui ne heurte une diphtongue,
Epier si des vers la rime est brève ou longue...

Mais n'obéit-il pas à une rancune personnelle quand il ajoute :

Ils rampent bassement, faibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer : car s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime et rimer de la prose !

Il se trompe d'ailleurs, on l'a vu, en prenant si fort au sérieux l'injonction de

Parler comme à saint Jean parlent les crocheteurs,

et il glisse dans le sophisme alors qu'il somme les malherbiens de produire un chef-d'œuvre à l'appui de leur doctrine. Un bon esprit peut être capable d'une théorie saine sans l'être d'une création transcendante. Bref, l'attaque de Régnier est un peu querelle de famille et elle vaut surtout par le nom si populaire de l'auteur.

Plus âpre à la résistance fut la fille adoptive de Montaigne, Madeleine le Jars de Gournay, cette vieille demoiselle de lettres, poète, philologue, moraliste, un peu théologienne, un peu alchimiste même, personne fort digne au demeurant et de vrai mérite. Dans son *Traité des métaphores*, dans sa *Défense de la poésie et du langage des poètes*, elle combattit en désespérée pour la gloire de la Pléiade et pour la libre opulence du vocabulaire poétique. Elle s'indignait de voir « jeter au vent les vénérables cendres de Ronsard et des poètes ses contemporains. » Elle tenait à bassesse la simplicité affectée des nouveaux censeurs, de ces apostats de la grande école, de ces « schismatiques des Muses, » lesquelles ils allaient parant de « bijoux de verre, comme épousées de village, au lieu de les orner et orienter de

perles et de diamants. » Elle les méprisait fort de fonder tout l'art poétique sur la grammaire, « mais encore une grammaire de rebut et de destruction, non de culture, d'accroissement, et d'édification... d'attacher la gloire et le triomphe de la poésie... en la rime, en la polissure, en certaine curiosité de parler à pointe de fourchette... » C'est l'éternel reproche, demi-justifié, demi-sophistique, de substituer le métier à l'art, le faire à l'inspiration. Mademoiselle de Gournay défend de tout son zèle les vieux mots proscrits par les réformateurs. Ne lui dites pas que, pour un qu'on lui enlève, on lui en laisse trois ou quatre capables d'exprimer la même chose. « J'en veux dix, s'ils y sont, » interrompra-t-elle, entraînée cette fois loin de toute mesure par la chaleur du combat. Avec les lettrés d'alors, on sourit, mais non sans quelque respect, en voyant la vieille amazone guerroyer pour l'école de seizième siècle, comme ces braves qui se font tuer autour d'un drapeau vaincu. Coupable d'estimer trop peu le soin du style et de mal entendre la vraie richesse des langues, encore a-t-elle droit à notre reconnaissance pour avoir concouru à sauver bien des mots excellents que le purisme ou le caprice menaçaient de mort.

Après Régnier et mademoiselle de Gournay on a peine à trouver quelque opposant de marque. Citerai-je Théophile? Au rebours de l'opinion commune, il estime plus les vers de Malherbe que sa doctrine pratique.

> J'aime sa renommée et non pas sa leçon.

En outre les imitateurs font tort au maître.

> Mille petits voleurs l'écorchent tout en vie...
> Ces esprits mendiants, d'une veine infertile,
> Prennent à tous propos ou sa rime ou son style,
> Et de tant d'ornements, qu'on trouve en lui si beaux,
> Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux.

La critique peut être juste ; mais Théophile nous la gâte en ajoutant quelques vers plus loin :

> La règle me déplaît, j'écris confusément,
> Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément.

A prendre les mots dans leur sens naturel c'est précisément tout le contraire.

On nomme encore des satiriques comme Dulorens qui s'excuse de ne pas « parler Malherbe » en de petits sujets. On nomme Claude Billart, le tragique, lançant une épigramme à ceux qui prisent « le nom de simples grammairiens et de rimeurs, » plus que « la sacrée fureur du poète. » On nomme Alexandre Hardy, admirant « dans les chefs-d'œuvre du sieur de Malherbe une grande douceur au vers, une liaison sans jour (solution de continuité), un choix de rares conceptions exprimées en bons termes et sans force ; » mais réclamant pour la tragédie une tout autre liberté d'essor. Au fond, le bon Hardy, comme beaucoup d'autres, a peur du travail que suppose la correction malherbienne, de cette « profusion de temps » qu'elle réclame, selon le mot naïf de mademoiselle de Gournay. Or, ce n'est pas une mauvaise note au réformateur que d'avoir pour adversaires les improvisateurs négligés et les paresseux avec ou sans génie.

III

Deux disciples de Malherbe : Racan, Maynard.

Demandera-t-on par contre qui étaient ces « petits voleurs » qui l'écorchaient ou le dépeçaient, au grand déplaisir de Théophile ? L'érudition curieuse peut se mettre à leur recherche ; l'histoire générale n'a pas le loisir de s'y

attarder. Entre les disciples immédiats de Malherbe elle ne connaît que Maynard et surtout Racan.

La nature l'avait fait vrai poète, ce gentilhomme pauvre de Touraine, bègue, simple, ignorant, bon homme et, au fond, bon chrétien. Las de porter l'épée, il avait un jour consulté Malherbe sur le choix d'une carrière ; la réponse avait été la fable du meunier, son fils et l'âne, destinée à devenir chef-d'œuvre sous la main de La Fontaine. Racan demeura homme de lettres un peu courtisan, un peu bohème, écolier de Malherbe — c'est son mot — et très docile à son redouté pédagogue, encore bien que celui-ci, pour quelques rébellions de détail, le traitât d'hérétique en poésie ; — assez respectueux pour omettre dans sa traduction des *Psaumes* ceux qu'avait paraphrasés Malherbe ; fort capable, je crois, de s'indigner si on lui eût dit en face qu'il était mieux doué que son maître. Et c'était vrai, pourtant. A défaut de la fierté, de la gaillardise avec laquelle Malherbe sait parfois enlever une strophe, Racan trouvait à ses bons moments la grâce attendrie, la note profonde où vibre l'âme. On le voit dans ses *Bergeries*, longue pastorale assez languissante d'ailleurs et factice ; mais n'est-ce pas la fatalité du genre lui-même? (1) Comme ils coulent simples et doux, ces vers où la bergère conte ses relations enfantines avec Alcidor !

Il me passait d'un an et de ses petits bras
Cueillait déjà des fruits dans les branches d'en bas...
... Il m'appelait sa sœur, je l'appelais mon frère :
Nous mangions même pain au logis de mon père.

(1) Cueillons en passant un exemple de la servitude qu'imposait aux poètes la mode de ne point professer en vers la religion de son baptême. Arthénice la bergère, se croyant trahie par Alcidor, veut se faire druidesse, et la grande prêtresse Philothée lui apprend, en bonne supérieure de couvent, qu'un chagrin de cette nature n'est pas une vocation suffisante.

Cependant qu'il y fut nous vécumes ainsi.
Tout ce que je voulais, il le voulait aussi.

Voilà bien le *molle et facetum*, la belle mollesse tant goûtée des anciens et en soi charmante à proportion qu'elle voile plus parfaitement le travail de l'esprit. Racan nous la fera sentir encore dans quelques pièces détachées, dans les stances sur la retraite par exemple ; mais ne les transcrivons pas : elles sont partout. Ce poète gracieux, fait pour « chanter Phyllis, les bergers et les bois, » était capable d'élévation à ses heures. Cet ignorant avait pourtant lu dans Virgile le

Candidus insuetum miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis (1),

mais il le paraphrasait en maître à propos du frère de Bellegarde.

Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux ;
Il y voit à ses pieds ces flambeaux orgueilleux
Qui tournent à leur gré la fortune et sa roue ;
Et voit comme fourmis marcher nos légions
Dans ce petit amas de poussière et de boue
Dont notre vanité fait tant de régions.

Grande et forte image que Fénelon transportera presque telle quelle dans Télémaque (2). Il ne faudrait pourtant pas, comme La Fontaine, faire de Racan un rival d'Horace, moins encore le mettre « parmi les chœurs des anges, » en

(1) Eglogue v, v. 66.

(2) Il s'agit des dieux de l'Olympe. « De ce lieu ils aperçoivent les astres qui roulent sous leurs pieds ; ils voient le globe de la terre comme un petit amas de boue... les plus grands royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette boue ; les peuples innombrables et les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce morceau de boue. » (Livre VIII.)

compagnie de Malherbe, qui pis est (1), Boileau lui-même s'avance un peu quand il lui permet d'emboucher la trompette épique à défaut d'un Homère (2). Il en a mieux jugé en prose : « La nature n'avait pas fait Malherbe grand poète... Racan avait plus de génie que lui ; mais il est trop négligé et songe trop à le copier. Il excelle surtout, à mon avis, à dire les petites choses, et c'est en quoi il ressemble mieux aux anciens, que j'admire surtout par cet endroit. »

Quant à Maynard, il s'estimait fort lui-même.

> Tant qu'on fera des vers, les miens seront vivants,
> Et la race future, équitable aux savants,
> Dira que j'ai connu l'art qui fait bien écrire.

Ses contemporains lui furent plus sévères, au moins dans la seconde partie de son existence. Jeune, il avait eu ses heures de renommée à la cour et dans le monde des lettres. Après quelques années d'absence, il revit Paris ; c'était sous le ministère de Richelieu ; mais il n'y trouva plus ni gloire, ni protection efficace. Non qu'il s'épargnât à solliciter. Suppliques, doléances, actes de résignation peu sincères : voilà qui fait une bonne partie de son œuvre d'ailleurs peu considérable. La supplique est parfois ingénieuse, et l'on sait la jolie pièce à Richelieu. Le vieux poète va bientôt rejoindre François Ier « sur le rivage du

(1) Autrefois à Racan Malherbe l'a conté
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres pour mieux dire...
(*Fables*, III, 1.)
... Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges,
Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre......
(*Epître à Huet.*)

(2) Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourrait chanter, au défaut d'un Homère.
(Satire IX.)

Cocyte » et lui conter comment le cardinal venge l'échec de Pavie.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde
Et quels biens j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?...

— « Rien, » dit sèchement Richelieu, et certes il fallait qu'il fût, ce jour-là, de méchante humeur. Quelques années plus tard (1645), le solliciteur malheureux prenait avec Mazarin un tour analogue.

... Veux-tu qu'un prédicateur
Fasse mon oraison funèbre
Sans t'appeler mon protecteur?

Il est à craindre que l'avare ministre ne se soit résigné à cette disgrâce. Restait à Maynard de maudire le siècle et la cour, à quoi il s'adonnait avec une verve parfois éloquente.

Apollon, que ton cœur s'ouvre
A des regrets infinis!
Ceux qui t'appelaient au Louvre
Sont poussière à Saint-Denis.

Donc, ne prodiguons plus l'encens,

Pour plaire lâchement à ces âmes de boue
Que la fortune élève au plus haut de sa roue
Lorsqu'elle est en humeur de se moquer de nous.

Ailleurs la plainte est comique et certains traits annoncent déjà Scarron.

On refuse à Pégase une botte de foin...
Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

... La cour donnerait cent Pégases
Pour un bidet de vingt écus.
... Et Pinde n'est plus un beau lieu,
Mais une pente en précipice
D'où l'on tombe dans l'Hôtel-Dieu.

Là-dessus, nobles résolutions de retraite, fiers adieux à la capitale.

Je donne à mon désert les restes de ma vie
Pour ne dépendre plus que du ciel et de moi...

Mais ailleurs on est moins philosophe, on ne cache pas ses déplaisirs.

J'aime Paris, et cet amour
Me fait souvent verser des larmes...
Apollon, faut-il que Maynard
Avec les secrets de son art,
Meure en une terre sauvage.
Et qu'il dorme, après son trépas,
Au cimetière d'un village
Que la carte ne connaît pas?

Il mourut à Aurillac en 1645 (1). A la prière de son ami Gomberville, il venait d'autoriser la publication du premier recueil complet de ses œuvres. A peine aussi volumineuses que celles de Malherbe, elles contiennent des son-

(1) Il a prétendu quelque part que sa vie avait été une sainte et sa plume une dévergondée. J'aime mieux ce sonnet repentant où il dit, parlant à son âme :

... Tes désordres sont grands, tes vertus sont petites ;
Parmi tes maux on trouve peu de bien.
Mais si le bon Jésus te donne ses mérites,
Espère tout et n'appréhende rien.
Mon âme, repens-toi d'avoir aimé le monde,
Et de mes yeux fais la source d'une onde
Qui touche de pitié le monarque des rois.
Que tu serais courageuse et ravie,
Si j'avais soupiré durant toute ma vie
Dans le désert, sous l'ombre de la croix

nets quelquefois heureux, bien qu'il ait le tort de ne pas construire les deux quatrains sur des rimes semblables ; des épigrammes souvent vigoureuses, dures ou grossières çà et là; des odes enfin dont quelques-unes élevées (*A Alcippe*) ou gracieuses (*La belle vieille*), et d'autres, maintenues, on ne sait trop pourquoi, dans le ton de l'épigramme. Le maître accusait Maynard d'être sans force et je m'en étonne ; par contre, il l'avouait justement pour celui de ses écoliers qui faisait le mieux les vers. Malheureusement ces belles qualités de fermeté, de précision, d'éclat, étaient compensées par un manque habituel de souffle. C'était du reste méthode et parti pris : Maynard *détachait* ses vers, il les faisait un à un, c'est-à-dire qu'il donnait à chacun d'entre eux un sens complet ou quasi complet (1). Quand on vient de lire, chez Lamartine ou, plus rarement, chez V. Hugo, quelqu'une de ces tirades où, d'une seule haleine, d'un seul mouvement, comme une longue vague, la pensée couvre une page entière ; si l'on retombe de là sur les meilleures pièces de l'écolier de Malherbe, on sent mieux le faible de sa manière toujours un peu courte et haletante ; on mesure mieux la distance qui sépare le grand poète du bon ouvrier en versification. Mais que le poète sache gré aux ouvriers qui lui ont préparé de loin l'instrument, la langue, le vers, la strophe : quelque chose de sa magnifique aisance est dû à leur modeste labeur.

(1) « Pour ce que vous m'écrivez du *détachement* de mes vers ... c'est une façon que j'affecte et contre laquelle il y aurait bien de la peine à me faire révolter. Devant toute la terre, je soutiendrai que c'est la bonne façon d'écrire. » (Lettre à M. de Flotte.)

CHAPITRE II

La poésie légère.

Beaucoup d'esprit en pure perte. — *A l'Hôtel de Rambouillet* : Voiture, — Godeau, — Benserade, — la *Guirlande de Julie*. — les sonnets d'Uranie et de Job. — *Chez les Scudéry* : Sarrasin supérieur à Voiture, — Pellisson poète par instants. — *Autour de Conrart :* Gombauld, Malleville, — les sonnets. — *Chez la Grande Mademoiselle :* Segrais, — le genre pastoral, — s'il est possible en France. — (La comtesse de la Suze, — Madame Deshoulières.) — *Aux Cabarets d'honneur* : Un Voltaire venu trop tôt, Théophile, — un grand poète fourvoyé, Saint-Amant. — Scarron. — L'héroï-comique et le burlesque. — Caractère misérable de ce dernier genre.

Comme réformateur, Malherbe avait gain de cause ; comme lyrique il ne fit pas école, il n'eut pas, à proprement parler, de successeur. A sa mort (1628), la poésie dramatique sortait des limbes ; Corneille allait débuter avec *Mélite* et Mairet donner sa *Sophonisbe* (1629). D'autre part, la mode n'était pas encore aux entreprises épiques. Ce qui fleurissait et pullulait, c'était la poésie de société, la poésie légère, badine, galante surtout et madrigalesque. L'esprit n'a jamais manqué en France, mais bien souvent il s'est prodigué à des riens et ce n'a pas été toujours son tort le

plus grave. Qu il en fût ainsi dans la première moitié du dix-septième siècle et même au delà, nous nous en convaincrons sans peine. Passons donc en revue, non pas certes la grande armée des rimeurs de bagatelles, mais l'élite seulement, les héros du genre.

Du haut en bas, de la chambre bleue d'Arthénice aux cabarets d'honneur, même profusion de menues pièces, parfois ingénieuses, plus souvent recherchées, maniérées, alambiquées à l'espagnole ou à l'italienne, sentant le gongorisme et le marinisme d'une lieue. Les économistes et les industriels gémissent quelquefois sur les richesses gaspillées et les forces demeurées inutiles. Pour moi, j'ai grand regret à la somme de talent qui se dépense alors en pure perte. Ici ou là, chez un Pellisson, un Saint-Amant, même un Théophile, on entrevoit l'étoffe d'un poète et la matière d'une œuvre ; mais point : le meilleur s'en va en sonnets, en madrigaux, en épîtres familières ou folâtres, en bluettes de circonstance, en fumée, pour tout dire. Le fonds est monotone et misérable ; c'est le sensualisme éternel Parfois il se déguise en galanterie ingénieuse ou il devient presque inoffensif par un risible excès d'hyperbole et de métaphores convenues. Singulier monde en effet, où il n'est pas un homme qui n'ait le cœur en cendres, pas une femme dont la beauté ne fasse pâlir tous les astres. Mais quelquefois aussi la convoitise écarte les voiles élégants ou les oripeaux grotesques ; pour la voir à visage-découvert, pour l'entendre en sa langue naturelle, il n'est pas toujours besoin de quitter les salons et de hanter les cabarets.

A Rambouillet, on est, par moments, sérieux en prose ; mais combien frivole en vers ! Les poètes du lieu s'appellent Voiture, Godeau, Benserade ; les grands événements poétiques sont la *Guirlande de Julie* ou la *Querelle des deux sonnets*.

Nous connaissons les mérites de Voiture prosateur ; ceux de Voiture poète sont bien minces. On cite deux ou trois rondeaux coquettement tournés ; deux fragments d'une épître à Condé, malade en Allemagne (1645) ; les moins scrupuleux ajoutent quelques vers passablement hardis à la reine Anne d'Autriche sur les cajoleries de Buckingham ; cela fait, la part de l'éloge est faite. Le reste, sonnets, chansons, rondeaux, épîtres, est lâche, négligé, délayé, quelquefois grossièrement libre, ridicule le plus souvent. Il va sans dire que tous les beaux yeux sont homicides. Mademoiselle de Bourbon, la future duchesse de Longueville, se désolant pour la perte d'un chien, Voiture l'en reprend ainsi :

Ne pleurez pas les chiens, vous qui tuez les hommes.

Ailleurs, il invite les fleurs à

... quitter leurs racines
Pour voir une beauté dont les grâces divines
Blessent les cœurs des dieux d'inévitables coups.

Lui-même, à Narbonne, se plaint d'être consumé tout à la fois par le soleil et par d'autres feux :

Ne sais si je suis cuit d'amour
Ou bien si je suis cuit au four.

Est-ce là Voiture et la plaisanterie si vantée ? — Rassurons-nous du reste ; à cette agonie universelle, à ce continuel massacre des cœurs, il y a un remède admirable.

Je me meurs tous les jours en adorant Sylvie ;
Mais dans les maux dont je me sens périr,
Je suis si content de mourir,
Que ce plaisir me redonne la vie.

Et voilà qui passait pour spirituel entre des gens qui

l'étaient eux-mêmes infiniment. Voiture est heureux d'avoir écrit en prose ; autrement il n'eût pas échappé aux verges de Boileau et de Molière.

Nommons en courant Godeau. Ce petit abbé chartrain, le mage de Sidon dans le grand *Cyrus*, à Rambouillet le nain de Julie, est plus connu, grâce à Dieu, par ses poésies chrétiennes que par ses rimes galantes ; d'ailleurs versificateur facile et sans force, « toujours à jeun, » disait Boileau (1). Sa vie est plus intéressante que son œuvre littéraire. Elevé tout jeune au siège de Grasse, l'ecclésiastique mondain, le poètereau léger, devint un évêque travailleur et digne. Bel exemple et non pas unique. Par la frivolité de ses débuts, en littérature au moins, et par la gravité religieuse de son âge mûr, Godeau fait songer à un plus grand que lui-même, à Fléchier. Toutefois, après six ans d'épiscopat, il ne dédaignait pas de signer une des pièces de la *Guirlande de Julie*.

En 1642, au cours de sa longue prétention à la main de Julie d'Angennes, Montausier avait imaginé ce cadeau, le

(1) Ce rimeur toujours à jeun rencontrait cependant, de temps à autre, des accents que lui eût enviés Malherbe.

Globes d'airain, miroirs mobiles,
Où l'on voit la divinité
Sans que son ardente clarté
Eblouisse nos yeux débiles ;
Cieux à qui, par des nœuds cachés,
Les éléments sont attachés,
Sacré séjour de l'harmonie,
Voiles semés de diamants,
Louez la Sagesse infinie
Qui d'un ordre eternel règle vos mouvements.

(Paraphrase du ps. 148.)

La vigueur ne lui manquait pas toujours, témoin ce trait contre les stoïciens

Qui savaient dans leur bouche étouffer leurs regrets,
Mais dont le cœur, rongé de désespoirs secrets,
Payait par une juste et rigoureuse usure
D'une fausse vertu la superbe imposture.

(Epître à Conrart.)

dernier effort de la galanterie, le grand fin du fin. La *Guirlande* se composait de vingt-neuf fleurs peintes sur un magnifique album, chacune s'enorgueillissant en un ou plusieurs madrigaux d'avoir à couronner la « Nymphe adorable. » Le mot est de Montausier, lequel avait signé personnellement jusqu'à seize pièces. Une vingtaine d'autres auteurs lui prêtaient leur concours, c'est-à-dire presque tous les beaux esprits du temps : quatre Arnauld, Chapelain, Corneille, Desmarets, Gombauld, Malleville, Scudéry et jusqu'à Pinchesne, le neveu de Voiture, peut-être délégué par son oncle dont l'absence étonne en pareil lieu. Dans ce tournoi poétique ou dans cette composition entre écoliers illustres sur un thème bien uniforme, la palme est-elle à Desmarets? Est-elle à Chapelain? L'auteur de *Clovis* montrait la violette près d'abjurer la légendaire modestie.

Mais si sur votre front je me puis voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

L'auteur de la *Pucelle* supposait Gustave-Adolphe épris de mademoiselle de Rambouillet et métamorphosé pour l'amour d'elle en *Couronne impériale.*

En cet état, Julie, accorde ma requête ;
Sois pitoyable à ma langueur,
Et si je n'ai place en ton cœur
Que je l'aie au moins sur ta tête.

Le lecteur décidera.

Sept ans plus tard, ce fut bien autre question.

Demeurez en repos, Frondeurs et Mazarins !

s'écriait plaisamment Corneille. De fait, la première Fronde venait d'aboutir à la paix de Rueil et cette accalmie rendait les beaux esprits plus excusables de se passionner si fort à propos de deux sonnets. Benserade s'était avisé

d'évoquer le nom de Job pour insinuer l'aveu de quelque galant martyre.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.
Il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla;
J'en connais de plus misérables.

Voiture se disait condamné à finir ses jours « dans l'amour d'Uranie. »

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'incite à la révolte et me promet secours;
Mais lorsqu'à mon besoin je veux me servir d'elle,
Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle
Et m'y rengage plus que n'ont fait tous mes sens.

Là-dessus toute la société galante se partagea; on fut Uranin ou Jobelin, comme on allait redevenir Mazarin ou Frondeur. Tandis que le prince de Conti tenait pour Benserade et pour Job, sa sœur, la duchesse de Longueville, préludait à une guerre moins innocente, en soutenant à outrance le parti de Voiture. Et pourtant Uranie n'avait pas même, comme son rival, le mérite d'une chute « jolie, amoureuse, admirable; » elle était la fadeur même. N'importe; on se querella longtemps et personne ne dit le mot juste, à savoir que des deux sonnets le meilleur ne valait rien.

Cette bataille littéraire se livrait, ou tout au moins s'achevait, sur la tombe de Voiture mort l'année précédente. Benserade, lui, avait encore plus de quarante ans à vivre. Il devait mettre en rondeaux les *Métamorphoses* d'Ovide, bizarre entreprise née, dit-on, d'un caprice de Louis XIV, et qui rappelait le Mascarille des *Précieuses*, rêvant de

mettre en madrigaux l'*Histoire romaine* (1). Il allait devenir le poète officiel des divertissements de cour et dépenser à cette besogne des trésors d'esprit, de finesse et de bonne grâce faits pour un meilleur emploi.

Lors de la querelle des sonnets, un autre poète mondain s'était énergiquement prononcé contre lui. C'était Sarrasin. Dans une glose assez piquante où chaque vers de Job devient le trait final d'une stance, il introduisait Apollon tranchant ainsi les débats :

J'aime les vers des Uranins,
Dit-il, mais je me donne aux diables
Si, pour les vers des Jobelins,
J'en connais de plus misérables.

En même temps il écrivait la *Pompe funèbre de Voiture*, composition légère, moitié en prose, moitié rimée. On sourit de ce badinage, mais à regret. Mythologie, cortège de cupidons petits et grands, folâtrerie d'invention et de style : tout cela n'est qu'à demi plaisant sur une tombe. On plaint Voiture, ce pauvre bouffon élégant dont la mort même ne devait pas être prise au sérieux! Sarrasin, dit-on, le continue. Il me semble même qu'il le dépasse; plus gai, plus vrai, plus naturel en plaisanterie. J'en ai pour garant, non pas cette *Pompe funebre*, vantée un peu plus que de raison, ou le fade poème héroï-

(1) Molière, *Les Precieuses ridicules*, scène x. — On sait que Benserade, en homme d'esprit, persiflait très joliment son propre ouvrage.

Pour moi, parmi des fautes innombrables,
Je n'en connais que deux considérables;
C'est l'entreprise et l'execution,
A mon avis fautes irréparables
En ce volume.

Quant à Chapelle, il estimait tout fort beau,

Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

comique sur la défaite des bouts-rimés (1), mais un petit nombre de pièces, épîtres ou stances, vraiment agréables et d'une allure toute française. Le poète a un certain abandon épistolaire sans trop de négligence. — Oyez les notables de Coulommiers ou des alentours, accourant pour recevoir et complimenter des princes.

Ici tous les baillifs, procureurs et prévôts,
Suivis de leurs petits suppôts,
Chargés de pains et de bouteilles;
Quelques-uns s'écoutant,
Les autres tremblotant,
Les autres barbotant,
Font des harangues non pareilles,
Toutes hors de propos,
Si bien qu'il vaudrait mieux écouter des corneilles
Que ces persécuteurs d'oreilles
Qui sont, sans en excepter un,
Les plus grands ennemis du pauvre sens commun.

C'est du Voltaire, moins la méchanceté. Jolie satire encore, et toujours un peu actuelle, ce tableau des folies parisiennes et des ennuis maternels qu'en a la France.

Donc de Paris voici ce que puis dire :
En bonne foi, c'est un merveilleux sire,
De plus en plus en bombances croissant,
Nouveaux palais tous les jours bâtissant.....
Et dans un jour faisant plus de dépense,
Qu'en douze mois n'en fait un roi de France.
..... De tout ceci, France, sa pauvre mère,

(1) *Dulot vaincu ou la défaite des bouts-rimés*, poème en quatre chants. Cette composition hâtive, dont on dirait volontiers qu'elle est du mauvais Voiture, n'intéresse qu'en un point tout historique. Il paraît qu'en 1649 et un peu plus tard en 1654, les bouts-rimés firent fureur jusqu'à menacer le crédit de la poésie véritable. Sarrasin eut au moins le mérite de protester. Bientôt viendra l'épidémie du burlesque, autre exemple et plus fâcheux encore de l'empire qu'exerce la mode en France.

La bonne dame est en très grand colère...
Mais par le nez la tient le fils gâté (1).

Secrétaire de Conti, commensal de princes, le poète est homme du monde quand il le veut et, tout ensemble, par certaines échappées de verve, il rappelle Saint-Amant et la bruyante société des cabarets. Génie surtout comique, il est par ailleurs fort capable de grâce et de sentiment. Pourquoi donc tant sacrifier à la mode galante et s'évaporer ainsi en jolis riens? D'autant que Sarrasin en a conscience. Un jour, en voyage, retenu malgré lui dans un mauvais gîte, il n'a de choix qu'entre rimer et bâiller.

Il faut donc se résoudre à rimer de la prose.
Mais pour un tel dessein quel sujet prendrons-nous?
Dire les cruautés d'Amaranthe aux yeux doux,
Le martyre ou la mort du pastoureau Tityre:
Certes ces vieux rébus n'ont plus le mot pour rire.

Que ne s'en était-il aperçu plus vite, le diplomate en sous-ordre, l'écrivain d'histoire, le poète même, si capable de trouver le mot pour rire ailleurs que dans ces vieux rébus?

Avec lui et bien qu'il ait eu, comme tout le monde, ses entrées chez l'incomparable Arthénice, nous voilà plutôt ramenés dans la société littéraire de Sapho. Or, si la poésie est frivole à l'hôtel de Rambouillet, ce serait merveille qu'elle le fût moins chez les Scudéry. Le frère, il est vrai, aspire au sublime, à la tragédie, à l'épopée; mais on madrigalise à outrance autour de la sœur, et le matamore ne dédaigne pas toujours pour lui-même ces menus plaisirs de l'esprit. Rappelons seulement cette célèbre « journée des madrigaux, » racontée par Pellisson avec un entrain peut-être légèrement ironique et reproduite par V. Cousin

(1) Epître au comte de Fiesque.

avec une visible complaisance. Conrart a fait un cadeau à Madeleine, avec l'accompagnement obligé d'un madrigal. Là-dessus, premières escarmouches poétiques ; puis, le samedi, 20 décembre 1653, — vous diriez la date d'une grande bataille, — assaut général de madrigaux improvisés. « Jamais il n'en fut tant fait et si promptement. A peine celui-ci venait-il d'en prononcer un, que celui-là en sentait un autre qui lui fourmillait dans la tête. Ici on récitait quatre vers, là on en écrivait douze. Tout s'y faisait gaîment et sans grimace. Personne n'en rognait ses ongles et n'en perdait le rire ni le parler. Ce n'était que défis, que réponses, que répliques, qu'attaques, que ripostes. La plume passait de main en main, et la main ne pouvait suffire à l'esprit. » On voudrait voir Molière embusqué dans un coin de la chambre et prenant des notes. Ou mieux encore, tandis que les beaux esprits s'égayent de la sorte on se représente, au même jour et à la même heure, saint Vincent de Paul, dans sa cellule de Saint-Lazare, s'ingéniant à nourrir des provinces entières à peine délivrées de la guerre civile et que la guerre étrangère va désoler encore six ans.

Pourtant les habitués du samedi n'étaient point gens sans âme, et Pellisson, leur secrétaire, avait l'esprit plus haut que ces fadaises. Lui, le Voiture de ce Rambouillet bourgeois, le rimeur assez folâtre pour dialoguer longuement avec la fauvette de Sapho, pour célébrer les funérailles de sa pigeonne ou les galanteries fantastiques d'un abricot et d'une poire que l'on accorde finalement en les mettant ensemble en marmelade, Pellisson a des lueurs de vraie poésie et, par ce côté comme par d'autres encore meilleurs, il domine de haut l'amuseur en titre du salon bleu. Sont-ils donc si méprisables, ces vers chrétiens que la prison lui inspire?

Vous revenez, aimables fleurs,
Sans que de mes longues douleurs
Vous trouviez la course bornée;
Je vis sous une dure loi
Et voici la seconde année
Qu'il n'est plus de printemps pour moi.
La même sagesse profonde
Qui vous ôte et vous rend au monde,
Me cache en cet obscur tombeau,
Et peut, en dépit de l'envie,
Remettre en un éclat nouveau
Ma sombre et languissante vie.

N'y a-t-il pas une véritable éloquence dans cette apostrophe au pécheur incapable d'échapper à Dieu?

Toi qui l'as offensé par cent crimes divers,
Rebelle, sors des lieux de son obéissance
Et va-t'en, si tu peux, dans un autre univers.

Comme La Fontaine, Pellisson a son élégie pour Foucquet. La pièce est trop longue; plus d'une fois, une tirade heureuse vient trébucher sur une conclusion faible; il y manque surtout la grande mélancolie poétique, sensible dans le chef-d'œuvre du fabuliste. Mais écoutez cette adjuration faite aux Muses de rester fidèles quand tout abandonne le disgracié,

... Quand le lâche intérêt, qui s'accommode au temps,
Appelle ses vertus des défauts éclatants;
Quand la faible amitié, douteuse, chancelante,
N'en parle qu'à l'oreille et d'une voix tremblante...

Ces vers sont bien d'un poète. On en trouverait de semblables jusque dans ce bizarre poème d'*Eurymédon*, où le guerrier fabuleux, mis aux fers après mille exploits, laisse voir assez inopinément Pellisson lui-même et la Bastille. L'auteur veut que les âmes compatissantes

Disent avec pitié, peut-être avec envie :
Sous le nom du héros il dépeignait sa vie
Et les douces erreurs qui firent tant de fois
Un triste prisonnier plus content que les rois.

On entrevoit le talent, mais on ne voit que trop le goût fâcheux de l'époque, du milieu surtout. L'homme né capable de vers si francs et si pleins, croyait faire merveille de se plaindre par allégorie, comme il n'avait pas dédaigné autrefois de perdre tant d'esprit à des bagatelles de société.

Le madrigal s'épanouit donc en pleine floraison à Rambouillet puis aux réunions du samedi. Autour de Conrart, dans ce petit cercle intime qui deviendra l'Académie, on sonne plus volontiers le sonnet. Or, je n'oserai croire sur la foi de Boileau qu'un sonnet sans défaut vaille seul un long poème; et d'autre part il semblerait dur de mettre tout uniment au rang des bagatelles ce genre ou plutôt ce moule si commode à la pensée fine, gracieuse ou même forte — pourquoi pas? — cette forme qui, à raison de ses difficultés même, atteint plus aisément qu'un autre à l'élégance ou du moins à la distinction. Les sonnets de Gombauld et de Malleville par exemple sont rarement aussi fades que celui d'Uranie; pour quelques-uns même c'est trop peu d'un si mince éloge. Gombauld, le rigide et solennel calviniste, rime, comme tout le monde, les galanteries à la mode; mais il sait faire trêve de fadaises et parler dignement à Dieu même.

Le péché me surmonte et ma peine est si grande
Lorsque malgré moi-même, il triomphe de moi,
Que, pour me retirer du gouffre où je me voi,
Je ne sais quel hommage il faut que je te rende.

Je voudrais bien t'offrir ce que ta loi commande,
Des prières, des vœux et des fruits de ma foi;

Mais voyant que mon cœur n'est pas digne de toi,
Je fais de mon Sauveur une éternelle offrande.

Reçois ton fils, ô Père, et regarde la croix
Où, près de satisfaire à tout ce que je dois,
Il te fait de lui-même un sanglant sacrifice ;

Et puisqu'il a pour moi cet excès d'amitié,
Que d'être incessamment l'objet de ta justice,
Je serai, s'il te plaît, l'objet de ta pitié.

Celui que Boileau unit à Gombauld dans une mention plutôt dédaigneuse (1), Malleville, sacrifie au goût du temps jusqu'à faire dire aux Hébreux captifs :

Nous fîmes dans le fleuve un fleuve de nos larmes

ou à se plaindre qu'une dame qui voyage ait perdu son feu pour lui dès qu'elle s'est vue sur l'eau (2). Il aura pourtant des traits nobles ou énergiques. Telle est cette fin d'un sonnet sur Richelieu :

Sa pompe n'est plus rien qu'une pompe funèbre
Et sa grandeur se borne à celle d'un cercueil.

Ainsi parlera Bossuet de ce grand du monde qui croit se multiplier avec ses possessions et ses titres, « tant de fois comte, tant de fois seigneur, » et « ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste (3). »

Malleville dit encore aux ambitieux de la gloire militaire :

(1) Il dit à propos des sonnets :

A peine dans Gombauld, Maynard et Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
(*Art poétique*, chant II.)

(2) A peine elle se voit sur une eau vagabonde,
Qu'elle éteint le beau feu que son âme nourrit.
Etrange effet du sort ! Vénus naquit de l'onde
Et son fils y périt.

(3) *Sermon sur l'honneur.*

Enrichissez la mort, peuplez ses rives sombres ;
Ne pardonnez à rien pour accroître ses ombres :
L'ingrate pour cela ne vous pardonne pas.

Mais ni ces rencontres heureuses, ni quelques bluettes réussies, rondeaux de Malleville ou épigrammes de Gombauld, ne feront jamais un titre poétique bien sérieux. Est-ce une bonne fortune pour ces gens d'esprit, d'être venus à une époque de transition où la pénurie des chefs-d'œuvre nous laisse le temps de songer à leurs amusements littéraires? Les plaindrons-nous au contraire d'avoir respiré une contagion de faux goût et de frivolité galante où devait s'énerver leur talent?

La question est de mise à propos même de Segrais, le trop dévoué secrétaire de la grande Mademoiselle, plus tard l'ami de madame de La Fayette et, par suite, le familier de La Rochefoucauld. On l'a surnommé le Voiture de Caen et le Théocrite français ; mais le second de ces titres a de plein droit effacé l'autre ; le poème d'*Athis*, les *Églogues* surtout, ont rejeté dans l'ombre toute une poésie légère et mondaine au moins égale pourtant à celle du Voiture d'Amiens. Or, jusque dans ses *Pastorales*, Segrais obéissait plus qu'i n'eût voulu à la fantaisie des courtisans et des femmes. « Je leur ai fait, dit-il, un sacrifice volontaire de mes propres sentiments ; car j'avoue que, de moi-même, je me porterais plus volontiers à une entière imitation de l'antiquité. » Il sentait donc la nature et, plus libre, il en eût tiré autre chose que le cadre ou le décor de l'inévitable galanterie. Mais le moyen? Les gens du bel air, auxquels il fallait plaire après tout, n'aimaient guère dans la vie des champs qu'une diversion à la contrainte mondaine, à peu près comme Louis XIV devait un jour créer Marly tout exprès pour s'y reposer de la grande étiquette de Versailles. Encore ne l'aimaient-ils qu'à la condition d'y re-

trouver, sous forme plus libre et plus familière, leur perpétuelle frivolité, tranchons le mot, leur perpétuelle convoitise. Bergers et bergères devaient, pour se faire admettre, procéder de l'Astrée beaucoup plus que de Virgile et de Théocrite : au fond, grands seigneurs et grandes dames échangeant des propos doucceâtres et faisant de la villégiature en déshabillé du matin Quant aux moutons, bien leur prenait d'être imaginaires ; autrement, sous une telle garde, ils auraient couru trop de risques. L'*Athis* de Segrais l'avoue bonnement.

Allez, mes chers troupeaux, vous perdre en ces bocages.
Hélas ! je vous expose à la merci des loups !
Mais, sans soins pour moi-même, en puis-je avoir pour vous?

Le genre pastoral est-il bien possible en France ? Disons plutôt la poésie rustique, et admettons-la pourvu qu'elle soit rustique bonnement et franchement. Qui voudrait la priver d'encadrer dans un paysage vrai quelque simple histoire campagnarde ? A quoi tient-il surtout qu'elle ne parte de la description pour s'élever à quelque beau développement de philosophie chrétienne ? Voilà qui était impossible au dix-septième siècle, avec la mythologie régnante, et d'ailleurs la société d'alors était trop aristocratique pour s'intéresser à une idylle de village. Ce fut le malheur de Segrais. Au moins est-il louable d'avoir marchandé ses concessions au méchant goût de l'époque. Il sentait la nature, il aimait Virgile, il était poète. En dépit des conventions, son talent éclate çà et là en traits pleins de fraîcheur, de grâce facile et naïve. Mais tout compte fait, l'auteur d'*Athis* et des *Eglogues* reste deux fois à plaindre. Pauvre poète affublé par la mode en pastoureau d'opéra-comique ! Pauvre honnête homme réduit à varier tant bien que mal l'éternelle complainte de la concupiscence humaine !

Cela dit, j'ai le droit de ne citer que pour mémoire les élégies de la comtesse de la Suze (1), louées cependant par Boileau. Quelque élégance de forme y rachète mal un fond trop bien en harmonie avec certaines liaisons de l'auteur mais surtout avec sa façon de vivre.

Citons encore, et pour n'y plus revenir, une autre femme-poète plus célèbre en son temps que madame de la Suze et beaucoup plus déplaisante assurément. Il s'agit de madame Deshoulières. Bien que morte en 1693, elle tient par certains côtés au faux goût du dix-septième siècle commençant, et je ne sache pas que Boileau lui ait été trop sévère en la dépeignant comme une précieuse,

Reste de ces esprits jadis si renommés
Que d'un coup de son art Molière a diffamés...

(1) Madame de la Suze était une personne de réputation équivoque et fort liée, paraît-il, avec Ninon de Lenclos. On pourrait à ce compte s'étonner un peu de la voir en coquetterie littéraire avec le P. Le Moyne, l'auteur de la *Sainte couronne reconquise*. Mais outre que le jésuite-poète ne savait peut-être pas tout ce que nous savons, il faut le louer de n'avoir pas oublié dans cette rencontre son vrai caractère et son vrai rôle. Nous avons de lui, sous le titre de *Miroir fidèle*, une épître en vers à madame de la Suze, qui n'est, de fait, qu'un sermon très éloquent et très poétique sur la mort. Avec une imagination puissante, originale, hardie parfois jusqu'au réalisme, il peint les chars pleins de cadavres

Et la mort au-dessus, la faux noire à la main,
Qui traîne en herbe, en graine, en fleur le genre humain.

Mais surtout il pousse droit à la comtesse et lui fait nettement la leçon. Comme les oiseaux s'envolent d'un arbre que l'on abat, les galants s'écartent de l'idole dès que la mort la touche :

Tandis qu'à ce beau corps, autrefois adoré
Et sous la tombe alors par les vers dévoré,
A peine arrive-t-il une seule étincelle
D'une amour qu'ils juraient devoir être éternelle.

Voilà pour désabuser de leur gloire ces dieux mondains

De stances couronnés, parfumés de sonnets.

Voilà pour

... Apprendre à la beauté
A ne se pas donner de la divinité !...

C'est plaisir d'entendre, parmi tant de fadaises la note du bon sens chrétien.

Par contre, sa philosophie, à la fois basse et rengorgée, son naturalisme pédantesque en font comme un précurseur du dix-huitième siècle. Il convient de lui reconnaître une certaine habileté de versification qui, du reste, à partir de 1660 ou de 1670, n'était plus un mérite si rare. Malgré tout, on se demande pourquoi « la dixième Muse » est encore en possession d'une place dans l'histoire générale de la littérature, et même s'il n'y aurait pas bénéfice pour elle à disparaître. Perdrait-elle beaucoup à ce qu'on ne donnât plus comme modèle d'allégorie pastorale sa requête assez fadement élégante pour les brebis qu'elle mène

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,

c'est-à-dire pour ses enfants ? En revanche, ne gagnerait-elle pas beaucoup à ce qu'on ignorât par quels procédés mesquins, méchants, indécents même, elle soutint Pradon contre Racine dans la querelle des deux Phèdres ? Elle gagnerait plus encore à l'oubli du paradoxe insolent qui lui fait mettre au-dessus de l'homme l'animal, la plante, le ruisseau, parce qu'ils suivent tout bonnement la nature, et n'ont, pour les contraindre, ni raison, ni moralité. Or, elle y tient jusqu'à y revenir au moins dans cinq pièces (1), et quelquefois en des termes qui valent exactement la pensée.

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature...
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

Heureux moutons ! heureux oiseaux ! c'est tout de même.

Petits oiseaux qui me charmez
Voulez-vous aimer ? Vous aimez...

(1) *Les Moutons, les Fleurs, les Oiseaux, le Ruisseau, Solitude.*

On ne connaît chez vous ni vertus, ni défauts ;
Il n'est de liberté que chez les animaux.

Mais non pourtant : les fleurs, elles aussi, ont part à cette prérogative charmante. Jamais, leur dit madame Deshoulières,

Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.

Et vous, ruisseaux,

Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle,
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.

On voit la philosophie, la morale et la poésie de la « dixième Muse, » de l'élève de Gassendi, de la libre-penseuse, car madame Deshoulières est tout cela. Qu'on n'allègue pas à sa décharge ses relations littéraires avec Mascaron et Fléchier : on éprouve plutôt le besoin de les expliquer à la décharge de ces graves personnages ; hâtons-nous d'ajouter qu'on le fait sans trop d'embarras. Et que veut madame Deshoulières quand, dans son épître chagrine au P. de la Chaise, elle met assez gauchement *Tartufe* en lambeaux? Repousser un prétendu conseil de se faire dévote, c'est-à-dire hypocrite? — Point. Elle veut démentir par-devant le confesseur du roi sa réputation de libertinage d'esprit et aplanir ainsi la voie aux pensions toujours sollicitées:

O vous qui, de Louis heureux et sacré guide,
Lui dispensez du ciel les célestes trésors...
Daignez auprès du prince aider la vérité,
Si quelque hypocrité irrité,
En lui parlant de moi, la blesse.

La vérité était, par elle-même, peu flatteuse à cette pré-

cieuse surannée, à son caractère, à ses principes, à son talent.

Le fil des analogies nous a conduits de Segrais à madame Deshoulières, de la petite cour de Mademoiselle et même de l'hôtel de Rambouillet aux confins du dix-huitième siècle. Retournons aux débuts et, après la poésie mondaine, au-dessous d'elle, constatons au moins l'existence d'une muse plus leste de propos et d'allures, comme hantant moins les salons que les cabarets. On ne s'y trompera point du reste. Les « cabarets d'honneur » sont nos restaurants ou nos cafés d'aujourd'hui. Comme le café Procope deviendra, au siècle suivant, une sorte de quartier général des philosophes, ainsi la *Pomme de pin*, le *Mouton blanc*, la *Croix de Lorraine*, rendez-vous de plus d'une bande joyeuse et lettrée, ont leur place dans les dépendances ou, si l'on me permet le mot, dans les soubassements de l'histoire littéraire. De ce monde étrange et plus ou moins taré, deux groupes se détachent et deux noms fort inégaux.

A la *Pomme de pin*, quelques libertins d'esprit, Motin, Patrix, Saint-Pavin, des Barreaux, G. Colletet, se réunissaient autour de Théophile (1); mais l'influence de ce hobereau gascon montait plus haut. On s'étonne qu'à la cour du religieux et chaste Louis XIII toute une bande de jeunes gens l'ait adopté pour maître en débauche et en athéisme. Il en fut ainsi pourtant. La loi considérait alors ce genre d'enseignement comme un attentat contre la sûreté publique. De puissantes intercessions la firent adoucir pour Théophile. On le laissa mourir à Paris chez le jeune duc de Montmorency à qui de précoces victoires et une fin résignée sur l'échafaud de Toulouse devaient être plus glorieuses que ce singulier patronage. Il va de soi qu'on a essayé d'ériger

(1) Théophile de Viau, né à Clairac, 1595, mort à Paris, 1626.

Théophile en martyr de la libre-pensée. Triste martyr que ce calviniste passé au catholicisme par politique, resté d'ailleurs sans foi comme sans mœurs et prêt, pour se défendre, à toutes les hypocrisies. Les panégyristes plus ou moins avoués de l'homme désespèrent assez généralement de réhabiliter le poète ; et pourtant, malgré sa malheureuse entreprise dramatique, cette tragédie de *Pyrame et Thisbé* que nous retrouvons ailleurs, il reste vrai que le talent, le rayon naturel de poésie, est encore le beau côté de Théophile. S'il a commis d'énormes inconséquences de goût, le bon sens ne lui manquait pas ; ainsi est-il curieux de l'entendre condamner la mythologie, le paganisme littéraire, comme « profane pour nous et ridicule. » Il était né poète aussi, et même avec plus d'une corde à sa lyre ; mais il avait d'autre part, et dans une large mesure, le don périlleux de facilité. Qu'on y joigne un libertinage incompatible avec les habitudes laborieuses, et l'on comprendra comment le malheureux a gaspillé du même coup son talent et sa vie. La Bruyère l'a rapproché de Malherbe et, à ne regarder que les aptitudes natives, Malherbe y gagne plutôt. Mais le critique est exact et indulgent tout ensemble quand il montre Théophile écrivant « sans choix, sans exactitude, d'une veine plus libre et inégale. » J'inclinerais à faire un autre rapprochement et, bien que *Pyrame et Thisbé* ne vaille pas *Œdipe*, il me semble que Théophile, s'il était né précisément un siècle plus tard, avait quelque chance de devenir un Voltaire, tout comme Voltaire n'eût guère été qu'un second Théophile, s'il fût mort à trente-et-un ans.

Une autre figure, peu digne elle aussi, mais en tout cas moins répugnante, est celle de Saint-Amant (1). Viveur,

(1) Marc-Antoine Gérart, écuyer, sieur de Saint-Amant, né à Rouen, 1594, mort en 1661.

buveur, rimeur de gaudrioles effrénées, au moins ne se montre-t-il ni méchant ni impie. Trop souvent l'inspiration est bouffonne jusqu'à la licence ; mais toujours la bonhomie perce et, par instants, la foi même reparaît. Saint-Amant fut une manière d'aventurier et de bohème, tantôt courant l'Europe ou les mers à la suite de ses patrons, le duc de Retz, le maréchal de Créqui, le comte d'Harcourt, la reine de Pologne, Louise de Gonzague ; tantôt présidant à Paris une bande joyeuse qui hantait surtout la *Fosse aux lions* ou l'*Epée royale*, et là, sinon

Charbonnant de ses vers les murs d'un cabaret,

du moins écrivant sur le bout de la table, parmi les plats et les bouteilles, quelques improvisations folâtres à la gloire du melon, du fromage de Brie ou de telle autre déité du même Olympe. Cela ne l'empêcha point d'être académicien dès la fondation, mais le fit charger de la partie grotesque du dictionnaire. A la vérité, rien n'égalait, en matière pareille, la compétence de ce bizarre génie. Génie, dis-je, au sens originel du mot et pour marquer dans Saint-Amant un don poétique du premier ordre. Boileau, qui malmène si fort et bien justement l'auteur de *Moïse*, Boileau qui l'avait caricaturé dans sa première satire, lui reconnaît « assez de génie » pour les compositions légères ou folles, et même « des boutades assez heureuses dans le sérieux. » C'est la vérité, mais aussi réduite que possible (1) et, pour ainsi dire, au bas mot. La verve éclate, il est vrai, dans les parties bachiques de l'œuvre et dans les caprices satiriques tels que le *Passage de Gibraltar*, *Albion*, la *Rome ridicule* ou le *Poète crotté ;* — verve puissante mais prolixe, intarissable, abandonnée, torrent qui roule sans choix diamants ou ordures. Mais elle se retrouve dans quantité d'autres

(1) Réflexion VI sur Longin.

pièces, dans la *Solitude* ou le *Contemplateur*, dans quelques sonnets d'allure décente bien que joyeuse toujours, dans certaines fantaisies difficiles à classer mais qui n'en valent pas moins et qui sentent leur grand poète. On n'est pas doué seulement pour les ouvrages de débauche et de satire outrée, quand on est capable d'écrire ce couplet des *Visions :*

> Si, pour me retirer de ces creuses pensées
> Autour de mon cerveau pesamment amassées,
> Je m'exerce parfois à trouver sur mon luth
> Quelque chant qui m'apporte un espoir de salut ;
> Mes doigts, suivant l'humeur de mon triste génie,
> Font languir les accents et plaindre l'harmonie ;
> Mille tons délicats, lamentables et clairs,
> S'en vont à longs soupirs se perdre dans les airs,
> Et tremblant au sortir de la corde animée
> Qui s'est dessous ma main au deuil accoutumée,
> Il semble qu'à leur mort, d'une voix de douleur,
> Ils chantent en pleurant ma vie et mon malheur...

L'homme qui fait de pareils vers est bien un descriptif, un musicien, un poète. Pourquoi faut-il qu'une imagination exubérante l'entraîne comme invinciblement à l'excès, aux disparates violentes, aux réalités mesquines ou laides ? Esprit bizarre : ici précieux et maniéré comme un adepte fervent du marinisme ; là, rêveur, excentrique, jouant aux contrastes comme un fantaisiste contemporain. Malgré tout, le bon sens français demeure. Il y a plaisir à entendre Saint-Amant railler le jargon de la galanterie et, sur le point de célébrer une Iris quelconque, déclarer que lui prêter un teint de lis et de roses, faire de ses yeux des étoiles et de ses cheveux des filets à prendre les cœurs,

> Bref, sur un tel sujet ne dire rien qui vaille
> Et dire cependant ce qu'on peut de subtil,
> Si ce n'est même chose, hélas ! que s'en faut-il ?

J'ai noté plus haut que sa foi n'avait jamais disparu. On jouit de penser que Saint-Amant ne resta pas jusqu'au bout le poète du désordre et que sa fin fut chrétienne. Si le *Moïse*, entrepris dans une pensée de réparation (Préface), est loin d'être un chef-d'œuvre ; dans les trop longues *Stances à Corneille* sur la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, le talent est encore manifeste. On s'étonne de voir un homme qui a vécu de la sorte goûter si bien l'œuvre austère de son campatriote et celle du vieil ascète inconnu.

Profaner le talent, c'est pis que l'enfouir,

dit Saint-Amant, et combien d'illustres pourraient méditer avec fruit ce noble vers ! Il le médite pour son compte, et y voit la condamnation des « jeunes traits » sortis de sa plume.

Aussi ma main les désavoue...
Leur honneur ne m'est qu'un affront.

Donnons acte au poète de son repentir ; mais ne cessons pas de regretter au nom de l'art ce gaspillage fou d'un des plus beaux talents de l'époque. Aussi bien tels coupables sont-ils punis assez ordinairement par une lignée pire qu'eux-mêmes. Or la lignée du chantre des *Goinfres* n'est-ce pas Chapelle, le très indigne ami de Molière ? N'est-ce pas Chaulieu, l'abbé sceptique, et La Fare, l'épicurien mort d'indigestion comme il convenait à sa vie ? Viennent la fin du dix-septième siècle et le commencement du dix-huitième : le Temple et la société des Vendôme, où débutera Voltaire, continueront, en les aggravant, les cabarets d'honneur. Un Théophile y pouvait être à sa place, mais on souffre d'y rencontrer un Saint-Amant.

De Rambouillet à la *Pomme de pin* nous avons descendu

toujours, tombant de noblesse en roture, puis en bohème, glissant par ailleurs de la galanterie à la licence grossière et au vice tout cru. Est-ce remonter que de terminer cette brève odyssée par une halte chez Scarron ? Moralement, oui sans doute, au moins à partir de 1652 ; car alors nous trouvons auprès du vieil enfant malade une toute jeune femme qui a su faire entrer la décence dans cet intérieur étrange, en attendant de rétablir sur le trône le respect des mœurs. Mais s'il s'agit de littérature, passer de Saint-Amant à Scarron poète, c'est encore déchoir. Le romancier nous est connu, le comique sera nommé ailleurs. Il nous reste de mentionner l'auteur du *Typhon* et de la *Mazarinade*, le parodiste de Virgile, le représentant le plus en vue de la fureur burlesque devenue épidémique entre 1645 et 1660. Boileau en a fait l'histoire, l'histoire extérieure au moins (1). D'autres en ont cherché les causes : qui la rattachant à cet épanouissement de gaîté passablement folle et licencieuse demeuré caractéristique du « temps de la bonne régence ; » — qui pensant y voir une réaction toute française contre les rêveries héroïques où l'on se complaisait dans la chambre bleue et que les Scudéry délayaient en longs romans. L'important est d'apprécier le genre, et l'appréciation doit être sévère. Jeter sur une donnée ancienne et mythologique une épaisse couleur contemporaine et triviale, faire de l'Olympe une maison bourgeoise, de Mars un reître du dix-septième siècle, des géants une troupe d'athlètes goguenards, de la vieille légende titanesque une échauffourée de joueurs en goguette refusant de payer des dégâts par eux causés dans la vaisselle de Jupiter : ces caricatures amusent un instant par l'excès même du contraste ; mais on s'en lasse vite, et

(1) Au mépris du bon sens le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
(*Art poétique.*)

c'est tout Scarron, à vrai dire. Encore s'il n'eût mis en mascarade que les divinités de la fable ; si, en les rendant grotesques il eût servi à les déloger de notre poésie! Mais il s'attaque aux chefs-d'œuvre, et c'est là qu'il devient impardonnable, lui et son genre surtout.

L'héroï-comique traite avec pompe un sujet frivole ; il peut être une satire délicate des prétentions de la médiocrité. Employez toutes les machines épiques à la peinture d'une querelle de village : vous nous amuserez aux dépens des importances campagnardes, et vous nous apprendrez en jouant que, si les objets changent et les proportions, l'amour-propre est, au fond, toujours le même. Le burlesque agit tout au rebours ; il travestit le grandiose en ridicule. Art méprisable, et d'autant plus qu'il est facile ; art mauvais parce qu'il émousse et voudrait détruire le sens du beau et du grand. En France on a le rire trop complaisant, et partout on incline trop à chercher malicieusement l'envers des nobles choses. Comme l'admiration est le meilleur plaisir de la vraie et saine nature, ainsi faut-il reconnaître en nous, et point du tout à notre gloire, un fond de scepticisme à la fois vaniteux et trivial qui nous fait accueillir, chercher même des prétextes à ne point admirer.

On pensera peut-être : voilà bien du bruit pour quelques bouffonneries d'un excentrique. Je réponds : ne tenons pas rigueur à la personne, mais soyons inexorables au genre. Scarron ne l'était-il pas lui-même ? N'a-t-il pas écrit dans la préface du cinquième livre de l'*Énéide* : « Je suis prêt de signer devant qui l'on voudra que tout le papier que j'emploie à écrire est autant de papier gâté..... Tous ces travestissements de livres, et de mon Virgile tout le premier, ne sont que des..... *sottises*... » J'atténue son expression et pour cause. Au reste il y a mieux que cette boutade ; il y a

le fait de l'auteur lui-même écœuré de son œuvre et manquant de courage pour l'achever. L'*Énéide travestie* ne va pas au delà du huitième chant. Avec une bonne volonté sagace, on a pu y trouver quelques traits de fine critique. Le parodiste raille assez joliment, ici, l'anachronisme d'un musée carthaginois où seraient déjà peintes les scènes de l'*Iliade ;* ailleurs l'invraisemblance du fameux cheval qui perdit Troie ; plus souvent encore le caractère un peu terne du héros et ses attendrissements trop faciles.

> Je crois vous avoir déjà dit
> Qu'il donnait des pleurs à crédit
> Et qu'il avait le don des larmes.

Scarron fut homme d'esprit : qui en doute? Et que prétends-je autre chose, sinon qu'il est déplorable de lui voir dépenser son esprit en pareille besogne, comme un écolier qui croirait faire ses études en caricaturant ses auteurs (1).

Ainsi en est-il plus ou moins de tous les habiles gens qui viennent de défiler sous nos yeux. Par ce côté de la poésie légère, l'art français ne gagne rien ; il papillonne dans le vide. Avec plus de grâce et une langue plus mûre, il semble qu'on recule d'un siècle, qu'on en revienne aux enfantillages rimés, aux jolis riens, aux « épiceries » de Mellin de Saint-Gelais et consorts. Une seconde pléiade lyrique va-t-elle se lever indignée et sonner du clairon pour faire taire, sinon « ces enrouées cornemuses, » comme disait du

(1) Ce regret est encore une sorte d'hommage, et je n'en voudrais pas honorer le singe de Scarron, l'Empereur du burlesque, ce d'Assoucy qui ne fut qu'un franc misérable. Laissons-le dormir scellé et muré dans le vers de Boileau :

> Et jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des lecteurs.

Le malheureux vécut assez pour lire l'*Art poétique,* et il écrivait : « Ha ! cher lecteur, si tu savais comme ce *tout trouva* me tient au cœur, tu plaindrais ma destinée ! » Cette exclamation naïve est le meilleur trait de ses œuvres et le seul digne de rester.

Bellay, au moins ces pipeaux de faux bergers, ce roucoulement sans fin de galanterie? Non, la poésie du siècle n'a presque d'avenir qu'au théâtre. Cependant avant de la suivre là, il faut assister à un effort malheureux pour atteindre le grand par une autre voie, par l'épopée. La France de Louis XIV n'aura point de Pindare, mais en attendant son Eschyle, son Sophocle, son Aristophane, voici des Homères, des prétendants au moins. A supposer même leurs prétentions encore plus mal fondées, une tentative de ce genre mérite d'intéresser l'histoire autant et plus que le caquetage élégant des faiseurs de madrigaux.

CHAPITRE III

La poésie héroïque.

I

Erreurs du temps sur l'épopée, — sur la nature des « Règles, » — sur leur puissance créatrice. — Nombreux essais. — SCUDÉRY : *Alaric*, une anthologie de descriptions.

Mais d'abord qu'était Homère, qu'était l'épopée aux yeux des beaux esprits de ce temps ? Si Homère ne leur apparaissait pas tout à fait sous leur propre image, comme un bourgeois de lettres composant dans son cabinet, du moins le concevaient-ils comme un génie absolument original, tirant tout de lui-même par un effort merveilleux de puissance créatrice. L'épopée, c'était l'œuvre poétique par excellence, « le grand œuvre, » sorti une première fois du cerveau de cet homme divin, Minerve un peu rude et fruste peut-être, mais que Virgile, un second Homère plus raffiné, avait dégrossie, polie, amenée au suprême de l'élégance dans la grandeur. L'épopée c'était l'*Iliade* et l'*Odyssée ;* c'était l'*Énéide* encore et surtout peut-être. Aristote avait légèrement codifié les deux premières ; toutes les trois avaient été analysées, disséquées, réduites en formules et mises à la portée de tout le monde par les critiques

de la Renaissance bien autrement sûrs de leur fait que le Stagirite et plus décisifs à proportion. Bref c'était chose connue, percée à jour dans sa nature et dans ses procédés; si bien qu'on en pouvait à son gré construire de semblables, tout comme l'ouvrier reproduit une machine dont il a le secret. Le Tasse l'avait fait en Italie ; la *Jérusalem* était dans toutes les mains et dans toutes les mémoires. En France, Ronsard avait commencé mais sans poursuivre. Si nous n'avions pas d'épopée à nous, ce n'était, pour emprunter encore un mot à du Bellay, que « faute d'un hardi et bienheureux entrepreneur. »

Il est facile aujourd'hui de relever les erreurs que cette conception suppose. Non, l'épopée n'est pas tout d'abord une œuvre poétique improvisée par un génie ; à son premier moment du moins et comme à sa source, elle est l'histoire primitive, l'histoire que l'on met en vers pour la chanter, et que l'on chante pour la retenir, faute de livres et d'écriture ; — l'histoire collective et anonyme, destinée à tourner vite en légende, par cette raison, entre autres, qu'elle appartient à tout le monde et que, dès lors, tout le monde y met du sien ; — l'histoire qui va flottant et grossissant dans l'imagination populaire, en attendant qu'un ou plusieurs aèdes, bardes ou trouvères mieux doués la fixent en partie, sinon en tout, dans quelques chants assez heureux ou assez supérieurs pour faire oublier ceux des rivaux. Telle est bien l'origine de l'épopée et pour ainsi dire, sa loi natale, qu'il s'agisse du *Ramayana* ou de l'*Iliade*, des *Nibelungen* ou de la *Chanson de Roland.*

Par suite, on se trompait de mettre Virgile au même rang qu'Homère (1).

(1) Et qu'auraient dit alors les admirateurs du vieil aède s'ils avaient pu voir nos critiques lui refuser l'existence ou tout au moins lui arracher de grands lambeaux de son œuvre, déclarant composites et faits de pièces de

L'*Énéide* est la première entre les épopées de cabinet; entre les imitations plus ou moins ingénieuses ou grandioses de la légende primitive. Ce sont œuvres de réflexion et d'art, œuvres proprement littéraires auxquelles rien ne défend le naturel, la vraisemblance, la sublimité, l'utilité morale, mais qu'on ne peut assimiler en tout aux originaux dont elles s'inspirent. Qu'un moderne compose à lui tout seul un grand poème héroïque, il en est bien le maître; il peut même y gagner la gloire sous certaines conditions dont les principales ressortiront de cette présente étude. Notons au moins tout de suite que la première est le génie; que, pour créer autre chose qu'un froid pastiche, c'est trop peu d'avoir mis au creuset l'*Iliade* et l'*Enéide*, trop peu d'avoir pris sur le fait et réduit en aphorismes les habitudes homériques et les procédés virgiliens. L'entrepreneur d'épopée qui fait fond sur cet unique avantage figure assez bien l'anatomiste qui s'estimerait en mesure de créer scientifiquement la vie.

Or, ce lettré-là, c'était un peu tout le monde à l'époque de Richelieu et de la Régence. L'esprit pédantesque de la Renaissance avait soufflé partout la superstition des règles, de leur fécondité créatrice. Et que signifiait avant tout ce mot magique de règles? Non pas la manière des grands poètes, même généralisée à outrance et imposée jusqu'en ses moindres détails avec un despotisme trop aveugle. Ce mot sacré, valant tout ensemble affirmation et preuve, indiquait immédiatement et principalement les théories réputées indiscutables des rhéteurs du seizième siècle. Qui les possédait savait les règles; qui savait les règles

rapport ces poèmes dont l'unité morale prouvait, disait-on, mieux que tout le reste, l'unité personnelle d'auteur? Etranges retours! Voir MM. Croiset: *Histoire de la littérature grecque*, t. I. — Le P. Sortais, S. J., *Ilios et Iliade*, etc.

était capable de les appliquer dans une œuvre personnelle, ode, tragédie, épopée. En ce point Scudéry est admirable de conviction. Il a lu, non pas seulement Aristote, Horace, Macrobe, mais « Scaliger, le Tasse, Castelvetro, Piccolomini, Vida, Vossius, Pacius, Ricobon, Robortel, Paul Benni, Mambrun et plusieurs autres. » Après seulement et, « passant de la théorie à la pratique, » il a relu « fort exactement » l'*Iliade* et l'*Odyssée*, l'*Énéide*, la *Pharsale*, la *Thébaïde*, « les *Rolands amoureux* du Boyardo et de l'Arioste, l'incomparable *Hiérusalem délivrée* du fameux Torquato et grand nombre d'autres..... (1) » Voilà le paladin épique armé de toutes pièces et *Alaric* ne peut manquer d'être un chef-d'œuvre. Scudéry ne possède-t-il pas les règles, règles « tirées de celles d'Aristote, du Tasse et de tous ces autres grands hommes et par conséquent infaillibles, pourvu qu'elles soient bien pratiquées? (2) » Chapelain est plus modeste, mais dit, au fond, la même chose. « J'ai apporté seulement à l'exécution de mon projet une connaissance assez passable de ce qui y était nécessaire..... » J'ai voulu voir si l'épopée était vraiment impossible, « et si la théorie, qui ne m'en était pas tout à fait inconnue, ne me servirait point à montrer à mes amis par mon exemple que, sans avoir une trop grande élévation d'esprit, on la pouvait mettre heureusement en pratique (3). » Il essayera donc, et beaucoup d'autres avec lui. Le premier en date est un jésuite, le P. Le Moyne. Au moins les sept premiers chants de son *Saint Louis* paraissent-ils peut-être dès 1651, à coup sûr en 1653 ; les

(1) Préface d'*Alaric*.

(2) *Infaillibles!* Cet aplomb fait sourire : mais les derniers mots sont d'une naïveté charmante. On n'est donc pas sûr de bien pratiquer ces règles *infaillibles?* Y faudrait-il par hasard une autre règle? Et où la trouver?

(3) Préface des douze premiers chants de la *Pucelle*.

onze derniers en 1658. Entre les deux dates viennent prendre place : en 1654, *Alaric;* — en 1656, les douze premiers chants de la *Pucelle;* — en 1657, *Clovis*. L'année 1660 voit naître deux jumeaux, le *Saint Paul* de Godeau et le *David* de Lesfargues. A leur suite marchent le *Jonas* de Coras (1663) (1), le *Charlemagne* de Le Laboureur (1664), le *Childebrand* de Carel de Sainte-Garde (1666). — En 1669, l'infatigable Desmarets donne une *Sainte Madeleine*, puis, sous le pseudonyme de Boisval, une *Esther* en 1670. Enfin, Charles Perrault, l'ennemi des anciens, l'auteur des *Contes*, ferme la liste avec son *Saint Paulin de Nole* (1686). Mais Boileau nous fournira l'occasion d'apprécier sommairement tout ce deuxième groupe d'essais postérieur à 1660. Tenons-nous-en à l'âge héroïque de l'épopée ou soi-disant telle (2).

Je ne m'attarderai pas à démontrer longuement d'après Alaric ou que les règles ne sont pas infaillibles, ou que Scudéry ne les a pas « bien pratiquées : » ce serait prendre

(1) Le *Jonas* fut réédité deux ans plus tard, en compagnie d'un *Samson*, d'un *Josué*, d'un autre *David*, du même auteur.

(2) Je n'inscris pas à l'année 1653 le *Moïse sauvé* de Saint-Amant. L'auteur lui-même ne le présente que sous le nom d'*Idylle héroïque :* idylle, parce que « le luth y éclate plus que la trompette ; » héroïque parce que Dieu même y apparaissant « en sa gloire et en sa magnificence, » le poème pourrait tout aussi bien s'appeler divin (Préface.) Je ne conteste pas le genre ni la possibilité d'en tirer un bon parti. Mais ici l'exécution est, à peu près en tout, déplorable. Moïse est exposé le matin par sa mère Jocabel et recueilli le soir par Termuth, la fille de Pharaon. Comment allonger en douze chants une action si brève ? Tandis que Jocabel, plongée dans un sommeil mystérieux, voit en songe la délivrance d'Israël et la sortie d'Egypte; le berceau est gardé de la rive par Marie, sœur aînée de Moïse, par Élisaph, amant de la jeune fille, et par le vieux Merari, leur oncle à tous deux. On lutte contre un crocodile, contre un vautour, contre les redoutables mouches du Nil, contre une tempête. Entre ces épisodes tragiques, on pêche à la ligne, on prend des oiseaux, on écoute l'oncle conter amplement l'histoire de Jacob et d'Esaü. Ainsi la journée se passe et les douze chants se remplissent. Étrange pêle-mêle que le style ne relève pas, tant s'en faut. Les beautés sont rares, la prose rimée abonde et aussi les traits du plus mauvais goût. Pour mettre les poissons aux fenêtres,

un peu trop au sérieux cette gageure romanesque. Au surplus, chanter le vainqueur des vainqueurs de la terre fait le moindre souci de l'auteur. Le roi des Goths ne lui est qu'un prétexte à célébrer Christine, cette étrange fille de Gustave-Adolphe, descendante assez peu authentique du grand barbare. Qui sait même si le voyage guerrier d'Alaric en Angleterre, en Espagne, puis sur les traces d'Annibal à travers la Gaule et les Alpes jusqu'aux murs de Rome, n'est pas surtout, dans l'intention du metteur en œuvre, un cadre à descriptions de toutes sortes? Scudéry a pris la peine d'en cataloguer cent-quarante-sept, et combien variées! Plusieurs matins, plusieurs soirs, plusieurs nuits, une tempête, force batailles navales ou terrestres, un bon général, un bon ministre et un mauvais, une forêt,

Boileau arrange un peu le texte : l'auteur avait dit seulement, parlant du « fidèle exercite : »

Les poissons ébahis le regardent passer.
(Cinquième partie.)

Mais ne pouvait-on extraire des citations authentiques bien plus bizarres? Ainsi, le berceau flottant ayant été tiré de l'eau par un esclave nègre, Saint-Amant s'émerveille de la rencontre.

Que je trouve, ô grand Dieu! cette aventure étrange!
L'image d'un démon sauve celle d'un ange,
Et de ce monstre humain et si noir et si laid
Le bras d'encre est propice à des membres de lait.
(Douzième partie.)

Quelques heures plus tôt, Marie est tombée dans le fleuve d'où Élisaph l'a tirée par les cheveux. Or, il s'épouvante après coup de cette infraction au code de la galanterie.

Ce penser odieux me donne mille gênes,
Il reproche à mes doigts d'avoir tiré mes chaînes,
D'en avoir rompu même afin de te sauver.....
(Septième partie.)

Pour entendre l'énigme il faut se rappeler que, dans la langue précieuse, les cheveux de la personne aimée sont autant de liens faits pour garrotter les cœurs. Nous avons vu plus haut Saint-Amant lui-même en rire. Mais il semble qu'en abordant une composition sérieuse il ait perdu son fin jugement. S'il n'a point visé si haut que les entrepreneurs d'épopée, au moins leur a-t-il ressemblé en ne consultant pas assez bien son esprit et ses forces.

un ours; puis, coup sur coup, un amant absent, trois amants interdits, un nouvel amant, un amant inquiet (1), une amante irritée. On dirait une parodie; mais non, Scudéry est fier de ces richesses, il les étale et, par avance, extrait de son œuvre toute une anthologie de lieux communs. Parlerai-je du palais où s'égarait Boileau? Bâti dans une île enchantée, on lui pardonne son pur style Louis XIII et ses colonnes « en bel ordre tuscan. (2) » Mais quelle longueur de description! (3) Quelle profusion de détails! Quel éblouissement de termes techniques! C'est du V. Hugo, sauf un point : V. Hugo, quand il décrit, *voit* les choses, et Scudéry ne les voit pas. En revanche, la bibliothèque dont l'ermite écossais fait les honneurs au prince goth ne rappelle que de très loin la nomenclature fantastique des écrits feuilletés par l'Ane-patience. Au lieu que l'auteur de l'*Ane* insulte follement, bassement à la science humaine, celui d'*Alaric* la glorifie en la subordonnant à la science divine et en en faisant la maîtresse de la vie.

... Mes livres ont des voix
Et ces grands conseillers ne flattent point les rois (4).

Restent la longueur, l'invraisemblance, l'intention fort inopportune de flatter les goûts studieux de Christine; ensemble ou détail, c'est toujours la façon du *Cyrus* et de la *Clélie*, le roman par allusion.

Au reste, comme Artamène n'a rien entrepris que pour la délivrance de Mandane, Alaric ne court assiéger Rome que pour donner l'empire du monde à son Amalasonthe, et cela un peu malgré elle, au début du moins. Tout ce

(1) Livre VIII.
(2) Livre III.
(3) Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales... Le texte porte : Ce ne sont que festons, ce ne sont que colonnes.
(4) Livre V.

monde romain, goth, bysantin, espagnol, a lu l'*Astrée* et se comporte en conséquence. Faits, mœurs, couleur locale, sont à l'avenant, et jamais on ne prit si lestement congé de l'histoire. Quant à cette bigarrure d'épisodes, à ce pêle-mêle d'aventures, « le lecteur judicieux », affirme Scudéry, n'y verra rien qui ne tende à la prise de Rome. Toute comparaison mise à part, l'assertion paraît moins énorme, quand on entend Boileau s'écrier avec conviction à propos de l'*Iliade* :

Chaque vers, chaque mot court à l'événement.

Mais si composite qu'on la suppose aujourd'hui, l'*Iliade* est, au prix d'*Alaric*, une merveille d'unité. Merveille de simplicité aussi, car si le style du capitan l'emporte, et de beaucoup, sur celui de Chapelain, encore y sent-on la médiocrité paresseuse, le laisser-aller présomptueux qui ne doute de rien et ne daigne s'appliquer à rien.

Tout considéré, c'est dommage. Dans cet improvisateur il y aurait eu l'étoffe d'un maître ; ce fanfaron avait l'âme haute, et ce romancier eût pu devenir un vrai poète, n'eût été le faux goût de son temps, mais par-dessus tout son incorrigible fatuité personnelle. Au lieu d'un ridicule catalogue de descriptions, que n'en donnait-il un, tout de harangues ou de tableaux militaires ? Le fier discours de Radagaise pour décider le héros à la guerre ne ferait-il pas dans les recueils meilleure figure que nombre de morceaux en possession d'être cités ?

Toute terre a des fruits, partout vivent des hommes.
Ainsi ne craignons rien en l'état où nous sommes.
Si nous sommes vainqueurs, rien ne nous manquera,
Si nous sommes vaincus, la mort nous sauvera.

Alaric est de dix-huit ans postérieur au *Cid*, et l'on voit

que l'ennemi de Corneille s'est fait son disciple bon gré mal gré.

II

Poètes chrétiens et patriotes : Desmarets : *Clovis,* — le roman remplaçant l'histoire; — le P. Le Moyne : *Saint Louis,* — l'imagination opulente et déréglée.

Mais voici d'autres essais plus considérables à tous égards et d'intérêt national, *Clovis*, *Saint Louis*, *Jeanne d'Arc*.

Comme Scudéry, comme toute son époque, Desmarets avait foi dans les règles ; mais son intention, en entreprenant le grand œuvre, semble avoir été moins littéraire que patriotique et religieuse. Il se préoccupait avant tout de glorifier la France chrétienne, et c'est plaisir de l'entendre tourner en leçons à l'adresse du jeune Louis XIV les bienfaits célestes répandus sur la monarchie fondée par Clovis. Les premiers vers du poème en disent nettement l'inspiration dominante et l'esprit.

> Quittons les vains concerts d'un profane Parnasse.
> Tout est auguste et saint au sujet que j'embrasse.

On pressent le futur avocat du merveilleux chrétien, l'homme qui, là-dessus, dira de si bonnes raisons à Boileau, ne lui laissant d'autres armes que l'épigramme et le sophisme revêche. Heureux s'il eût appuyé d'un chef-d'œuvre la vérité qu'il avait le mérite de défendre ! Le talent ne lui manquait pas absolument. Desmarets avait pratiqué tous les genres de littérature : poète de société, romancier, dramaturge à son corps défendant et par la volonté toute-puissante de Richelieu.

Malgré Sainte-Beuve, je ne puis regretter pour son hon-

neur qu'il ne s'en soit pas tenu à son célèbre madrigal de la *Guirlande* (1), et j'ose même croire qu'il était, autant qu'homme de son siècle, assez heureusement doué pour mener à bien un grand poème héroïque.

Cependant *Clovis* reste, quant à l'ensemble, une tentative infructueuse, un grand échec. Pourquoi ? J'en vois trois raisons, dont les deux premières surtout paraissent imputables au temps plus qu'à la personne de l'auteur. C'est d'abord l'insuffisance de la langue, de la langue descriptive en particulier. Sans doute en ce point *Clovis* passe de bien loin la *Pucelle*, mais c'est trop peu. Vigoureux orateur en vers, Desmarets, quand il conte ou décrit, a des embarras qui font peine ou des gaucheries qui font sourire. Un malheur plus grave, c'est que, s'il ne traite pas l'histoire avec la désinvolture cavalière d'un Scudéry, du moins la prend-il de confiance telle qu'il la trouve chez les chroniqueurs du moyen âge ou du seizième siècle, c'est-à-dire complètement dépourvue de couleur locale, habillée à la moderne, faisant de Clovis un chevalier accompli, sauf son paganisme. Et quel paganisme encore ! Le roi des Francs Ripuaires adore tout l'Olympe classique, à ce point qu'il soupçonne Jupiter d'avoir des prétentions personnelles sur Clotilde, tout comme sur une Alcmène ou une Danaé.

Certes le Sicambre incomplètement dompté par le baptême était un personnage épique moins commode à manier que Jeanne d'Arc ou saint Louis ; mais la difficulté même pouvait séduire ; elle prêtait à des beautés originales. J'imagine un moderne attiré par cette rude et fière figure, méditant de lui consacrer, sinon un long poème, du moins un de ces fragments héroïques dont le pauvre V. Hugo a

(1) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, Livre V, ch. VII.

crayonné, dans sa *Légende des siècles*, quelques types demi-grotesques, demi-sublimes. Il voit son héros tel qu'il est; pour obéir à la grande loi d'art et de morale tout ensemble, il le pousse à l'idéal, mais dans le sens vrai du caractère et en ne donnant que plus de relief à la réalité historique. Il cherche enfin dans nos vieilles chansons de geste des couleurs et un accent plus appropriés à son thème. N'en espérons pas tant de Desmarets. Connût-il Clovis au naturel; à son sens, idéaliser c'est travestir. De plus il méconnaît ou ignore la franche poésie de nos trouvères; son idéal chevaleresque, celui de la société qu'il fréquente, lui vient de sa Table ronde à travers le Tasse et même l'Arioste, idéal ravalé par l'abus de la galanterie, idéal fantastique où le merveilleux infernal, la magie surtout, occupe une place démesurée. Là est la troisième disgrâce de l'auteur de *Clovis*.

Aussi la prétendue épopée descend-elle trop souvent aux proportions d'un imbroglio romanesque noué et renoué par des fées malfaisantes. Quelle est la grande affaire du héros? Est-ce d'achever la conquête de la France? Est-ce de retrouver Clotilde? Il l'enlève d'abord à Gondebaud; mais l'enchanteur Auberon, le Satan visible du poème, la brouille avec lui et la rend au tyran de Bourgogne. Clovis assiège Dijon et délivre la princesse au moment où l'on va la mettre à mort. Est-ce tout? Non. Un nouvel enchantement d'Auberon la lui dérobe, et il faudra qu'un miracle la lui rende. C'est sur le champ de Tolbiac, en pleine déroute, que le chef des Francs entend sortir d'un rocher la voix de son épouse. Un coup de la lance qui porte l'oriflamme suffit à faire brèche dans la pierre, et Clotilde paraît en compagnie de saint Denis.

C'est trop de merveilles et l'imagination demande grâce. Mais c'est aussi trop d'intrigues féminines, et l'on se rap-

pelle malgré soi ce titre de comédie moderne : *Bataille de Dames* (1). » Auberon est moins occupé de susciter des ennemis à Clovis que des rivales à Clotilde. Il y emploie deux princesses qu'il donne pour ses filles mais qu'il a enlevées, enfants : l'une, Yolande, au roi des Visigoths, Euric, et l'autre, Albione, au roi des Anglais, Artus. A la fois intrigantes et amazones comme les grandes dames de la Fronde, ces deux héroïnes complotent, soupirent ou combattent à qui mieux mieux. Finalement, Yolande se glisse dans la basilique de Reims, le poignard à la main, pour tuer Clovis parmi les cérémonies baptismales ; mais terrassée elle-même par un coup victorieux de la grâce, elle se repent, se déclare, et demande à être punie.

J'ai mérité la mort, et je mourrai contente
Si je suis en mourant chrétienne et pénitente.

Réconciliée avec Dieu, elle est unie à l'un des principaux capitaines francs, lequel devient le premier des Montmorency. Pour Albione, prenant, par la vertu d'un enchantement, les propres traits de Clotilde, elle est parvenue un moment à surprendre Clovis. Démasquée, chassée, vaincue mais irréconciliable, elle s'enrôle sous l'étendard des Visigoths, et en pleine bataille de Voulon, vient, inconnue, défier le prince dont elle porte encore le fils dans son sein. Elle veut que l'enfant périsse avec elle de la main de son père. De fait, il vit, et elle meurt pénitente dans les bras d'Yolande. L'œuvre se ferme comme elle s'est ouverte, sur des scènes de roman.

On a l'idée de cet étrange poème ; mais pour la rendre complète, il faudrait tenir compte de bien des beautés : fiers caractères, épisodes gracieux ou délicats, inventions

(1) Comédie de Scribe.

fortes ou grandes, traits de haute éloquence poétique (1). J'ai relevé les torts ou les malheurs de Desmarets, ses fausses vues historiques, son faux idéal chevaleresque, son imagination follement prodigue de miracles ou de prestiges, sa langue hésitante et inégale. J'y ai insisté comme sur la partie instructive de mon étude. Mais il n'en reste pas moins que cet homme était poète. Est-il bien sûr que le silence ou le mépris de la critique à son endroit s'expliquent uniquement par son infériorité littéraire? Boileau malmenait en lui le défenseur du merveilleux chrétien dans l'épopée et, parmi nos contemporains, je me permets de croire que plusieurs lui seraient bien autrement indulgents, s'il n'avait pas si nettement pris position contre le jansénisme. C'était pour aggraver, à leurs yeux, les défauts trop réels de son *Clovis*.

En revanche, il est bon de reconnaître que, malgré la robe de jésuite, le P. Le Moyne a obtenu d'écrivains universitaires une suffisante justice (2), en même temps que

(1) Parmi les caractères on peut citer ceux d'Albione, et d'Yolande, énergiques tous deux, mais opposés l'un à l'autre. Il y a de la grâce et du pathétique dans l'épisode d'Aurèle et d'Agilane (Livre X). C'est encore du roman que l'histoire de ce bataillon d'élite toujours composé depuis un siècle de cinquante couples de fiancés, chacun faisant, pendant deux ans, une sorte de noviciat chevaleresque avant les épousailles. Au moins la donnée est-elle chaste et le détail parfois touchant. La phalange sacrée déjà devenue chrétienne, se fait exterminer tout entière en sauvant Clovis à Tolbiac. Le chef, Aigoland, a dit à sa fiancée :

Contre tant de païens pour Christ il faut mourir.
Eh bien, mourons pour Christ, dit la vaillante Argine.
Soit accomplie en nous la volonté divine !
Tous répètent alors : Mourons pour notre foi
Et pour le nom de Christ, et pour sauver le Roi.
(Livre XIX.)

Après la bataille, on retrouve ces morts héroïques. Deux d'entre eux, avant d'expirer, se sont mutuellement marqués au front d'une croix sanglante (l. XX.) Clotilde fait recueillir leur sang dans des vases d'or (l. XXI.)

(2) V. J. Duchesne, *Histoire des poèmes épiques français du dix-septième siècle*, 1870. Pourquoi donc le critique a-t-il si grande frayeur du merveilleux, du merveilleux réel et objectif? C'est mon seul grief.

son récent historien, jésuite lui-même, ne l'a nullement flatté (1). Ainsi ferai-je.

Donc, si comme plusieurs n'en doutent pas, tous mes confrères sont coulés dans le même moule, comment Le Moyne ressemble-t-il si peu à Bourdaloue? D'une part, la raison merveilleuse, non pas froide, assurément, mais sans grand éclat ni couleur, parce que l'imagination n'est pas à la hauteur du reste ; de l'autre, cette même faculté brillante féconde, fantastique, on dirait presque effrénée, corrigeant intrépidement l'histoire, se jouant comme en pays de connaissance dans le monde céleste ou infernal, moins vite lasse d'enfanter des prodiges que le lecteur de s'y prêter. D'un côté, le prêcheur chrétien dans toute la sévère puissance du rôle ; ici, un poète de sang et de race, mais trop peu maître de sa fougue ; un versificateur original, admirable par instants, mais peu soutenu, le plus souvent négligé, quelquefois bizarre et touchant même au grotesque ; bref, un talent supérieur qui, au tort d'être venu vingt-cinq ans trop tôt, en joint un autre beaucoup moins excusable, celui de ne pas s'imposer à lui-même un assez patient travail.

Le Moyne fut donc victime de son imagination exubérante, mais il le fut un peu aussi des « règles. » Il aurait voulu, paraît-il, se tenir de plus près à l'histoire ; mais les règles commandaient que le dénouement fût heureux, triomphal, au sens humain et populaire. L'histoire céda, la conquête de la sainte couronne d'épines devint le but de la septième croisade ; bien qu'au su de tout le monde, l'incomparable relique, pour laquelle fut bâtie la Sainte-Chapelle, ait été acquise des Vénitiens plusieurs années avant le premier voyage du saint roi outre-mer. Cette superstition des

(1) Le P. Chérot, S. J., *Etudes sur la Vie et les Œuvres du P. Le Moyne*, 1887.

prétendues règles nous coûtait vraiment bien cher, puisqu'elle supprimait les revers et la captivité du héros, la plus belle moitié de son histoire.

L'action commence après la prise de Damiette par les croisés et elle s'achève en trois grands chocs d'armes, dont le premier tout défensif. Les eaux du Nil, soulevées par les puissances infernales, ont contraint les Français à se retrancher sur une colline. La flotte et l'armée ennemies les y assiègent vainement. (Chant VII.) Vient ensuite la bataille de Mansourah où Robert d'Artois trouve sa fin héroïque, et où saint Louis reçoit une blessure. (XIV, XV.) Après sa guérison miraculeuse, un dernier combat lui livre, avec le camp des Sarrasins, la sainte couronne enjeu de toute la guerre. (XVIII.) Or, il n'y aurait pas là de quoi remplir dix-huit chants et plus de quinze mille vers, si chacun des trois actes du drame militaire n'était introduit par des incidents faisant corps avec le reste, souvent même enlacés d'épisodes passablement étrangers et superflus.

Le premier combat est encadré par deux morceaux qui sont peut-être le chef-d'œuvre du poète. Il nous a transportés avec le sultan Mélédin et l'enchanteur Mirême dans l'intérieur d'une des pyramides. Tous les anciens maîtres de l'Egypte, rois ou sultans,

Réunis par la mort en cette sombre nuit,
Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

A l'appel du magicien, « des mânes grands et noirs » sortent de terre, et Mélédin apprend qu'il n'obtiendra la victoire qu'en immolant « fils ou fille » à la vengeance des neuf fils de Saladin précédemment égorgés. Suit un drame domestique. Au moment où, sur le bord du Nil, l'Agamemnon égyptien va poignarder sa fille Zahide, son fils Muratan lui arrache le poignard, s'en frappe lui-même et tombe

dans le fleuve, entraînant la jeune princesse qui s'attache à lui. Le Moyne, que rien n'embarrasse, trouvera le moyen de les faire vivre et devenir chrétiens tous deux. Mais l'enfer se contente de leur mort présumée; les enchantements reprennent puissance; le Nil déborde, et les croisés, reculant devant lui, vont avoir à repousser la flottille musulmane.

Après l'enfer, le ciel. Saint Louis y est transporté dans la nuit qui suit cette première bataille, et que n'y voit-il pas? C'est d'abord l'origine des phénomènes aériens expliqués d'après la physique alors courante.

Il voit les réservoirs où la froide saison
Tient la grêle en cristal et la neige en toison...
Et tout cet attirail grondant et lumineux
Que les soldats de l'air font marcher devant eux...

Arrivé au « pays de gloire et de lumière, » qui est celui des âmes saintes, il monte de sphère en sphère jusqu'à l'assemblée des martyrs, où trône Jésus-Christ en personne (1). Le roi des martyrs l'accueille et lui offre trois couronnes en l'invitant à choisir. Louis, sans même jeter les yeux sur les diadèmes impériaux de Rome et de Constantinople, saisit la couronne d'épines, aux applaudissements de tout le ciel. Belle idée et grande et poétique! On la voudrait mieux soutenue par le style, mais surtout que ne gagnerait-elle pas si le plan du poème était plus historique! Elle en ferait le centre et introduirait magnifiquement la période des revers.

Il nous faut redescendre du ciel plus vite que saint Louis auquel les anges ont vraiment trop de choses à mon-

(1) En le plaçant là, notre poète se souvenait peut-être de la belle parole que l'Eglise adresse à Notre-Seigneur dans une hymne liturgique :

Tu vincis inter martyres.

(*Commun de plusieurs martyrs*, hymne de Laudes.)

trer. Sur terre, nous retrouvons les chrétiens en peine de passer le Nil et arrêtés dans la construction de leurs ponts, sinon par une nouvelle forêt enchantée (1), au moins par un monstrueux dragon. Le poète a besoin de trois chants (x, xi, xii) pour venir à bout du monstre et conduire l'armée sur son deuxième terrain de bataille. On voit le défaut, l'imagination s'espaçant et folâtrant jusqu'à une sorte de vagabondage. Il se montre encore, bien qu'atténué, dans les préludes du troisième et dernier combat. Le roi ayant été blessé à Mansourah, le vainqueur du dragon, Archambault, va chercher, pour le guérir, de l'eau de la Matarée, la source légendaire devenue miraculeuse depuis que la Sainte Vierge y a lavé les langes du Divin Enfant. Brenne l'accompagne, voulant rendre le même office à Zahide, sa prisonnière et bientôt sa femme. Les deux preux ont vite raison de la troupe qui défend le jardin et la fontaine ; mais le plus difficile reste à faire. Le Moyne est hanté par le souvenir de la forêt du Tasse, et il y ajoute largement du sien. Ce n'est que prodiges et fantômes, jusqu'à ce qu'enfin Archambault, ayant pourfendu un dernier monstre, s'étonne d'entendre un cri d'homme et de ne voir à ses pieds que le cadavre de l'enchanteur Mirême. A ce coup, tous les charmes sont rompus, sauf un dont le prévoyant magicien a frappé, ou peu s'en faut, la sainte couronne elle-même (2). Cet épisode de la Matarée est trop chargé sans doute ; mais sans beaucoup de complaisance, l'imagination se laisse

(1) Le Tasse, *Jerusalem délivrée*, chant xiii.

(2) Quand, à la fin du xviiie chant, Louis, vainqueur de tous les obstacles, ouvre enfin la cassette d'or qui renferme le prix de tant d'exploits, il est stupéfait de trouver deux couronnes d'épines parfaitement semblables. Mais tandis qu'il hésite, comme jadis sainte Hélène devant les trois croix déterrées ensemble, il voit le feu du ciel consumer la fausse couronne, et la véritable venir se poser d'elle-même sur son front. Si ce n'est pas là, comme on l'a dit, finir en conte de fées, au moins l'esprit se demande-t-il : à quoi bon cette dernière merveille ?

prendre par l'ingénieuse fécondité du poète et la puissance lugubre de quelques images.

Glissons sur les hors-d'œuvre purs où s'attarde cette fantaisie luxuriante et quelquefois naïvement romanesque. Le lecteur moderne s'étonnerait de ce qu'un bon religieux pouvait inventer alors en toute innocence et candeur. Aujourd'hui, la dignité s'est faite plus sévère et c'est un bien, mais la candeur est devenue moindre et c'est le signe d'un mal.

On s'étonnera moins de retrouver dans le détail les traits caractéristiques de l'ensemble, dans le style ceux de la composition. La langue est inégale, hésitante, souvent surannée; mais Le Moyne a de ces rencontres, de ces bonheurs d'expression qui annoncent déjà l'alliance moderne du pittoresque et du sentiment. Dans le jardin où se trouve la Matarée, les deux chevaliers voient tout d'abord

> ... un figuier qui paraît à leurs yeux
> De ceux qui les premiers saluèrent les cieux
> Quand le temps jeune encore et la terre encor pure
> Etalèrent au jour la première verdure.
>
> (XVI.)

Le poète vous parlera des feux « dont l'aurore se joue »

> Lorsque d'un fouet de pourpre elle chasse la nuit;

il vous dira que, dans la bataille

> Le fer étincelant et battu par le fer
> A celui qui le bat rend éclair pour éclair.

Un chrétien, près d'être brûlé avec sa femme, s'encourage par la vision anticipée du paradis.

> Là de notre bûcher toutes les étincelles
> Nous formeront un dais d'étoiles éternelles.

Comme Desmarets, comme Chapelain même, Le Moyne a de beaux traits oratoires, de vigoureux et nobles discours ; mais grâce à un tempérament poétique plus complet, il sait donner à son éloquence un coloris où Desmarets n'arrive guère et Chapelain moins encore. On jouit de l'entendre louer le bon roi Louis XII réduisant

...... les taxes et les tailles
Qui font couler le sang qu'épargnent les batailles.

N'y a-t-il pas du Bossuet, en même temps que du Corneille, dans ce couplet sur les Pharaons bâtisseurs des pyramides?

Mais que faible est le fond de la grandeur humaine !
Que la base en est creuse et l'assiette incertaine !
Ces vains entrepreneurs après eux n'ont laissé
Qu'un nom qui ne vit plus, qu'un bruit qui s'est passé.
A peine pouvons-nous déterrer leur mémoire
Des fabuleux débris qui restent de l'histoire.
Sous la chute des ans, sans ordre et confondus,
En d'autres noms plus grands les leurs se sont perdus ;
Et cette éternité qu'ils ont tant affectée,
Qu'ils ont de pleurs, de sang, de sueurs cimentée,
N'est, après tant de maux ou commis ou soufferts,
Qu'en ombre sur la terre et qu'en feux aux enfers.
(XVI.)

Quand les ambassadeurs de Mélédin menacent Louis des débordements du Nil ; « le Nil, répond le fier chrétien,

Se peut, avec un mot plus fort que mille fers,
Enchaîner dans son lit par le Dieu que je sers.
Ce Dieu, qui tient les flots et les vents à l'attache,
Les montre quand il veut, et quand il veut les cache ;
Et si la grande mer s'humilie à sa voix
Et respecte en tremblant la marque de ses doigts,
Deux roseaux, sans dresser ni digue, ni barrière,
Pourront, quand il voudra, lier votre rivière (1).

Encore un mot, car je cite plus volontiers les auteurs qu'on ne lit guère. Comparant le ciel à la vie présente, Le Moyne écrit :

> Et les félicités que la fable a dorées,
> Les fortunes des rois sur la terre adorées,
> Auraient là moins de lustre, auraient moins de clarté
> Qu'un grain d'or n'en aurait au soleil ajouté.

Le quatrain est beau, mais ce que j'en aime surtout, c'est l'ellipse du début, si hardie et pourtant si rationnelle. La fable nous offre des félicités plus éclatantes que nature ; n'est-ce pas bien les dorer pour tromper l'œil ? A de pareils traits on reconnaît le poète-né.

La loyauté m'oblige d'avertir que, lorsqu'on vient de lire des vers de cette force, il est à peine besoin de tourner la page, au moins dans le bel in-folio de 1672, pour en trouver de mal venus, de négligés, de prosaïques, parfois de ridicules (1). Nous sommes en 1658 et, à cette époque,

(1) Peut-être m'accuserait-on de partialité si je supprimais tout exemple. En voici trois ou quatre pris dans le nombre. Le Moyne, comme Du Bartas et quelques autres, s'amuse parfois à tourner et retourner bizarrement le même mot.

> Son cœur qui *flotte* au *flux* de la raison *flottante*
> Comme *flotte* dans l'air la lueur voltigeante
> Qui d'un verre agité suit l'*agitation*,
> N'a ni repos constant ni constante action.....

Mais de plus relisez Virgile à qui la comparaison est empruntée (*Enéide* VIII, 18 et suiv.). Vous verrez chez l'imitateur la rencontre du prosaïque et de l'affectation. — Voici maintenant le manque de goût par précipitation étourdie. Le Moyne peint un géant qui garde la fontaine Matarée :

> Il semblait un sapin marchant sur le terrain,

et il se flatte apparemment de suivre encore Virgile. Recourez au maître (*Enéide* III, 677) : s'il compare les cyclopes à des cyprès, il se garde bien de les présenter en marche ; il les montre debout, formant une *assemblée hideuse*, et suivant d'un œil farouche les vaisseaux troyens qui leur échappent. L'auteur du *Saint Louis* ne s'est pas donné le temps d'y réfléchir. — Ailleurs c'est l'imagination qui l'emporte, et ce poète, ce vrai poète,

un an avant la rentrée de Corneille au théâtre (*OEdipe*, 1659), il n'y a en France qu'un homme qui ait écrit quelques poèmes entiers sans défaillances ni disparates de style. C'est Corneille lui-même et il n'est pas toujours sûr de réussir. Or, ce grand homme déclarait que, si le P. Le Moyne était venu plus tard, il aurait été « le maître de tous les poètes français (1). » Pourquoi l'auteur du *Saint Louis* n'a-t-il pas vécu du temps de Boileau, de ce Boileau qui ne le nomme pas parce qu'il lui trouve trop de défauts pour mériter l'éloge et trop de beautés pour attirer la satire? (2) A fréquenter l'ami de Racine, il eût appris, comme Racine même, l'art excellent et qui lui manque, de faire difficilement les vers faciles. A pratiquer Le Moyne, mais un Le Moyne plus laborieux et plus sage, Boileau eût vu mieux encore une vérité qui, sans doute, ne lui était pas inconnue, c'est que la poésie dans l'âme fait le maître style dans les vers. Il en eut trouvé plus largement la

nous rappelle Théophile et le poignard qui rougit de s'être souillé du sang de son maître. Un sanglier vend chèrement sa vie,

Et l'epieu même en sue en la main du chasseur.

Le Nil changé en sang par Moïse épouvante la mer qui reçoit ses eaux.

Il donna de l'horreur aux Nochers qui le virent
Et l'haleine faillit aux vents qui le sentirent.

Quand l'imagination vague ainsi en plein caprice, elle rencontre le grotesque et l'accepte le plus naïvement du monde. C'est ainsi que Le Moyne a pu voir dans l'arsenal céleste

Des machines à grêle et des mortiers à foudre,
Des canons à carreaux qui font du feu sans poudre.

Excellent homme! Il ne songe qu'aux carreaux d'arbalète devenus par métaphore les traits de la foudre, et il n'aperçoit pas quelle risible équivoque il nous met dans l'esprit.

(1) Ce mot est rapporté par le P. Bougeant dans les *Mémoires de Trévoux*, août 1730, page 1455.

(2) Au P. Rapin qui lui demandait la raison de ce silence, le satirique aurait répondu en appliquant à l'auteur du *Saint Louis* une imitation des vers de Corneille sur Richelieu :

Il s'est trop élevé pour en dire du mal;
Il s'est trop égaré pour en dire du bien.

preuve dans le jésuite, comme il en trouvait la contre-épreuve dans Chapelain.

J'ai gardé la *Pucelle* pour la fin, non qu'elle l'emporte sur *Clovis* et le *Saint Louis ;* — j'estime, au contraire, que, de toutes les entreprises épiques, c'est la plus tristement avortée ; — mais aucune en son temps ne fit plus de bruit; aucune aussi peut-être ne fit mieux saillir l'insuffisance de la doctrine et du métier à produire par eux-mêmes un chef-d'œuvre.

III

Chapelain, la *Pucelle*, le métier suppléant l'inspiration, la poésie. — Style déplorable; pourquoi? — Fonds : mérite historique et patriotique, mais grand vice de conception. — Quelques lois vraies du poème héroïque : moralité positive et mise dans l'impression, idéal et vraisemblance, unité, merveilleux.

Chapelain n'est-il pas surtout à plaindre? Ce fils de notaire parisien, si bien fait, semble-t-il, pour continuer l'office paternel, ce bourgeois, non pas peut-être aussi avare dans la réalité que dans la légende, mais rangé, timide, « circonspectissime » d'après ses amis, cet érudit, ce critique généralement sage mais étroit et formaliste, « son caractère étant plutôt de judicieux que de spirituel, » comme il l'a dit lui-même (1); cet homme de bien « qui fait une profession exacte d'aimer la vertu sans intérêt, » mais d'ailleurs sans enthousiasme et sans flamme, où a-t-il pris que son astre — si astre il y a — l'avait formé capable de la grande poésie héroïque? L'histoire en est simple et triste. Sachant beaucoup, jouissant comme critique d'une

(1) Liste des gratifications à donner aux gens de lettres, adressée à Colbert.

autorité, non pas imméritée, mais fort supérieure à ses mérites (1), poussé par d'imprudents amis, mais plus encore par le préjugé régnant en faveur de la fécondité créatrice des prétendues règles, l'homme qui n'avait encore signé que deux pièces de vers assez estimables, une paraphrase du *Miserere* et une ode à Richelieu, se laissa enfin persuader d'essayer le grand-œuvre. C'était plusieurs années avant le *Cid*, car, en 1637, après le plan longuement médité et le poème esquissé tout entier en prose, Chapelain avait déjà mis en vers les deux premiers chants et les montrait à d'Andilly, son ami, son aristarque et même un peu son collaborateur (2). D'Andilly mit dans la confidence le duc de Longueville, cet arrière-petit-fils ou neveu de Dunois. Le grand seigneur adopta l'œuvre qui promettait un renouveau de gloire à son ancêtre, et pensionna l'auteur jusqu'à complet achèvement, ce qui, au dire des malins, ne hâta point la lenteur naturelle du « circonspectissime. » Là commencèrent pour Chapelain vingt ans de gloire, mais de gloire conditionnelle et comme sous bénéfice d'inventaire. En prose, en vers, en français, en latin, on n'entendit plus que variantes du *nescio quid majus nascitur Iliade* (3). L'auteur était-il sincère quand il écrivait dans sa préface : « Les louanges anticipées de quelques personnes officieuses n'ont été souffertes par moi qu'avec

(1) Je reviendrai à propos de Boileau sur cet aspect de la vie littéraire de Chapelain.

(2) D'Andilly ne critiquait pas seulement, et assez bien du reste ; il refaisait lui-même certains vers. Il écrit à Chapelain le 31 août 1654 : « Je serai d'avis que vous fassiez de bien meilleurs vers que ceux que j'ai faits en quelques endroits, et que ceux qui vous contenteront vous épargnent quelque peine dans un aussi grand travail qu'est le vôtre. Mais je vous dirai sincèrement que, selon notre avis, nul de ceux au lieu desquels j'en ai fait ne saurait demeurer. »

(3) Ménage disait :

Ad bellum Ludovix alter mittatur Achilles.
Qui canat heroas alter Homerus adest.

beaucoup de peine, et j'ai toujours appréhendé qu'elles ne m'engageassent à soutenir une réputation plus grande que mes forces ne le peuvent permettre (1). » Sincère ou non, il était prophète. En 1656, les douze premiers chants de la *Pucelle* parurent enfin ; on les lut beaucoup, on s'étonna, les épigrammes éclatèrent, provoquant des ripostes, et Chapelain, combattu mais non terrassé, continua bravement l'œuvre. Enfin Boileau ouvrit en 1664 ses hostilités implacables. Bientôt la chute fut complète, et si Vigneul-Marville semble la figurer un peu trop prompte, il ne se trompe guère de l'appeler « la plus grande et la plus déplorable qui se soit faite de mémoire d'homme du haut de Parnasse en bas. » L'auteur lui-même ne l'avouait que trop en renonçant à produire la seconde moitié du poème, celle qui, dans sa pensée, devait justifier la première (2). Les douze derniers chants de la *Pucelle* allaient dormir en manuscrit jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, jusqu'en 1882.

J'ai mieux à faire que d'amuser le lecteur aux dépens du style de Chapelain. On s'est donné de nos jours la tâche inverse. On a extrait du malencontreux poème un tableau de Dieu dans sa gloire, page immortelle, dit-on, mais qui partout ailleurs ne serait estimée que passable (3). En cherchant bien, on a pu détacher de la masse quelques bons couplets de huit ou dix vers de suite. Boileau n'y contredirait pas :

(1) Chapelain. Préface des douze premiers chants.

(2) « ... Je ne ferai qu'achever de produire les pièces du procès, que mettre sur le bureau sa seconde moitié, afin qu'il (le public) voie si elle justifiera la première et si elle confondra bien ses calomniateurs (Préface des douze derniers chants).

(3) Chant I. — Au chant XII je trouve une description du Ciel des Bienheureux qui, sauf deux ou trois expressions fâcheuses, me paraît valoir au moins autant.

Un vers noble, quoique dur,
Peut briller dans la *Pucelle*.

Avouons-le même, la noblesse va quelquefois sans la dureté. Mais que Boileau a raison dans l'ensemble ! Oui, les voilà bien, ces vers « et sans force et sans grâces (1). » Voilà bien les grands mots qui leur servent à se guinder ; voilà surtout la cacophonie, peut-être sous l'ombre d'harmonie imitative.

De ce sourcilleux fort la ceinture terrible
Borde un roc escarpé, hautain, inaccessible,
Où mène un endroit seul, et de ce seul endroit
Droite et roide est la côte et le sentier étroit (2).

Boileau parle encore d'inversions pénibles, et vous les trouverez à chaque pas. Il critique les vains ornements plantés à la ligne. Sans doute il vise particulièrement les comparaisons, et de fait rien n'est froid comme de les voir revenir presque à intervalles fixes et se présenter sous les mêmes formules. L'auteur, en les ramenant ainsi, a visiblement conscience d'accomplir un devoir envers lui-même, envers les « règles » plutôt. Boileau pouvait encore accuser la vulgarité de mille expressions, leur prosaïsme plat ou risible. Avec une parfaite naïveté, Chapelain vous mettra dans l'esprit les idées les plus grotesques.

Allez cueillir la palme au sommet de l'échelle !

s'écrie Jeanne pendant l'escalade de Jargeau (3). A l'assaut des Tourelles, sous Orléans, un Français est renversé.

Par le fléau tournant, il est pris en travers
Et loin des premiers chus s'en va choir à l'envers (4).

(1) Boileau, satire IV (1664). La répétition de la conjonction *et* est manifestement ironique ; on la rencontre à toutes les pages de Chapelain.
(2) Chant V. — Le fort en question est Jargeau.
(3) Chant IV.
(4) Chant III.

Il suffit ; n'insistons pas. L'auteur lui-même, dans la préface des douze premiers chants, sacrifie sa versification et son style, mais encore avec quelle désinvolture ! « Quant aux vers et au langage, ce sont des instruments de si petite considération dans l épopée, qu'ils ne méritent pas que de si graves juges s'y arrêtent. On les abandonne à la fureur de la nation grammairienne..... » Et le pauvre homme continue, entassant les paradoxes pour glorifier uniquement l'invention, la disposition, le dessein, vraie âme du corps poétique, « qui a les sentiments et les actions pour membres, » tandis que « la pureté de la diction, le nombre du vers et la richesse de la rime n'en font que l'habillement (1). » Qui entendons-nous ici ? Est-ce le poète se défendant vaille que vaille ? Est-ce le critique assez mal inspiré pour méconnaître de bonne foi cette vérité manifeste, que les œuvres vivent par le style, que le style, bien loin d'être à la pensée un pur vêtement, en est la substance achevée et, pour ainsi dire, la chair vivante ?

Au reste Chapelain établit par un exemple mémorable cette vérité même qu'il vient de nier. Pourquoi écrit-il si mal ? D'où vient ce phénomène, qu'un homme lettré comme on ne l'est guère, familier comme pas un avec les anciens maîtres et capable de les apprécier au juste, n'ait su prendre à pareille école qu'un style plat et barbare ? C'est que le style, c'est l'âme, et que l'âme du pauvre rimeur est trop incomplète. L'imagination n'y manque pas seule ; l'intelligence même y est en défaut, du moins cette finesse attentive de l'esprit, ce tact rapide et sûr qui saisit les vrais rapports entre objets, les proportions, les nuances, le con-

(1) Il y insiste, il y tient ; après avoir confessé que la versification est ce qui lui a le plus coûté, il se hâte de conclure : « Avec tout cela, je ne l'ai jamais conçue que sous l'image d'un ornement externe qui n'avait guère d'autre lustre que celui qu'elle tirait du sujet qu'elle revêtait. » (*Ibidem.*) On ne prend pas mieux le contrepied de la vérité.

venable, et tout d'abord esquive le ridicule. Le ridicule abonde dans la *Pucelle;* il naît de mainte comparaison disproportionnée, comme celle de deux évêques allant et venant dans une galerie de peintures, avec l'océan qui oscille sous la loi du flux et du reflux (1). Il ressort de certaines hyperboles trop insoutenables, par exemple celle qui fait de la beauté d'Agnès un météore capable de suppléer à l'éclairage d'un palais.

Agnès lance partout des rayons et des feux,
Et son corps parmi l'ombre est un corps lumineux (2).

Il est dans ces descriptions minutieuses, vrais inventaires, comme on l'a dit assez joliment, et qui sentent le tabellion de race; mais surtout dans la trivialité bien superflue du détail. Voyez combler le fossé de Jargeau.

Puis on cherche en tous lieux, à l'aide de la sonde,
Quels ont le fond plus ferme et l'eau la plus profonde,
Et roulant de grands sacs pleins de menus cailloux
A la hauteur du reste on en comble les trous (3).

Trois vers plus loin Chapelain vous dira que

..... la paresseuse aurore
Aux portes d'Orient ne paraît pas encore,

et il ne s'avisera point de la disparate choquante entre

(1) Chant VII. — Deux évêques, se rendant au Concile de Constance, visitent Fontainebleau, et là, Roger, frère d'Agnès Sorel, leur montre, peints dans une galerie, les épisodes principaux de la guerre de Cent Ans.

(2) Chant VII. — Ailleurs, Marie la nièce de Philippe de Bourgogne, ne remplace pas le soleil mais lui fait concurrence. Echappée de Paris,

Elle fuit ses tyrans d'une légère fuite
Voit le flambeau du jour reparaître à ses yeux
Et dans l'air à l'envi lance un feu radieux. (Chap XXIII).

(3) Chant IV.

cette élégance mythologique et les menues opérations de sape et de mine où il vient de nous arrêter. On cite partout la construction du bûcher de Jeanne et, en vérité, toutes les formes du mauvais goût s'y rassemblent comme à plaisir. Plus que jamais les détails sont vulgaires jusqu'au grotesque; mais ce qui étonne c'est que l'auteur n'en sente point la parfaite inutilité. Qu'importe à l'effet de terreur et de pitié, le seul à produire, que « la souche d'en-haut croise la basse souche, » ou que

Cinq planches d'un sapin qui n'est rien que résine
Servent de cime étroite à l'altière machine? (1)

Ailleurs, l'esprit oubliant d'exercer son contrôle, l'imagination surmenée enfantera de véritables monstres de laideur. Figurez-vous la terreur personnifiée.

Elle a, comme le corps, les deux ailes couvertes
De bouches aux clameurs incessamment ouvertes
Et darde près et loin par cent ressorts divers
Cent visages hideux et cent gosiers ouverts (2).

Quand on écrit de la sorte, on n'ignore pas seulement

(1) Chant XXIII. — On reproche à la *Pucelle* l'absence de vérité, de vraisemblance. En voilà encore un type. Imaginez, dans la place du vieux marché à Rouen, un bûcher formé d'une forêt entière « et qui dépasse en hauteur le plus haut bâtiment. » A ce compte, la ville en bois du quinzième siècle ne peut manquer de brûler avec l'héroïne.

(2) Chant III. — Virgile a décrit ainsi la renommée :

Monstrum horrendum, ingens, cui, quot sunt corpore plumæ,
Tot vigiles oculi subter (mirabile dictu !)
Tot linguæ, totidem ora sonant, tot subrigit aures.
(*Enéide* IV, *181...*)

Le poète qui trouvait cet épouvantail dans son mobilier mythologique — et je me permets de croire qu'il pouvait l'y laisser — l'a du moins un peu adouci en cachant tout sous les plumes du monstre, et ce petit mot *subter* nous dispense à peu près de rien voir. Essayez au contraire de vous figurer ces ailes *couvertes* de bouches, ces visages et ces gosiers dardés au loin. Vraie figure de cauchemar. Boileau dit en un seul vers : « Ce monstre composé de bouches et d'oreilles. » (*Lutrin*, chant II) et je lui en demande pardon; il me semble tenir le milieu entre Chapelain et Virgile.

l'art de bien exprimer la pensée; on a le malheur de ne pas voir juste et de penser faux, au moins dans le détail.

Mais enfin, que vaut l'ensemble, ce « dessein » qui fait l'âme du poème et seul est digne de compter? Chapelain, tout en abandonnant la question aux gens de goût, s'étudie à diriger leur critique, à peu près comme un président d'assises posant les questions au jury. Prenons une voie plus courte et d'abord louons de bon cœur le poète français et chrétien de sa fidélité à l'histoire, de son courage à remettre en lumière la vraie Jeanne d'Arc, oubliée par la France du dix-septième siècle, ou affublée de travestissements plus outrageux que l'oubli même. Sachons-lui gré encore de ne l'avoir point faite amoureuse; respect élémentaire mais qui n'est pas sans mérite en plein règne de la galanterie romanesque. En revanche, il a fait tous les chefs épris de Jeanne et par ordre de Dieu, qui plus est : fiction inutile à la marche des choses, bizarre d'ailleurs et qui prêterait à sourire. Jeanne est toujours digne et grande, mais trop constamment héroïque, impassible, triomphante, n'ayant qu'à paraître pour avoir raison des obstacles, au moins dans le camp français et jusqu'à la marche sur Reims. Mou, versatile, nul au point de décourager toute sympathie, le roi flotte entre sa libératrice et son favori ou sa maîtresse, jusqu'au jour où, pendant l'assaut de Paris, le démon ayant détourné contre Amaury un trait lancé par la Pucelle, Charles croit à un meurtre volontaire et la chasse avec fureur. Il ne la reverra plus et n'en aura guère souci. De tous les caractères le plus intéressant peut-être est celui de Marie de Bourgogne, l'amante de Dunois et finalement son épouse. Or, cet intérêt prodigué à un personnage secondaire tient de près au plus grave défaut de l'ordonnance générale du poème.

On l'a louée pourtant, cette ordonnance, et je l'avoue, la

Pucelle offre un peu plus d'unité que les œuvres de Desmarets et du P. Le Moyne. Mais pour mettre la louange à l'aise il a fallu supprimer, ou à peu près, douze chants sur vingt-quatre (1). Chapelain, ai-je dit, respecte l'histoire. Oui, dans la première moitié; mais là encore les faits sont-ils exploités avec assez d'art et de bonheur? Où est l'idylle du début, où l'adolescence de Jeanne, où le premier écho de ses voix? Prélude charmant et grandiose tout ensemble! Un moderne s'y arrêterait avec délices et il aurait, pour le bien traiter, l'avantage d'une versification savamment assouplie et détendue. Chapelain ne l'entend pas ainsi. Orléans et Dunois sont les premiers objets dont il occupe notre pensée, et quant à la vocation de la Pucelle, une seule apparition achève tout, qui ressemble dès lors à un expédient poétique, à une machine. En un clin d'œil, Jeanne est à Chinon et sa vie militaire commence. Orléans, Jargeau, Patay, Troyes, Reims, Paris : elle franchit d'un trait et, pour ainsi dire, tambour battant, ces étapes historiques. Le poète ne s'arrête que pour nous conter la jalousie de Marie quand elle sait Jeanne aimée de Dunois, ensuite pour conduire Agnès Sorel d'abord à la cour de Charles, d'où Jeanne l'écarte en quelques mots, puis à Fontainebleau près de Philippe-le-Bon que, par vengeance, elle ramène à l'alliance anglaise. Bref, à la fin du douzième chant, au milieu du poème, l'héroïne est déjà chassée, prise, vendue à Bedford et prisonnière dans Rouen.

Restent la procédure et la mort, le sacrifice plus victorieux que les victoires, la guerrière devenue martyre et

(1) J. Duchesne, *Histoire des poèmes épiques français au dix-septième siècle*, p. 177. Les douze derniers chants étaient alors inédits; ils sont aujourd'hui dans toutes les mains. Et Chapelain lui-même dans la préface particulière qu'il y a jointe, ne réclame-t-il pas son droit d'être jugé sur l'ensemble?

achetant de Dieu à ce prix la délivrance nationale que ses armes n'ont pu mener à terme. Quel drame! Quel champ ouvert! n'était peut-être que la plus haute poésie aura toujours peine à égaler « la simplicité d'un récit fidèle. » Mais que va faire Chapelain?

J'entends au dix-septième chant Jeanne captive s'offrir en victime au Sauveur.

> Ta mort des belles morts est l'exemple et la loi,
> Je mourrai glorieuse en mourant comme toi.
> Pour terminer enfin une si longue guerre,
> Souffre qu'en me perdant se perde l'Angleterre,
> Que la France se sauve en me laissant périr...

Au vingt-deuxième — belle et poétique idée — c'est la Très-Sainte Vierge en personne qui offre à Dieu la vierge de Vaucouleurs en holocauste pour la nation très chrétienne et son coupable roi.

> Accepte l'innocente au lieu du criminel.

Par là sera confondu

> L'enfer qui sur sa perte a fondé l'espérance
> D'établir l'hérésie au trône de la France.

Enfin Jeanne, sur le bûcher, n'a pas d'autre vœu que d'expier les fautes de Charles.

> Je ne suis rien, Seigneur; mais, pour tenir sa place,
> Ce rien pourra suffire, assisté de ta grâce...
> Epargne le coupable et te venge sur moi (1).

Le poète est trop chrétien pour n'entrevoir pas cette grande idée; mais il l'entrevoit, c'est le mot, et — qui le croirait? — il se détourne au plus vite. L'histoire, dans les douze premiers chants, était pressée et comme entas-

(1) Chant XXIII.

sée : un roman remplit les douze autres. Tout roule sur Agnès, plus que jamais souveraine du cœur de Charles, et sur un héros imaginaire, Edouard, fils de Bedfort, auquel son père, astrologue autant que soldat, croit promise la couronne de France. Grâce à une ressemblance parfaite, Edouard prend le personnage du frère de la Pucelle, Rodolphe, captif de fait en Angleterre. Il trompe toute la cour de Bourges, séduit le roi, le gouverne, empêche, en feignant d'y travailler, la délivrance de sa sœur prétendue, et finalement attente à la vie de Charles. Mais c'est Agnès qui mange le fruit empoisonné. Le désespoir de cette mort rend au prince le sentiment de ses fautes, le soin de sa couronne et même quelque souvenir de la Pucelle, mais combien faible et fugitif! Cependant le démon détermine les Anglais à faire périr Jeanne. Trente-deux vers pour le procès, deux cent soixante pour le supplice, et tout est dit. L'héroïne apparaît deux fois, mais c'est à Marie, pour l'instituer son héritière et lui prédire les héros qui sortiront de Dunois et d'elle. Ne demandez pas à Chapelain quelle impression fait sur le roi le martyre de sa libératrice. Il a oublié de nous l'apprendre, occupé qu'il est de dénouer hâtivement les fils de son intrigue, surtout d'unir Marie à Dunois. Chose pénible, presque odieuse : quand Charles, maître de Paris, va remercier Dieu à Notre-Dame, le nom de la Pucelle ne lui revient même pas aux lèvres, ni son souvenir au cœur (1).

Après cela je ne m'étonne plus d'entendre le poète avouer que Jeanne n'est pas la véritable héroïne de l'œuvre (2) ;

(1) Chant XXIV.

(2) « D'ailleurs, bien que j'aie fait prendre à la Pucelle une part fort considérable en ce succès, je ne l'ai pas tant regardée comme le principal héros du poème qui, à proprement parler, est le comte de Dunois, que comme l'intelligence qui l'assiste efficacement dans l'entreprise qu'il s'était

mais n'est-ce pas là, dans l'œuvre, le vice capital? Ou plutôt Jeanne remplit et domine toute la première moitié; mais elle s'éclipse dans la seconde, au moment précis où elle mériterait le plus de paraître, ne fût-ce qu'à raison de « ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu. » C'est là, chez le pauvre auteur, bon chrétien cependant et bon patriote, une aberration énorme dont se plaignent à la fois la religion, le patriotisme, la poésie. Et de quelle règle, en vérité, pouvait-il bien la couvrir?

Son premier malheur, et plus sensible chez lui que chez aucun autre, consistait donc à envisager l'épopée comme une sorte de construction scientifique à laquelle suffirait, ou à peu près, l'exacte connaissance de la théorie. Le second, bien partagé cette fois par tous ses confrères en poésie épique, fut de tenir pour règle les commentaires courants de la poétique d'Aristote et d'en surcharger comme d'une végétation parasite les lois profondes et naturelles du genre. Car elles existent, ces lois, elles sont certaines pour le spiritualiste qui raisonne, et libres que nous sommes aujourd'hui de tout préjugé d'école, nous n'avons plus grand mérite à les démêler. Loi morale tout d'abord, qui oblige l'œuvre d'art à servir plus ou moins directement le perfectionnement, l'élévation de l'âme. Devoir strict, évident et combien facile dans un genre qui a l'héroïsme pour objet! Desmarets et Chapelain, ces honnêtes gens logiques, n'en doutaient pas plus que Le Moyne; mais ils se trompaient de mettre la puissance élevante de l'œuvre d'art dans les sentences ou lieux communs de morale, dans la thèse ou conclusion que l'esprit doit tirer de l'événement, dans les leçons directes ou voilées adressées à l'intelligence pure. Chapelain ne se vante-t-il pas, le pauvre homme,

proposée, de délivrer la France de la tyrannie des Anglais. » (Préface des douze premiers chants.)

d'avoir donné à son œuvre une manière de dessous allégorique où la France figure l'âme, Charles la volonté, Jeanne la grâce et ainsi du reste, — le tout « suivant les préceptes? (1) » Quels préceptes? Et pourquoi cachent-ils au poète ce fait d'expérience, que l'œuvre d'art élève ou abaisse, perfectionne ou déprave, surtout par l'impression dominante qui en ressort? Ne moralisez pas, ne prêchez pas; montrez-nous seulement la grandeur d'âme, et nous vous dispensons même de nous en avertir. Là est la vraie force pour le bien.

Elle serait moindre si l'œuvre était d'invention pure, ou si, par contre, elle n'était qu'une chronique mise en vers. Voilà pourquoi le poète emprunte son thème à l'histoire; il veut que votre sympathie généreuse pour la grandeur d'âme ne s'égare pas dans le rêve. qu'elle trouve au moins un fond de réalité solide où s'attacher. Voilà d'ailleurs pourquoi il ne rime pas l'histoire telle quelle; il veut, en l'idéalisant, nous offrir le spectacle d'un plus haut héroïsme, sans nous tromper du reste ni choquer ce que nous savons des faits, des mœurs et de la couleur des époques. Desmarets et Le Moyne avaient oublié ce dernier point.

Lois de moralité, d'idéal, de vraisemblance : il y faut joindre celles de la composition proprement dite, celles que la nature impose à tout récit quelque peu ample. N'en rap-

(1) « ... Je lèverai ici le voile... et je dirai... qu'afin de réduire l'action à l'universel, suivant les préceptes, et de ne la priver pas du sens allégorique par lequel la poésie est faite l'un des principaux instruments de l'architectonique, je disposai toute la matière de telle sorte que la France devait représenter l'âme de l'homme en guerre avec elle-même; — le roi Charles : la volonté maîtresse absolue; — l'Anglais et le Bourguignon : les divers transports de l'appétit irascible; — Amaury et Agnès : ... les différents mouvements de l'appétit concupiscible; — Dunois : ... la vertu qui a ses racines dans la volonté; — Tanneguy : ... l'entendement qui éclaire la volonté aveugle; — et la Pucelle : ... la grâce divine. » (Préface des premiers chants.)

pelons qu'une, l'unité, l'unité de fait, d'impression, de sympathie; la lumière bien distribuée, les figures principales détachées et attirant l'œil comme dans un tableau. Mieux appliquée, cette règle authentique et de nature eût allégé le *Clovis* et le *Saint Louis* de bien des épisodes; elle eût épargné à l'auteur de la *Pucelle* la faute énorme qui gâte la seconde moitié de son plan.

Du moins les trois poètes ont-ils vu et observé, je n'examine pas avec quel succès, une dernière loi, une suprême convenance de genre; je veux dire l'emploi du merveilleux, du merveilleux chrétien. — Le merveilleux! Un rationalisme timide veut bien l'admettre dans le cœur des personnages; mais point ailleurs, sans s'aviser peut-être que c'est là en détruire ou en transformer la notion usuelle. Qui dit merveilleux dit proprement, non pas une intervention quelconque des esprits bons ou mauvais, mais leur intervention sensible. Que Dieu ou le démon parlent tout bas au cœur, voilà le train commun du monde moral, et, si on l'ose dire, l'allure de la Providence ordinaire. Que cette voix éclate aux oreilles comme lors du baptême de Notre-Seigneur; que la suggestion divine ou diabolique prenne figure dans une vision telle que les ossements arides montrés à Ezéchiel ou l'ombre de Samuel évoquée pour Saül par la pythonisse d'Endor; qu'elle s'atteste par quelque dérogation aux communes lois de la nature, le buisson ardent par exemple ou la résurrection de Lazare; là s'affirme la Providence extraordinaire, là commence le merveilleux. Le rationalisme peut les estimer chimériques l'un et l'autre: peu importe; il ne m'incombe pas d'établir ici en façon de parenthèse que le rationalisme choque la raison autant que la foi. Mais si l'on demande pourquoi j'estime l'emploi du merveilleux une nécessité ou tout au moins une haute convenance du poème héroïque, le voici. Le tableau

d'une grande entreprise, d'une grande lutte, ne perdrait pas seulement de son éclat possible ; il serait incomplet jusqu'à en devenir mensonger, si l'on n'y voyait, au moins de temps en temps apparaître, au-dessus de la cause seconde, réelle, active, objet premier et quasi continu du spectacle, la cause première dirigeant tout à ses fins sans rien violenter. D'un mot, il serait terne et faux si, au-dessus de la liberté humaine, il oubliait de faire planer la Providence. Mais laquelle? Pour l'histoire, ce sera la Providence ordinaire, sauf le cas où le merveilleux lui-même est historique, par exemple le cas de Jeanne d'Arc. Mais le poète, autorisé, obligé par état à saisir l'imagination, à incorporer le beau immatériel sous formes sensibles, n'incline-t-il pas tout naturellement à faire plus large le rôle de la Providence extraordinaire, à réduire l'action latente des esprits en action apparente, la suggestion morale en merveilleux proprement dit? Où est le péril? Et qui prendra jamais de telles fictions pour des miracles authentiques? Le reste est affaire de goût, de tact, et de droit sens religieux. Le Moyne et Desmarets se donnent le tort de prodiguer les interventions préternaturelles ; Chapelain en est plus sobre ; mais s'il les traite parfois avec dignité, voire avec magnificence, il lui arrive de les ravaler par la gaucherie du style et le matérialisme prosaïque de l'image (1). Et pourtant, presque seul de son époque, il connaissait le grand maître en cet art d'exprimer l'invisible par des symboles assez purs, assez aériens, assez spirituels, pourrait-on dire. Il avait pratiqué

(1) Voyez saint Michel prenant une forme sensible pour apparaître au roi. Ne diriez-vous pas qu'il pétrit ou qu'il maçonne? L'archange

> De la plus haute sphère aux plages les plus basses
> Vient fixer l'air mobile, en assembler des masses,
> Les mêler, les unir, et s'en former un corps
> Vide par le dedans et solide au dehors...
>
> (Chant VI.)

Dante ; mais il ne l'appréciait pas : Dante n'est point selon les règles (1).

Le merveilleux est moralement nécessaire à l'épopée. Que l'épopée chrétienne appelle le merveilleux chrétien, la chose est trop évidente et Boileau même n'ose y contredire, on le verra. Que l'Olympe soit ridiculement déplacé dans toute poésie moderne, il sera temps de l'établir quand nous discuterons l'Art poétique. Mais il fallait donner acte à Desmarets, à Le Moyne, à Chapelain, de leur effort au sens de la vérité. Que n'ont-ils eu en tout le goût et le génie, comme ils avaient, en ce point, le bon sens et le courage? Dès 1660 c'en était fait peut-être du préjugé-Renaissance, et Dieu sait ce que l'art du dix-septième siècle y eût gagné. Ils échouèrent, et c'est au théâtre seulement que nous trouverons des chefs-d'œuvre de haute poésie; encore bien que l'essor de nos tragiques soit contrarié, lui aussi, par quelques règles factices et par l'habitude des sujets païens (2).

(1) « Le Dante n'a pas seulement le soupçon du poème épique qui consiste tout dans l'action. Son ouvrage est un voyage eu songe plein de satire et de matière morale, avec beaucoup de beaux vers... » (Chapelain, Lettre au P. Rapin, 20 mars 1673.) Et le pauvre auteur de la *Pucelle* ne soupçonne pas, lui, qu'à côté du grand poème héroïque puisse exister le grand poème didactique ou semi-didactique, aussi intéressant que l'autre et facilement plus grandiose. D'ailleurs là n'est pas la question et je ne rappelle Dante qu'à un titre, celui de modèle dans la mise en œuvre du merveilleux, du merveilleux céleste surtout.

(2) On ne peut ni omettre absolument ni ranger parmi les entrepreneurs d'épopée le traducteur de la *Pharsale*, Guillaume de Brébeuf. Ce compatriote de Corneille, ce gentilhomme pauvre, infirme et pieux, reste encore plus honorable pour son caractère que pour son talent de versificateur, talent réel cependant. Le bruit qui se fit autour de son œuvre principale, l'approbation de Chapelain, les louanges un peu suspectes de Corneille ne sauraient empêcher de regretter le temps et la peine que lui coûta sa tâche ingrate. Traduire en prose un poète étranger, c'est obliger ceux qui ne peuvent le lire dans sa langue. Quant à le rendre en vers, j'y verrais volontiers pour le traducteur une préparation laborieuse à des compositions plus personnelles. Cependant un travail semblable n'intéresse guère le

lecteur que par la comparaison qu'il en peut faire avec l'original, exercice préparatoire, thème à critiques de métier; c'est, de part et d'autre, besogne utile mais secondaire et qu'il vaut mieux ne pas prolonger en s'attaquant à une œuvre de longue haleine. Et puis pourquoi choisir Lucain ? Comme son illustre ami Corneille, Brébeuf était séduit par l'énergie sentencieuse du trait et la pompe sonore du langage, alors que nous sommes plutôt, et non sans raison, fatigués par le pédantisme déclamatoire du fond et le miroitement continu du style. Le jeune poète espagnol figure à peu près la Boétie versifiant comme un du Bartas. — En somme, Brébeuf, avec d'innombrables mérites, ne donne guère lieu qu'à une confrontation toute scolaire et technique de sa traduction avec l'original et de tous deux avec les grands poètes simples. Qu'on étudie de ce point de vue les morceaux saillants tels que les portraits de César et de Pompée (livre I), la forêt de Marseille (III), quelques épisodes militaires, ou encore le conseil où se décide le meurtre de Pompée (VIII), et la manière dont César reçoit la tête de son grand rival (IX); — on verra bien justifiés les deux vers de Boileau :

Malgré son fatras obscur,
Souvent Brebeuf étincelle,

et l'on sentira mieux du même coup le tort de ceux qui ne savent pas distinguer Lucain de Virgile.

CHAPITRE IV

Le théâtre au dix-septième siècle avant le Cid.

I

Première phase. — Au début, deux répertoires en présence : l'un populaire (mystères, moralités, farces), l'autre soi-disant classique (pièces de l'école de Jodelle, etc. Montchrétien.) — Première phase, Hardy. — L'hôtel de Bourgogne loué par les confrères de la Passion à des troupes de comédiens. — Celle de Valleran-Lecomte. — Hardy, l'ouvrier dramatique à gages ; — production infinie et en tous genres ; — talent réel peut-être, mais surmené, gaspillé. — Théophile, Scudéry.

Au commencement du dix-septième siècle, deux théâtres étaient en présence. L'un sortait de l'école de Ronsard, théâtre savant, prétendu classique mais oubliant Sophocle pour Sénèque, presque tout en dissertations, en monologues et en chœurs, ne soupçonnant guère ni le déploiement progressif des caractères, ni l'habile économie des incidents, c'est-à-dire n'entendant rien à l'action, laquelle se fait de ces deux éléments combinés. Tel était bien le grand vice de la tragédie-Renaissance inaugurée par Jodelle, continuée par Garnier et dont le meilleur représentant, Montchrétien, vivait et produisait encore : sa dernière pièce,

l'*Écossaise* (Marie-Stuart), est de 1605. Quant à la comédie, c'est à peine si, parmi d'autres ébauches rares et grossières, on peut honorer de ce nom les dix pièces en prose imitées de l'italien par Pierre de Larrivey.

Ces dernières n'avaient jamais eu de représentation ; tout le reste, comédie ou tragédie, semble n'avoir paru que sur des scènes de collège ; au moins n'avait-il jamais obtenu ni même sollicité l'entrée de l'hôtel de Bourgogne, seul théâtre public autorisé dans Paris. Les confrères de la Passion gardaient, avec la propriété de la salle, le monopole des représentations dramatiques ; fort occupés de le défendre contre la concurrence de certaines troupes nomades, provinciales ou même italiennes ; mais encore plus embarrassés de l'exercer par eux-mêmes depuis l'interdiction des mystères en 1548. C'était pourtant à l'hôtel de Bourgogne que se maintenaient tant bien que mal les restes du vieux théâtre, mais à condition de se transformer. Les moralités, si chères au quinzième siècle, tendaient à perdre leur caractère impersonnel et allégorique ; elles penchaient vers la comédie romanesque ou le drame bourgeois. Les mystères se hasardaient parfois à reparaître, déguisés en églogues, en pastorales, ou même décorés du nom très élastique de tragédies. Quant à la farce, elle n'avait qu'à rester elle-même, trop sûre de plaire toujours à un public rieur et peu délicat.

Vers la fin du seizième siècle, les confrères s'avisèrent de louer l'hôtel de Bourgogne à quelqu'une de ces troupes voyageuses, écartées jusque-là comme rivales. Celle de Valleran-Lecomte, qui devait s'y établir à demeure en 1628, y fit sa première apparition dès 1599. Elle tenait à ses gages, faut-il dire un poète ou un ouvrier en vers ? chargé peut-être à lui tout seul de créer le répertoire. Il est probable que, avant cette époque, Alexandre Hardy cou-

rait déjà la province à la suite des comédiens de Valleran ; il est certain que, de 1600 à 1630 environ, il est le représentant à peu près unique du théâtre français à la veille de produire des chefs-d'œuvre.

Hardy a-t-il contribué à leur préparer les voies ? Est ce là un de ces précurseurs malheureux que l'on méconnaît en les exploitant ? Hypothèse plausible. En tout cas, jamais carrière ne fut plus laborieuse, plus ingrate peut-être. C'était l'époque où, suivant le mot d'une actrice, les comédies se composaient en une nuit et se payaient trois écus. Condamné par la nécessité de vivre à cet effort de production incessante,

Coutumier de courre une plaine
Qui s'étend par tout l'univers,
J'entends à composer de vers
Quatre milliers tout d'une haleine,... (1)

on se demande où le pauvre Hardy trouvait le temps matériel de lire et de transformer les auteurs anciens ou modernes qu'il arrangeait pour la scène. A-t-il fait cinq cents pièces ou huit cents ? La tradition oscille entre ces deux chiffres, et l'auteur lui-même aurait eu peine à préciser, dit-on. Dès lors, il est trop clair qu'il ne faut pas lui demander des chefs-d'œuvre. Ajoutez que, s'il avait eu le loisir et le génie, encore lui eût-il été singulièrement difficile de s'imposer au public de l'Hôtel de Bourgogne. Triste public d'après les documents d'alors, tels que les « Prologues » du bouffon et orateur de la troupe, Deslauriers dit Bruscambille. Dans une salle longue, mal éclairée par quelques chandelles, dans un parterre plan où tout le monde se tient debout et où les premiers seuls peuvent bien voir, imaginez une cohue de petits marchands, de clercs de la basoche, de pages et de

(1) Théophile.

laquais, s'agitant, se querellant, criant aux acteurs de commencer puis refusant de faire silence pour les entendre. C'est bien la même foule qui, vers la même époque, en Espagne, contraint Lope d'enfermer les règles sous dix clefs quand il veut écrire une comédie. Se figure-t-on *Polyeucte* ou *Andromaque* se produisant en pareil milieu? Parmi les obstacles qui, au temps de Hardy, auraient quelque peu embarrassé le génie même, comptons encore, au moins pour une certaine part, un système de mise en scène conservé des mystères et passé dans les habitudes des spectateurs. Point de décorations successives : les divers lieux où se doit promener l'action sont tous ensemble et constamment sous les yeux du peuple, non pas, il est vrai, simplement indiqués par un écriteau comme au théâtre de Shakespeare, mais figurés ou résumés dans une reproduction partielle qui vaut pour le tout. Ce pan de mur percé d'une porte, c'est une ville, c'est Constantinople ; un peu plus loin, sur le même fond ou sur un des côtés, cette tour sera Paris. Voici un arbre qui compte pour une forêt ; voilà une mer de six pieds carrés et, tout auprès, une prison ou une chambre qui s'ouvre pour laisser voir l'intérieur. Manifestement, cette disposition met à néant les entr'actes réels, dispense de baisser la toile, supprime jusqu'à l'idée d'unité de temps et de lieu.

On voit les conditions faites au malheureux Hardy et, pour le citer lui-même, quelles fleurs pouvait produire sa « pauvre muse... entre les épines de toutes sortes d'incommodités. (1) » N'avait-il pourtant qu'une imagination fougueuse et sans ombre de doctrine littéraire? Était-ce au contraire, comme on l'a soutenu récemment, un classique d'instinct et de préférence jeté dans l'excentricité par des

(1) A M. Payen des Landes, Épître dédicatoire de *Théagène et Chariclée*.

circonstances plus fortes que lui ? (1) Je me demande en vérité si les circonstances dont il s'agit lui permettaient même d'être quelque chose, d'avoir un goût quelconque et de le suivre. Les quarante-et-une pièces qu'il a recueillies et publiées, les moins misérables sans doute, nous font plutôt songer à un homme d'expédients essayant tous les genres, sans autre muse que l'impérieux besoin d'offrir du nouveau à son public, c'est-à-dire tout bonnement de vivre. Il y a douze tragédies, quinze tragi-comédies, cinq pastorales, plusieurs drames mythologiques, parmi lesquels un enlèvement de Proserpine, mais surtout une Gigantomachie moitié sérieuse, moitié bouffonne, dont la représentation devait être bien étrange sur la scène telle que nous la connaissons. Que louer dans tout cela ? Ce n'est certes pas sa fécondité inouïe, l'aptitude à produire vite le médiocre. Ce ne sont pas davantage les lueurs de talent qui se montrent çà et là parmi ce fatras énorme. L'indécence est trop souvent grossière, le goût, le style ordinairement nuls. Mais à cela près, Hardy a le sens dramatique ; il écrit pour la scène et avec une certaine divination de ce qu'elle exige. Peu ou pas de chœurs, plus de monologues infinis ; l'action apparaît à l'état de pressentiment ou d'ébauche. En même temps s'opère une sorte de fusion entre le théâtre populaire que Hardy continue et le théâtre savant dont il accrédite les procédés en les améliorant sur quelques points. Homme de transition, dramaturge malheureux mais utile, servant de modèle provisoire à des héritiers qui le dépasseront de cent coudées (2), s'il n'est pas un maître, un auteur dans la force glorieuse du terme, au moins est-il plus qu'une simple curiosité litté-

(1) Rigal : *Alexandre Hardy et le Théâtre français*. 1889.

(2) « Je n'avais qu'un peu de bon sens et les exemples du feu Hardy. » (Corneille.)

raire; il est impossible de l'admirer, mais il y aurait injustice à lui refuser quelque reconnaissance, à ne pas lui attribuer, au moins en partie, cette sorte de réhabilitation du théâtre dont l'effet se montre au moment où Hardy lui-même disparaît.

En 1600, l'Hôtel de Bourgogne est, de toute façon, un lieu mal famé; le beau monde n'y entrerait guère sans se commettre; les femmes honnêtes ne s'y aventurent pas; un auteur libre et qui aurait de quoi vivre penserait déroger de travailler pour les comédiens. Quelques années plus tard, la situation est bien meilleure; la salle est mieux fréquentée, la troupe a toujours son vieux pourvoyeur en titre; mais voici des volontaires qui consentent de travailler pour elle, qui s'en honoreront demain.

Faut-il nommer Théophile? Il n'est peut-être, lui aussi, qu'un manœuvre à gages. En tout cas, son unique tragédie, *Pyrame et Thisbé* (1619), vaut à peine les pièces de Hardy et une certaine verve juvénile y rachète mal le mauvais goût dont Boileau s'irritait si fort.

Ah! voilà le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement. Il en rougit le traître...

Scudéry, son disciple, son ami, son éditeur, apporte au théâtre, avec un goût non moins détestable, la verve fanfaronne que nous lui connaissons déjà. Faisant lui-même l'éloge de sa première pièce, *Lygdamon et Lysias* (1629), il défie Jupiter en personne de la « mettre en poudre, » à quoi pourtant il n'est pas besoin que les dieux, si dieux il y a, prêtent « leur foudre et leur massue. » *Lygdamon* n'est qu'un roman immoral et invraisemblable relevé de concetti galants. Qu'on en juge par ce fragment de dialogue entre le héros et Sylvie :

— Que le bruit des ruisseaux a d'agréables charmes!
— Pouvez-vous voir de l'eau sans songer à mes larmes?
— Je cherche dans les prés la fraîcheur des zéphirs.
— Vous devez ce plaisir au vent de mes soupirs.
— Que d'herbes, que de fleurs vont bigarrant les plaines!
— Leur nombre est plus petit que celui de mes peines.
— Les œillets et les lys se rencontrent ici.
— Oui, sur votre visage, et dans moi le souci.

Après ce beau début, Scudéry pourra essayer tous les genres et jusqu'à la tragédie classique (*Mort de César*, *Didon*) : en dépit d'une vogue bien capable à elle seule d'accuser les contradictions du goût régnant, il n'aura guère d'autre mérite que l'emphase gasconne et l'excentricité romanesque.

II

Seconde phase. — Mairet : *Sophonisbe*, la première pièce dite régulière. — Influence de Mairet sur Tristan, du Ryer, Rotrou, Corneille.

Mais l'année même de *Lygdamon* (1629), une pièce avait paru qui devait faire époque ; je veux dire la *Sophonisbe*, de Jean de Mairet. Ce Franc-Comtois, dont les ancêtres, Westphaliens de naissance, avaient sacrifié fortune et patrie pour fuir l'hérésie luthérienne, avait commencé à dix-sept ans sa carrière de dramaturge. Tout d'abord imitateur de la préciosité italienne et de l'extravagance espagnole, il s'était rapproché de la régularité dans sa pastorale de *Silvanire* (1625), dont la préface est toute une dramaturgie assez raisonnable et mesurée. Quatre ans plus tard il donnait au théâtre français la première tragédie classique. *Sophonisbe* a droit à ce titre pour des mérites moins discutables que le fait de s'achever en vingt-quatre heures et

de se tenir dans l'enceinte d'un seul palais. Tragédie vraie, qui s'enferme résolument dans son genre propre en bannissant tout mélange de comique. Tragédie classique, surtout par la simplicité naturelle de l'intrigue, par la netteté vigoureuse des caractères, par une certaine profondeur d'analyse morale, que sert bien, au moins par instants, l'éloquence passionnée du langage.

Dans Tite-Live, la fille d'Asdrubal, devenue l'épouse du vieux Syphax, le ramène au parti de Carthage ; mais elle tombe, avec Cirtha sa capitale, au pouvoir de Massinissa, l'allié de Rome. Supplié de ne pas la livrer à Scipion, séduit d'ailleurs par sa beauté, le vainqueur croit lui épargner l'esclavage en l'épousant le jour même. Il a compté sans la politique romaine et, pour sauver Sophonisbe de l'humiliation qu'elle redoute, il ne peut que lui envoyer du poison.

Mairet transforme hardiment cette donnée, mais ses inventions ne sont heureuses qu'à demi. Chez lui, Sophonisbe a été promise autrefois à Massinissa ; elle l'aime toujours, bien que les intérêts de Carthage l'aient contrainte à une autre alliance. On reconnaît la situation où Corneille mettra Pauline ; mais *Sophonisbe* rappelle plutôt *Phèdre* par la violence quasi fatale de sa passion.

> Hélas! il paraît bien que l'Amour, pour mes crimes,
> M'inspira dans le cœur ces feux illégitimes...

Voilà sans doute qui rend moins invraisemblable son union avec le vainqueur de Syphax, et qui répond d'avance à l'exclamation ironique de Scipion :

> Massinisse en un jour voit, aime et se marie!

Par contre, le caractère de Sophonisbe en est diminué et, du même coup, l'intérêt qui voudrait s'attacher à elle. Pa-

reillement, le Massinissa de l'histoire se console et survit cinquante-cinq ans à son épouse d'un jour. En le faisant se poignarder pour la suivre, Mairet entend mieux l'effet dramatique ; mais n'est-il point fâcheux que le roi numide finisse en Orosmane, en personnage de roman ? Que ne se jette-t-il dans le parti de Carthage pour venger la fille d'Asdrubal et punir les Romains de leur odieux despotisme? L'histoire s'en plaindrait-elle plus que de son suicide imaginaire ? Et dans ce cas ne faudrait-il pas conclure qu'un sujet tant de fois mis au théâtre aboutit fatalement à une impossibilité ? On demande pourquoi, malgré son succès durable justifié par des parties excellentes, la *Sophonisbe* de Mairet ne compte pas, au lieu du *Cid*, pour le premier chef-d'œuvre de la scène française. On en accuse l'inégalité choquante du style, et la raison vaut assurément. Toutefois est-elle bien la seule? J'y joindrais volontiers le fond même de la donnée. Les catastrophes navrantes feront toujours assez grand effet pour être populaires ; mais, n'en déplaise à la poétique d'Aristote, elles le seront toujours moins que les dénouements heureux. Chose plus grave : où est ici la grandeur morale, la lutte suffisante du devoir contre la passion ? Où veut-on que se repose avec pleine satisfaction l'intérêt de sympathie? Ni Sophonisbe n'est assez digne et pure, ni son second époux assez roi. Je me trompe, ou c'est par là surtout que Mairet laisse désirer Corneille et qus la *Sophonisbe* n'est pas encore le *Cid*.

Elle l'annonce néanmoins et le prépare en suscitant d'autres poètes tragiques. Corneille, qui débute à la date précise de *Sophonisbe*, ne trouvera pas devant lui d'autre modèle quand il s'avisera de quitter pour la tragédie la comédie romanesque. L'année même du *Cid* (1636), Tristan l'Hermite donne sa *Marianne* où l'imitation de *Sophonisbe* est manifeste. L'épouse innocente d'Hérode inté-

resse plus dans son malheur que la fille d'Asdrubal; mais leur mort à toutes deux offre des traits communs, et le désespoir du tyran juif rappelle en quelques détails celui du roi numide. Dans *Marianne*, Tristan refaisait une des ébauches de Hardy, et la comparaison des deux pièces montrerait tout ensemble ce qu'il doit au vieux dramaturge et les progrès accomplis depuis lors, surtout en fait de style.

Du Ryer fut aussi l'ami de Mairet et profita quelque peu de ses conseils, mais il fallut pour le tirer de la médiocrité des exemples plus grands encore ; ses meilleures pièces, *Lucrèce* et *Alcionée*, sont postérieures au *Cid*.

Et en effet toutes ces tentatives honorables, toutes ces réputations en partie méritées vont bientôt pâlir devant la supériorité d'un vrai génie dont, par ailleurs, elles auront préparé l'avènement. Encore quelques essais de mince valeur, et Mairet cessera d'écrire, dès 1637. Talent mal soutenu, caractère mêlé, détracteur ardent de Corneille dans la querelle du *Cid*, il vit assez pour voir ce rival triomphant refaire médiocrement sa *Sophonisbe* et, par un contre-coup imprévu, procurer ainsi à la pièce originale un renouveau de succès (1663). Tristan se perd bientôt par le désordre ; du Ryer, malgré de nobles vers, n'est pas un émule sérieux. Hardy, Mairet, Corneille : en ces trois noms on a toute la suite des origines de la tragédie.

III

Troisième phase. Richelieu. Le cardinal louable de protéger les lettres, ridicule quand il met personnellement la main à l'œuvre. — Les cinq auteurs, les *Tuileries*. — Desmarets, collaborateur privé, les *Visionnaires*, etc. — Richelieu impose de fait les trois unités. Discussion de cette loi prétendue.

Quant à l'influence de Richelieu, elle profite à tous les

genres dramatiques, mais par-dessus tout, semble-t-il, à la comédie ou à la tragi-comédie, si tant est que les deux genres soient bien tranchés. Les historiens officiels, Pellisson par exemple, rapportent au grand ministre tout l'honneur des progrès du théâtre (1). Il y a là quelque hyperbole. En fait, Richelieu honora, il encouragea le mouvement des esprits, mais il ne le créa point, mais surtout il s'y mêla fort malencontreusement. Etrange illusion que le châtiment suivit de près. Autant le ministre protecteur des lettres était bien inspiré, parce qu'il se trouvait dans son rôle, autant le dramaturge fut ridicule. On sait par quel biais il se flatta de satisfaire sa manie théâtrale sans trop compromettre sa dignité d'homme d'Etat et de prince de l'Eglise. Tout d'abord il enrôla cinq manœuvres littéraires, auxquels il partageait l'exécution des plans élaborés par lui-même. C'était Boisrobert, un triste prêtre, sorte de bouffon domestique et de Mécène en sous-ordre ; c'était Guillaume Colletet, buveur converti et père du parasite que Boileau peindra

..... Crotté jusqu'à l'échine,
Allant chercher son pain de cuisine en cuisine ;

c'était Claude de l'Estoile, fils de Pierre, l'annaliste des règnes de Henri III et Henri IV. A ces trois médiocrités le maître avait adjoint Rotrou et Corneille ; mais ce dernier se retira bientôt, après la comédie des Tuileries (1635). On l'accusait de manquer « d'esprit de suite, » c'est-à-dire apparemment d'avoir quelque peu modifié le canevas officiel signé du nom de Chapelain mais que tout le monde savait être du cardinal. Est-ce chose piquante ou pénible que de voir à quoi s'amusait le grand politique au lendemain de l'entrée

(1) Pellisson, *Histoire de l'Académie*.

de la France dans la guerre de Trente Ans? En tout cas, le voici.

En vertu d'arrangements de famille, Aglante vient à Paris pour épouser Cléonice qu'il n'a jamais vue. Il la rencontre dans une église, et tous deux, sans se connaître, s'éprennent éperdument l'un de l'autre. Seulement Cléonice interrogée déclare s'appeler Mégate, et Aglante, de son côté, se donne le nom de Philène. Tout est là. Tout le fin de l'invention consiste à prolonger l'imbroglio durant cinq actes, en promenant à travers le jardin des Tuileries le désespoir des deux intéressés. On consulte un écho artificiel, ce qui prête à mille finesses ; on tente de se suicider : Aglante-Philène se jette dans la fosse aux lions, mais ils respectent ce parfait amant ; Cléonice-Mégate se précipite dans un bassin,

> Mais j'avais trop de feu pour le perdre dans l'eau,

dit-elle après qu'on l'en a retirée. Enfin l'erreur se découvre et tout le monde est content. — Voilà ce qui s'appelait alors une comédie, et ce bel effort d'esprit est le fait de Richelieu.

Lassé peut-être de son atelier poétique, le cardinal préféra bientôt une collaboration individuelle. Moitié par autorité, moitié par surprise, le pauvre Desmarets de Saint-Sorlin fut arraché à son poème de *Clovis* et jeté sans vocation dans le métier de dramaturge. De là naquirent *Aspasie*, *Scipion*, *Roxane*, *Erigone*, *Europe*, toutes productions misérables auxquelles Richelieu avait plus ou moins de part, *Mirame* surtout, qui fut représentée magnifiquement pour inaugurer la salle du Palais-Cardinal et n'en réussit pas davantage (1639). Mais deux ans plus tôt, Desmarets, toujours soufflé, dit-on, par le grand homme, avait été plus heureux dans « l'inimitable comédie des *Visionnaires*. » Et

pourtant, suffisait-il d'un peu d'entrain et de gaîté pour couvrir l'invraisemblance du fond et suppléer à l'intérêt que ne saurait inspirer cette galerie de maniaques ? Un père imbécile qui, pour ses trois filles, donne parole à quatre gendres ; l'une des personnes à marier folle de comédies et de poèmes, une autre éprise de feu Alexandre-le-Grand ; un matamore poltron, un poète ronsardisant qui en est encore aux dieux chèvre-pieds et au cuisse-né Bacchus : maigres éléments que tout cela. Deux personnages seulement tiennent de la vraie comédie : celle des filles d'Alcidon qui se croit recherchée de tout l'univers — Molière en fera Bélise dans les *Femmes savantes*, — et ce soupirant qui, à l'inverse, tombe féru de toute fille d'Eve dès qu'il l'aperçoit ou qu'on lui en parle.

La première beauté qu'en chemin je rencontre,
Qui de quelques attraits me vient faire la montre,
D'un seul de ses regards me rend outre-percé
Et fait bientôt mourir un cœur déjà blessé (1).

Si de plus il faut voir dans les trois types féminins une satire personnelle des plus illustres Précieuses (2), on comprend qu'une pareille charge, si lourde soit-elle, ait réjoui en 1637 la malignité du gros public.

Mais prenez garde à cette tirade que débite la pédante du trio :

Il faut poser le jour, le lieu qu'on va choisir ;
Ce qui vous interrompt ôte tout le plaisir.
Tout changement détruit cette agréable idée
Et le fil délicat dont notre âme est guidée.
Si l'on voit qu'un sujet se passe en plus d'un jour,
L'auteur, dit-on alors, m'a fait un mauvais tour.

(1) *Les Visionnaires*, I, v.
(2) *Segraisiana*.

Il m'a fait sans dormir passer des nuits entières;
Excusez le pauvre homme, il a trop de matières.
L'esprit est séparé ; le plaisir dit adieu.
De même arrive-t-il si l'on change de lieu.
On se plaint de l'auteur : il m'a fait un outrage.
Je pensais être à Rome : il m'enlève à Carthage;
Vous avez beau chanter et tirer le rideau,
Vous ne m'y trompez pas; je n'ai point passé l'eau (1).

Pauvre sophisme en vérité, mais intéressant sous cette plume et à cette heure. Voilà les fameuses unités de temps et de lieu énoncées de haut; car, si Desmarets parle, Richelieu dicte. Aussi bien personne n'ignore qu'une fois converti à ce dogme soi-disant aristotélique, le cardinal en fit, par sa haute influence morale, sinon une loi de l'Etat, au moins une règle absolue de théâtre. Or, à qui l'honneur de la conversion ? Est-ce Chapelain qui gagne Richelieu à la doctrine, et peut-être après avoir convaincu Mairet? (2) Est-ce d'Aubignac, ainsi qu'il s'en vante lui-même? (3) Laissons-les se disputer la gloire d'avoir fait à la scène française un présent aussi contestable. Les *unités*, dans la rigueur où les entendaient ces messieurs, sont bien plus jeunes qu'Aristote; mais par contre elles sont bien plus vieilles qu'eux-mêmes et que le dix-septième siècle. Dès la fin du précédent on les trouve plus ou moins nettement accusées ; en Angleterre, sous la plume de Philip Sydney et de Ben Johnson; en Italie, chez Trissino continuant la poétique de Jules-César Scaliger, chez Castelvetro, Robortello, Piccolomini. En Espagne, elles étaient enseignées par Cervantes en personne et par Tirso de Molina (4). Mais

(1) *Les Visionnaires*, IV, 3.
(2) Segrais, ou l'auteur du *Segraisiana*, — d'Olivet, *Histoire de l'Académie*, article Chapelain.
(3) D'Aubignac, *Pratique du théâtre*, livre II, ch. VII.
(4) Brunetière, *L'Evolution des genres*, tome I, p. 67 et suiv.

sans sortir de France, Chapelain ou d'Aubignac avaient des prédécesseurs qu'il leur était difficile d'ignorer. Les unités se lisaient dans Ronsard (Préface de la *Franciade*). Jean de la Taille en avait fait une loi formelle. « Il faut toujours, disait-il, représenter l'histoire et le jeu en un même jour, en un même temps, en un même lieu (1). » Vauquelin de La Fresnaye avait dit avant Boileau, qui lui fera l'honneur d'emprunter ses rimes :

Le théâtre jamais ne veut être rempli
D'un argument plus long que d'un jour accompli... etc. (2)

Bref, les conseillers littéraires de Richelieu ne faisaient que remettre en honneur une tradition bien connue, observée généralement par les dramaturges de collège, mais que Hardy n'avait pu ou voulu naturaliser sur le nouveau théâtre. Elle y entre avec Mairet; avec le tout-puissant cardinal, elle s'y établit en souveraine, et sans renier l'école classique, l'école du droit sens et de la nature, je n'hésite pas à le regretter pour l'art dramatique français. J'en dirai brièvement les raisons.

Tout d'abord c'était méprise et inadvertance que de nous imposer, à nous, les conventions de la scène grecque, alors que la nôtre en diffère profondément. Sur le théâtre d'Athènes, la représentation est continue et l'illusion avec elle. Chez nous, et dès le temps de Richelieu, il y a de vrais

(1) Jean de la Taille, *Art de la tragédie*, servant de préface au *Saül furieux*.

(2) Vauquelin de La Fresnaye, *Art poétique*, livre II. — Boileau a dit :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.
(*Art poétique*, III.)

Le premier vers a l'avantage de bien énoncer la prétendue règle tout entière; mais n'est-ce pas au préjudice du second ? Ce *théâtre rempli*, déjà peu élégant et peu clair chez le vieux poète, l'est moins encore chez l'imitateur.

entr'actes ; la représentation est coupée, l'illusion suspendue par des interruptions totales (1). On dit qu'elle dure deux heures et demie et l'on raisonne fort là-dessus. Erreur de fait. La représentation ou l'illusion, c'est tout un, dure cinq demi-heures séparées par des repos complets où nous sommes rendus à la pleine conscience de notre vie personnelle. Cela étant, que chaque acte se passe en un seul et même lieu ; mais pourquoi toute la pièce? Quand, baissant la toile, vous nous avez ôté l'illusion d'être dans un palais, quelle loi de nature vous oblige, dix minutes plus tard, à nous rendre précisément la même ? De quel droit, rentrant dans la fiction, dans l'idéal, refuserions-nous de nous croire transportés dans un temple ou dans un jardin ? — Il en va de même pour le temps. Si chaque acte dure une demi-heure, n'y entassez pas plus de faits

(1) Nous en avons plus haut la preuve. Dans les *Visionnaires*, qui datent de 1637, l'avocate des trois unités disait :

Vous avez beau chanter et tirer le rideau ;
Vous ne m'y trompez pas ; je n'ai point passé l'eau.

Le rideau se tirait donc dès cette époque ; il y avait des entr'actes parfaits où l'illusion du spectacle était complètement interrompue. Et pourquoi ne point nous figurer que, dans tel de ces intervalles, nous avons passé l'eau ou fait quelque autre voyage ? Cet effort d'imagination est-il plus malaisé ou moins rationnel que celui de nous établir en idée dans le premier lieu qu'on nous représente? Soit un autre exemple contemporain des chefs-d'œuvre de Corneille. Dans le *Saint Genest* de Rotrou (1646), au moment où finit l'un des actes de la pièce que joue devant les empereurs le comédien, tout à l'heure martyr, voici les propos qui s'échangent dans le parterre impérial :

DIOCLÉTIEN

En cet acte, Genest à mon gré se surpasse.

MAXIMIEN

Il ne se peut rien feindre avecque plus de grâce.

VALÉRIE, *se levant.*

L'intermède permet de l'en féliciter
Et de voir les acteurs.

DIOCLÉTIEN

Il faut donc se hâter...

Ainsi l'intermède, l'entr'acte, suspendait complètement l'illusion.

que n'en comporte cette mesure ; mais pourquoi vouloir que les dix minutes d'entr'acte représentent ni plus ni moins dix minutes de la vie fictive des personnages ? Est-ce que cette vie doit continuer de se mesurer exactement sur la nôtre, alors que l'illusion qui n'en faisait qu'une seule a complètement cessé? Quand nous les retrouverons à l'acte suivant, leur reprocherons-nous, montre en main, d'avoir vieilli d'un mois, voire d'une année, parce que nous avons, nous, la conscience d'avoir vécu moins d'un quart d'heure? Est-ce que le rideau qui se relève ne nous fait point immédiatement passer d'un monde à l'autre?

Mais à nous imposer ainsi les trois unités il y avait quelque chose de pire qu'une méprise de fait; il y avait une erreur de méthode. On demandait à l'autorité, bien ou mal interprétée, n'importe, une règle qu'il fallait chercher dans la nature. La nature veut l'impression une, parce qu'elle la veut puissante; c'est dire qu'elle commande l'unité d'action. Mais cette unité d'action, que personne ne conteste, devient l'unique raison d'être, l'unique mesure aussi, des unités de temps et de lieu. Rien de plus simple. Si la nature du spectateur veut l'action une, la force des choses veut la représentation brève. Or, se peut-il que l'action ainsi limitée reste vraiment une, tout en s'étendant largement à travers l'espace et la durée? Il faudra donc la restreindre ; mais jusqu'où? La limite est purement morale. Et qui la fixe? L'unité d'action. En somme, point de changements à vue : cela sent trop la féerie; point d'acte où la longueur des événements excède notablement la représentation; c'est trop forcer les vraisemblances. Mais à chaque entr'acte, modifions, s'il en est besoin, le lieu de la scène et précipitons la vie fictive des personnages, sans autre scrupule que de maintenir sévèrement

l'unité d'action. Qui prouvera que la nature exige autre chose?

Richelieu exigeait donc trop. Nous verrons Corneille se débattre curieusement sous le joug et, si Racine le porte, comme on l'a dit, avec une aisance magnifique, c'est peut-être à raison du petit nombre de ses tragédies. Supposons qu'il en ait écrit trente; j'ose croire que la prétendue règle lui eût pesé par moments. Il va de soi que plus l'action est resserrée, ramassée, plus elle a chance d'être une; mais en revanche, que de thèmes excellents deviennent impossibles faute de s'ajuster à ce lit de Procuste où d'Aubignac et Chapelain prétendaient mesurer tout! Voilà notre théâtre appauvri d'autant et la tragédie classique en péril prochain de monotonie et de langueur. En somme, elle pourrait, ce semble, parler de Richelieu comme Corneille :

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal.
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

IV

Un nom qui peut résumer toute l'époque : ROTROU, successivement disciple de Hardy, de Mairet, de Corneille. — Le *Véritable Saint Genest*. — A la veille du *Cid :* progrès accomplis au théâtre dans l'ordre moral et littéraire.

Revenons en arrière, à la « brigade du Cardinal, » et arrêtons-nous un moment sur un nom que nous avons à peine prononcé, mais qui résume à sa manière l'histoire de l'art, de ses faiblesses, de ses progrès durant toute cette période. J'espère ne rien forcer en estimant Rotrou bien

fait pour abréger en sa personne toute l'évolution qui mène de Hardy à Corneille. A vrai dire, il n'entre en scène qu'un an avant l'auteur de *Mélite*, et il meurt encore jeune, quatorze ans après le *Cid*. Mais quand débute cet écolier de dix-neuf ans, il n'a, lui aussi, pour se conduire, que les exemples de Hardy ; presque aussi pauvre d'ailleurs que le vieil ouvrier de théâtre, un peu joueur par-dessus le marché, prodigue de son talent comme de ses minces bénéfices, enfant émancipé mais qui saura se faire homme et finir en héros chrétien. Rien d'étrange s'il essaye toutes les voies alors connues. Sur les trente-six pièces qui composent son œuvre, on compte neuf tragédies, quatorze tragi-comédies, treize comédies dont telle ou telle, *la Célimène* par exemple, pourrait aussi bien s'appeler pastorale. Rotrou est le type de ces génies heureux et malheureux tout à la fois, que la Providence a largement doués, mais à qui manquent d'abord et les maîtres et cette originalité sûre par laquelle on devient maître soi-même, et jusqu'à cette ferme conscience de soi qui donne aux mieux avisés la claire vue de leurs aptitudes et le courage de s'y tenir. Il va dispersant, à travers des comédies qui n'en sont pas ou des tragi-comédies follement romanesques et crûment licencieuses, des trésors d'imagination, de verve d'éloquence ardente et passionnée. Vers détestables, beaux et francs, vers que signerait volontiers Corneille ; nobles maximes et aphorismes de morale galante ; grands cris de nature et traits du gongorisme le plus absurde : tout se heurte dans ce pêle-mêle. Qui donc avertira le jeune poète qu'il est tragique dans l'âme, comme le prouvent les grands élans qui le soulèvent à chaque instant malgré lui et malgré la misère de la donnée ? Il semble que la première impulsion lui vienne de Mairet. Protégé à ses débuts par l'auteur de *Sophonisbe*, n'est-ce pas aussi la brillante for-

tune de cette œuvre qui l'incline à son tour vers la tragédie? En tout cas, son premier essai dans ce genre est de trois ans postérieur (*Hercule mourant*, 1632) et précède également de trois ans celui de Corneille (*Médée*, 1635). Mais voilà l'homme qui mettra ce génie aventureux sur la route du grand art. Corneille et Rotrou se sont connus au moins quand ils collaboraient sous Richelieu ; leur amitié est devenue étroite et si dévouée de la part de notre poète, que Corneille, bien que plus âgé, l'appelle familièrement son père. Vienne le *Cid*, et tandis que Mairet s'inscrira bruyamment parmi les jaloux, Rotrou soutiendra noblement le chef-d'œuvre qui rejette au second plan ses productions personnelles. On peut dire qu'il en sera récompensé par le bienfait d'une influence à laquelle nulle envie ne le dérobe.

Influence manifeste mais à laquelle il ne faut pas demander de se faire instantanée. Voyons en effet où en est Rotrou lui-même à cette date précise de 1636 ? Il donne *les Deux Sosies*, sa comédie la meilleure, mais dont presque tout le comique est de Plaute, imité d'ailleurs en quelques endroits avec un bonheur auquel Molière rendra témoignage par des emprunts discrets. L'année suivante, on représente *Laure persécutée*, une tragi-comédie bien bizarre encore. Si les fureurs de la jalousie y sont exprimées avec force, quelle invraisemblance dans ce roman ! Quelle morale aussi ! Le roi, père d'Orantée, veut qu'il chasse de son sein l'amour qui est, comme chacun sait, un dieu. Sur quoi, Laure, l'héroïne, se console par cet argument *a fortiori* :

Mais ce fidèle amant soutiendra, je l'espère.
L'autorité d'un dieu contre celle d'un père (1).

(1) *Laure persécutée*, v, 8.

Le ton est parfois à l'avenant. Écoutez plutôt ce même Orantée monologuant à la porte de l'héroïne.

> Beau ciel de mon soleil, maison si désirée,
> Rue où ma liberté s'est si bien égarée,
> Belle porte de Laure, où cet astre d'amour,
> T'ouvrant ou te fermant, ôte ou donne le jour (1) !

Voilà le goût régnant, le goût auquel Corneille a sacrifié tout d'abord et dont il n'a pas encore assez bien guéri la foule en s'en guérissant lui-même. Au surplus, Rotrou ne renoncera jamais totalement à la tragi comédie, au roman découpé en scènes. Après son *Saint Genest*, l'une de ses meilleures pièces (1646), viendra ce *Don Bernard de Cabrère* (1647), que de bons esprits louent fort sans que je puisse m'expliquer pourquoi. Est-ce une fable attachante, que cette suite de mésaventures et de contretemps parfois puérils qui empêchent les exploits inouïs d'un héros d'arriver à la connaissance du roi son maître? Où sont les caractères d'ailleurs? Mais surtout l'impression finale est pénible à force d'être indécise. On ne sait s'il faut rire ou s'attrister de la malechance qui s'acharne sur le pauvre Don Lope, et rarement le vice du genre s'est si naïvement montré.

Par bonheur, trois des dernières compositions de Rotrou laissent bien mieux voir l'action de Corneille : *Saint Genest* (1646), *Venceslas* (1647), *Cosroès* (1648). La dernière met en scène l'héritier du trône de Perse entraîné à la révolte et par la haine d'une marâtre et par la faveur impérieuse des satrapes qui le font roi malgré lui. Drame fort et sombre, où manque un peu l'intérêt avec la vraie grandeur morale. Au contraire, elle éclate dans *Venceslas* et en fait,

(1) *Laure persécutée*, IV, 1.

malgré de lourdes fautes de goût, le chef-d'œuvre de notre poète. Le prince de Pologne, Ladislas, est une nature héroïque mais fougueuse et demi-sauvage. Une rivalité d'amour l'amène à tuer son propre frère, mais d'un coup destiné à un autre. Cassandre, qui fut l'occasion du meurtre, demande la tête du coupable, comme Chimène celle de Rodrigue. Le roi Venceslas rend la sentence de mort; puis, vaincu par la supplication universelle, et ne voulant pas d'autre part faillir à son devoir de juge, il abdique et rend Ladislas inviolable en le couronnant. Il y a là entre le père et le fils des scènes vraiment admirables.

VENCESLAS

Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance?

LADISLAS

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connaissance.

VENCESLAS

Sentez-vous de ce sang les nobles mouvements?

LADISLAS

Si je ne les produis, j'en ai les sentiments.

VENCESLAS

Enfin, d'un grand effort vous sentez-vous capable?

LADISLAS

Oui, puisque je résiste au remords qui m'accable,
Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin.

VENCESLAS

Armez-vous de vertu, vous en avez besoin.

LADISLAS

S'il est temps de partir, mon âme est toute prête.

VENCESLAS

L'échafaud l'est aussi; portez-y votre tête.

Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra;
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tuera..... (1)

Des critiques ont regretté de voir le roi s'en dédire et se dérober par l'abdication à la nécessité de faire justice. J'ai peine, je l'avoue, à entrer dans ce sentiment, et ne vois guère ce que Venceslas gagnerait à pousser jusqu'au bout le personnage de Brutus.

Arrêtons-nous un peu plus longuement à cette étrange pièce de *Saint Genest*, non pas la meilleure des productions de Rotrou, mais la plus curieuse; non pas chef-d'œuvre, tant s'en faut, mais document d'une rare originalité. Un comédien, singeant par dérision les cérémonies chrétiennes, est un jour touché de la grâce; il devient croyant et martyr. Cette donnée est bien historique, et Rotrou en tire un drame de structure singulière. Sur deux théâtres superposés, dont le premier sert de parterre au second, imaginez à la fois deux pièces encadrées l'une dans l'autre. Pour tableau, un fragment de tragédie, le martyre de saint Adrien. Pour cadre, une tragi-comédie, une manière de drame irrégulier où s'enlacent trois actions distinctes : les fiançailles improvisées de Valérie, fille de Dioclétien, avec Maximin, le pâtre devenu Auguste ; — les préparatifs et incidents extérieurs de la représentation de gala donnée par Genest comme prélude aux fêtes nuptiales; — la conversion soudaine du chef de troupe et sa mort. Est-ce là bien précisément le mélange du comique au tragique? Est-ce là ce brusque passage du rire aux larmes, où se complaisent les vulgaires amateurs d'effet? Il me semble plutôt que, avant de se dénouer fort tragiquement, le drame qui sert de cadre, le drame personnel de Genest, est très familier, mais rien de plus. Vous y entendez l'acteur à

(1) *Venceslas*, v, 3.

la mode causer littérature avec Dioclétien, et Rotrou, qui le souffle, glisser là, par un anachronisme hardi, l'éloge des chefs-d'œuvre de Corneille, nommément de *Cinna* et de *Pompée*,

> Ces poèmes sans prix, où son illustre main
> D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romain (1).

Ailleurs, le chef de troupe devise avec son décorateur, ou repasse son propre rôle. Nécessairement l'endroit original entre tous est celui où le drame-cadre, le drame réel, fait, pour ainsi dire, irruption dans le drame artificiel, et, du coup, le brise pour prendre sa place. Quand le comédien parodiste, soudainement converti, rejette comme un masque son personnage fictif et s'écrie :

> Adrien a parlé ; Genest parle à son tour ;.....

le désarroi de la scène, l'effarement des interlocuteurs sont dépeints avec une bonhomie entière. « Ma réplique a manqué, » dit l'un ; d'autres vont à la recherche de Genest qui a fui dans les coulisses, ou expliquent ses dernières paroles par une improvisation couvrant une défaillance de mémoire, et invoquent naïvement l'aide du souffleur :

> Holà ! qui tient la pièce ?...

L'imbroglio se continue jusqu'au moment où le converti, baptisé invisiblement par un ange, rentre en scène et se déclare plus que jamais. Eh bien ! malgré tout, l'impression ne va pas au delà du sourire. Ces détails, d'un familier si voisin du comique, ne détonnent pourtant pas violemment sur le reste, comme feraient les bouffonneries

(1) *Saint Genest*, I, 5.

d'un *gracioso* espagnol ou de tel personnage romantique. Au moins sont-ils dominés et comme couverts par la gravité de l'événement qui les provoque, et il reste, en fin de compte, une des choses les plus originales qui soient au théâtre, une transition, une soudure très familière, entre deux tragédies brèves et toutes deux d'assez bon aloi.

Or, elles le doivent trop évidemment à l'influence de Corneille. *Saint Genest* (1646) est fils de *Polyeucte* (1641); il en a l'accent, çà et là plus incorrect et plus rude, ailleurs plus vibrant encore et plus éclatant de poésie. Adrien, l'officier impérial, a d'abord persécuté les chrétiens.

> J'ai contre eux éprouvé tout ce qu'eût pu l'enfer,
> J'ai vu bouillir leur sang sous des ongles de fer (1).

Mais quel autre spectacle ! J'ai vu, dit-il encore,

> Chanter les condamnés et trembler les bourreaux.
> J'ai vu tendre aux enfants une gorge assurée
> A la sanglante mort qu'ils voyaient préparée,
> Et tomber sous le coup d'un trépas glorieux
> Ces fruits à peine éclos, déjà mûrs pour les cieux (2).

Vous retrouvez la sentence cornélienne :

> Se plaindre de mourir, c'est se plaindre d'être homme...
> Toute perte est légère à qui s'acquiert un Dieu (3).

Vous entendez l'écho du dialogue cornélien :

MARCELLE

> César n'obtenant rien, ta mort sera cruelle.

(1) III, 2.
(2) II, 5.
(3) V, 3.

GENEST

Mes tourments seront courts, et ma gloire éternelle.

MARCELLE

Quand la flamme et le fer paraîtront à tes yeux...

GENEST

M'ouvrant la sépulture, ils m'ouvriront les cieux.

MARCELLE

O dur courage d'homme !

GENEST

O lâcheté de femme !

MARCELLE

Cruel, sauve tes jours.

GENEST

Lâche, sauve ton âme (1).

Cependant, il faut l'avouer, nous sommes loin de *Polyeucte*, et Nathalie, en face d'Adrien, son époux, fait étrangement regretter Pauline. Surtout, quel bizarre début de scène, et comme le martyr est malheureusement inspiré de débiter à sa femme, sur les résultats de la communauté conjugale, une vraie thèse juridique et en vrai style de professeur ! Voilà bien Rotrou, même au terme de sa carrière et après les leçons pratiques de Corneille : grand talent mais goût inégal, sans doute parce que son illustre ami n'a pu réussir à lui apprendre le patient travail qui fait la perfection soutenue et les œuvres immortelles. Au prix de cet effort, l'auteur de *Cosroès*, de *Saint Genest*, de *Venceslas*, était capable de vrais chefs-d'œuvre.

Le temps lui manqua, mais sa fin fut plus belle que sa plus belle pièce. Il avait le titre de lieutenant civil au bailliage de Dreux, sa ville natale, quand une maladie con-

(1) *Saint Genest*, v. 3.

tagieuse y éclata. En pareille circonstance, le sceptique Montaigne, maire titulaire de Bordeaux, avait refusé de venir prendre sa part du péril. Rotrou fut plus brave. Accourut-il exprès de Paris ? Refusa-t-il simplement de quitter son poste ? Variables en ce point, les traditions s'accordent à montrer le poète exposant librement sa vie. On a de lui une dernière lettre que terminent ces lignes touchantes : « Les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui ; ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Ce fut pour lui quelques jours après ; il avait quarante-et-un ans (1650).

Pourquoi en ai-je parlé presque aussi amplement que d'un maître ? Parce qu'on ne le lit guère d'abord, au lieu que les maîtres sont dans toutes les mains. En outre — et c'est à mes yeux le principal — ce franc et vigoureux talent de poète, s'il ne s'impose pas par une supériorité assez complète, intéresse grandement l'histoire de l'art par les circirconstances où il se développe, par cette progression qui, dans l'espace de vingt-deux ans, le fait disciple de Hardy, de Mairet et de Corneille, type vivant d'une époque de transition si attachante et finalement si féconde.

Avant de la quitter, je voudrais la résumer en quelques traits. Les beaux ouvrages qui vont paraître n'y perdront rien de leur valeur absolue, et le préjugé tombera ou l'impression fausse qui nous les montrerait produits par je ne sais quelle éclosion spontanée. Certes ni Hardy ni Mairet n'ont donné à Corneille son fier génie ; mais ici comme partout, le don de nature s'est épanoui sous l'action des causes extérieures, et c'est plaisir autant que justice d'apprécier ce que peut devoir un Corneille à Mairet ou même au pauvre Hardy.

Qu'avons-nous donc vu s'accomplir en un peu moins de quarante ans? Le théâtre populaire des confrères de la

Passion et le théâtre soi-disant classique inauguré par la Pléiade, se sont peu à peu fondus en un seul, plus docte que le premier, un peu moins pédantesque et plus vivant que le second. L'Hôtel de Bourgogne, ce rendez-vous de petites gens mal élevés, est devenu lieu de bonne compagnie et, en attendant Molière, une seconde troupe, celle du Marais, dispute à son aînée la faveur publique. L'auteur n'est plus un manœuvre à gages comme le décorateur ou le charpentier ; c'est un homme de lettres, offrant ou même accordant aux comédiens son libre travail. Les acteurs eux-mêmes se sont quelque peu relevés dans l'opinion. En 1641, Louis XIII leur défendra par édit « de représenter aucunes actions malhonnêtes ni d'user d'aucunes paroles lascives ou à double entente » et, comptant un peu plus que de raison sur leur obéissance, il conclura : « Nous voulons que leur exercice, qui peut innocemment divertir nos peuples de diverses occupations mauvaises, ne puisse leur être imputé à blâme ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public. » S'ensuit-il que la licence des spectacles ne soit pas restée grande ? Molière et Bossuet nous le diront chacun à sa manière et dans le ton qui lui convient. Mais le progrès est réel et quasi continu, des grossières indécences de Hardy à la dignité de Corneille, et même aux équivoques scandaleuses qui mériteront à Molière la grave censure de Bossuet.

Et l'art, où en est-il ? A l'état d'enfance ou de chaos. « Quel désordre ! dira plus tard Racine. Quelle irrégularité ! Nul goût, nul connaissance des véritables beautés du théâtre ; les auteurs aussi ignorants que les spectateurs ; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance ; point de mœurs, point de caractères ; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots *font* le principal ornement ; en un mot,

toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance partout violées (1). » Peinture suffisamment vraie, bien qu'un peu appuyée et poussée au noir, dans l'intérêt de la gloire de Corneille. En réalité, l'art a grandi et la langue dramatique se forme. Quatre genres sont en présence, tous essayés par le vieux Hardy et cultivés après lui par des talents qui ne sont pas toujours méprisables. C'est la pastorale, que Mairet puis Racan ont un moment honorée, mais qui périra bientôt par son inévitable fadeur. C'est la tragi-comédie ; mais la tragi-comédie est-elle en soi quelque chose de précis ? N'y faut-il pas voir plutôt le nom commun de toute pièce que, pour des raisons bonnes ou mauvaises, on n'ose appeler ni comédie, ni tragédie ? Genre indécis, flottant, souvent fondé sur le mélange du comique au tragique, dès lors bien moins vrai qu'on ne suppose, mais surtout inacceptable au goût sérieux. Qu'on unisse dans un même drame le rire et les larmes : ou bien ces deux impressions contradictoires s'élident mutuellement, ou bien elles font à l'âme une sorte de violence malsaine, en la ballottant d'un extrême à l'autre. Le bon sens de nos pères ne tardera pas à le reconnaître ; il voudra l'impression une, pour l'avoir à la fois puissante et normale. Au nom de cette unité, principe et mesure de toutes les unités légitimes, il isolera les deux éléments que la tragi-comédie voulait confondre. De ce prétendu genre il ne restera que le nom, commode parfois à satisfaire certains scrupules plus ou moins fondés. En fait et pour longtemps, on ne verra plus sur la scène que les deux extrémités du spectacle de la vie : les grandes passions que les grands événements soulèvent, et les petits côtés du caractère que font saillir les menus faits de la vie quotidienne. Avant 1636, la

(1) Racine, Réception de Thomas Corneille à l'Académie.

comédie n'est presque rien ; la tragédie, moins arriérée, compte encore peu de types avouables. Demain elles seront à peu près tout. J'ai déjà fait honneur de cette prédominance au bon sens des Français d'alors. Et qu'attendait-il, ce bon sens, pour se reconnaître et se fixer? Des chefs-d'œuvre. Or, les chefs-d'œuvre vont éclore ; mais ce ne sera ni dans la pastorale ni dans la tragi-comédie proprement dite. Voici Corneille et, bientôt après lui, Molière.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Précurseurs et contemporains des premiers maîtres.

LIVRE PREMIER

LES CERCLES — L'ACADÉMIE — LA LANGUE

CHAPITRE PREMIER. — LES CERCLES.

CHAPITRE II. — L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

CHAPITRE III. — LA LANGUE.

LIVRE II

LA PROSE

CHAPITRE PREMIER. — BALZAC ET LA PROSE DE SOCIÉTÉ.

CHAPITRE II. — UN MORALISTE DE SALON.

CHAPITRE III. — LE ROMAN.

CHAPITRE IV. — L'HISTOIRE. — LES MEMOIRES.

CHAPITRE V. — L'ÉLOQUENCE.

CHAPITRE VI. — LA PHILOSOPHIE. — DESCARTES.

LIVRE III

LA POÉSIE

CHAPITRE PREMIER. — MALHERBE.

CHAPITRE II. — LA POÉSIE LÉGÈRE.

CHAPITRE III. — LA POÉSIE HÉROÏQUE.

CHAPITRE IV. — LE THÉATRE.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

SOUS PRESSE

DEUXIÈME PARTIE

LES PREMIERS MAITRES

LIVRE PREMIER. — **Corneille**. Chap. I. Histoire de son théâtre. — Chap. II. Son génie. — Chap. III. Ses théories dramatiques. — Chap. IV. Sa vie et son caractère.

LIVRE DEUXIÈME. — **Pascal**. Chap. I. Le Jansénisme et les débuts de Pascal. — Chap. II. Les Provinciales. — Chap. III. Les Pensées, Pascal apologiste.

LIVRE TROISIÈME. — **Molière**. Chap. I. L'homme. — Chap. II. Histoire de son théâtre. — Chap. III. Valeur morale et littéraire.

LIVRE QUATRIÈME. — **Bossuet**. Chap. I. Le prédicateur. — Chap. II. Le précepteur. — Méthode, résultats, ouvrages. — Chap. III. L'Evêque. — (1682) — Ouvrages contre le protestantisme. — Ouvrages ascétiques. Direction, etc. — Chap. IV. L'homme de lettres. — Goût, style, génie.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

